

République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de La Recherche Scientifique

Université de Batna 2-Mostefa Ben Boulaid

Faculté des Lettres et Langues étrangères

Département de français

Ecole doctorale de français/ Antenne de Batna



Thèse en vue de l'obtention du diplôme de Doctorat Ès
Sciences en Sciences des Textes Littéraires

Titre

**IDENTITE ET EXPRESSIONS CULTURELLES DE
L'AMBIVALENCE : LES CAS DE « NUIT D'ENCRE POUR
FARAH » DE MALIKA MADI ET « LA CHRYSALIDE » DE
AICHA LAMSINE**

Sous la direction de :

Pr.Saïd KHADRAOUI

Présentée par :

Souhila DJEBBARI

Membres du jury :

Pr. Abdelouahab DAKHIA	Président	Université de Biskra
Pr. Saïd KHADRAOUI	Rapporteur	Université Batna 2
Dr. Mahdia EL KHALIFA	Examinatrice	Université Batna 2
Dr. Samira BOUBAKOUR	Examinatrice	Université Batna 2
Dr. Salah FAID	Examineur	Université de M'Sila
Dr. Souad ATOUI-LABIDI	Examinatrice	Université de M'Sila

Année universitaire : 2017-2018

« (...) l'image de ces femmes qui nous sont chères, nos mères, nos épouses, nos sœurs et nos filles, c'est-à-dire nos compagnons les plus aimés et les plus aimants dans notre existence. Leur droit, c'est qu'elles soient heureuses avec nous, notre droit c'est que nous soyons heureux avec elles. La lutte et la libération et l'épanouissement de la femme est inséparable de celle de l'homme ; elle est comme toutes les choses de la vie, l'œuvre commune de l'homme et de la femme. Le bonheur authentique de l'homme n'est pas dans la domination physique, économique ou morale de la femme. Le bonheur des deux est dans l'harmonie et dans la complémentarité. Cette harmonie et cette complémentarité prendront au niveau du couple la forme d'un contrat solennel dans lequel interviennent à la fois la raison et le cœur c'est-à-dire le droit et l'amour » (Ahmed Aroua)

REMERCIEMENTS

*Au terme de ce cheminement de plusieurs années de recherches, j'adresse mes plus sincères remerciements et mon entière gratitude à mon directeur de recherche **Professeur Saïd Khadraoui**, pour sa confiance et son soutien inconditionnel depuis le début de mon parcours scientifique, je le remercie d'avoir participé amplement à mon ascension intellectuelle et professionnelle, pour les précieux conseils et avis judicieux qui ont permis d'améliorer la qualité de cette étude.*

*Mes remerciements les plus éminents s'adressent à tous **les membres du jury** pour tout l'intérêt qu'ils ont bien voulu apporter à ce modeste travail. A mes enseignants du département de français, j'adresse l'expression de mon profond respect et de ma sincère admiration.*

*Je voudrais adresser un mot chaleureux à mon mari **Raouf Aberkane**, sans qui cette recherche n'aurait pas abouti, qui était d'un recours précieux dans les moments de faiblesse, de doute et d'égarement. Grâce à son affection, son attention et sa patience, le travail a pu aboutir à la matérialisation actuelle.*

*Ma reconnaissance, s'adresse également à **mes parents**, ma mère, pour qui les mots se paralysent et le verbe se voit incapable de s'exprimer, je la remercie pour son amour infaillible et ses encouragements permanents. Mon père pour l'éducation qu'il m'a accordée.*

*J'adresse mes vifs remerciements et ma profonde affection à mes beaux parents, qui ont été toujours présents pour m'épauler, à mon beau père **HADJ Aberkane Ali** pour son soutien, ses qualités humaines et sa sagesse admirable. Mes remerciements vont à l'endroit de tous les membres de ma famille ; sœurs, frère, belles sœurs, beaux frères pour leur empathie et leurs encouragements.*

*Je tiens à dire particulièrement merci au Docteur **Boulkhoukh Aïssa** pour son amitié, ses encouragements et son aide précieuse.*

A tous ceux qui m'ont encouragée dans cette entreprise et dont les noms ne figurent pas ci-dessus, amis, collègues, famille. Mille mercis.

Dédicace

À

*Tous ceux qui ont cru en moi.
Mon mari et mes enfants : Anis et Liliane.
Mes parents et beaux-parents.*

Sommaire

INTRODUCTION GENERALE.....	03
CHAPITRE I : Kaléidoscope historique et élucidation terminologique	20
Introduction	21
I.1.Le paysage littéraire en Algérie coloniale et postcoloniale: vue d'ensemble.....	22
I.2.Littérature de l'immigration algérienne	32
I.3.Voix de femmes algériennes entre création esthétique et expression cathartique	42
I.4. Elucidation terminologique.....	52
Conclusion.....	73
CHAPITRE II : Identités multiples et processus en métamorphose.....	75
Introduction.....	76
II.1. Identité personnelle: autour du personnage.....	78
II.2. Inscription du social dans les romans.....	89
II.3. Agentivité: ultime recours pour la construction d'une identité féminine	119
II.4. L'identité narrative; essence d'un être narré.....	151
Conclusion.....	172
CHAPITRE III : Expressions culturelles de l'ambivalence.....	174
Introduction	175
III.1. Ambivalence des relations humaines	176
III.2.La représentation de l'ambivalence religieuse: l'Islam au cœur des tribulations ...	196
III.3. Approche géocritique de l'ambivalence culturelle.....	204
Conclusion.....	224
Conclusion générale.....	227
Bibliographie	236
Table des matières	250
Annexe	255

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Nous tenons à avertir le lecteur que nous ferons recours, dans certains cas, à des abréviations pour désigner les œuvres de notre corpus par souci de rigueur.

Les abréviations

Chrys : *La Chrysalide*.

NEF : *Nuit d'encre pour Farah*.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Sinueux, le parcours des femmes dans le champ littéraire, elles ont fait preuve de talent et de génie, en se débarrassant laborieusement de l'épithète de *littérature médiocre*, s'érigeant en combattantes, car prises entre le désir d'être acceptées et le besoin d'affirmer leur transgression, pour la simple raison qu' écrire pour elles a souvent été subversif. Ecrire pour les femmes a longtemps signifié lancer des cris stridents à l'égard des forces qui la stigmatisent, considérant qu'elle s'imisce par effraction dans un domaine qui lui est interdit. En réécrivant l'Histoire au féminin, en féminisant les mots, ce sont, fréquemment, des écrits blessés, comme si la source qui exsude cette nouvelle parole se trouvait entre les lèvres d'une plaie inguérissable et célébrait le chagrin d'être femme. Souvent, ces femmes écrivent au nom de la gente féminine qui se heurte au mythe de la féminité, autrement dit à ses représentations sociales, fautives et dégradantes, enracinées dans les cultures dites collectives de nombreuses sociétés, un fait qui n'est probablement une lapalissade, car il s'avère que « *L'environnement façonne le féminin, l'oriente ou l'entrave. On attend de la femme qu'elle soit docile, en attente, soumise aux contraintes et humiliations. En un mot, elle est fabriquée pour être au service de l'homme* »¹

Au Maghreb, entre autres, l'acte scripturaire ,au féminin, a longtemps été soumis aux appareils sociétaux qui perpétuaient les structures, les traditions et le discours archaïques et misogynes, puisque le fait de prendre la parole constitue une transgression, une rupture avec la tradition culturelle arabo-musulmane, s'exhiber est un acte ostracisé, en outre

"Parler de soi, parler en public, écrire en termes personnels est pour une femme une double transgression : en tant qu'individu abstrait alors qu'elle est en réalité l'objet même de tous les interdits, celle dont on ne doit pas parler, celle qu'on ne doit pas voir, celle qu'on n'est pas censé connaître, qui doit passer inaperçue. Aussi, la femme qui parle d'elle-même, parle du privé, du monde secret que l'homme ne doit pas dévoiler. La femme est celle qui n'a pas la parole et qui n'a pas de nom, celle que les hommes ne doivent pas évoquer en public autrement que par l'impersonnel»²

¹ - EIGUER, Alberto. *L'éveil de la conscience féminine*, Paris, Edition Bayard, 2002, p. 15.

² - GADANT, Monique. « La permission de dire « Je ». Réflexion sur les femmes et l'écriture à propos d'un roman de Assia Djebar, « *L'amour et la Fantasia* » in *Femmes et pouvoirs, Peuples méditerranéens*, n°. 48-49, juillet-décembre, 1989, pp. 94-95.

Par ailleurs, il est expédient de rappeler que la littérature féminine algérienne, comme la plupart des textes maghrébins d'expression française, a amplement été tributaire de son contexte d'émergence. Les productions littéraires se confondront avec l'Histoire douloureuse du colonialisme, et les romancières se servent de la littérature pour mettre en scène leur insurrection féministe contre les racines patriarcales de la guerre et la violence exercée sur le corps féminin, effectuant ainsi une relecture de l'Histoire algérienne d'un point de vue féminin, afin de résoudre les blessures et les traumatismes qui inhibent le succès de la décolonisation. L'indépendance voit l'avènement d'une littérature qui s'attaque à une nouvelle thématique centrée sur l'expression et le questionnement de la société algérienne contemporaine. Et ipso facto, la condition de la femme se trouve au centre d'une telle entreprise. Les écrivains femmes s'engagent à transmettre les déboires de leurs consœurs, Anissa Bellefqih rapportée par Redouane Nadjib, dit à ce propos :

« Au- Delà de la libération par l'écriture, la femme a maintenant le devoir d'étendre sa réflexion au vécu sociétal de ses consœurs muettes, parce que muselées et entravées. Elle a en charge le présent brumeux et l'avenir incertain de ces femmes. Elles devaient donc dépasser les fractures personnelles pour se pencher sur les fractures sociales. Arrêter de se nombriliser pour se mettre à l'écoute et faire un travail de proximité libérateur et salvateur pour la condition féminine »³

Il y a lieu de noter, au demeurant, qu'un espace littéraire apparaît conjointement sous la plume de jeunes auteurs issus de l'immigration maghrébine, algérienne en l'occurrence, une variété d'écrits rassemblés sous l'appellation de « littérature beure » bien distincte de la littérature maghrébine⁴. Beaucoup de chercheurs se sont intéressés au positionnement de cette écriture, jugeant qu'il s'agit d'une mouvance qui peine à entrer dans le champ littéraire canonique de l'Hexagone et aussi celui du Maghreb. Pour sa part, Jean Déjeux tarit d'éloges la littérature « Beure » et reconnaît sa place dans les deux espaces littéraires : maghrébin et français :

³ - REDOUANE Nadjib et BENAYOUN-SMIDT Yvette t, *Ecritures féminines au Maroc, Continuité et évolution*. Paris, Edition Harmattan, 2006. p35.

⁴ - Selon Bernadette Rey Mimoso-Ruiz, « la littérature beure se démarque de la littérature maghrébine en ce sens que l'utilisation de la langue française est une évidence et ne résulte pas d'un choix comme ce fut le cas de la génération précédente ayant vécu les années de lutte pour l'indépendance des colonies », communication présentée à l'Université de Grenade au département Filologia francesa de la facultad de Letras y Filosofía, mercredi 9 mai 2012.

« Cette littérature exprime (...) un imaginaire différent de celui des romans français, disons une sensibilité différente, sans préjuger toutefois de l'avenir de cette littérature. Elle existe en tout cas au carrefour des cultures. Elle enrichit un courant littéraire français ouvert aux interculturalités et aux différences, à une double acculturation (...) Les romanciers issus de l'immigration maghrébine s'insèrent donc dans un processus d'élargissement et d'enrichissement de la littérature maghrébine et de la littérature française »⁵

Il s'agit d'un genre fluide et vivant, en constante transformation de par l'expérience réelle en terre d'immigration. Cette littérature rassemble une diversité de récits, partageant chacun une situation et un sentiment d'exil, d'aliénation et de tiraillement. Au demeurant, des voix féminines ont pris part à côté de leurs homologues masculins pour éclairer en tant que femmes leur vécu et mettre en exergue leur condition de femme, afin de dénoncer les divers abus dont elles sont victimes et qui résultent de la coexistence de deux cultures antinomiques. Cette prise de parole, semblablement à ce qui se passait au Maghreb, se confrontait à des barrières familiales, culturelles, sociales et religieuses.

Il est intéressant de voir que les deux écritures : algérienne de langue française et celle de l'immigration sont critiques et violentes, elles sont nées d'une tension entre deux univers culturellement différents, tension entre deux histoires pourtant intimement liées, entre deux pays dont les rapports demeurent paradoxaux. Les liens entre les deux sphères sont indéniables, et la littérature beure trouve assurément sa place parmi les textes maghrébins car elle renvoie à l'ensemble de la souffrance maghrébine en exil et témoigne des réalités inhérentes à la condition de l'être. En cela, elles sont également un écho reflétant la sempiternelle question de la condition humaine dans ses différentes manifestations. Il s'agit pour la littérature beure, d'un corpus « émergent » qui se greffe d'une part à la littérature maghrébine et d'autre part à la littérature française. Au fond, les romancières procèdent à l'acte d'écrire, en réclamant, par l'intermédiaire de leurs personnages féminins en l'occurrence, la reconnaissance sociale et la réhabilitation d'un statut longtemps oblitéré, ainsi, la question de l'identité constitue le point névralgique de cette littérature puisqu'elle projette la lumière sur des personnages qui expérimentent des crises identitaires depuis la petite enfance étant donné qu'ils portent les stigmates du féminin

⁵ -DEJEUX. Jean, *La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, Edition PUF, 1992, p.87.

ancrés dans la société patriarcale, c'est pourquoi, l'affirmation d'une identité féminine semble un projet chimérique, et toute tentative d'imposition risque de se heurter à un étouffement exercé avec acharnement. En outre, posés empiriquement qu'intellectuellement au carrefour de deux sphères culturelles aussi divergentes que la modernité occidentale et la tradition arabo-musulmane, les personnages féminins révèlent au fil du temps un profond morcellement de l'identité.

Face à cette réflexion sur l'écriture féminine, les aléas qui guettent les personnages féminins dans leur quête identitaire au sein de la société ou de la communauté maghrébine, algérienne en particulier d'ici ou d'ailleurs, s'intéressant aux mécanismes produits par l'antagonisme des codes culturels traditionnels et modernistes, nous étudierons dans cette thèse les manifestations des diverses identités, ainsi que la quête qu'entreprennent les protagonistes afin de cristalliser une identité féminine propre, en nous focalisant sur les mouvements oscillatoires qui transcendent les textes et qui se déploient sous le signe de l'ambivalence, c'est pourquoi le présent travail s'intitule : **Identité et Expressions culturelles de l'Ambivalence. Les Cas de « Nuit d'encre pour Farah » de Malika Madi et « La Chrysalide » de Aïcha Lemsine.** Il s'agit donc de deux écrivaines dont les productions s'inscrivent dans les deux sphères précédemment évoquées, à savoir la littérature algérienne d'expression française pour ce qui est de Aïcha Lemsine, et la littérature de l'immigration, dite *beure*, pour ce qui est de Malika Madi. Il est à préciser qu'aucune étude universitaire n'a été encore consacrée au roman *Nuit d'encre pour Farah* qui est assez récent, et les deux écrivaines n'ont certes pas été mises en relation, c'est pourquoi, notre contribution s'attachera à établir *un contact* entre les deux œuvres plutôt que le parcours personnel de leurs créatrices.

Décidément, pour comprendre les deux littératures, il faut absolument être disposé à sauter sans arrêt d'une rive à l'autre de la méditerranée, en jonglant avec deux systèmes de référence et avec deux espaces distincts. Il s'agit d'un choix qui privilégie résolument les sauts contextuels et les écarts socioculturels. Les deux romans réunis ici n'en possèdent pas moins une véritable représentativité au regard de notre horizon d'attente.

Nous rappelons que la formulation du thème de la présente étude nous a été inspirée d'une ancienne lecture faite sur un ouvrage intitulé « *L'identité au Maghreb. L'errance* » du psychosociologue algérien Ben Meziane Taalbi dont les recherches

s'orientent plus particulièrement vers les manifestations de la « *crise culturelle* » au Maghreb. Il se focalise, pratiquement, sur l'ambivalence culturelle. Selon lui, la société algérienne est hybride, prise, entre deux modèles : le traditionnel et le moderne. Ces modèles cohabitent, mais dans la douleur, puisqu'ils sont dans un affrontement, ou plutôt, dans une confrontation permanente. Une posture d'« *entre-deux* » aussi instable qu'inconfortable, pesante même pour les Algériens condamnés à pratiquer continuellement le grand écart, ayant en permanence un pied dedans et un pied dehors. Dans la société algérienne empêtrée dans une attitude incoercible d'expectation face aux valeurs vécues du sacré (religion, traditions...) et celles du profane (modernité, liberté...), le sujet social se trouve tiraillé entre deux modèles antithétiques, un conflit culturel provoquant chez lui, dans la majorité des cas, des troubles identitaires, ayant pour origine la double opposition, au niveau inter et intra subjectif, de représentations de valeurs antinomiques qui vont, systématiquement rogner les repères conventionnels autour desquels se construit la personnalité et s'individualise l'identité.

« D'un autre point de vue et dans la perspective islamologique qui est la sienne, J.Berque (1967) considère que " l'ambivalence dans la culture arabe " y est une valeur essentielle. Elle explique non seulement les contradictions endogènes qui émaillent cette culture, mais également tout ce qui fonde les rapports que celle-ci, empêtrée dans le culte du passé, prétend vouloir entretenir avec le monde et la civilisation occidentale. N'écrivait-il pas d'ailleurs et bien avant l'apparition de ce dernier livre, que " l'Occident et l'Orient dont parlent les pays arabes ne sont pas seulement l'occident et l'orient de la géographie. Ce sont des parts occidentales et orientales de soi-même qui s'entrechoquent au fond du peuple et de la personne. " »⁶

Pareillement pour la situation des algériens immigrés en France et ailleurs, qui expérimentent le tiraillement identitaire entre culture parentale et culture occidentale qui ne riment pas toujours ensemble. La plupart des auteurs immigrés, montrent par leur roman l'existence de cette génération hybride, sans racines réelles et leur littérature se voit porteuse d'une voix en mal de vivre. Les écrivains adressent une critique sociale ou se reflètent beaucoup de non-dits, d'un quotidien jonché d'embûches et d'une jeunesse prise dans un entre-deux culturel, source d'ambivalence et de malaise consommant. Les discours littéraires beurs, en l'occurrence, révèlent ce déchirement, cette oscillation permanente.

⁶ - BEN MEZIANE, Taalbi, *L'identité au Maghreb. L'errance*, Alger, Edition Casbah, 2000, pp.35-36.

« On y lit des discours ambivalents sur le désir de s'intégrer ou de se révolter, l'affirmation, ou au contraire, la négation d'un éventuel tiraillement entre les cultures française et maghrébine, l'exigence de libération féminine aux côtés d'un machisme réclamé, la laïcité au sein de l'Islam, la délinquance comme revendication sociale. »⁷

Dans cette perspective, le vocable *ambivalence* a particulièrement aiguë notre curiosité et poussé à entamer une longue recherche sur la notion peu exploitée, qui nous est parue éminemment intéressante et revêt quelque chose de novateur dans le domaine littéraire, en l'occurrence dans des œuvres qui se caractérisent par une hétérogénéité culturelle. L'ambivalence révèle selon Favez- Boutonier cette «double valeur simultanée positive et négative, d'une même tendance qui se présente à la conscience ou se manifeste dans la conduite, sous l'aspect de deux composantes opposées. »⁸

Différents auteurs ont qualifié d'ambivalence l'état à double face, opposant non seulement l'amour à la haine pour un même objet, mais aussi l'activité à la passivité, le masculin au féminin, le sadisme au masochisme, la subversion à la soumission. Ce concept est relié à la présence simultanée aussi dans la relation à un même objet de tendances, d'attitudes et de sentiments opposés. De fait, deux notions clés paraissent intimement liées à celle d'ambivalence, précisément culturelle, et qui demeurent inextricables, il s'agit d'identité et de culture, toutes les deux polymorphes, hermétiques, complexes et sujet d'intérêt et de définitions incessantes.

Définir le concept d'identité revient à le placer au carrefour de plusieurs champs disciplinaires, notamment la psychologie, la philosophie, l'anthropologie et aussi la sociologie. Partant de ces champs de spécialisation, nous dégageons une identité personnelle et une identité sociale qui englobe l'identité culturelle. Cette dernière renvoie aux marqueurs identitaires, qui sont des éléments prédéfinis qui permettent de distinguer les différentes cultures.

Dans cette optique, tout individu tend à une unicité et dispose donc d'une identité qui lui est propre et qui est souvent modelée au sein de la matrice sociale. Cette identité découle dans une large mesure des caractéristiques culturelles de son milieu social (langue, pratiques sociales, religion, etc.) et d'une composante individuelle.

⁷ - JACCOMARD, Hélène , « Bons et mauvais beur.», in *Essays in French Literature* 43, July 2006, pp,79-98.[<https://www.etudier.com/dissertations/Bon-Beurs-Et-Mauvais-Beurs/176345.html>], (consulté le: 12/05/2014)

⁸- FAVEZ-BOUTONIER, Juliette, *La notion d'ambivalence. Etude critique, valeur sémiologique*, Paris, Edition L'Harmattan, 2004, p.64.

Il paraît donc que l'identité de la personne prend ses racines dans le cadre coutumier culturel.

« L'identité est (...) à la fois individuelle et collective, personnelle et sociale; elle exprime en même temps la singularité et l'appartenance à des "communautés" (familiales, locales, ethniques, sociales, idéologiques, confessionnelles...) dont chacun tire certaines de ses caractéristiques. Sur un versant subjectif, l'identité est d'abord une donnée immédiate de la conscience ("je suis moi") (...) Mais elle traduit aussi un mouvement réflexif par lequel je cherche à me ressaisir, à me connaître ("qui suis-je ?), à rechercher une cohérence interne, une consistance et une plénitude d'existence, à coïncider avec ce que je voudrais être ou devenir. C'est donc, en même temps, un état et un mouvement, un acquis et un projet, une réalité et une virtualité.»⁹

Néanmoins, l'identité culturelle est modifiable par le contact avec l'autre. Elle est en perpétuelle mutation, elle n'est donc pas autant essence mais plutôt substance qui se transforme, c'est pourquoi la continuité des cultures traditionnelles est une notion illusoire. Il n'existe plus de société autarcique qui n'ait des contacts avec aucune autre culture. Dans la *Chrysalide* comme dans *Nuit d'encre pour Farah*, il est question de société ou de microsociété qui, par leur propre évolution ou par le contact -volontaire ou subi- avec les sociétés occidentales, ont vu la modification des modes de production locale, des rapports de pouvoir intra-communautaire et l'introduction des valeurs occidentales. Dans cette perspective, nous jugeons que la définition formulée par Edgar Morin à la notion de culture est largement représentative

« La culture est [...] constituée par l'ensemble des habitudes, pratiques, savoir-faire, savoirs, règles, normes, interdits, stratégies, croyances, idées, valeurs, mythes, qui se perpétue de génération en génération, se reproduit en chaque individu, génère et régénère la complexité sociale. La culture accumule en elle ce qui est conservé, transmis, appris, et elle comporte principes d'acquisition, programmes d'action. [...] La culture est ce qui permet d'apprendre et de connaître, mais elle est aussi ce qui empêche d'apprendre et de connaître hors de ses impératifs et de ses normes, et il y a alors antagonisme entre l'esprit autonome et sa culture ».¹⁰

En effet, c'est en corollaire d'un ensemble de cogitations personnelles que nous avons voulu étudier les manifestations de la notion d'ambivalence dans son rapport avec l'identité et la culture, à partir d'un corpus féminin, afin de disséquer l'ambivalence des personnages, féminins en particulier, les comportements et les

⁹ - EDMOND, Marc, *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, Paris, Edition Dunod, 2005.p.3.

¹⁰ - MORIN, Édgar, *La méthode. Vol. 5 : L'Humanité de l'humanité T.1 : L'Identité humaine*, Paris. Édition du Seuil, 2001, pp. 94-95.

attitudes oscillatoires, les prises de position contradictoires et les tiraillements psychologiques ancrés dans les sociétés des textes. Ainsi, pour éviter de travailler sur une seule entité et dans l'intention d'un éventuel enrichissement, nous avons délibérément opté pour deux œuvres s'inscrivant dans deux univers marqués par une ambivalence culturelle due dans l'œuvre d'Aïcha Lemsine à la coexistence de la culture algérienne arabo-musulmane traditionnelle et la culture occidentale moderniste, résultat de la colonisation française en Algérie. Dans l'œuvre de Malika Madi, une ambivalence culturelle due à la présence simultanée d'une culture ancestrale perpétrée par les parents, d'une part, et d'une culture occidentale acquise dans le pays d'accueil d'autre part.

Lemsine Aïcha, est romancière algérienne d'expression française, née en 1942, dans la Némemcha mais d'origine kabyle, mariée à un diplomate algérien Ali Laïdi. Auteure de romans et d'essais, elle a écrit pour la presse algérienne et internationale, vice-présidente des femmes du club « *Stylo du Monde* » : organisation des femmes pour les droits, la littérature et le développement. Elle fut durant plusieurs décennies régulièrement invitée à intervenir dans des séminaires et congrès à travers le monde, donnant des conférences sur l'histoire de l'Islam, l'islamisme politique et le droit des femmes. Aïcha Lemsine, est qualifiée par le magazine londonien « *The Lady Diplomat* » comme « une personnalité fascinante, hors du commun ». Elle a été primée de nombreuses fois, citant à titre d'exemple le Prix de l'Académie Française Des Sciences des Pays d'Outre-mer en 1983 à Paris et le Prix de la Littérature Afrique Méditerranéenne (A.D.E.L.F.) en 1984 aussi à Paris, en cette même année elle est élue femme Arabe de l'année. En fait, le nom Lemsine Aïcha n'est autre que le pseudonyme de son auteure, un choix délibéré qui n'est pas anodin. Cette identité masquée pourrait avoir pour origine une volonté de protéger sa vie privée et d'échapper à la censure politique, religieuse et administrative car comme l'explique Nassira Belloula :

*« La plupart des écrivaines ont eu recours à un pseudonyme, la peur de l'engagement, du nom familial, celui du mari ou du père, la peur d'être reconnue, de ne pouvoir écrire librement, une lutte contre l'autocensure, et un masque qui permet de dire des vérités. »*¹¹

¹¹ - BELLOULA, Nassira. *De la pensée vers le papier, soixante ans d'écriture féminine algérienne*. Alger, Edition ENAG, 2009, p.24.

Son premier roman *La Chrysalide*¹², notre objet d'étude, fut violemment critiqué et censuré en Algérie, car l'auteure exposait la dichotomie entre la réalité de la condition des femmes dans son pays et la Constitution proclamant un « socialisme égalitaire », taxé de « roman à l'eau de rose » en Algérie, il recevait, pourtant, un accueil élogieux de la part des critiques littéraires, en France et dans tous les pays francophones d'Europe, d'Afrique et du Maghreb. Il a été traduit en plusieurs langues: Anglais, Arabe, Espagnol, Portugais, Danois, Russe. *La Chrysalide* vise à suivre le parcours et l'évolution d'une famille algérienne et le rôle des femmes en Algérie durant deux périodes historiques : avant l'indépendance qui correspond au récit de Khadîdja et après l'indépendance qui correspond à celui de Faïza.

Avant l'indépendance, Khadîdja, une intelligente et énergique jeune femme de la campagne est mariée à Si Mokrane, un paysan aisé, qui malgré son éducation phallocrate reste attentif à la personnalité et aux désirs de sa femme, en dépit de l'hostilité de sa famille et des gens de leur petit village aux traditions conservatrices et aux mœurs rigides. Après de longues années de mariage, Khadîdja donne naissance à un garçon appelé Mouloud, qu'elle entretient et élève à l'euro péenne car fascinée par quelques traits de la culture véhiculée par le colonisateur et incarnée dans son rapport avec Marielle la doctoresse française du village. Mouloud toujours plongé dans les livres auxquels l'introduit un couple d'instituteurs français, se désintéresse du travail de la terre. Ne ressemblant en rien aux autres hommes de sa communauté, il est l'idéal de sa mère et, en même temps, un fardeau pour son père qui veut une descendance nombreuse et masculine pour faire fructifier ses possessions et assurer la pérennité du clan. Khadîdja étant frappée par une soudaine stérilité, en plus de Mouloud qui se désintéresse des projets de son père pour s'occuper uniquement de ses études, Si Mokrane décide alors de prendre une deuxième femme. Au début ; Khadîdja accepte sereinement et lucidement ce mariage avec Warda la fille de seize ans qui meurt en couches.

Elle cède une seconde fois quand Si Mokrane épouse Akila qui donne naissance à trois filles. L'héroïne se révolte, cependant, quand l'homme veut contracter un quatrième mariage et fait face à tout un système machiste et opportuniste, elle s'érige en symbole de révolte, en tant que femme iconoclaste rejetant l'hypocrisie des

¹² - LEMSINE, Aïcha. *La Chrysalide, chroniques algériennes*, Paris, Edition des Femmes, 1976 .277.p

hommes. Khadîdja reporte désormais ses espoirs sur Mouloud et Faïza qui deviennent le centre du récit et les symboles de libération. Faïza est le portrait de Khadîdja et Mouloud réunis. Possédant la fougue et la détermination de sa marâtre qui l'adore et suivant l'exemple de son demi-frère ; Faïza se met à étudier pour choisir un destin différent, construire une identité et se libérer de l'existence répressive du village. Un jour, alors que rien dans son comportement ne se laissait prévoir, Mouloud disparaît. On apprendra qu'il a rejoint le maquis pour combattre le colonialisme français et qu'on l'a ensuite envoyé étudier à l'étranger.

A son retour, Mouloud est un homme éclairé et progressiste qui soutient sa sœur dans son désir d'étudier à Alger et de réaliser son aspiration à une vie autonome et responsable. La famille cède après une forte résistance et Faïza part à Alger où elle fait des études de médecine. Ahurie devant un nouveau monde qui l'envoûte et l'enchanté et auquel elle prend le plaisir de s'y adapter. Elle rencontre Fayçal, un ami de son frère. La jeune femme a une brève relation avec Fayçal qui, au moment d'aller demander sa main, meurt dans un accident de la route.

Désespérée, Faïza reste au village où elle passait les vacances d'été. Après une période d'angoisse et de dépression, elle se rend compte qu'elle est enceinte. Bien que n'ayant pas été mariée, Faïza décide, sans tenir compte des risques d'une telle décision, de garder son garçon qui naît au village. Malgré l'opposition de la famille et de la communauté villageoise qui crient au scandale ; le père Si Mokrane, accepte que sa fille garde l'enfant et il la défend contre tout le monde. Faïza devenue médecin entre temps, s'établit dans son village natal qui l'adopte finalement et où elle entend apporter sa contribution par le travail et l'engagement social.

À côté de Aïcha Lemsine et son roman *La Chrysalide*, nous travaillerons aussi sur *Nuit d'encre pour Farah*¹³ de Malika Madi, née en Belgique dans la région du Centre, à La Hestre. Elle est d'origine algérienne. En Algérie, son père habitait à la campagne près de Bejaïa. Il était cultivateur et produisait de l'huile d'olive.

Il émigra en 1960 en Belgique pour travailler dans la mine. En 1964, il fit venir sa famille, et trois ans plus tard Malika Madi naissait. Toute petite, elle se découvrit une passion pour l'écriture et la langue française. Avant d'écrire un vrai roman, elle commença par écrire des nouvelles. Quand elle eut fini ses études (elle est diplômée en gestion), elle se maria et eut rapidement un premier enfant. Elle se remit alors à

¹³ - MADI, Malika, *Nuit d'encre pour Farah*, Belgique, Edition du Cerisier, 2000, 207.p

l'écriture et publia en 2000, son premier roman, *Nuit d'encre pour Farah*, récompensé par le Prix de la Première œuvre de la Communauté française de Belgique et nommé pour le Prix des Lycéens, en 2007 Malika Madi a écrit un deuxième livre, *Les silences de Médéa* adapté cinématographiquement. En 2008, elle publie avec Hassan Bousetta un ouvrage essai qui aborde la problématique du racisme et des préjugés *Je ne suis pas raciste*, elle écrit aussi pour le théâtre *Sucre, venin et fleur d'oranger* (2013-2014). En 2017, elle publie *Maternité et littérature Création et procréation* qui interroge les tiraillements générés par son double statut: celui de mère et celui d'écrivaine.

Aujourd'hui, tout en continuant son travail d'écriture, elle dirige pour des jeunes des ateliers d'écriture et donne des conférences dans des bibliothèques de la Communauté Française. Elle rencontre aussi des élèves dans les écoles dans le cadre de l'opération « Ecrivain en classe » organisée par le service de la Promotion des Lettres. À ce titre, elle est un des auteurs les plus sollicités en Communauté Française. Les élèves l'adorent, appréciant particulièrement sa gentillesse, sa spontanéité et sa capacité à aborder tous les sujets avec simplicité et sans tabous. *Nuit d'encre pour Farah* raconte l'histoire d'une famille algérienne immigrée en Belgique, s'acharnant à préserver sa culture d'origine, elle est constituée de trois filles : Latifa et Lila, les grandes sœurs éduquées strictement par leur mère dans le respect des traditions et la perpétuation des valeurs ancestrales, dont le trait primordial est la préparation des filles à devenir de bonnes épouses pour un mari algérien. Farah la plus jeune ayant 17 ans , échappe temporairement à ces obligations et se livre passionnément à la lecture des auteurs classiques, aspirant à réaliser son ultime ambition de devenir professeur de Lettres. Or, sa vie ne tarde pas à basculer quand ses sœurs rebelles, décident de se délivrer des chaînes parentales, en refusant la décision étouffante des parents de marier Latifa en Algérie, et sans crier gare, celles-ci préfèrent la fugue. Farah est prise en otage, privée de son rêve et mariée de force à l'homme que Latifa devait épouser, atterrissant dans une famille qui l'a bien considérée, elle passe sept ans en Algérie, menant une existence quasi-léthargique et souffrant d'une crise identitaire latente, qui s'accroît progressivement à cause de sa relation conflictuelle avec ses parents, sa mère en l'occurrence , qui décident de pardonner, au final, à ses sœurs, en suspendant ainsi la valeur absolu de l'honneur familiale. Farah se sentant trompée pour la seconde fois sombre dans la folie lors de son premier retour en Belgique.

D'emblée, la Femme semble être la ligne de mire, la clé de voûte de ces deux récits, qui exposent des héroïnes tourmentées exprimant directement, sans fard, sans masque, leur être, plus exactement leur mal-être à la confluence de deux cultures qui s'opposent et se fascinent à la fois. Omniprésents dans les deux romans, la femme et le féminin ne constituent pas une simple composante structurale et thématique parmi les autres, mais l'axe essentiel des œuvres où leur inscription se déploie littéralement comme l'une des déclinaisons d'un principe global ou d'un archétype, celui du féminin, en situation, généralement conflictuelle avec le masculin.

Des êtres qui expérimentent, au cours de leur combat pour l'émancipation, le tiraillement entre la modernité et la tradition, entre le pays parental et le pays natal et leur corollaire l'ambivalence sentimentale, identitaire et culturelle. Au regard de ces productions littéraires enracinées dans le vif sociétal et dans l'introspectif identitaire, il y a une tentative de cerner et de comprendre les problématiques socioculturelles caractéristiques, d'une part de la femme en Algérie coloniale et postcoloniale et d'autre part, de la femme immigrée au sein de la communauté arabo-musulmane, à travers ces œuvres littéraires. A partir de ce corpus, nous allons essayer d'explorer la continuité et la rupture de cette littérature « beure » dans laquelle s'inscrit l'œuvre de Malika Madi par rapport à cet autre espace littéraire francophone qu'est la littérature maghrébine de langue française, en nous focalisant sur la question de la femme : sa situation sociale, sa quête identitaire, ces choix devant deux antagonismes culturels.

Notre travail a l'avantage de réunir exceptionnellement ces deux femmes d'écritures, d'époques et d'espaces divers, qui se rejoignent à plusieurs égards. En fait, le choix des romans a tenu, au préalable, à une curiosité d'un rapprochement entre l'écriture féminine algérienne d'ici et d'ailleurs, en l'occurrence celle de l'immigration. Ce choix se justifie, en outre, par une affinité, suite à la lecture de ces textes, et par une envie plus particulière d'explorer leur univers romanesque et de découvrir les stratégies discursives déployées par ces créatrices pour construire et écrire l'identité féminine ; ainsi que leur capacité de mise en scène des personnages féminins à travers leurs itinéraires, leurs positions et quelquefois surtout, leurs prises de positions.

De prime abord, un rapprochement entre ces deux productions appartenant à deux écrivaines issues de deux générations distinctes, à deux styles d'écriture distincts, à deux sphères spatio-temporelles différentes, semblerait infertile, pourtant une telle

lecture peut s'avérer révélatrice aussi bien de convergences que de divergences insoupçonnées. En effet, nous tenterons de découvrir les fils qui pourraient ou seraient susceptibles de relier ces deux textes, ainsi que leurs écrivaines. Précisons qu'en nous intéressant à la littérature féminine des deux rives, il ne s'agit pas d'établir un distinguo ou d'opposer les deux écritures, cela serait comme vouloir séparer deux eaux différentes d'une même source.

Afin d'explorer ces pistes de réflexion, nous poserons un nombre d'interrogations, en guise de problématique

- Au nom de quels principes siège la dissymétrie entre les hommes et les femmes dans les sociétés des textes ? Et comment les deux discours littéraires, en reprenant les discours socioculturels, conçoivent la place de la femme et quelle représentation ils en produisent ?
- Comment les protagonistes, issues de sociétés essentiellement phallogocratiques, en la présence de deux codes diamétralement opposés d'un point de vue culturel, appréhendent la construction de l'identité féminine individuelle en rapport avec le phénomène de l'ambivalence culturelle de leurs sociétés ?
- Quelles sont les modalités d'ambivalences mises en scène dans les textes, objets d'étude ; et quelle est leur incidence sur l'univers féminin ?
- Dans le traitement de la question de la condition féminine, dans les deux récits, existe-t-il une concordance entre le discours général, exprimant l'idéologie littéraire de l'œuvre, et le discours dramatisé actualisant l'expression proprement littéraire de cette idéologie, sur le plan de la narration ?

Face à ces interrogations, nous formulerons les hypothèses suivantes :

- Le système patriarcal, fortement imprégné par la culture arabo-musulmane, et un premier indicateur, d'une convergence patente entre les deux textes, d'une identité féminine confuse et en crise, vacillant entre désir et peur du changement, novation et conservatisme culturel.
- C'est dans un élan de rébellion et une décision d'autodétermination que les protagonistes développeraient leur capacité à agir à travers le regard, la parole et l'action. Elles s'afficheraient en tant que sujets capables de réflexion, ainsi ; en tant qu'agentes indispensables à leur société.

- La dissection, partielle, des relations humaines, du discours religieux et de l'espace géographique révélerait, à partir de la substance textuelle, les ambivalences des personnages au sein des sociétés biculturelles.
- A travers la trame narrative se manifesterait une ambivalence, voire un dysfonctionnement entre, d'une part, le discours global et d'autre part, la dramatisation textuelle, en particulier dans *La Chrysalide*.

D'un point de vue méthodologique, nous menons notre travail selon une méthode descriptive, analytique et interprétative. Nous combinerons, en l'occurrence, dans une perspective interdisciplinaire, différentes approches, qui permettraient un dialogue théorique intéressant. Les approches sociocritique, agentiviste, géocritique et psychologique/psychanalytique concourront afin de répondre davantage à l'objet de notre recherche.

Nous nous inspirons de la sociocritique qui nous sera d'un apport heuristique certain parce qu'ayant pour objet d'étudier « *le statut du social dans le texte et non le statut social du texte* »¹⁴. En effet, il y a dans le texte une *mimésis* du social car il est un miroir où réfléchissent les comportements idéologiques. Le projet conscient et le discours manifeste étant différents des effets de l'œuvre, et la littérature étant à la fois une des formes d'expression de l'idéologie et une pratique en tant qu'écriture, la cohérence interne de l'œuvre ne doit pas être considérée comme une donnée mais plutôt comme un objet à construire.

Une approche agentiviste grâce à laquelle il sera possible de mettre en lumière la rébellion des protagonistes envers différentes institutions et différents discours patriarcaux de leur société, qui les marginalise en raison de leur genre sexuel. Cette approche a révélé une dynamique de domination dans les rapports sociaux de sexe qui tient les femmes éloignées de l'Histoire.

Nous nous sommes intéressés à l'espace romanesque, selon une approche géocritique, qui ne se manifeste pas comme une scène anodine sur laquelle se déploie le destin des personnages. Il est réinterprété comme moteur de l'intrigue conditionnant les personnages et leurs actes. Comme le précise Bertrand Westphal « *Par la géocritique, on prétendra scruter, sans l'entraver, la foncière mobilité des espaces*

¹⁴ - FAYOLL, Roger, « Quelle sociocritique pour quelle littérature ? », in Sociocritique, Paris, Edition Nathan Université, 1979, p. 215.

humains et des identités culturelles qu'ils véhiculent. »¹⁵

Des espaces qui provoqueront une multitude d'émotions ; qui se profileront comme arrière-plan, mettant en scène des crises existentielles, des quêtes identitaires dans un mouvement de déambulation perpétuelle, espaces où émerge un entre-deux où s'affrontent et dialoguent deux sociétés et deux cultures. Cette approche nous permettra de voir en quoi la représentation de l'espace reflète-t-elle la société dépeinte et comment l'hétérogénéité spatiale pourrait-elle être génératrice d'ambivalence culturelle.

De surcroît, nous nous adosserons sur des explications et des concepts relevant de la psychologie et de la psychanalyse afin de montrer et de comprendre les états d'âmes, les crises et les oscillations qu'expérimentent les personnages. Ce cadre théorique structure notre travail en trois principales articulations, s'évertuant à assurer une certaine cohérence dans le prolongement cohésif et progressif de la réflexion. Le chapitre inaugural s'intitule « **Kaléidoscope historique et élucidation terminologique** », dans ce chapitre, la recherche s'attèlera à saisir les différentes fluctuations qu'ont expérimentées les productions littéraires maghrébines, algériennes en l'occurrence, dans les deux rives afin de permettre au mieux et le plus fidèlement possible de comprendre le rapport historique et culturel qui unit ces deux littératures.

Nous mettrons en exergue, également, l'éclosion tardive mais spectaculaire et admirable de la création littéraire des femmes algériennes dans les deux rives de la méditerranée, une occasion pour situer l'écriture des écrivaines de notre corpus. Concluant par une clarification notionnelle des mots clé de notre étude qui servira d'assise pour la dissection de notre corpus.

Le deuxième chapitre de ce travail qui s'intitule « **Identités multiples et processus en métamorphose** » verra l'exploration des différentes facettes de l'identité qui transcendent les textes objets d'étude. En premier lieu, l'identité personnelle à travers une analyse onomastique, sociale, par le truchement du *discours social*, que nous tenterons de débusquer dans la société traditionnelle du texte Lemsinien et de la société immigrée du texte Madien. La tentative de cristallisation d'une identité féminine fera particulièrement appel au concept d'agentivité, qui tient

¹⁵ - WESTPHAL, Bertrand. « Pour une approche géocritique des textes. Esquisse. », in La Géocritique mode d'emploi, PULIM : Limoges, coll. « Espaces Humains », n°0, 2000, pp.9-40

compte des importantes contraintes qui s'exercent sur les femmes en société patriarcale, et permet de préciser les formes que peuvent prendre leurs actions dans ce contexte. Et enfin le traitement de l'identité narrative pour voir comment l'imaginaire dans sa relation avec la mémoire offre un moyen de s'ancrer, et de suppléer à travers la fonction narrative aux manquements et lacunes du discours dominant.

Dans le dernière chapitre intitulé « **Expressions culturelles de l'ambivalence** » nous entendons étudier les manifestations de l'ambivalence dans les deux textes, à travers les expressions culturelles sous-jacentes aux comportements individuels, répartitions sociales des rôles, relations interfamiliales et antinomie spatiale porteuse de mouvements oscillatoires et révélatrice de contradictions profondes.

CHAPITRE I

Kaléidoscope historique et élucidation terminologique

Introduction

Cette première inflexion de notre travail se propose de dégager une vue kaléidoscopique sur l'Histoire de la littérature algérienne d'expression française. Le premier titre « **Le paysage littéraire en Algérie coloniale et postcoloniale: vue d'ensemble** » s'inscrit évidemment dans le mouvement de l'Histoire du pays ayant trait aux situations politiques fluctuantes, en l'occurrence, la colonisation, la décolonisation française en Algérie. On a voulu que le balayage de cette mouvance littéraire s'effectue dans un ordre strictement chronologique ce qui nous mènera dans un second titre « **Littérature de l'immigration algérienne** » à une génération métissée, qui s'exprime à travers une littérature qualifiée de problématique dans une sphère spatio-temporelle différente, nous focaliserons, ainsi, sur les différentes acceptions de cette littérature dite *beure*, son contexte d'émergence et la thématique générale des productions littéraires qui en font partie. Ce choix délibéré d'une approche historico-littéraire nous permettra une meilleure compréhension de l'évolution et des métamorphoses expérimentées par les productions littéraires dans les deux rives. Ces deux parties s'essayeront également à survoler quelques-unes des figures marquantes de ces deux sphères, afin de permettre au mieux et le plus fidèlement possible le rapport historique et culturel au sein de ces deux littératures. Ainsi, pour rejoindre ce rhizome colonial qui explique probablement cette coexistence culturelle dans ces deux cadres spatiaux, il semble élémentaire d'examiner la réalité des dynamiques littéraires présentes en Algérie et en terre de l'immigration.

Le troisième titre « **Voix de femmes entre création esthétique et expression cathartique** » a pour objectif de mettre en exergue l'éclosion tardive mais spectaculaire et admirable de la création littéraire des femmes algériennes dans les deux rives de la méditerranée, une occasion pour situer l'écriture des écrivaines de notre corpus, ayant comme arrière-plan des contextes sociaux qui entravent, en grande partie, la prolifération d'une telle expression artistique. Le quatrième titre qui se veut « **Elucidation terminologique** » s'essaiera à une clarification notionnelle des mots clé de notre étude, qui nous servira d'assise pour la dissection de notre corpus.

I.1. Le paysage littéraire en Algérie coloniale et postcoloniale: vue d'ensemble

Sur le contact des deux cultures française et algérienne dans le contexte de colonisation, Malek Bennabi avance

« On gardait l'apparence mais on perdait la substance. La colonisation de peuplement avait complètement perverti l'ancien mode de vie, les traditions, les usages de la vieille ville. Les structures sociales et mentales établies par la culture arabo- islamique depuis plus de mille ans commençaient à céder après un demi- siècle d'agression et de déculturation. Elles étaient méticuleusement démantelée par l'administration coloniale »¹⁶

A la lumière de cette citation, on rappelle l'héritage historique complexe de la colonisation française qui demeure source de représentations et de lectures multiples (sociétales, politiques, économiques, idéologiques...). La domination coloniale a tellement marqué la société algérienne des XIXème et XXème siècles qu'il est encore aujourd'hui difficile d'imaginer ou d'appréhender le passé de l'Algérie autrement que par son passé colonial. Cette même colonisation a procédé à un processus d'acculturation qu'elle utilise habilement pour frapper à mort la culture autochtone ou sinon la dévitaliser et cela en la saturant de facteurs exogènes multiples qui travaillent à sa dénaturation progressive.

L'imposition du français comme langue de l'administration de la justice et de l'enseignement fut déterminant pour une stratégie acculturative efficace. Les intellectuels de cette époque sont dans leur écrasante majorité francophone. « [...] le lieu de notre parole et de notre discours est un lieu duel par notre situation bilingue »¹⁷

Au demeurant, L'histoire littéraire algérienne témoigne, tout au long de son évolution, de multiples turbulences et bouleversements qui bousculent les fondements de la pensée littéraire et ses perspectives.

Ce sera sous le signe de l'hybridité que va se construire la littérature d'expression française en Algérie: nous trouvons, d'une part l'adoption d'un trait culturel patent appartenant au colonisateur et d'autre part la désacralisation de cette même culture dont le dessein est de restituer une autre sur laquelle pourra être fondée une littérature « authentique ». Cette littérature a toujours été sujette aux fluctuations circonstancielles

¹⁶ - Cité in BOUKROUH, Nouredine, *L'islam sans l'islamisme. Vie et pensée de Malek Bennabi*, Alger, Edition. Samar. p.38.

¹⁷ - KHATIBI, Abdelkebir, *Maghreb pluriel*, Edition Denoël, 1983. p57.

« Une littérature algérienne d'expression française issue des sociétés maghrébines s'affirme de plus en plus en fonction du moment "historique et politique", "Ethnographique" ou documentaire d'abord, elle n'en est pas moins déjà revendicative, précisément, d'une différence »¹⁸

Les propos de Déjeux viennent corroborer le constat selon lequel la mouvance de la littérature algérienne d'expression française a été, amplement, tributaire du contexte socio-historique du pays. Chaque ère historique est porteuse d'une esthétique, d'une thématique où la littérature s'érige en champ d'expression, de revendication, de bataille. Un bref aperçu sur l'évolution de cette littérature éclairera davantage notre lanterne.

I-1-1- L'ère coloniale

De prime abord, il faut rappeler, que la littérature algérienne d'expression française émerge durant la première moitié du XXème siècle. Une apparition timide avec un nombre de productions assez restreint, dans un contexte singulier qu'est la guerre d'Algérie ; vécue comme l'un des plus grands traumatismes de l'Histoire algérienne. La colonisation française n'a cessé de justifier ses aberrations par sa mission « civilisatrice » pour légitimer sa conquête, ainsi « *L'idée d'une stricte hiérarchie des sociétés et des civilisations humaines avait puissamment servi à légitimer à ses débuts l'entreprise coloniale, à la fonder en droit et en raison* »¹⁹

Beaucoup d'historiens français affirment la mission salvatrice de la France en Algérie et cela en peignant un tableau morose d'un pays sombrant dans l'inculture, et vivant dans un état tribal, un fait que contrecarre l'historien réputé Alexis de Tocqueville qui avance :

« *La société musulmane, en Afrique, n'était pas incivilisée ; elle avait seulement une civilisation arriérée et imparfaite. Il existait dans son sein un grand nombre de fondations pieuses, ayant pour objet de pouvoir répondre aux besoins de la charité ou de l'instruction publique. Partout nous avons mis la main sur ces revenus en les détournant en partie de leurs anciens usages, nous avons réduit les établissements charitables, laissé tomber les écoles(...) le recrutement des hommes de religion et des hommes de loi a cessé ; c'est – à- dire que nous avons rendu la société musulmane beaucoup plus misérable, plus désordonnée, plus ignorante et plus barbare qu'elle n'était avons de*

¹⁸ - DEJEUX, Jean, *Bibliographie méthodique et critique de la littérature algérienne de langue française, 1945-1977*, Alger, Edition SNED, 1979., p.309.

¹⁹ - GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France, de 1871 à 1962*, Paris, Edition la Table ronde, 1972, p.337.

nous connaître »²⁰

L'hégémonie coloniale française étouffait tous les domaines y compris culturel et littéraire. Le colonisateur mène une stratégie idéologique et se mettra ardemment à l'œuvre afin d'annihiler les forces éveillées dans ce pays et maintenir les esprits dans une position subalterne. Pour cultiver sa suprématie sociale, culturelle et économique, le colonisateur dévalorise les autochtones, leur culture et leur compétence. Il acculture le colonisé avec une certaine ambiguïté : lui permettre de lui ressembler remettrait en question son statut d'Être supérieur ; ce serait aussi escamoter la hiérarchie coloniale et préparer l'indigène à l'indépendance, ce qui équivaldrait à signer son propre échec. Le colonisateur justifie son jugement négatif, par les carences du colonisé que qualifient les adjectifs les plus dérogoires : paresseux, débile, déficient, pervers, voleur, sadique, pour qu'en citer que quelques-uns. Il n'attribue aucun trait positif au colonisé. Quand il lui reconnaît une qualité, il y trouve toujours un problème. Ainsi, dans l'importance que l'individu arabo-musulman accorde à l'hospitalité, le colonisateur ne voit que la manifestation d'une carence psychologique ou éthique, comme le note Memmi : « *Ainsi s'effacent toutes les qualités qui font du colonisé un homme* »²¹. Dans tous les domaines, le colonisateur cherche à dénaturer tout ce qui pourrait être authentique chez le colonisé et entretient avec lui des rapports régis par la dynamique maître/esclave.

Dans le domaine littéraire, il est difficile d'évoquer les productions littéraires algériennes sans les rattacher aux contextes historiques auxquels elles sont spécialement inhérentes, cela rappelle le rapport étroit et inextricable entre les deux vocables : Littérature et Histoire.

L'écriture littéraire en Algérie n'a pas pu échapper à l'Histoire d'un pays bouleversé par une longue colonisation de peuplement et d'exploitation. L'écriture, en l'occurrence, avait depuis longtemps l'objectif de transcrire la mémoire, une mémoire qui ne cesse d'inspirer et d'aiguillonner, faisant interagir Histoire - processus (la colonisation et la guerre de libération) et histoire - récit (celle racontée par nos écrivains)

²⁰ - STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale*. Paris, Edition La Découverte, 1994. p.28.

²¹- MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé. Portrait du colonisé. Portrait du colonisateur*. Paris, Edition Gallimard, 1995. p. 106.

Barberis Pierre, affirme le rôle du texte littéraire dans la compréhension de l'Histoire, voire sa capacité d'élargir de nouveaux horizons; laissant entrevoir de nouveaux scénarios

« A certains moments, dans certaines conditions, parce qu'il est beaucoup moins compromis idéologiquement que le texte historique par ce qu'il est un moyen de transgression de l'idéologie dominante, c'est lui qui donne une image plus adéquate de la réalité; c'est lui qui " travaille " mieux la réalité et la donne à connaître »²²

Dans cette optique les spécialistes sont unanimes à considérer la littérature algérienne de langue française comme une source inépuisable d'esthétique et d'informations reflétant la complexité, la diversité et la richesse de l'Histoire du pays. Une écriture qui s'affirme au fil des temps, elle émerge à partir d'un Lieu soumis « *au feu de la colonisation* »²³.

A la fin du dix-neuvième siècle, le paysage littéraire est largement dominé par les colons qui dictent les règles et accaparent l'expression. Les premiers écrits en langue française avaient engendré une littérature de conquêtes rédigée par des militaires et des officiels. Lettres, carnets de route, mémoires d'officiers parsemés ça et là d'actes de bravoure légendaire qui incitaient à l'action et à l'ouverture dans un monde considéré comme vierge. Les nostalgiques de l'Orient, entre autres, trouvèrent dans ce pays chaud et ensoleillé, l'endroit idéal afin de satisfaire leur goût de la découverte, les réalités profondes de la population algérienne leur restaient indifférentes. Leur curiosité n'allait pas au-delà du geste et du décor.

Des écritures qui projettent une Algérie d'origine latine, rejetant toute appartenance arabo – musulmane en tentant de justifier les turpitudes de la colonisation et la conquête de ce pays par une légitimité conférée par l'Histoire lointaine (avant la conquête arabe). Cette idéologie a été transposée dans les romans des algérianistes qui ont véhiculé une haine raciale dirigée vers les indigènes musulmans, produisant, ainsi, une littérature ségrégationniste, dévalorisante de tout ce qui est relatif aux natifs. Cette période témoigne d'une idéologie coloniale dont le discours promeut la mission « civilisatrice » de l'occident. L'intellectualité naissante défendait énergiquement l'entreprise coloniale, essaya de l'enraciner dans son nouveau terroir. Les écrivains voulaient la rassurer et incruster en elle la conscience de

²² - BARBERIE, Pierre, *le prince et le Marchand*, Paris, Edition Fayard, 1980 .p.75.

²³ - RIVET, Daniel, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris, Edition Hachette Littérature., 2002. p.373.

sa nouvelle existence. Jean Pomier secrétaire général de l' « Association des écrivains algériens », exprime clairement le contenu littéraire de ce qu'est l'Algérianisme.

« (...) Pour conclure, je dirai : le devoir littéraire algérien, quel est-il ? « Coloniser » moralement la race algérienne (francitane si l'on veut). Mais cette race que sera-t-elle ? Ethiquement tout, sauf ethniquement française, moralement rien, si ce n'est moralement française. L'Algérie perpétuera une culture française (...) A nous donc, écrivains de cette France, de remplir la mission qui nous incombe. »²⁴

Les productions littéraires inhérentes à ce moment avaient pour principal objectif de chanter les mérites de la société coloniale. Les écrivains présentaient les colons comme des défricheurs de terre, homme audacieux et frondeurs, symbolisant la force virile des pionniers bagarreurs, durs à la tâche, tenaces et coriaces. Ils sont présentés aux antipodes de la société métropolitaine.

Une perspective très réductrice a fait de cette littérature algérianiste, non un mouvement artistique, mais une vaste entreprise de vulgarisation qui a fini par disparaître car son parti pris exclusif était l'intérêt et les bienfaits de la colonisation.

A partir des années vingt, avance timidement une littérature d'assimilation promulguée par une poignée d'algériens (journaliste, médecins, professeurs...) ayant bénéficié de l'instruction dans l'école française. Des écrivains contraints d'exprimer leur dévouement et leur soumission à la tutelle, leur parole était contrôlée. Le fait de louer la politique assimilationniste s'avère une condition sine qua none pour une éventuelle publication. Cependant une prise de conscience montante, stimule ces intellectuels pour la nécessité de s'approprier la langue du bourreau afin de transmettre un message, avoir un projet à long terme, étendre sa voix au-delà des frontières, nonobstant l'acharnement du joug colonial.

Les intellectuels français ont été conscients que les écrivains algériens n'adoptent de la civilisation occidentale que les signes et les gestes extérieures. Ils restent foncièrement arabo-berbères et sont fiers d'être musulmans. Ils s'enorgueillissent de leur propre passé.

Il s'avère, en fait, qu'écrire sous l'égide d'un système impitoyable et ségrégationniste est un acte d'engagement relatif ou implicite qui correspond à ce que Christiane Achour appelle « résistance – dialogue », une résistance sous-jacente, qui

²⁴ - POMMIER, Jean, « Le mouvement littéraire français, ce qu'il est ce qu'il doit être », La Grande Revue, juin 1923, p.635.

aspire à sauvegarder de l'originalité de ce qui compose l'Algérie, de pérenniser sa culture. C'est le cas de Hamdan Khodja qui publie *Le Miroir* en 1933, ainsi que Hamed Ben Rahal qui publie *La vengeance du Cheik* et autres écrivains qui s'abstiennent à exprimer leur contestation et opposition à la conquête mais tentent de revendiquer, en filigrane, justice et égalité des droits.

Les mouvements et les écoles se succèdent, mais l'impact de l'Ecole d'Alger reste incontournable. Représentée par sa figure de proue Albert Camus, cette école située dans un espace liminaire entre littérature française et littérature algérienne a amorcé le processus de développement d'une nouvelle sensibilité littéraire, c'est à dire la future littérature algérienne d'expression française. L'Ecole d'Alger a réussi à créer un débat, une discussion entre colonisateurs et colonisés, bien que de matrice européenne et donc colonisatrice, contrairement au courant des Algérienistes, l'Ecole d'Alger n'a pas produit une littérature que l'on peut définir de « coloniale », mais elle a permis le développement de la littérature algérienne. Ses écrivains cueillaient à pleine mains dans l'imaginaire arabe. L'exemple de *Les hauteurs de la ville* d'Emmanuel Roblès est représentatif d'une littérature profonde et algérienne jusque dans ses fibres, marquant ainsi une rupture avec l'écriture précédente plate, mièvre et pleine de stéréotypes.

Ce n'est que pendant les années cinquante que des voix nationalistes commencent à s'élever en Algérie et cela se traduit à travers la création artistique, en l'occurrence, littéraire. Une littérature à tendance ethnographique autobiographique émerge, puis glisse vers la littérature révolutionnaire dont les principaux représentants sont : Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohamed Dib, Kateb Yacine avec *Nedjma* considérée comme le roman fondateur d'une littérature algérienne authentique et moderne. Assia Djebar et autres. Leurs œuvres exhibent, une réalité insupportable, ce qui leur assigne le statut de « témoin » et de « transcripteur » de leur société, mais aussi de « militant ». Ces écrivains, ont pu, de surcroît, allier esthétique et engagement, ils usent essentiellement de style réaliste pour dire leur pays.

« Cette entrée du Maghrébin dans le domaine culturel est très importante, et ce n'est pas un hasard si les premières tentatives d'écriture, correspondent à la naissance du sentiment nationaliste et se situent chronologiquement à l'orée des luttes pour l'Indépendance. Ce faisant, l'écrivain allait à la recherche d'une dimension de lui-même dont la colonisation l'avait mutilé, une dimension formative et imposante, c'est-à-dire qui l'impose comme existence en le posant comme " je", comme différence, comme différence (...)

Le rôle de la littérature (surtout en Algérie) dans le combat anticolonialiste n'est certes plus à démontrer »²⁵

Sommés par l'Histoire, épousant le discours de la nation, les écrivains algériens se voient créateurs attachés à la réalité de leur peuple. Ils se sont assignés le rôle de porte-parole des dépourvus de plumes et leurs textes deviennent expression de l'identité collective. Jean Déjeux résume en une phrase les thèmes et les mots clé de cette littérature :

« Mécontentement, insatisfaction et frustration, départ pour « ailleurs » ou choix du silence, les situations ne sont pas de tout repos pour la création, à moins d'oser une parole de vérité contre toute langue de bois, toute les censures et tout surmoi d'où qu'il vienne »²⁶

Cette littérature se définit aussi selon Mostefa Boutefnouchet, à un triple niveau :

- 1- Un retour aux sources et une affirmation de soi face à l'occupant et ses influences nocives.
- 2- La recherche d'une identité culturelle effacée surtout par le colonialisme en essayant d'instaurer cette authenticité culturelle perdue.
- 3- Une condamnation des structures sociales passéistes.²⁷

I-1-2- L'ère postcoloniale

Depuis l'indépendance, une nouvelle conjoncture règne sur la scène politique et par extrapolation littéraire, suscitant controverses et conflits. L'Algérie officielle opte pour le postulat de l'arabo- islamité comme socle de l'identité nationale. En revanche, les écrivains algériens entrent dans une ère de « résistance » et de contestation politique, après l'oppression du colonisateur surgit un nouvel adversaire pour ces derniers, ils ont donc de nouvelles lignes de mire qui sont les gouvernements algériens qui se succèdent au pouvoir, la montée de la bourgeoisie corrompue et parasite, les travers et le fardeau des traditions archaïques d'une société patriarcale.

Quelques-uns de ces auteurs sont devenus des emblèmes de la contestation, Rachid Boudjedra , auteur de *la Répudiation* , Rachid Mimouni avec *Le fleuve détourné* qui manifeste une résistance et un rejet catégorique à la nouvelle idéologie

²⁵ - BASFAO, Kacem « Production et réception du roman : l'image dans le miroir » in *Approches scientifiques du texte maghrébin*, Casablanca, Editions Toubkal, 1987,p. 97.

²⁶ - DEJEUX, Jean, *Maghreb : littérature de langue française*, Paris, Edition Arcantère, 1993. p. 164.

²⁷ - BOUTEFNOUCHET, Mostefa, *La culture en Algérie*, , Alger, Edition .ENAD 1982,p. 25.

mise en place recourant ainsi au grotesque et à l'ironie, Mourad Bourboune dévoile et démasque le religieux pervers.

Ces écrivains voulaient détourner l'attention vers d'autres horizons, amorcer une autre étape littéraire, empreinte d'une nouvelle esthétique qui rompt avec le style descriptif -narrataire classique. A ce propos s'est prononcé Mohamed Dib ouvertement

« [...] Avec l'indépendance [...] nous entrons dans une période de stabilisation, de remise en ordre, de reconstruction, qui ne crée plus pour l'écrivain une sorte de nécessité impérieuse de lancer ce cri que peu à peu près tous les écrivains algériens ont lancé – qu'ils soient d'un bord ou l'autre. Nous allons entrer dans une période où nous aurons davantage à approfondir certains thèmes, plus personnels, mais universels »²⁸

Cette aspiration prononcée n'a pas distrait ces écrivains de l'Histoire-processus qui pèse toujours et se traduit à travers leur thématique. Ces derniers assument le rôle de porte-parole obligatoire et quasi-unique des tensions politiques, leurs productions s'avèrent originales et singulières se distinguant de celles de leurs confrères des pays voisins, à ce propos Baida Chikhi déclare :

« Les écrivains algériens femmes et hommes ont toujours produit des textes complexes liés à la forte histoire de leur société et à ses transmutations accélérées. Chez les uns comme chez les autres, l'esthétique de la résistance est le lieu à partir duquel s'organise la dimension critique de l'œuvre et la vision d'une Algérie plurielle et créative »²⁹

Les écrivains partagent leurs approches de la problématique identitaire entre la France et l'Algérie, c'est ce que Déjeux récapitule dans *Maghreb : Littératures de langue française* :

« Les éléments qui entrent en jeu dans la plupart des romans maghrébins sont la dimension historique (la colonisation, la lutte pour la libération, les mutations sociales de l'après-guerre, les désirs nouveaux dans les changements en cours), la dimension culturelle (un vécu maghrébin à partir d'une sensibilité propre marquée par un contexte à fond religieux (l'islamité) et à des traditions orales arabo-berbères, mais aussi à des influences étrangères assumées) »³⁰

Au demeurant, la littérature post-indépendante assiste à une explosion des conflits dans un contexte ambivalent opposant arabophones et francophones. Les écrivains algériens se retrouvent tiraillés entre la réalité amère de s'exprimer à travers la langue

²⁸ - Entretien avec Claudine Acs dans *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 18, août 1971

²⁹ - CHIKHI, Beida, *Littérature algérienne « désir d'histoire et esthétique »*, Paris, Edition L'Harmattan, 1997, p. 9.

³⁰ - DEJEUX, Jean, *Maghreb littérature de langue française*, *Op.cit.* p.19.

du bourreau (le français) et l'incapacité de s'exprimer en arabe, un des piliers de l'identité nationale. Avec le ras-de-marée intégriste et les violences sanguinaires qui l'accompagnent, la littérature algérienne se mue en littérature de dénonciation et de condamnation du retour de la barbarie et l'instrumentalisation de l'Islam. L'ex-colonisé vit donc partagé entre les ambitions d'hier qui n'ont pas abouti et les défis d'aujourd'hui pour lesquels il n'a pas prévu. Dans cette situation chaotique « *Il doit se contenter de la torpeur passive de son présent* »³¹. L'état fraîchement décolonisé fit de l'Islam la religion officielle. Déjà, sous la colonisation, l'indigène s'était réfugié dans les valeurs religieuses traditionnelles pour s'affirmer contre le mépris du colonisateur. L'ordre religieux était érigé comme symbole d'unité et d'identité.

*« Comment ne pas constater que la plupart des nations ex-colonisées s'empressent aussitôt libres, d'inscrire la religion dans leur constitution ? Que leurs polices, leurs juridictions naissantes ne ressemblent guère aux prémices de la liberté et de la démocratie que le colonisateur de gauche attendait ? »*³².

Les attitudes de ces écrivains varient, exprimant ainsi un tâtonnement et une quête périlleuse. Mouloud Feraoun assassiné la veille de l'indépendance, Malek Haddad s'est refusé d'écrire en français, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, Assia Djebar publient un roman chacun. Beaucoup d'entre eux continuent leur parcours de création avec un choix de retrait : Mouloud Mammeri opte pour l'enseignement et travaille sur le berbère en difficulté Kateb Yacine se donnant au théâtre en arabe dialectal. Malek Haddad annonçait à ses lecteurs :

*« [...] la langue française est mon exil, mais aujourd'hui, j'ajoute : la langue française est aussi l'exil de mes lectures. Le silence n'est pas un suicide, un hara-kiri, je crois aux positions extrêmes, j'ai décidé de me taire ; Je n'éprouve aucun regret, ni aucune amertume à poser mon stylo. On ne décolonise pas avec des mots »*³³

Aux « anciens » succèdent une génération d'écrivains qui prend la relève marquant une transition fructueuse et abondante en matière de publication, ils s'imposent avec éclat, Rachid Boujedra avec son écriture à caractère iconoclaste, Aïcha Lemsine avec *La Chrysalide* (1976) qui analyse la situation de la femme et mène un combat d'un autre type, celui de l'émancipation de la femme, *La Mante*

³¹ - MEMMI, Albert., *Portrait du colonisé. Portrait du colonisateur. Op., cite*, p. 56.

³² - *Idem.*

³³ - Voir à ce propos le numéro spécial consacré à Malek Haddad par la revue *Expressions* de l'Institut des Langues Etrangères de Constantine, janvier 1994

religieuse (1976) de Jamel Ali Khodja, qui recourt à l'allégorie pour présenter Constantine symboliquement, comme une Mante religieuse qui dévore ses maux. Cette « nouvelle vague » d'écrivains émerge, épousant dans son écriture littéraire les procédés de la littérature mondiale contemporaine et les traits de la réalité nationale algérienne.

Une génération prometteuse d'une littérature algérienne authentique, capable de s'ouvrir à l'universel. Or, la nouvelle tragédie nationale « années noires » a freiné cet élan et étouffé ce nouvel espoir. La quasi-totalité de nos écrivains, préférèrent la voie de l'exil, seule voie qui leur permettait de faire entendre la voix de la détresse en se donnant aux plaidoyers antiterroristes, d'extérioriser un malaise identitaire. Ces écrits édités par des maisons d'éditions étrangères, sont contraints de se lancer dans le marché sous le label de littérature exotique.

Le rythme sanguinaire, le chaos et la peur, la violence et l'intégrisme meurtrier sont des images récurrentes dans l'écriture algérienne pendant ce temps, des récits qui corroborent les turpitudes de la réalité, *A quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra (Alias Mohamed Moulshoul) qui témoigne des calomnies commises par les fanatiques, dans *Le fils de haine*, Rachid Boudjedra, pareillement, exprime un pessimisme absolu.

D'innombrables écrivains et écrivaines ont pris la plume, nonobstant la distance et les circonstances contraignantes, afin de porter un regard lucide et réaliste, une vision qualifiée de vraisemblable et fidèle à la réalité du terrain. Ces derniers se sont engagés dans une double critique, une première à l'égard de l'intégrisme destructeur et une seconde vis-à-vis d'une politique ségrégationniste et une idéologie totalitaire du pouvoir qui s'évertue à limiter la marge de manœuvre de cette littérature d'expression française, une remise en cause d'une Algérie gouvernée par des forces occultes qui sèment la corruption politique et la dictature omnipotente.

D'autres auteurs algériens, issus de mariage mixtes ou enfants d'immigrés produisent une littérature marquée par les tendances idéologiques ambiantes, posant fortement la mise en œuvre d'une écriture biculturelle, aux couleurs identitaires métisses. Si Ahmed Zitouni, Leila Azzouz, Ahmed Kalouaz, Leila Houari, Farida Belghoul, Azouz Begag et autres incarnent ce qui est appelé la génération « Beure »

I-2- Littérature de l'immigration algérienne

Dans cette partie nous réviserons le contexte historique de l'immigration algérienne et les conséquences de l'exil qui a mené après maintes années d'exclusion, de marginalisation et de tiraillement identitaire à la cristallisation d'une écriture qui traduit les ressentis, le malaise de la seconde génération d'immigrés.

Ce contexte et ses enjeux ont un effet direct sur les représentations de cette génération dans le roman beur. Effectivement, le phénomène de l'immigration pourra difficilement être compris si nous n'abordons pas les motifs de la migration.

I-2-1- Contexte migratoire et mouvance littéraire

Il faudrait, de prime abord, distinguer entre ces vocables : émigration, migration et immigration qui prêtent à confusion, afin de dissiper l'ambiguïté. En effet, le premier stade constitue l'émigration qui est considérée comme le départ du pays d'origine vers une autre destination, ainsi l'émigrant est défini par le Robert comme : « *La qualité d'une personne qui quitte son pays pour aller s'établir dans un autre momentanément ou définitivement* ». Le deuxième stade constitue la migration, qui est la phase intermédiaire et transitoire entre l'émigration et l'immigration, la personne est dans un état oscillatoire, elle a quitté son pays d'origine mais elle n'est pas complètement intégrée. Le troisième stade dont l'appellation a substitué le terme émigration est celui d'immigration laissant entendre installation et intégration dans le pays d'origine. Selon Larousse « immigrant » est appliqué « *aux personnes qui se sont établies dans le pays d'accueil* » Ceux-ci sont définitivement installés.

L'histoire de l'immigration algérienne en France remonte à la première moitié du vingtième siècle. D'abord pour des motifs économiques, le manque de main-d'œuvre, et démographiques, la baisse du taux de natalité. Les objectifs étaient de répondre aux besoins de l'industrie et enrayer l'exode rural. Ce sont les Maghrébins qui contribuent au développement économique de la France.

« Emigration Algérienne !... Qui ne s'est embarqué une fois à Alger à destination de la métropole sur un des rapides paquebots – messageries sans être frappé par l'aspect de la foule des passagers, se pressant pour regarder s'éloigner la terre d'Algérie. Quel contraste ! Sur les points les plus élevés, ceux des premières classes, des classes « touriste » ou « intermédiaire », les voyageurs sont européens dans la grande majorité ; homme et femmes de tous âges, mêlés d'enfants, bavardent gaiement de la France, des familles bientôt retrouvées, des stations thermales ou de la maison de compagne, de la province ou de Paris. Plus bas, sur les vastes points des « 4emes », une foule

de « musulmans » hommes jeunes, dans la force de l'âge pour la plupart , pauvrement habillés à l'européenne, presque tous coiffés du béret basque ou de la chéchia , parfois entourée d'une étoffe jaune , s'entassaient au milieu des mallettes de bois recouvertes de papier vivement coloré , de ces ballots roulés dans une couverture que l'armée appelle avec pittoresque « paquetages sénégalais » et surtout de ces « couffins » si caractéristiques »³⁴

Du côté des Maghrébins, des Algériens en l'occurrence, les soucis pécuniaires et l'aspiration pour une vie plus confortable n'étaient pas les seuls facteurs d'immigration, des facteurs psychologiques poussent l'émigrant à chercher l'émancipation en France et rejoindre «*le paradis des hommes*»³⁵, dans l'imaginaire de l'algérien la France lui accordera l'opportunité d'acquérir ce qui lui est refusé dans son pays : emploi constant, hauts revenus et liberté.

Une fois sur le sol français ces immigrés appelés de la « première génération » se heurtent à la réalité amère et voient le rêve de la France utopique se dissiper, ce à cause des mauvaises conditions de travail et de l'habitat mais surtout du statut de l'immigré et de sa représentation stéréotypée. L'égalité prétendue dans ce pays s'avère théorique, nonobstant, cette réalité décevante, ces immigrés étaient déterminés à endurer les pires épreuves afin de faire des économies et subvenir aux besoins de leurs familles restées au pays.

L'immigration individuelle ou « de retour » s'est transformée progressivement en une immigration familiale, le fait qui a imposé aux parents des changements pertinents, des enjeux de socialisation et d'adaptation, les réorganisations culturelles sont, ipso facto, négociées et l'éducation des enfants devient une valeur très singulière³⁶

Pas loin de la France, la Belgique aussi promeut l'immigration, pour des besoins économiques et démographiques, et cela en adoptant une politique d'immigration qui a pour objectif d'intégrer les travailleurs immigrés et leurs familles, ce qui permet de contrer la stagnation démographique de la Belgique. Cette immigration était favorisée en 1965 grâce à un incitant financier.

³⁴ - MURACCIOLE, Luc. *L'Émigration algérienne: aspects économiques, sociaux et juridiques*. Alger, Edition Ferraris, 1950.p.56.

³⁵- AISSOU, Abdel, *Les beurs, l'école et la France*, Paris, Edition L'Harmattan, 1987, p.30.

³⁶ - FORCERIE, F « Scolarisation des enfants d'immigrés, état des lieux et état des questions en France », Paris, Edition Printemps, n°14, 1995, P.43

« Vous songer à venir travailler en Belgique ? Vous avez peut-être déjà pris « la grande décision ». Nous, Belges, sommes heureux que vous veniez apporter à notre pays le concours de vos forces et de votre intelligence. Mais nous désirons que cette vie contribue à votre bonheur. [...] De toute façon, nous le répétons ; les travailleurs méditerranéens sont les bienvenus parmi nous, en Belgique »³⁷.

En France ou en Belgique, l'intégration au sein des espaces sociaux, éducatifs, médicaux fut inéluctable, ce qui expose les familles maghrébines à la sédentarisation et à l'influence du mode de vie occidental. La nouvelle génération se trouve tiraillée entre le traditionnel et le moderne, le modèle acculturatif imposé pose au migrant maghrébin un véritable malaise et de sérieuses interrogations identitaires. « *Qui quitte son pays n'a plus de pays. Parce qu'il a deux pays : son ancien pays et son nouveau pays* »³⁸.

Ainsi, émerge la littérature de l'immigration et l'on assiste progressivement à une reformulation des identités, une littérature installée dans un espace frontière, centrée sur les problèmes des immigrés et de leurs enfants, mais s'adresse à un lectorat francophone.

Remonter à la première génération, nous laisse évoquer Kateb Yacine qui fait de son roman *Le polygone étoilé* (1966) une projection de la condition de l'immigré, de ses déboires, à travers son personnage Lakhdar, il participe au discours de l'indignation militante en dénonçant l'exploitation des travailleurs immigrés que l'on trouve aussi dans *La Réclusion solitaire* (1975) de Tahar Ben Jelloun, *Habel* (1977) de Mohamed Dib qui présente l'immigration comme une sorte de quête hallucinée où le personnage échappe à l'obsession de la mort en se réfugiant dans la folie. *Les Boucs* de Driss Chraïbi a rendu compte des conditions misérables et inhumaines réservées aux immigrés. Ces réécrits qui se réclament du réalisme accordent relativement la parole à la première génération mais sans prétendre à aucune valeur littéraire.

Quant aux enfants issus des parents immigrés, désormais connus dans le discours populaire sous l'étiquette de la « deuxième génération », sont nés et élevés en France et scolarisés dans les écoles françaises, de fait, ils ne sont pas immigrés d'un point de

³⁷ - Extrait de *vivre et travailler en Belgique*, Institut belge d'information et de documentation, 1965, P.3

³⁸ - Cité par RAMONET Egnacio « Histoire(s) d'immigration », *Manière de voir*, n°62, mars – avril 2002, p.6.

vue juridique car la condition d'être immigré implique par son sens, un déplacement, plutôt qu'une caractéristique sociale ou biologique.

Cependant le discours social comme le discours académique adopte cette terminologie de « deuxième génération » marquant ainsi un clivage flagrant, preuve des pratiques discriminatoires et racistes entre les Français dit « de souche » et les Français d'adoption, menant à la délégitimation de leur statut

« La découverte de l'existence des Beurs en France est comparable à celle d'un nouveau territoire, d'une nouvelle tribu que l'on s'empresse de nommer, en oubliant au passage qu'ils sont Français »³⁹

D'ailleurs, cette appellation à connotation négative relève d'une volonté provenant de la France qui veut réduire les enfants des immigrés au même statut que leur parents

« Cette notion de seconde génération d'immigrés n'est pas seulement une commodité de langage .Elle est chargée d'un contenu inadmissible au plan moral et politique : elle nomme pour exclure, marginaliser .Elle nie une évidence :ces jeunes ne sont pas des immigrés pour la simple raison que la plupart d'entre eux n'ont pas émigré .En les désignant à travers l'émigration de leurs parents , on les identifie à ces derniers , à une histoire qui constitue leur héritage mais qui n'est pas le seul élément constitutif de leur identité. Tout se passe comme si on voulait leur assigner le même rôle social, les cantonner dans les mêmes fonctions économiques que leurs parents. Comme si, encore, on voulait nier le fait qu'ils sont ce que la France a fait d'eux. »⁴⁰

Ces enfants de la deuxième génération sont devenus visibles aux débuts des années 1980, réclamant plus d'opportunités de travail et d'égalité de droits. Une génération qui refuse de subir le même sort que ses ascendants, lutte contre toute forme d'exclusion et s'introduit dans le monde littéraire pour dire le déchirement, le mal être, prendre la parole dont les précédentes vagues ont en été privée, ainsi émerge une littérature de l'émigration/immigration qui consacre une grande part à cette thématique.

³⁹ - LARONDE, Michel. *Autour du roman beur. Immigration et identité*. Paris, Edition L'Harmattan, 1993.p. 15.

⁴⁰ - BOUZID, Kara, *La Marche, traversée de la France profonde*, Paris, Edition Sindbad, 1984, p.48.

I-2-2- Autour de la littérature beure

Nous ne pouvons évoquer le roman beur ou les écrivains beurs⁴¹ sans s'interroger d'abord sur les origines et la signification de ce mot, qui selon Michel Laronde contient déjà :

« (...) un message global connoté renvoyé par les médias dont le fond parle d'un phénomène de nouvelle étrangeté particulière à un lieu (la société française) et à un temps (les retombées au présent de l'immigration maghrébine) il y a mise en place d'un discours sur un Etranger hybride, moderne, dont la différence est inscrite dans divers codes de la société : l'ethnique, le légale, le politique en particulier »⁴².

Sur l'origine de l'appellation Leila Sebbar s'interroge dans son roman « Parle mon fils », parle à ta mère

« Je ne sais pas pourquoi ils disent Radio - Beur, pourquoi ça Beur, c'est le beurre des Français qu'on mange sur le pain ? Je ne comprends pas. Pour la couleur ? Ils sont pas comme ça, ce n'est pas la couleur des Arabes(...) Peut-être c'est le Pays..., Elle Ber, chez nous, en arabe, ça veut dire le pays tu le sais, mon fils, c'est ça ou non ? Le fils apprit à la mère que le mot Beur avait été fabriqué à partir du mot Arabe à l'envers. Il eut du mal à la convaincre qu'Arabe à l'envers, en parlant de la dernière syllabe, donnait Beur ; où étaient passés les a, on ne les entendait plus alors qu'il y'en avait deux ... Le fils ajouta que Beur n'avait rien à voir avec le mot pays. On disait aussi Rebeu pour Arabe ... là il n'y avait plus de a et à l'envers, on obtenait facilement Beur. Elle ne croyait pas qu'on ne retrouvait pas le pays dans Beur ...»⁴³

Le personnage de Leila Sebbar ne veut pas croire que « rebeu » provient d'une inversion de syllabes de « arabe » en verlan, pourtant c'est ce que Michel Laronde confirme :

« (...) le type d'inversion du mot « arabe » qui donnerait rebeu, serait une inversion des lettres en commençant par le début du mot : ar = ra (re) et ab (e) = ba (beu), arab (e) = rebeu. Cet écho du verlan a certainement conduit à l'explication incorrecte d'une double inversion. De plus, le mot arabe a effectivement subi deux modifications et non une seule : une modification des voyelles a et e du mot « arabe » aa donné le mot rebeu qui, inversé, cette fois, en verlan, donne le

⁴¹ - Il existe plusieurs graphies du terme « beur », certains théoriciens l'écrivent avec majuscule « Beur » Dans le présent travail nous avons opté pour l'emploi de Michel Laronde, qui a décidé de faire l'accord du mot « beur » et de ses dérivés avec le nom qui le précède. Nous utiliserons donc les syntagmes : « littérature beure », « roman beur », « génération beure »

⁴² - LARONDE, Michel, *Autour du roman beur. Immigration et identité*, Op.cit. p.50.

⁴³ - SEBBAR, Leila. *Parle mon fils, parle à ta mère*. France, Edition Thierry Magnier, 2005, pp.25-28.

mot beu-re qui à son tour devient « beur » en une syllabe. »⁴⁴

Au demeurant, le mot « Beur » fait son introduction dans le Dictionnaire en 1980, et nous recensons une panoplie de définitions selon les dates.

- ❖ En 1980, Le Petit Robert présente la définition suivante : « **beur** n. (Verlan, avec substitution de voyelle, pour Arabe) Arg. Jeune Arabe né en France de parents immigrés ».
- ❖ Celle du Grand Larousse, en 1987, est : « **beur** n et adj. (de arabe en verlan) Fam. Jeune d'origine maghrébine né en France de parents immigrés ».
- ❖ Le Petit Larousse, en 1988, propose : « **beur** n (déformation du verlan Rebeu, arabe) Fam. Immigré maghrébin de la deuxième génération (né en France) ».
- ❖ Celle du Larousse, en 2004, est : « **beur** n. (déformation du verlan rebeu. Arabe). Fam. Jeune d'origine maghrébine né en France de parents immigrés. (On rencontre le fém. Beurette), adj. Fam. Relatif aux Beurs. La culture beur ».

Et enfin celle du Petit Larousse illustré, en 2012, est la suivante : « *beur* n. (*alter. Du verlan rebeu, arable*). Fam. Jeune d'origine maghrébine né en France de parents immigrés. Adj. inv. En genre. Relatif aux Beurs : jeune Beur, culture Beur ». Ces définitions illustrent la diversité des significations attribuées au vocable. Néanmoins elles désignent généralement les enfants d'immigrants d'origines maghrébines. L'expression controversée « Immigrés de la deuxième génération » est alors popularisée.

La grande majorité des écrivains d'origine maghrébine dénonce l'usage d'un tel mot qu'ils considèrent comme stigmatisant, porteur d'image stéréotypée. Sakinna Boukhedna dénonce le mot en avançant.

« Ils disent que je suis plus arabe, que je fais partie de la deuxième génération. Non ! Je refuse. Je suis Algérienne. Mon père est venu, un jour, sans le souhaiter, en France. Il a immigré pour gagner sa vie, mais pas pour qu'on lui bouffe ses enfants »⁴⁵

En outre, Bouzid, qui est un écrivain d'origine maghrébine exprime aussi sa position, quant à cette nomination jugée discriminatoire

« Quant à l'appellation «jeune issu de la deuxième génération », c'est celle que je refuse le plus. Pourquoi les Arabes sont-ils les seuls immigrés auxquels on donne un numéro ? Nous ne sommes pas des prisonniers. Pour bien faire,

⁴⁴ - LARONDE, Michel. *Autour du roman beur. Immigration et identité. Op.,cit.* p.53.

⁴⁵ - BOUKHEDENNA, Sakinna., *Journal ; « Nationalité : immigré(e) »* ; Paris, Edition L'Harmattan, 1987, p.68.

on aurait dû donner un numéro à tous les autres. C'est ainsi qu'il y aurait eu des immigrés de la 10^{ème} et 11^{ème} génération ! Cela n'aurait guère eu de sens [...] Dans cette appellation je vois une volonté de nous réduire au même statut que nos parents, or c'est précisément ce que je refuse »⁴⁶.

De son côté, Nina Bouraoui considère cette appellation comme une démarche beaucoup plus politique, à laquelle elle ne s'associe pas.

« On ne pourrais plus dire Arabe, en France. On dira beur et même beurette, ça sera politique ; ça évitera de dire ces mots terrifiants, Algériens, Maghrébins, Africains du nord. Tous ces mots que certains Français ne pourront plus prononcer. Beur, c'est ludique. Ça rabaisse bien, aussi. Cette génération, n'est ni vraiment française ni vraiment algérienne. Ce peuple errant. Ces nomades. Ces enfants fantômes. Ces prisonniers. Qui portent la mémoire comme un feu. Qui portent l'histoire comme une pierre. Qui portent la haine comme une voix unique. Qui brûlent du désir de vengeance »⁴⁷

La génération d'écrivains d'origine maghrébine apparaît dans le paysage littéraire français durant les années 80. Parmi ces écrivains, nous citons Azouz Begag, Mehdi Charef, Akli Tadjer, Farida Belghoul, Sakinna Boukhedna, Leila Houari, Leila Sebbar. Ces derniers ont produit plusieurs romans parmi lesquels : *Le Gone du Chaâba* (1986) et *Beni ou le Paradis Privé* (1989) d'Azouz Begag. *Le thé au harem* d'Archi Ahmed (1983), *le Harki de Meriem* (1989), *Georgette !* De Farida Belghoul, *Zeida de nulle part* de Leila Houari et *Shérazade* de Leila Sebbar (1982).

La notion de « roman beur » ou « littérature de l'immigration » a suscité une grande polémique et intervient dans le discours critique. Gêné par cette étiquette qui se fonde sur l'ethnie et l'origine sociale de l'auteur, Azouz Begag considère que c'est une forme de « ghetto littéraire » dans lequel on veut enfermer les écrivains issus de l'immigration, A ce propos commente Michel Laronde. « *La réticence à accepter la classification « beur » semble indiquer une préférence pour l'anonymat d'une littérature « française » perçue comme une reconnaissance et une consécration »⁴⁸*

En effet, cette étiquette ne gêne pas seulement les écrivains issus de l'immigration mais, de surcroit, les critiques européens et les français en particulier.

« La littérature issue de l'immigration en France est une littérature qui gêne. Les documentalistes ne savent pas où la classer, les enseignants hésitent à l'incorporer dans leurs cours et les critiques sont généralement sceptiques quant à ses mérites esthétiques. Simple fait de nommer

⁴⁶ - BOUZIDI, *La Marche, traversée de la France profonde*, Op.cit, p.14.

⁴⁷ - BOURAOUI, Nina. *Garçon manqué*, Paris, Edition Stock, 2000, p. 133.

⁴⁸ - LARONDE, Michel, *Post coloniser la haute culture à l'école de la République*, Paris, Edition L'Harmattan, 2008, p.09.

ce corpus est semé d'embûches »⁴⁹.

Anissa Talahite -Moodley juge que la dénomination « littérature beure » tombe en désuète.

« La notion d'une littérature ou d'une culture "beure" (ou « beur » comme on trouve parfois) a servi surtout à souligner l'idée de biculturalisme présent dans cette expression, de s'affirmer comme un être hybride, produit de plusieurs cultures. Aujourd'hui, la notion même d'une littérature « beur » semble être tombée en désuète, laissant ainsi entrevoir un vide qui reflète bien la problématique identitaire dans le contexte de l'immigration maghrébine en France »⁵⁰

Cette littérature issue de l'immigration est ainsi de plus en plus variée dans ses thèmes et procédés narratifs, le texte de la littérature beure touche plusieurs types de lecteurs : Ceux issus de la banlieue, le public francophone, mais aussi le public international intéressé par l'immigration, la marginalisation, la différence, le racisme, le problème identitaire, etc. Les premiers écrivains prennent la plume pour briser le silence imposé à leurs parents et afin de mettre en exergue leurs propres crises identitaires. Nous y constatons l'intervention de nouvelles stratégies sur divers plans.

Sur le plan de la narration cette écriture renverse la thématique traditionnelle française centraliste qui met en scène un narrateur omniscient qui décrit une vision monolithique du monde romanesque et de son personnage. Une narration subjective s'implante à travers les voix des personnages. Michel Laronde considère l'émergence de ce nouveau type de littérature comme le moment important d'un écart par rapport à la littérature française contemporaine

« L'écriture [...] produit le "décentrage" du Message dans sa valeur en attaquant la Langue (la forme) mais le "décentrage" du Message dans sa valeur produit une Ecriture qui reconstruit la Langue autrement ; d'où le bien-fondé de la métaphore optique : il y aura double réfraction de l'une sur l'autre – de la forme sur la valeur et de la valeur sur la forme – et cette biréfringence des deux parties du Message causée par l'Ecriture fonde le "décentrage" »⁵¹.

⁴⁹ - HARGREAVES, A.G. Voices from the North African immigrant community in France, Berg, [https://www.persee.fr/doc/remi_0765-0752_1994_num_10_2_1418_t1_0215_0000_2], (consulté le 24/9/2016)

⁵⁰ - TALHIT, Moodley, Anissa. *Problématique identitaire et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Ottawa, Edition Les Presses de l'Université d'Ottawa, , 2007. p.152.

⁵¹ - LARONDE, Michel. *Autour du roman beur. Immigration et identité .Op. cit.* p.10.

Cette décentration qui véhicule un nouveau message se cristallise sur un mode humoristique et prend souvent la forme de l'ironie, cette même stratégie scripturale émane d'un mal identitaire évident chez ces jeunes tiraillés entre leur culture d'origine, transmise par les parents et celle de la société française. Sarcastiquement Tajer Akli énonce dans *les A.N.I.*

« Ainsi donc un peuple nouveau est apparu sur la terre en les années 1950 – 1980 de notre ère, peuple porte le nom de son chromosome “ 500 000 A.N.I ” 500 000 correspondant au nombre de cas dépistés et recensés, A.N.I signifiant Arabes Non Identifié. »⁵².

Cette technique artistique est, en outre, utilisée pour montrer l'importance des changements et des mutations qu'a connus la société française, d'exposer son pluralisme, ayant recours à de nouveaux moyens discursifs, c'est un mouvement de subversion de la langue de l'intérieur, qui permet aux écrivains de se déplacer de la périphérie vers le centre. Cette attitude émane d'une angoisse existentielle, et se situe, par sa force suggestive, entre le national et le transnational, ce dernier implique le transculturel.

Ce terme composé des deux mots : le préfixe « trans » et le substantif « culture » indiquant pour le premier, le passage et le changement d'un état ou d'un lieu à un autre état ou un autre lieu.⁵³ L'écrivain issu de l'immigration se situe entre deux cultures, ce qui suscite la création d'une nouvelle culture inhérente à cette nouvelle génération, cette dernière, née à la confluence de deux cultures et l'écrivain devient acteur socioculturel dont l'engagement favorise les échanges interculturels, un terrain commun des transitions existentielles où se déploie, dans un mouvement de va-et-vient, une gradation d'appartenances.

Le sentiment de double appartenance est révélateur d'une transculturalité vu tantôt comme enrichissement, tantôt comme déchirement, selon les circonstances et les tempéraments, un sentiment qui se forme au détour d'un voyage dans le pays d'origine le trouble. Leïla Houari nous peint la déception qu'a éprouvée la protagoniste de son roman *Zeïda* après son retour au pays de ses parents.

⁵² - TAJER, Akli, *Le porteur du cartable*, Paris, Edition du Seuil, 1984, p.27.

⁵³ - LINDBERG, S . *Pratique de l'ici, altérité et identité dans six romans québécois des années 1982 – 2002* .Thèse de doctorat, Université de Stockholm. Valdemarsvik. akademitryck ABID.2009.p.47.

« Etrangère voilà ! Elle se sentait tout bonnement étrangère, il n'avait pas suffi de revêtir une blouz., de tirer l'eau du puits pour devenir une autre, tous ils avaient essayé de lui faire plaisir, personne n'a pensé un seul instant qu'elle était sincère, qu'elle voulait effacer, faire une croix sur son passé, non, personne n'y a cru et elle avait fini par se convaincre aussi, le choix de se retirer totalement de tout ce qui pouvait lui rappeler l'Europe n'avait fait qu'accentuer les contradictions qui l'habitaient »⁵⁴

Cet exemple et bien d'autres, élucident la difficulté de réconcilier, pour les beurs, deux identités antagonistes, c'est ce qu'expliquent Lebrun et Collès à propos des écrivains de la littérature migrante dont l'identité peut être « double ou déchirée »⁵⁵.

Ainsi, la préoccupation majeure autour de laquelle tourne le roman beur, c'est ce tiraillement identitaire, qui génère une identité en creux.

« (...) culturellement je suis Arabe selon mon origine ethnique et je suis aussi français selon mon éducation (j'ai été élevé dans la culture française) ; politiquement, je suis Français selon ma nationalité et je suis aussi Algérien selon mon origine ethnique (puisque je suis Arabe). C'est dans une coïncidence partielle entre double exclusion et double appartenance (l'existence de l'une étant nécessaire à l'existence de l'autre) que s'ouvre le lieu d'une identité ambiguë »⁵⁶.

Au demeurant, cette littérature s'avère consubstantielle à des revendications identitaires collectives, d'où la teneur autobiographique qui transcende l'univers romanesque influencé par le besoin de témoigner du vécu dans la banlieue et l'école et exprimer l'errance, l'enferment, et la quête d'identité. Ils s'interrogent sur les valeurs familiales et parlent des conflits avec les traditions maghrébines et la société française, ces auteurs mettent en texte une scénographie du vécu à travers des histoires individuelles dont la substance et le contenu sont taxés de littérature « beur ». Cette écriture autobiographique se veut mémorielle et prospective transposant dans la fiction le discours du passé/présent.

De surcroît, cette hâte de témoigner n'intéresse pas nécessairement ses concitoyens, l'écrivain migrant aspire à un lectorat plus large, pour faire valoir la singularité de son œuvre, être écouté et reconnu afin de changer une idéologie, d'agir sur les mentalités non seulement dans sa société d'accueil, mais notamment sa société d'origine. Dans le cas des écrivains franco-maghrébins, il s'agit des sociétés arabes d'aujourd'hui, dont la religion, la sexualité, la politique et la censure

⁵⁴ - HOUARI, Leïla. *Zeïda de nulle part*. Paris, Edition L'Harmattan, 1985.p.74.

⁵⁵ - LEBRUN, Monique et COLLES, Luc, *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique – France – Québec – Suisse _Belgique.*, E.M.E. Intercommunication, 2007.p.68

⁵⁶ - LARONDE, Michel. *Autour du roman beur. Immigration et identité .Op.cit.p.145.*

semblent poser des problèmes⁵⁷.

I.3. Voix de femmes algériennes entre création esthétique et expression cathartique

Evoquer les pratiques d'écriture des femmes maghrébines en général, et les femmes algériennes en particulier met en lumière quasi systématiquement les enjeux liés au genre. Par l'écriture, elles transgressent les règles qui les assignent à la discrétion, œuvrent à remettre en question les valeurs de la société traditionnelle d'obédience misogyne. Néanmoins, pour ce faire, le terrain semble épineux et la tentation de dire « je » est périlleuse

« A elles, comme à moi, il manque que le courage puisse devenir colère (...) il manque de pouvoir dire « je », de pouvoir arracher la parole, un chapitre à l'histoire ! Elles ont la patience, lourde, autour du cou ! Elles se laissent être dites, être racontés, analysées et décriées, et je souffre de leurs humiliations consenties ou silencieuses parce que je suis d'elles ! »⁵⁸.

Ce passage transpose, éminemment, les écueils qui guettent une femme algérienne s'emparant du « je ». Loin d'être parsemé de fleurs, le chemin pour étendre leur voix s'avère jonché d'embûches et écrire pour elle ne tue pas la voix, mais la réveille, le mot naître de l'écriture pour ces créatrices s'avère être : (re) donner la voix. Défiant, par la création littéraire, le statut limitatif qui leur est imposé ; menaçant la règle de la séparation traditionnelle des sexes au fondement de la société algérienne par leur prise de l'écriture sur les déboires féminins, elles marqueraient ainsi un acte « *d'engagement contre les silences (...) C'est un acte de liberté et d'affirmation de soi.* »⁵⁹ souligne la romancière Maïssa Bey dans un entretien parce qu'au regard des valeurs dominantes de la culture d'origine, l'écriture des femmes apparaît profondément subversive. L'écriture est présentée alors comme résistance face aux dominations qu'elles subissent, et leur permet, même à la marge, de renégocier leur place, et d'élargir l'espace qui leur est alloué.

Il y a lieu de noter qu'en parallèle avec l'écriture des femmes algériennes créant à partir de l'Algérie, une autre produite par les femmes de l'immigration algérienne imposant un style personnel pour raconter des expériences authentiques ayant en commun, comme le souligne Fatiha El Galai, « *une origine, une thématique, un intérêt*

⁵⁷ - BEKRI, Tahar. *Littérature de Tunisie et du Maghreb*, Paris, Edition L'Harmattan, 1994. P.76.

⁵⁸ - DJABALI, Hawa, *Agave*, Paris, Edition Publisud, 1983.p.55.

⁵⁹ - Voir notamment Colette Valat : « Maïssa Bey : l'écriture de la révolte », in *Horizons Maghrébins: Le Droit à la Mémoire*, 60, 2009, , p 11.

et une stratégie donnée quant à la mise en cause de la société, mais qui présentent toutefois des particularités propres »⁶⁰

Dans un survol laconique, nous verrons le contexte dans lequel ces écrivaines ont exercé cette activité littéraire et les enjeux d'une telle intrusion, dans les deux espaces, algérien et celui de l'immigration.

I.3.1. Ecrire en Algérie

Nous entamerons cet onglet par une phrase célèbre de Kateb Yacine : « *A l'heure actuelle, dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre* »⁶¹. L'activité littéraire a longtemps été pour les maghrébines, en l'occurrence algériennes, jugée contraire à la réserve et à la pudeur auxquelles les femmes traditionnelles devraient s'assujettir, qualités représentées par le «silence », matériel et symbolique.

La prise de parole publique que signifie écrire, et surtout publier un livre est tout à fait récente pour les femmes auteurs, et encore mal vue dans la société maghrébine. L'acte scripturaire semble signifier la désertion d'un poste, voire la transgression d'interdit.

En fait, pendant la colonisation, c'est pour des raisons ségrégationnistes, sociales et culturelles que les femmes algériennes ont eu tardivement accès à l'école française et parmi celles qui ont pu l'intégrer rares sont celles qui ont excédé le collège et le lycée pour des raisons matrimoniales, en ce sens que le mariage des filles était le souci majeur des familles, subséquemment, l'exercice de l'écriture littéraire chez les femmes algériennes s'effectue selon un processus long et difficile. Ecrire, pour la femme maghrébine est une entreprise périlleuse, car privée du droit à la parole, son éventuelle intervention est jugée offensive. Jean Déjeux déclare, à ce propos :

*« Pour certaines, écrire c'est porter un témoignage sur sa vie ou un événement et se taire ensuite, pour plusieurs autres écrire, c'est échapper à une condition dans laquelle on ne peut s'exprimer, c'est sortir du silence, s'extérioriser. L'écriture est un des moyens pour la femme du Maghreb de faire son entrée dans la vie sociale et publique »*⁶²

Parallèlement à la colonisation, des voix de femmes écrivant en français commencent également à se faire entendre sur le plan littéraire. Le mérite de ces femmes semble double: non seulement elles osent prendre la parole dans un pays qui,

⁶⁰ - ELGALAI, Fatiha. *L'identité en suspens à propos de la littérature beur*, Paris, Edition l'Harmattan, 2005, p.8.

⁶¹ - Préface à Yamina, Mechakra, *La grotte éclatée*, Alger, Edition ENAL, 1986, p.8.

⁶² - DEJEUX, Jean, *Maghreb : littérature de langue française*, Op, cit, p.196.

bien souvent, la leur refuse, mais encore elles le font dans une langue étrangère.

Un enjeu ardu compte tenu des tensions linguistiques dans la société algérienne et du statut ambivalent de cette langue. C'est le même reproche fait aux hommes : absence d'authenticité, inadéquation avec la société, soupçon de connivence avec l'occident et le colonisateur.

Hommes et femmes se joignent, en revanche, dans la quête d'une identité culturelle libérée de toute oppression coloniale. Cependant pour les femmes, l'écriture constitue également une revendication d'émancipation et de libération des structures patriarcales qui les maintiennent en état d'infériorité et de soumission par rapport à l'homme. L'écriture permettrait ainsi la réappropriation de ce qui serait dénié par la société et les traditions patriarcales. Comme le souligne Monique Gadant

« La femme est celle qui n'a pas de parole et qui n'a pas de nom, celle que les hommes ne doivent pas évoquer en public autrement que par l'impersonnel "comment va ta maison ?" (...) Si elle s'empare de l'écrit, elle s'emparera de la parole et menacera la règle de la séparation des sexes (infiçal), condition d'existence de la société. Elle violera la Loi que les hommes eux-mêmes doivent respecter. Il est donc interdit deux fois à la femme de parler (d'elle) »⁶³.

A ses débuts, cette littérature s'est limitée à quelques pionnières qui entraient subrepticement, il s'agit de Djamila Debèche qui fait partie de la première génération d'écrivains algériens qui entrouvrent toutes grandes les fenêtres pour étendre leurs voix. Elle s'investit dans le thème de la condition de la femme dans la société algérienne jugée archaïque par opposition au milieu émancipé occidental. Elle a toujours activé pour que ses sœurs algériennes accèdent au savoir et à leur libération, là est son credo : l'école pour les filles et la libération pour la femme, les Amrouche : Fadma Ait Mansour, la mère, Marguerite Taos, la fille, *Leila, jeune fille d'Algérie* de Djamila Debèche en 1947 s'inscrit dans le sillage de la littérature coloniale. Il représente une double quête visant d'une part une tentative d'émancipation sur le plan individuel et d'autre part l'amélioration de la condition sociale. Cette production met en exergue, principalement le couple binaire et oppositionnel « tradition/modernisme » recouvrant la dichotomie culture musulmane/culture française. Fadma Mansour produit un récit poignant plein de souffrance, qui témoigne sur la colonisation et qui raconte l'exil. Sa fille Taos Amrouche écrit en 1960 *Rue des Tambourins* qui raconte

⁶³ - GADANT, Monique, *Le Nationalisme algérien et les femmes*. Paris, Edition L'Harmattan, 1995. p. 271

les déboires d'une jeune fille issue d'une famille exilée, et met en relief la confrontation de deux systèmes culturels antinomiques qui furent à l'origine d'un traitement difficile à assumer.

Pendant la guerre, une voix féminine s'élève, une plume se met à transcrire la douleur de ses compatriotes, et devient pour longtemps la figure de proue de la littérature féminine algérienne, brise le mur du silence et brave les canons de la discrétion imposée à la femme, c'est ce qu'elle affirme dans l'ouverture du recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*: « Depuis dix ans au moins - par suite sans doute de mon propre silence, par à-coups, de femme arabe-, je ressens combien parler sur ce terrain devient (sauf pour les porte-parole et les « spécialistes ») d'une façon ou d'une autre une transgression. »⁶⁴.

En fait, il est largement admis que la littérature féminine en Algérie a acquis ses lettres de noblesses avec la production de Assia Djébar qui s'impose comme la figure incontournable de l'écriture des femmes en Algérie et au Maghreb. En réponse à une enquête de *Présence de femme*, sur le métier d'écrivain, Assia Djébar présente son besoin d'écrire comme répondant à une nécessité de lutter contre le silence et l'absence, contre l'oubli et la mort, la sienne propre, mais aussi celle de toutes les femmes. S'affirmer dans l'écriture est la manifestation d'un espoir, celui de sortir de l'enfermement, il s'agit de surcroît d'un défi parce que l'acte scriptural est souvent senti comme une insolence, *une dissidence*, c'est, de fait, une inlassable curiosité, une opiniâtre exploration des possibilités d'expression qui donne son dynamisme à cette écriture, malgré un substrat fondamentalement pessimiste, et des désespérances. Elle combat contre les étouffements et les réductions au silence, quelles que soient les formes génériques dans lesquelles elle se coule⁶⁵.

Outre l'importance extrême donnée à la féminité, Assia Djébar a fait du malaise linguistique (la perte de la langue « originelle », l'écriture en français) une des lignes mélodiques fortes de son écriture. Elle fait souvent allusion dans ses souvenirs à la dichotomie entre la « langue-marâtre », le français est la langue maternelle. Il n'est pas possible d'utiliser cette dernière parce qu'elle est dans la léthargie du stade sémiotique, située donc en dehors du logos, en revanche, écrire en français signifie, d'un côté, trahir les « voix » des « sœurs disparues » ou « ensevelies », en les couvrant

⁶⁴ - DJEBAR, Assia. *Femmes dans leur appartement*, Paris, Edition des femmes, 1980, p.8.

⁶⁵ - ACHOUR, Christiane, *Diwan d'inquiétude et d'espoir*, Alger .Edition ENAD.1991.p. 201.

d'un nouveau voile déformant, et de l'autre, il empêche de parvenir aux couches les plus profondes de l'identité algérienne. En définitive, seulement en français qu'est possible le *je* de la première personne. Djébar affirme à cet égard, que toute femme de sa génération dispose de

« Quatre langues pour exprimer (son) désir : « le français pour l'écriture secrète, l'arabe pour nos soupirs vers Dieu, étouffés, le libyco-berbère quand nous imaginons retrouver les plus anciennes de nos idoles mères », et finalement, la « quatrième langue (...) demeure celle du corps que le regard des voisins, des cousins, prétend rendre sourd et aveugle, puisqu'ils ne peuvent plus tout à fait l'incarcérer »⁶⁶

Cette femme douée s'impose dans un champ longtemps réservé aux hommes, et fait ses preuves tant sur le plan stylistique et linguistique que sur le plan thématique. Ses œuvres : *La soif*, *L'amour*, *la fantasia* s'avèrent d'une maîtrise impressionnante des techniques d'écriture et d'un approfondissement thématique qui ne laisse pas indifférent. Assia Djébar prolonge au milieu de la guerre avec *Les Enfants du nouveau monde* une vaste fresque qui coïncide avec les violences de la guerre. *Les Alouettes naïves*, un œuvre très riche qui installe l'histoire personnelle au cœur de l'histoire collective. Après un long silence, paraît *Femmes d'Alger dans leurs appartements* en 1980, un recueil de six nouvelles. Assia Djébar s'engage à porter la mélancolie de la femme cloîtrée dans un étai carcéral qui fait d'elle l'éternel prisonnière. L'auteure décide alors de relire la misère morale des femmes. Cette dernière demeure la clef de voûte, de pratiquement tous les récits Djébariens, dans *Ombre Sultane* publié en 1987, elle peint toujours la solitude, l'enfermement dont souffre cet être sacrifiée.

Tout au long de son parcours littéraire, Assia Djébar a projeté la lumière sur le vécu féminin et a pris la charge de dénoncer toutes les formes d'exclusion dont la femme est victime et de rejeter le carcan de la culture patriarcale. Les années 70 ont connu le succès de Aïcha Lemsine avec *La Chrysalide* en 1976 qui se veut une féministe algérienne, qui lève le voile sur la situation de la femme algérienne soumise à la doxa d'une société machiste. Yamina Mechakra préfère témoigner sur la guerre d'Algérie dans *La Grotte éclatée* en 1979. Un récit poétique qui s'énonce comme un réceptacle de parole et de souvenirs mais surtout un carrefour de questionnements.

⁶⁶ - DJEBAR, Assia, *L'amour, la fantasia*, Paris, Edition Albin Michel, 2001.p. 207.

La génération des années 80 se révèle créative et soucieuse de la transposition du réel par le truchement du témoignage qui exprime un désir ardent de dévoilement, de raconter et de se raconter. Parmi les noms les plus marquants de cette période citant : Hafsa Zinai Koudil avec *La fin d'un rêve* en 1984, Zehira Houfani Berfas auteure de plusieurs romans policiers tel que : *Portrait du disparu* en 1986.

Dans cette décennie on retiendra aussi le nom de Hawa Djabali, avec son roman *Agave* en 1983, qui connaît un beau succès. Contrairement aux autres récits féminins, *Agave* dit l'irréparable adéquation homme = femme ; et la nécessité d'une réconciliation car, de son point de vue, l'avenir de l'homme se conjugue au masculin-féminin.

Pendant la décennie des années 90, marquée par un contexte de violence. On assistera à une véritable explosion de textes produits aussi bien par des écrivaines confirmées, à savoir : Assia Djebar, la « doyenne » des femmes écrivains algériennes, Yamina Mechakra, Hawa Djabali, Leïla Sebbar que par de nouvelles écrivaines qui entameront une œuvre abondante en quelques années, citant une romancière, devenue une écrivaine-phare : Malika Mokeddem (1949). Son premier roman, *Les hommes qui marchent*, achevé en 1989, trouve une editrice en 1990 et, à sa sortie, rencontre un accueil très chaleureux. Elle s'engage à dire la violence de l'Algérie postcoloniale et dénoncer la vision idéologique de l'intégrisme, source première de cette violence.

« Je noircis des pages de cahier, d'une écriture rageuse. Sans ces salves de mots, la violence du pays, le désespoir de la séparation m'auraient explosée, pulvérisée(...) Je fais partie de ceux qui, cloués à une page ou un écran, répondent par des diatribes au délabrement de la vie, aux folies des couteaux, aux transes des kalachnikovs(...) Certes, j'ai toujours eu des cahiers près du lit pour noter les mots qui, après des heures passées à se dérober, à résister, surgissent impromptus dans l'insomnie. »⁶⁷

Pour ne pas sombrer dans l'insignifiant de l'horreur, ces femmes écrivains optent, avec témérité, pour la parole, littéraire soit-elle, prévoyant une éventuelle tragédie qui pourrait les atteindre ; Maïssa Bey affirme dans ce sens

« Aujourd'hui, écrire, parler, dire simplement ce que nous vivons, n'est plus une condition nécessaire et suffisante pour être menacée. (...) Combien d'hommes, de femmes et d'enfants continuent d'être massacrés dans des conditions horribles, alors qu'ils se pensaient à l'abri, n'ayant jamais songé à déclarer publiquement leur rejet de l'intégrisme? Il est certain qu'en écrivant, en rompant le silence, en essayant de braver la terreur érigée en

⁶⁷ - Entretien de Melissa Marcus avec Malika Mokeddem, *Algérie Littérature/ Action*, n°22-23 (juin-sep 1998), p.220

système, je me place au premier rang dans la catégorie des personnes à éliminer. Pour moi, pour toute ma famille, j'essaie de préserver mon anonymat, du moins dans la ville où j'habite. » « A tous ceux qui me demandent pourquoi j'écris, je réponds tout d'abord qu'aujourd'hui je n'ai plus le choix parce que l'écriture est mon ultime rempart, elle me sauve de la déraison et c'est en cela que je peux parler de l'écriture comme d'une nécessité vitale. »⁶⁸

En outre d'un nombre d'écrivaines connues et moins connues comme Fériel Assima, Malika Ryane, Latifa Ben Mansour, Soumya Ammar Khodja, Salima Ghezali, Malika Boussouf, Leïla Marouane, Leïla Hammoutene, Nayla Imaksen, , Fatiah, Nina Hayet, Zineb Labidi, Ghania Hammadou . Dans *Noûn, Algériennes dans l'écriture*, Christiane Achour répertorie soixante-dix œuvres de femmes publiées entre 1990 et 1998, et en ne comptabilisant, de 1947- date de la première œuvre en français- à 1990, que cent vingt œuvres éditées, tous genres confondus⁶⁹.

Une littérature singulière, dans un contexte particulier, des productions qui peuvent être appréhendées en tant que documents de témoignage de leur temps et de la société qui les a impulsées, à ce propos Charles Bonn note que :

« Malgré cet environnement parfois terrifiant, et peut-être en relation directe avec lui, la production littéraire continue et se renouvelle. Mais elle ne peut ignorer le contexte politique ou tout simplement la quotidienneté de l'horreur en Algérie »⁷⁰.

Ce contexte, d'une extrême violence, a été à l'origine d'une prolifération remarquable d'œuvres de femmes, ainsi note Christiane Achour

« L'écriture des femmes (...) est prise dans une "urgence" qui ralentit son épanouissement serein et prospectif. »⁷¹ Elle ajoute que « cette précipitation de l'Histoire acculant la créatrice "dos au mur" à dire le sang et les flammes de sa terre a, sans doute aussi, des effets bénéfiques puisqu'il révèle certains talents et incite un plus grand nombre à écrire. »⁷²

Quant aux conditions de publication, les romancières francophones sont amenées à chercher une publication en France. Les difficultés d'élaboration du champ éditorial algérien francophone, liées d'une part à la campagne d'arabisation, et d'autre part au faible lectorat disponible en Algérie pour la littérature, leur assurent très peu d'écoute

⁶⁸ - BEY, Maïssa, *L'une et l'autre*, Edition Barzakh, Alger, 2009, p14.

⁶⁹ - ACHOUR, Christiane. *Noûn, Algériennes dans l'écriture*, Edition Atlantica, Biarritz, 1998, p. 58.

⁷⁰ - BONN, Charles, « Paysages littéraires algériens des années 90 et post-modernisme littéraire maghrébin », in Charles Bonn et Farida Boualit (s. la dir.) *Paysages littéraires algériens des années 90. Témoigner d'une tragédie ?*, Paris, L'Harmattan .1999, p7.

⁷¹ - ACHOUR, Christian, *Noûn, Algériennes dans l'écriture*, *Op.cit*; p.47.

⁷² - *Ibid.*, p. 49.

dans leur propre pays. Ainsi les maisons d'édition algériennes, pour continuer à publier de la littérature, doivent consacrer une large part de leurs catalogues aux secteurs plus lucratifs que sont les livres religieux et les livres de vie pratique ⁷³

Ces propos reflètent bien les conditions entravantes, de tout ordre et sur divers plans, auxquelles les écrivains maghrébins, femmes en l'occurrence, étaient obligées de faire face pour faire entendre une voix après un long silence et faire sortir une ombre de l'obscurité.

I.3.2. Ecrire en terre d'immigration

A l'orée des années quatre-vingt, un grand nombre de femmes immigrées s'emparent de ce mode d'expression qu'est l'écriture pour mettre en relief la situation de l'« entre-deux », aspirant à la construction d'une identité cohérente. Ces femmes écrivains se distinguent de leurs consœurs maghrébines parce qu'elles vivent hors du Maghreb tandis que leurs œuvres se passent, traitent des thèmes, spécifiquement, maghrébins ou soulèvent des problématiques consubstantielles à l'être maghrébin. Elles ont pris part à côté de leurs homologues masculins pour éclairer en tant que femme leur vécu et inscrire ainsi leur lutte contre la marginalisation croissante dont elles sont frappées aussi bien dans leur communauté que dans la société française. Cela signifie qu'au-delà du déracinement de la famille, de l'intégration physique, elles vont mettre en lumière une autre dimension, celle de la condition féminine, imposée non par la terre d'accueil, mais résultant de la culture ancestrale perdurant à l'infini du temps qui passe. A travers leurs écrits variés, elles vont afficher un courage inattendu et surprenant qui leur permet de dénoncer les divers abus dont elles sont victimes au titre de leur féminité et les épreuves qu'elles surmontent. Elles vont dire et écrire leurs témoignages de diverses manières afin de transcender les barrières familiales, culturelles, sociales et religieuses. Car, comme le rappelle Tahar Ben Jelloun

« Une fille qui ose s'exprimer –en s'opposant, en affirmant son individualité et son indépendance- est généralement mal vue ; elle est considérée comme un élément de désordre porteur d'une double trahison, elle froisse deux images et devient elle-même une blessure qui blesse : elle provoque une déchirure dans le tissu social originel ; sensé être maintenu dans sa réalité malgré ou à cause de l'émigration, puis elle perturbe l'image que la famille essaie de donner au pays d'accueil. Prendre la parole est une forme de rébellion ? Ce processus peut parfois aboutir à l'émancipation, il se trouve accéléré du fait de la cohabitation de deux univers, celui d'où on vient et

⁷³ - MILIANI, Hadj., *Une littérature en sursis? Le champ littéraire de langue française en Algérie*. Paris, Edition L'Harmattan, , 2002, p. 241.

qu'on transpose avec soi (il fait partie des bagages, même s'il supporte mal le voyage), et celui dans lequel on tente de vivre en attendant un éventuel retour au pays. La fille, même si elle est solidaire de la famille et de l'ensemble de la communauté, à cause notamment de la menace raciste, prend une distance avec son milieu pour signifier une rupture qu'elle vit dans son corps et son psychisme : la situation d'exil- elle ne l'a pas choisie ni cautionnée- devient pour elle une exigence pour affirmer sa volonté de comprendre, d'agir, et surtout de ne pas reproduire l'itinéraire (le destin) des parents. Son obsession : ne pas leur ressembler. Puisque le déracinement est en soi une fatalité et un échec, elle voudrait en faire une dynamique de libération. Elle n'y arrive pas toujours. Les pressions interviennent de tous les côtés. »⁷⁴

Apparue en France, cette littérature se voit doublement marginale, ses représentants se trouvent exclus et parviennent mal à subsister grâce à leur travail d'écriture. Elle voit le jour dans un climat social tendu, des conditions de vie déplorables et si un des récits eut l'opportunité d'exister dans les rayons d'une librairie c'est souvent sur les rayons consacrés à la littérature étrangères. Jugée en par les spécialistes et critiques comme "mineure" par rapport à la littérature française. Alec.G.Hargreaves renvoie cela au caractère de cette dernière dans laquelle il estime qu'il existe « *trop d'autobiographie et un manque de travail proprement textuel* »⁷⁵

Les principales représentantes de cette littérature sont : Farida Belghoul, Sakinna Boukhedenna, Soraya Nini et d'autres. Ces auteures issues de l'immigration maghrébine souffraient d'un rejet symbolique de la part de la société française, à cause de leur position en porte-à-faux. Farida Belghoul est l'une de ces auteures qui ont thématiqué ce dilemme vécu par *Georgette* la protagoniste de son roman qui a été vivement salué par les critiques. Selon Charles Bonn, ce roman dépasse « *d'emblée ce simplisme du témoignage « directe » pour s'installer dans une quantité littéraire évidente* »⁷⁶

⁷⁴ - BENJELOUN, Tahar . *Hospitalité française*, Paris, Edition du Seuil. 1984, p. 112.

⁷⁵ - HARGREAVES, Alec G. *la littérature issue de l'immigration maghrébine en France : une littérature « mineur » ?* dans Actes du colloque des 19-21 décembre 1994 à l'Université Paris-Nord :

[<http://www.limag.reFer.org/Textes/Collimmigrations1/Hargreaves.htm>],,(consulté le 30 octobre 2016)

⁷⁶ - BONN, Charles. « *Romans féminins de l'immigration d'origine maghrébine. En France et en Belgique* », *Notre librairie*, n°18, Nouvelles écritures féminine -2, Femmes d'ici et d'ailleurs, Paris, 1994, p. 105. Il précise que « *sa rupture n'est plus idéologique, mais littéraire, par la distance ludique qu'elle établit avec tous les discours consacrés « sur » l'émigration-immigration, auxquels n'échappent pas toujours les romancières* »

Il convient d'indiquer que la croissance significative du nombre d'écrits publiés depuis les années quatre-vingt-dix jusqu'à nos jours explicite la particularité de cette écriture féminine qui incarne une tendance littéraire novatrice et s'inscrit dans l'air du temps. Ces écrivaines abordent de manières spécifiques des thèmes variés, parmi lesquels l'identité, l'assimilation, l'intégration, l'histoire de leur communauté ; etc

Les écrits de Faïza Guène, par exemple, s'inscrivent dans le sillage de la littérature de l'immigration, en l'occurrence, la littérature beure. Ces romans ont suscité un beau succès auprès des critiques littéraires, en dépit de la représentation qu'ils donnent de la banlieue comme lieu clos, espace d'enfermement et de séquestration. Cette image est, pratiquement récurrente chez les auteurs beurs, femmes entre autres. Cet aspect a été évoqué par Michel Laronde :

« *Non seulement les Cités individuelles reproduisent un modèle architectural commun qui est clairement de type carcéral (la construction H.L.M) et reconduit une répartition spatiale qui correspond à l'idée de clôture dont parle Michel Foucault, mais aussi elles sont autant de cellules géographiques enserrées par une architecture propre à la banlieue où la disparité du tissu crée le cloisonnement : axes routiers, ferroviaires, fluviaux, ilots industriels (...) en constituent le quadrillage* ». ⁷⁷

Un autre nom laisse une trace indélébile, c'est celui de Nina Bouraoui, l'apparition de *La voyeuse interdite*⁷⁸ en 1991, a donné un souffle nouveau à la littérature féminine algérienne. La nouvelle venue n'a que vingt-quatre ans et pourtant avec un texte aussi "fracassant" que « *La voyeuse interdite* », l'écrivaine entre par la grande porte dans le Monde des Lettres.

En ce qui concerne la réception des textes des écrivaines issues de l'immigration, à l'instar de la gente beure, elles ont à subir une autre marginalisation, issue directement d'une conception traditionnelle de la critique littéraire visant à reléguer l'apport féminin dans une catégorie bien spécifique par rapport à la production masculine. Ces écrivaines parlent au nom de beaucoup d'autres femmes issues de l'immigration musulmane car comme elles, ces dernières vivent au cœur du conflit culturel, générationnel, par conséquent elles expriment leur révolte pour regagner leur liberté et surtout pour ne pas succomber au désespoir.

⁷⁷ - LARONDE, Michelle, *Autour du roman beur. Immigration et identité. Op.cit*, p.97.

⁷⁸ - BOURAOUI, Nina, *La voyeuse interdite*, Paris, Edition Gallimard, 1991.

I.4. Elucidation terminologique

I.4.1. Taxinomie de l'identité

Un des concepts à avoir connu ces dernières années, un destin épistémologique très riche, celui d'identité vu comme une structure polymorphe, dynamique, qui se trouve à l'intersection de nombreuses disciplines. De nombreux chercheurs ont à un moment ou à un autre signalé l'agacement provoqué par ce concept. Irrésistiblement attirant, il se révélait créateur de flou. Elle demeure l'un des termes les plus controversés que les langues ont produit. Basculant entre l'idéologie et le mythe, ce terme provoque un malaise réel chaque fois qu'un être ou une communauté est confrontée à une épreuve historique. Cette notion est devenue un sujet de recherche immanquable. Néanmoins peu de spécialistes se sont aventurés pour lui attribuer une définition catégorique.

Lévi-Strauss recommandait d'utiliser la notion d'identité avec précaution avant de s'en servir « *L'identité se réduit moins à la postuler ou à l'affirmer qu'à la réduire, et (...) toute utilisation de la notion d'identité commence par une critique de cette notion* »⁷⁹

En effet, anthropologues, sociologues, psychologues et psychanalystes s'évertuent, énergiquement, dans un effort de formalisation récurrent afin de prouver sa valeur heuristique. La notion devient d'emblée pluridisciplinaire. Lévi Strauss affirme que : « *Le thème de l'identité se situe non pas seulement à un carrefour mais à plusieurs. Il intéresse pratiquement toutes les disciplines, et il intéresse aussi toutes les sociétés qu'étudient les ethnologues.* »⁸⁰

Ainsi, le processus d'édification de l'identité se réalise à partir de l'ensemble des composantes de la réalité environnante: la famille, la culture, la communauté, l'école, l'environnement professionnel, les pairs. L'identité représente la construction d'un « je ». Elle renvoie le sujet à ce qu'il a d'unique, à l'intérieur des valeurs partagées d'une communauté. Pour Edgar Morin : « *L'identité constitue une sorte de bouclage indissoluble entre similitude et différence* »⁸¹

⁷⁹ - STRAUSS, Lévi. *L'identité*, Paris, Edition PUF, 1977.p.58.

⁸⁰ - *Ibid* .p. 9

⁸¹ - MORIN, Edgar. *La méthode 2. La vie de la vie, Op, cit* , p.271.

Dans la même optique, le psychanalyste Erik Erikson considère que la période de l'enfance est une phase cruciale dans la cristallisation de l'identité de la personne, à la base de tout un processus identificatoire, par lequel cette dernière aspire à l'acceptation de la part de la société à laquelle elle appartient et voudrait devenir « *comme quelqu'un qui avait à devenir ce qu'il est, et qui, étant ce qu'il est, est considéré comme accepté* »⁸²

Ces propos confirment l'interaction inéluctable entre l'individuel et le social. C'est pourquoi, comme l'écrit H. Chauchat :

*« Dans les recherches sur l'identité, deux perspectives peuvent être mises en évidence : celles qui, centrées sur la dimension psychologique du phénomène identitaire, tentent de rendre compte des processus individuels mis en jeu ; et celles qui, centrées sur ses caractéristiques collectives, s'intéressent aux effets des placements des individus dans la matrice sociale et culturelle »*⁸³

En effet, chaque individu se caractérise, d'un côté, par des traits d'ordre social qui indiquent son appartenance à des groupes ou catégories et, de l'autre, par des traits d'ordre personnel, des attributs plus spécifiques de l'individu.

I.4.1.1. Identité personnelle

Les spécialistes sont unanimes à considérer l'identité personnelle comme une combinaison unique de traits personnels, l'ensemble des traits spécifiques qui font que chaque individu est différent d'autrui. C'est ce qui fait qu'une personne soit singulière, semblable à elle-même et différente des autres. Elle se définit par un processus comparatif qui s'établit sur les traits qui nous réunissent avec les autres et nous séparent pour arriver à cristalliser une conscience personnelle de soi. Beaucoup de chercheurs insistent que notre identité se forme aussi bien par les processus des identifications que par les processus de différenciations. Edgar Morin souligne aussi que :

⁸² - ERIKSON, Erik : *Identity youth and crisis* .W.W.Norton and Company, Inc., 1968, *Adolescence et crise. Quête de l'identité*, traduit de l'américain par par Josef Nass et Claude Louis-Combet , Ed. Flammarion, Paris, 1972, rééd. Collection « Champs », N°60, 2003, p 189.

⁸³ - CHAUCHAT, Hélène et BUSQUETS, *Identité européenne. Crise sociale et crise identitaire chez les étudiants français* en 1994. In H. Chauchat et A. Durand-Delvigne (Dir.), *De l'identité du sujet au lien social* (pp. 211-234). Paris, Presses Universitaires de France.1994, p.21

« L'identité personnelle se définit d'abord par références aux ancêtres et aux parents; l'individu d'une tribu se désigne d'abord comme «fils de» et ensuite par un prénom qui peut être d'un parent, d'un patriarche, d'un prophète, d'un saint. Dans notre société, nous nous définissons par notre nom de famille; et par un prénom, dont nous ne sommes pas le seul titulaire. Plus largement, nous nous définissons en référence à notre village, notre province, notre nation, notre religion. Notre identité se fixe non en s'en détachant, mais au contraire en incluant ses ascendants et ses appartenances. »⁸⁴

L'accord se fait actuellement pour définir l'identité personnelle comme un ensemble de sentiments, de représentations des expériences et des projets d'avenir se rapportant à soi.

En outre, la dimension temporelle s'avère déterminante dans le maintien de l'identité personnelle, il s'agit de la persistance et la continuité dans la durée temporelle, en dépit de la diversité des situations vécues, pour relier le passé, le présent et l'avenir

« En effet, puisque c'est la même conscience qui fait qu'un homme est lui-même pour lui-même, l'identité personnelle ne dépend de rien d'autre (...) Car c'est par la conscience qu'il a de ses pensées et actions présentes qu'il est soi pour soi-même, et qu'il restera le même soi dans l'exacte mesure ou la même conscience s'étendra à des actions passées ou à venir, et il ne serait pas plus devenu deux personnes par l'écoulement du temps ou par la substitution d'une substance à une autre. »⁸⁵

C'est donc ce qui amène Ricœur à invoquer un autre critère qui est celui de la continuité ininterrompue entre le premier et le dernier stade d'une même réalité, continuité fonctionnant comme un fondement de l'identité⁸⁶. Cette continuité ininterrompue est en fait, un principe de permanence dans le temps, qui, au lieu de détruire, de mettre à mal la notion d'identité, la remet sur la sellette. Paul Ricœur peut donc affirmer que : « Toute la problématique de l'identité personnelle va tourner autour de cette quête d'un invariant relationnel, lui donnant la signification forte de permanence dans le temps »⁸⁷.

⁸⁴ - MORIN, Edgar : *la méthode.5.l'humanité de l'humanité. L'identité humaine*, Op,cit ,pp 94-95.

⁸⁵ - LOCK, John : *Identité et différence. An essai concerning Human Understanding* IIxxvii, *Of Identity and diversity, L'invention de la conscience*, Présenté, traduit et commenté par Etienne Balibar, Edition du Seuil, « Point Essais », N° 367, Paris, 1998,.p. 153

⁸⁶ - RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Edition du Seuil. p. 141.

⁸⁷ - *Ibid* ,p. 143.

I.4.1.2. Identité sociale

Le grand dictionnaire de Psychologie définit l'identité sociale comme la dimension de l'identité d'un sujet, relative à sa position dans la structure sociale selon l'appartenance à l'une des catégories biopsychologiques (sexe, âge), à l'un des groupes (socio-professionnels, ethniques, nationaux etc.) à un rôle social (familial, professionnel, institutionnel, etc.) à une affiliation idéologique (partis mouvements sociaux, etc.). Ces critères permettent une définition sociale de l'individu ou du groupe, c'est-à-dire ils permettent de le situer dans la société. Il s'agit, en l'occurrence d'une identité assignée. L'homme est un être social, de nature, et le sentiment d'identité est moins une donnée substantielle de l'individualité que le résultat d'un processus de socialisation

« L'identité est essentiellement un «sentiment d'être» par lequel un individu éprouve qu'il est «moi», différent des autres. Cette formule simple exprime bien la double appartenance théorique de l'identité : il s'agit d'un fait de conscience, subjectif, donc individuel, et relevant du champ de la psychologie, mais il se situe aussi dans le rapport à l'autre, dans l'interactif, et donc dans le champ de la sociologie. »⁸⁸

L'identité d'une personne est en bonne partie la conséquence du regard et des attitudes des autres intériorisés. Cette conception met l'accent sur le rôle des interactions sociales dans la connaissance qu'a l'individu de lui-même et de son appartenance. Les autres influents souvent sur nos comportements, notre façon de voir les choses, façon de parler, etc. Ainsi, l'identité sociale constitue le fondement sociocognitif du comportement de groupe, c'est le mécanisme qui le rend possible. L'identité sociale est alors conçue comme représentation de soi dans l'environnement social intériorisé. Selon la théorie de l'identité sociale⁸⁹, les individus sont psychologiquement connectés à la structure sociale par l'intermédiaire de leurs définitions de soi en tant que membres des groupes d'appartenance⁹⁰. L'identité sociale et les relations intergroupes s'expliquent par des processus cognitifs (la catégorisation), par des facteurs positionnels (le statut et le pouvoir des groupes) et par des définitions collectives de la situation.

⁸⁸ - TABOADA-DEONETTI, Isabelle : «Stratégies identitaires et minorités: le point de vue du sociologue» dans *Stratégies identitaires*, Camilleri Carmel Kastarsztein Joseph, Lipiansky Édmond Marc, Malewska-Peyre Hanna, Taboada-Leonetti, Isabelle, Vasquez Ana, P.U.F., Paris, 1990, p. 43.

⁸⁹ - Cette théorie est attribuée à Henri Tajfel celui-ci au début des années soixante -dix, lie la problématique de l'identité à celle de la catégorisation sociale.

⁹⁰ - CERCLE , Alain, Manuel de la psychologie social, , Paris, Edition Dunod .1999, p.110.

C'est le psychologue social Henri Tajfel (1919-1982), anglais d'origine polonaise, qui a développé dans les années 1970 la Théorie de l'Identité Sociale, connue sous l'abréviation TIS. Cette dernière est beaucoup plus souple et moins fataliste que les anciennes théories qui mettent l'accent sur le caractère structural et irrémédiable des comportements, alors que la théorie de l'identité sociale est plus contextuelle, selon laquelle les individus essaient de se créer une identité sociale positive et favorise le groupe auquel ils appartiennent et le considère comme meilleur que les autres groupes. La catégorisation sociale est utilisée pour se reconnaître comme membre de tel ou tel groupe. Tajfel la définit comme étant

« Des processus psychologiques qui tendent à organiser l'environnement en termes de catégories : groupes de personnes d'objets, d'événements (ou groupes de certains de leurs attributs) en tant qu'ils sont semblables soit équivalents les uns aux autres par l'action, les intentions ou les attitudes d'un sujet »⁹¹

Ainsi, la catégorisation divise les individus en *Nous* et *Eux* et favorise l'apparition de l'endogroupe et de l'exogroupe, cette division implique une maximisation des ressemblances intragroupes et des différences intergroupes. Les groupes sociaux fournissent donc à leurs membres une identification sociale appelée « identité sociale », définie comme la partie du concept de soi d'un individu qui résulte de la conscience qu'à cet individu d'appartenir à un groupe social ainsi que la valeur et la signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance.

Par la suite Tajfel et Turner reformulent la théorie de la comparaison sociale et expliquent *« lorsque les gens s'engagent dans une comparaison sociale, ils sont mus par un besoin de maintenir leur estime de soi. Lorsqu'ils comparent leur catégories aux autres, ils vont alors privilégier la leur afin de donner une image favorable d'eux-mêmes. »⁹²*

A partir de cette définition, les auteurs établissent trois principes généraux :

- ❖ Les individus cherchent à accroître ou maintenir leur estime de soi. Ils aspirent donc à une conception de soi positive.
- ❖ Les catégories sociales, et le fait d'appartenir à ces catégories, qui sont connotées positivement ou négativement. La valeur de l'identité sociale dépend de

⁹¹ - DESCHAMPS, Jean Claude et Moliner, Pascal, *L'identité en psychologie sociale. Des processus identitaires aux représentations sociales*, Paris, Edition Armand Colin.2008, p.24

⁹² -, LEYENS, Jaques, Philippe, et YZERBYT, Vincent., et SCHADRON, Georges, *Stéréotypes et cognition sociale*, Belgique, Edition Mardaga. 1998., p. 90.

l'évaluation des groupes en jeu dans l'identité sociale de la personne.

- ❖ L'évaluation d'un groupe se fait par comparaison avec d'autres groupes sur des dimensions importantes. S'il ressort de la comparaison un écart en faveur de l'endogroupe, cela lui confère un fort prestige, mais si la comparaison est négative pour l'endogroupe le prestige qui en est retiré est faible.

Le collectif préexiste à la personne, lui assignant une place dans la structure sociale à partir d'une série de modifications et de normes de classement qui fonde l'ordre symbolique. Les spécialistes attribuent la découverte de la fonction des valeurs et leur intériorisation à Freud dans la construction du Surmoi et à Durkheim à travers sa notion de conscience collective à laquelle l'individu participe, qui a été source d'inspiration à diverses visions de la société et de l'identité.

Il serait donc anodin d'aborder la question de l'identité sociale sans faire appel à la théorie des représentations sociales, en ce sens que identité et représentations se conjuguent continuellement pour faciliter l'évaluation de différents aspects de l'environnement dont nous retenons trois approches du lien entre représentations sociales et identité sociale.

Pour la première, l'identité serait une conséquence des représentations endogroupes et exogroupes dont les initiateurs sont Doix (1973) Deschamps (1973). Pour eux, ces représentations rempliraient deux fonctions essentielles. D'une part, elles permettraient de justifier les conduites des membres d'un groupe à l'égard d'un autre groupe. D'autre part, elles permettraient d'anticiper le déroulement des interactions entre groupes. En d'autres termes, la prise en compte de la notion de représentations intergroupe fournirait aux individus des éléments leur permettant de réaliser des comparaisons interindividuelles et/ou intergroupes contribuant au maintien d'une identité sociale positive.

La seconde approche renvoie à l'idée selon laquelle une partie des représentations sociales est un moyen, un procédé permettant l'affirmation du groupe en tant que différence, que singularité, revendiquer une spécificité qui le distingue des autres groupes. Dans cette optique les représentations seraient un instrument identitaire. Elles assurent à la fois le maintien de l'identité d'un groupe et la discrimination des autres. La troisième approche suppose un lien réflexible entre représentation et identité sociale : la première s'élaborant dans un univers identitaire qui constitue l'unité du champ social du groupe, et la seconde se réaffirme à travers la

signification que la

représentation donne à l'objet, par exemple selon Tafani et Bellon (2001), les dynamiques représentationnelles serait modulées par les connaissances ou les croyances dont les sujets disposent à propos de leur groupe d'appartenance d'identités culturelles différentes.

Au demeurant, la littérature, à travers le discours de la représentation et son pouvoir de connotations symbolique, devient un témoin fondamental de la physionomie culturelle d'un groupe social ou ethnique, dont elle reflète l'image sociale, les idéologies et les courants d'idées, la tradition et l'histoire.

I.4.13. Identité culturelle

L'identité culturelle regroupe tout ce qui est commun avec les autres membres du groupe, comme les règles, les valeurs, et les normes que le sujet partage avec sa communauté. L'appartenance à une culture se traduit par l'adhésion aux normes et valeurs de cette culture. Ces codes, normes, valeurs... nous sont transmis dès l'enfance et tout au long de notre vie par différents canaux dans notre environnement actuel et notre passé : la famille, les amis, l'école, la TV, les livres, etc. C'est ce qu'on appelle la socialisation. le processus grâce auquel un groupe d'individus partageant une manière partiellement commune de comprendre l'univers, d'agir sur lui et de communiquer ses idées et ses modèles d'action, prend conscience du fait que d'autres individus et d'autres groupes pensent, agissent et (ou) communiquent de façon plus ou moins différente de la sienne. Au cours de son développement, le sujet s'approprie et incorpore les normes, les valeurs et les représentations de la culture de son milieu. Il se construit ainsi une identité culturelle, qu'il a en partage avec les autres membres de son groupe. C'est le phénomène dit de "socialisation / enculturation", un processus toujours en construction, toujours inachevé.

Lorsqu'il s'agit d'identité culturelle, deux facettes surgissent : la similarité et l'altérité au moment où les porteurs d'une culture entrent en interaction avec des personnes dont la culture est différente de la leur. Il faut pouvoir prendre en compte l'environnement culturel dans lequel la personne a grandi et s'est formée pour pouvoir mieux l'accompagner. L'interculturel vient s'ajouter ici, dans le sens où cette culture et l'environnement familial et social de l'autre peuvent être bien différents du mien.

« Nous possédons tous une réalité personnelle qui a façonné notre personnalité et nous continuerons à vivre dans cette réalité que vont venir enrichir, au fur et à mesure, de nouvelles connaissances et expériences. Autrement dit, les processus d'apprentissage interculturel exigent que nous nous référions en permanence à nos origines, nos expériences et nos rencontres »⁹³.

I.4.1.4 L'identité narrative

En s'exprimant sur la notion de l'identité narrative, le philosophe Ricœur, écrit dans son livre *Soi – même comme un autre* :

« J'ai formé alors l'hypothèse selon laquelle l'identité narrative, soit d'une personne, soit d'une communauté, serait le lieu recherché de ce chiasme entre histoire et fiction. Selon la précompréhension intuitive que nous avons de cet état de choses, ne tenons-nous pas les vies humaines pour plus lisibles lorsqu'elles sont interprétées en fonction des histoires que les gens racontent à leurs sujets ? Et ces histoires de vie ne sont-elles pas rendues à leurs tour plus intelligibles lorsque leur sont appliqués des modèles narratifs – des intrigues – empruntés à l'histoire proprement dite où à la fiction (drame ou roman) ? »⁹⁴

Dans cette optique l'identité narrative permet de comprendre et interpréter l'identité que l'on est, en tant qu'individus et aussi en tant que collectivité, à travers la mise en récit (historique ou fictif). Ricœur élucide le lien entre l'identité et la narrativité en se référant à Hanna Arendt : l'identité d'une personne ne peut s'expliquer que par la question, qui ?

Pour une réponse à cette question, on est dans l'obligation de « raconter l'histoire d'une vie, et cette réponse ne peut être que narrative »⁹⁵. Selon la vision Ricœurienne, l'identité narrative fait partie de notre identité personnelle qui se décline selon deux pôles qui ont chacun leur mode de permanence : d'idem ou la mêmeté et l'ipséité que le récit articule

« Selon le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est effet voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui – même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume et de Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste [...] Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (idem), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même

⁹³ - MARTINELLO, Silvio et Mark TAYLOR, *L'apprentissage interculturel : T-Kit n°4*, Conseil de l'Europe et Commission européenne, 2001, p.35.

⁹⁴ - RICOEUR Paul, *Soi – même comme un autre*, Paris, Edition du Seuil, , 1990.P.138.

⁹⁵ - *Ibid*, p.355.

(ipse) ; la différence entre *idem* et *ipse* n'est autre que la différence entre un identité substantielle ou formelle et l'identité narrative [...] À la différence de l'identité abstraite du même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie selon le vœu de Proust. Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées [...] L'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille ; de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents [...] de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées [...] En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire »⁹⁶

Autrement dit, Ricœur voit l'identité comme une construction de trois composantes : *idem*, *ipse* et l'identité narrative. *Idem* (ou *mêmeté*) est la continuité non changeable de la personne. *Idem* se trouve dans le caractère de la personne, le caractère étant « la partie » d'une personne qui la rend reconnaissable aux yeux des autres⁹⁷. À côté d'*idem* se trouve l'*ipse* ou l'ipséité. L'*ipse* reflète les changements de la personne notamment par la parole et plus particulièrement dans la promesse. La parole peut avoir de l'influence sur le temps par le biais de la promesse, car la promesse « arrête » le temps et influence ainsi l'avenir lorsque l'individu dit « je promets... ». Ainsi la parole (*ipse*) donne au caractère (*idem*) la possibilité d'agir et faire des choix⁹⁸.

Chez Ricœur le fait de lire la littérature contribue à la formation de l'identité narrative et à la connaissance de soi. Dans son livre *Soi-même comme un autre*, Ricœur écrit : « La littérature est un vaste laboratoire où sont essayés des estimations, des évaluations, des jugements d'approbation et de condamnations par quoi la narrativité sert de propédeutique à l'éthique »⁹⁹.

En effet, Ricœur estime que l'activité narrative conduit à une meilleure connaissance de soi et participe à la construction d'une identité propre car elle assure une continuité temporelle. Il indique que nos identités, individuelles et collectives, ne peuvent prendre forme que dans l'interprétation des événements de notre existence qui nous structurent temporellement. Cette constante interprétation s'incarne, tel un texte,

⁹⁶ - Paul RICOEUR, *Temps et récit*, Paris, Edition du Seuil, 1985.p.356.

⁹⁷ - *Ibid.* p.138.

⁹⁸ - *Ibid.* p.143.

⁹⁹ - RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, *Op. cit.*, p. 139.

dans un phénomène de narration constant de notre propre personne. En somme, c'est parce qu'on est toujours en train de se raconter qu'on peut s'appréhender en tant que sujet. Il n'y a donc aucune immédiateté possible dans la connaissance de soi, au contraire, le soi doit être sans arrêt découvert et interprété dans une perpétuelle « mise en intrigue »

« Le modèle spécifique de cette connexion entre événements que constitue la mise en intrigue permet d'intégrer à la permanence dans le temps ce qui paraît en être le contraire sous le régime de l'identité-mêmeté, à savoir la diversité, la variabilité, la discontinuité, l'instabilité »¹⁰⁰.

I.4.2. L'ambivalence au prisme des disciplines

Le concept d'ambivalence a été pensé dans le cadre de plusieurs disciplines, émettant un nombre varié de définitions selon la science humaine qui le scrute. Nous présenterons, succinctement, la genèse de l'ambivalence en tant qu'objet d'étude scientifique, nous nous penchons ainsi sur la psychanalyse, la psychologie, la sociologie et la littérature, l'occasion de fournir un survol de ses multiples facettes.

I.4.2.1 L'ambivalence en psychiatrie et en psychologie

Le psychiatre suisse Eugen Bleuler a le mérite de mettre au jour la notion d'ambivalence pour désigner la coexistence d'affects opposés, et parfois de représentation opposées, dans l'investissement d'un même objet. Bleuler la classe parmi les symptômes fondamentaux de la schizophrénie lui accordant tout de même, deux fonctions : L'ambivalence apparaît tantôt comme un symptôme spécifique qui se manifeste chez l'esprit schizophrène en réalisant simultanément des états psychiques opposés, tantôt comme une fonction normale, dont l'exercice se trouve altéré dans l'expérience schizophrénique. Le clivage qu'établit Bleuler entre ambivalence pathologique et l'ambivalence normale, c'est que chez l'esprit schizophrénique la coexistence de deux attitudes affectives ou idées opposées en même temps se fait de manière non dialectique et indépassable, par contre chez l'individu normal arrive à fondre les deux aspects de la même chose en une entité totale. La conception de l'ambivalence chez Bleuler est formulée ainsi : « Deux

¹⁰⁰ - *Ibid*, p .167.

tendance opposées arrivent à la fois à la conscience »¹⁰¹.

Dès 1909, avant même d'adopter le terme introduit par Bleuler, Freud développe une véritable clinique de l'ambivalence, à propos des particularités psychologiques des obsédés. La mise en travail de ce concept connaîtra des développements tout au long de son œuvre. Freud adopte le terme bleulerien pour désigner des conflits spécifiques où la composante positive et la composante négative de l'attitude affective sont simultanément présentes, indissoluble et constituant une opposition non dialectique indépassable. Cette présence chez un sujet d'un couple d'opposés pulsionnels de la même intensité concerne d'une façon privilégiée le couple amour-haine.

Dans la dynamique de transfert en 1912, Freud privilégie l'ambivalence affective, il l'applique de façon plus large à la clinique des névroses et de la mélancolie, ainsi qu'aux relations inconscientes au père œdipien. Freud conçoit l'ambivalence comme une conjonction d'affectes contraires envers une même personne¹⁰².

En l'occurrence, il s'agit, rigoureusement de la combinaison entre l'amour et la haine à l'égard de la même chose. Par la suite ; Melanie Klein approfondit la compréhension du couple amour-haine. En 1938, Juliette Favez-Boutonnier met en exergue les contradictions de la pensée de Bleuler, dans sa thèse de médecine *la notion d'ambivalence. Etude critique, valeur sémiologique*, à savoir l'impossibilité de l'appréhension de l'essence même de la notion d'ambivalence, dont le simple fait d'énoncer sa composition d'éléments hétéroclites, voire contradictoires, ne résout pas son énigme. Boutonnier insiste sur les possibilités de son emploi à la psychologie normale, mais dans les conditions où cette notion est préalablement débarrassée de sa valeur sémiologique, c'est -à- dire sexuelle proprement dite, et c'est alors qu'elle apparaît à l'auteur comme l'un des mécanismes fondateurs de la personnalité humaine.

Favez- Boutonnier assigne à la notion la définition suivante :

« *Sous ses divers formes, l'ambivalence est donc : la double valeur simultanée positive et négative, d'une même tendance qui présente à la conscience ou se manifeste dans la conduite, sous l'aspect de deux composantes opposées* »¹⁰³

¹⁰¹ - BLEULER cité par Favez-Boutonnier, *la notion d'ambivalence. Etude critique, valeur sémiologique*, Paris, L'Harmattan, 2004, p.37.

¹⁰² FAVEZ- BOUTONNIER, Juliette, *La notion d'ambivalence. Etude critique, valeur sémiologique*, Paris, L'Harmattan, 2004, p.4.

¹⁰³ - *Ibid* , p.64.

Favez-Boutonier explicite le caractère inconscient de l'ambivalence de la façon suivante :

« [...] l'ambivalence c'est la liaison indissoluble, en raison de la structure même des tendances, et presque indépendamment de l'objet, de l'amour et de la haine, à l'égard d'un même objet. Il y a dans l'ambivalence une contradiction incompatible avec la conscience qui juge et raisonne. C'est pourquoi il est impossible que l'ambivalence s'installe ainsi en pleine lumière dans la conscience, elle n'y parviendra que rationalisée, justifiée, ayant perdu sa véritable identité. Chez le normal, l'ambivalence est forcément plus ou moins inconsciente : il serait plus exact de dire qu'elle est toujours à quelque degré incompatible avec les exigences de la pensée consciente. [...] C'est cette unité des contradictoires inadmissible pour la logique et parfois la morale, en tout cas pour le Moi, qui constitue l'ambivalence. Nous pouvons bien hésiter entre le oui et le non, l'amour et la haine, admettre leur conflit, mais nous ne pouvons pas penser qu'ils ne font qu'un. Or c'est là l'ambivalence. C'est pourquoi les observateurs qui ont décrit des sentiments ambivalents, ont souvent méconnu cette inavouable dualité, ou l'ont rationalisée, transposée, intellectualisée, de telle sorte que l'ambivalence elle-même est absente, ou se devine à peine dans leurs analyses. »¹⁰⁴

La notion d'ambivalence surgit, en sus, dans le domaine de l'ethno psychanalyse, avec Georges Devereux, qui la conçoit comme inextricable de celle d'identité. En effet, elle tend à rendre compte, en situation de crise culturelle, des possibilités de manipulation psychologique d'anciennes valeurs récurrentes aux fins d'accommodation des facteurs de changement culturel. Il met en relief le rapport étroit entre l'ambivalence du patient et celle de sa culture respective « (...) Le psychanalyste qui est aussi un ethnologue averti découvre souvent que les ambivalences de son patient sont étroitement apparentées à l'ambivalence fondamentale qui caractérise sa culture »¹⁰⁵.

Dans la situation de présence biculturelle, M.Richelle renvoie la notion d'ambivalence aux conséquences psychologiques inhérentes au processus acculturatif

« Le caractère commun à tous les aspects de l'acculturation. Qu'il s'agisse de relations avec le passé, le système d'éducation, de la définition du pathologique...on se heurte inévitablement au fond de chaque problème à un

¹⁰⁴ - *Ibid.*, p. 59.

¹⁰⁵ - DEVREUX, Georges, *Essai d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Edition Gallimard, 1970, p.359.

conflit entre les modèles anciens de culture et des modèles nouveaux... »¹⁰⁶.

I.4.2.2. L'ambivalence en sociologie

La sociologie s'avère comme l'une des disciplines qui ont accordé une place primordiale à la notion d'ambivalence, et cela se manifeste dans l'étude des rapports entre l'homme et son environnement social. Robert K. Merton a été l'un des plus célèbres sociologues de la seconde moitié du XX^e siècle et un grand théoricien de la pensée structuro-fonctionnaliste. Les champs d'intérêt de Merton ont été nombreux, sauf qu'il focalise son attention sur la notion d'ambivalence dont il considère comme le centre de toute conception de la réalité sociale et soutient l'existence de niveaux conscients et inconscients, manifestes et latents, structurels et idéologiques.

Le but de Merton est d'étudier la présence de l'ambivalence dans les relations sociales, il ne se réfère pas, dans son analyse, à la personnalité des acteurs, mais aux structures sociales parce qu'il juge les explications sociologiques insuffisantes pour éclairer d'une manière exhaustive les conflits intérieurs et les expériences d'ambivalence d'un individu. Contrairement à l'approche psychologique de l'ambivalence, Meler se propose, dans son approche, de comprendre comment l'ambivalence est inscrite dans la structure des statuts et des rôles sociaux. Il considère que l'ambivalence en psychologie se réfère uniquement à l'individu et alors qu'il la conçoit comme un ensemble d'attentes incompatibles en terme d'attitudes, de croyances et de comportements qui sont liés à un statut, à une position dans la société ou encore à un ensemble de position qu'occupe un individu dans la société. Lorenz-Meyer en fait un outil d'exploration des moments de non-identité, dès l'instant que les pratiques sociales génèrent des valeurs opposées, et le rôle de la sociologie consiste à viser les stratégies individuelles de s'occuper de l'ambivalence qui naît dans l'entrecroisement de ces pratiques et de ces discours.

Les stratégies individuelles auxquelles les individus ont recours se définissent de manière variée par rapport à l'ambivalence structurale, soit en la confirmant, soit en l'infirmité.

¹⁰⁶ - RICHELLE, Marc, *Aspects psychologiques de l'acculturation. Recherche sur les motivations de la stabilisation au Katanga*,. Centre d'étude des problèmes sociaux indigènes, Elisabeth ville, 1960, p.103.

Pour Merton, en un seul et même mouvement toute action sociale est toujours jeu oscillatoire et contradictions de détachements et de compassion, de retrait et de participation, de règles impersonnelles et d'expressions personnelles de comportements stéréotypés et d'ouvertures créatrices.

I.4.2.3 L'ambivalence en littérature

La littérature comme tout domaine artistique est prétexte à l'expression de soi. Les mots, aussi impalpables que l'être même, sont aptes à accueillir une puissance virtuelle infinie issue du plus profond de soi. L'expression littéraire est une forme esthétique de projections psychiques émanant d'un besoin vital, et l'espace littéraire comme réceptacle de toutes les émotions possibles, se révèle aussi comme le lieu où se déploient des extrêmes en cohabitation, des oppositions contigües, des apories en harmonie, sur le mode ambivalent.

Le texte littéraire, au-delà de l'apparence lisse du savoir mimétique qu'il déploie, est parcouru de tensions et de contradictions, parfois explicites, parfois suggérées. Ces dernières sont à l'œuvre dès lors que l'écrivain se retrouve confronté à l'écriture: il n'y a pas de solution de continuité entre le texte qu'il compose et le monde où il vit ; entre les deux interviennent des médiations d'ordre à la fois social et littéraire. D'ordre social d'une part, car l'écrivain n'injecte pas tel quel dans son texte son savoir et son vécu individuel : entrent en jeu les expériences et les représentations culturelles dont il a été imprégné au cours de sa vie et la manière dont il les a intégrées. D'ordre littéraire, d'autre part, car le travail de mise en forme relève de facteurs génériques, narratifs et stylistiques.

I.4.3. La culture : le triomphe d'un concept

La notion de *culture* a évidemment évolué au cours des années. Le terme « culture » est lourd de sens et peut être défini d'une foule de façon. La notion de culture est inhérente à la réflexion des sciences sociales et si elle occupe aujourd'hui une place de choix dans les sciences humaines, c'est qu'elle est le lieu d'un interminable débat sur la place de l'universel et du particulier dans l'action de la pensée humaine. Au demeurant, l'être humain est essentiellement un être de culture, il a subi un long processus d'hominisation qui a fait que l'élan des instincts soit remplacé graduellement par la culture. Dans cette veine Denys Cuche stipule que :

« (...) La culture permet alors à l'homme non seulement de s'adapter à son milieu, mais aussi d'adapter celui-ci à lui-même, à ses besoins et à ses projets, autrement dit la culture rend possible la transformation de la nature. »¹⁰⁷

Dans ce qui suit, nous n'entendons pas traiter de la notion de culture dans tous ses aspects ; il s'agit simplement d'offrir une liste non exhaustive de définitions disséminées dans de nombreuses disciplines. Cela montre bien la diversité des définitions existantes et combien le terme recouvre des réalités différentes en fonction des auteurs qui l'étudient et de l'angle disciplinaire par lequel il est abordé.

I.4.3.1. La culture en anthropologie

L'anthropologie qui est un domaine d'étude qui analyse la culture sous toutes ses dimensions : comportementale, biologique, communicative et historique, se préoccupe ainsi de l'interaction entre les aspects biologique et culturel de l'être humain, qu'elle conçoit dans son évolution en tant que continuum biologique et social. L'anthropologie étudie la culture avec ses différents critères :

- 1- Partagée entre plusieurs membres d'un groupe.
- 2- S'apprend et se transmet par des moyens extrabiologiques.
- 3- Transcende les individus d'une génération à l'autre.
- 4- Elle est dynamique et se transforme avec le temps.
- 5- Elle est diversifiée.

Les anthropologues sont unanimes à considérer la culture comme un moyen d'apprentissage et de transmission d'un héritage social

« C'est par l'existence de la culture et des traditions culturelles que la vie sociale humaine diffère fondamentalement de la vie sociale des autres espèces animales. La transmission de manière acquise de penser, de sentir et d'agir qui constitue le processus culturelle, trait spécifique de la vie sociale de l'homme, n'est sans doute qu'une partie de ce processus total d'interaction entre les personnes, ou processus social qui constitue la réalité sociale elle-même »¹⁰⁸.

L'anthropologue anglais E.B.Tylor fut le premier à préciser le sens du mot culture dans *Primitive Culture* parut en 1871, en avançant que « C'est un ensemble complexe qui inclut les connaissances, les croyances, les arts, les mœurs, les lois, les

¹⁰⁷ - CUCHE, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociale*, Paris, Edition La découverte, 1996, .p3.

¹⁰⁸ - RADCLIFFE, Brown, *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Edition de Minuit, 1969. pp.70-71.

coutumes et toutes autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société. »¹⁰⁹.

Pour Tylor, la culture est l'expression de la totalité de la vie sociale de l'homme. Elle se caractérise par sa dimension collective. Enfin la culture est acquise et ne relève donc pas de l'hérédité biologique. Cependant si la culture est acquise, son origine et son caractère sont en grande partie inconscients, en ce sens qu'il y a une structuration inconsciente du comportement culturel qui fait que le sens culturel des actions et des pensées échappe aux intentions subjectives des acteurs sociaux. Dès les années 1888-1900, l'emploi de culture se répand dans le vocabulaire anthropologique américain comme l'attestent les premiers écrits de Frantz Boas, Robert Lowie, Clark Wissler, Edwar Sapir.

Frantz Boas sera le premier anthropologue à mener des enquêtes *in situ* par observation directe et prolongée sur des cultures primitives. Il a le mérite de développer la théorie du particularisme historique, postulant que chaque culture est le fruit d'un processus historique unique et doit être étudiée sous cet angle. Cette logique a contribué à la valorisation de la diversité culturelle et à l'abandon de la hiérarchisation des pratiques culturelles, donnant naissance ainsi au concept de relativisme culturel, qui propose de relativiser, de prendre une distance face à ses propres croyances et schèmes de pensée afin d'observer honnêtement l'Autre et sa culture. Un concept qui stipule conscience et tolérance, afin d'échapper à l'ethnocentrisme dans l'étude d'une culture. Sa théorie stipule qu'il n'y a pas de différence de nature (biologique) entre primitifs et civilisés, seulement des différences de culture, acquises et non innées.

En France l'incorporation de ce néologisme, fut lente. Son usage se limitait au champ intellectuel national : il ne concernait alors que le domaine de l'esprit et n'était compris que dans un sens élitiste restreint et dans un sens individualiste (la culture d'une personne « cultivée »).

Emile Durkheim paraît comme la figure de proue d'une nouvelle discipline scientifique appelée la sociologie, il avait pour ambition de comprendre le social dans toutes ses dimensions y compris la dimension culturelle. Néanmoins le terme de civilisation transcende dans son discours sociologique, il n'utilise

¹⁰⁹ - TYLOR, Edward .B. *Primitive culture : Researches in to the development of mythology, philosophy, religion, art and custom* (2vols). Londres : Murray [trad. Fr. 1876-78 *La civilisation primitive*, 2 vols. Paris .P.1.

qu'exceptionnellement le concept de culture.

Il faut préciser qu'en France la préférence était accordée manifestement au concept de « civilisation ». C'est aux Etats-Unis que « culture » reçoit un meilleur accueil et fait l'objet d'un approfondissement théorique important qui lui permettra son introduction dans les disciplines voisines : la psychologie et la sociologie en particulier. Les investigations en matière de culture dans le domaine de l'anthropologie américaine ont favorisées l'émergence de trois grands courants : le premier (héritier directe de BOAS) envisage la culture sous l'angle de l'histoire culturelle, le second s'évertue à expliciter les rapports entre culture (collective) et personnalité (individuelle), le troisième considérant la culture comme un système de communication entre les individus. Les spécialistes estiment que le troisième courant est le plus important dans l'histoire de l'anthropologie culturelle. Représenté par Malinowski, qui, lui considère que chaque culture représente un système dont tous les éléments sont solidaires et chaque élément joue un rôle dans le fonctionnement global d'une société. Donc, il faut considérer non des pratiques isolées mais des institutions comme la famille, les coutumes, les systèmes de production et d'éducation, les règles juridiques, le pouvoir politique.

Selon la théorie controversée des « besoins » : les éléments constitutifs d'une culture auraient pour fonction de satisfaire les besoins essentiels de l'homme. Le fonctionnalisme montre là ses limites : peu apte à penser les contradictions culturelles internes, les dysfonctionnements, voire les phénomènes culturels pathologiques¹¹⁰.

C'est vers les années trente que les anthropologues américains se sont souciés de rechercher l'explication des nombreuses différences culturelles observées sur le terrain. Il ne s'agissait plus de théoriser sur la culture mais de comprendre comment l'individu est correctement relié à elle. Ce qui préoccupe les auteurs, c'est d'éclairer la manière dont elle est intériorisée, véhiculée et transmise par les membres des groupes sociaux qui la vivent et la mettent en actes.

C'est ainsi que l'école « culture et personnalité » est apparue dans le souci d'intégrer les acquis de la psychologie scientifiques et de la psychanalyse.

Dans cette optique Ruth Benedict a consacré son œuvre au repérage des « Types de cultures » en recourant systématiquement à la notion de « modèle culturel » ou « pattern of culture ». Les différentes cultures apparaissent donc définies par un certain

¹¹⁰ -, DENYS, Cuche , *La notion de culture dans les sciences sociale* Op.cit. , p.34

« type » ou style. C'est ainsi qu'elle établit une opposition entre les types « apollinien » (paisible, solidaire, respectueux, modérée) et « dionysique » (ambitieux, individualiste, agressif... ».

Ces types contrastés sont utilisés pour caractériser les conduites observables parmi les groupes culturels distincts. A la même époque, Margret Mead oriente ses recherches vers la façon dont l'individu reçoit sa culture et les conséquences que cela entraîne sur la formation de la personnalité. Mead conclut après plusieurs recherches que pour être compris, les comportements humains doivent être restitués au cœur des cultures qui les font naître.

Pour les anthropologues de cette école, la culture ne peut se définir qu'à travers les hommes qui la vivent. L'individu et la réalité sont conçus comme deux réalités distinctes mais indissociables qui agissent l'une sur l'autre. Et par conséquence la part considérable des apprentissages sociaux sur la formation des personnalités individuelles. Il est donc vain d'étudier la culture indépendamment des êtres qui les portent. L'anthropologue Ralph Linton s'est focalisé sur le « le fondement culturel de la personnalité » et précise que l'aspect strictement individuel relève d'une autre discipline, la psychologie. Il le nommera « personnalité de base »

« Pour lui, elle est déterminée directement par la culture à laquelle appartient un individu. Linton n'ignore pas la variété des psychologies individuelles. Il pense même que la gamme des différentes psychologies se retrouve dans chaque culture. Ce qui varie d'une culture à une autre, C'est la prédominance de tel ou tel type de personnalité. Ce qui l'intéresse en tant qu'anthropologue, ce ne sont pas les variations psychologiques individuelles, mais ce que partagent les membres d'un même groupe sur le plan du comportement et de la personnalité »¹¹¹

Ralph LINTON démontrera, à partir d'enquêtes de terrain que chaque culture privilégie parmi tous les types possibles, un type de personnalité conforme à la norme culturelle et, par la même, socialement reconnue comme normal.

I.4.3.2. La culture en sociologie:

L'anthropologie n'a pas le monopole de la notion de « culture », la conception scientifique de la culture a largement débordé le cadre de la discipline anthropologique et s'est imposée en sociologie, cependant plus lent a s'y frayer un chemin qu'en anthropologie, probablement parce que les grands précurseurs de la sociologie tels

¹¹¹ - *Ibid.* p.38.

que: Comte, Marx, Weber, Durkeim ne l'ont pas employé. Résistance qui tient, entre autres, à des raisons d'ordre linguistique : le débat épineux sur l'acception des notions de civilisation et de culture. *Civilisation* qui est un terme classique et un mot important du vocabulaire savant, son usage est ancré dans les habitudes, *culture* reste encore attachée à ses sens traditionnels d'où des réticences pour substituer le second au premier. Ce concept s'installe au cœur même du vocabulaire sociologique. Ce sont les sociologues américains en particulier Albion Small, Park Burgess et surtout Ogburn qui l'ont adopté. Le mot culture qui était en 1928 un terme technique d'un petit domaine spécialisé, fait partie maintenant de l'équipement intellectuel de tout un groupe de sciences et c'est dans ce contexte que vont foisonner les études de « communautés » urbaines en l'occurrence chez Robert Lynd dont les recherches ont abouti à l'émergence du concept de (sous-culture) ou (sub-culture)¹¹²

Cette notion reste purement scientifique et est employée avec une gamme de sens très large, mais que l'on peut ramener à deux acceptions principales. D'un côté, le mot désigne les systèmes de normes des groupes intégrés dans une société, afin de marquer les différences quant à la langue, aux valeurs, et à la religion, avec la société plus large dont il fait partie. D'un autre côté, le mot s'applique parfois aux normes, aux valeurs qui naissent d'une situation de frustration ou de conflit, la (subculture) du groupe est alors en rupture avec la (culture) de l'ensemble de la société.

Un nombre d'interrogations sur la continuité de ces sub-cultures donne naissance à la notion de *socialisation* appréhendée comme l'ensemble des mécanismes de transmission de la culture, ainsi que la manière dont les individus reçoivent cette transmission et intériorisent les valeurs, les normes et les rôles qui régissent le fonctionnement de la vie social, les deux principaux agents de socialisation sont la famille et l'école, mais il existe d'autres agents tels que les groupes de pairs, les médias ou les entreprises qui ont pour fonction de promouvoir des valeurs et des normes différentes entre lesquelles l'individu va devoir choisir.

Pour les sociologues la culture est indispensable aux relations sociales puisqu'elle permet à un individu :

- D'agir puisque des valeurs et des normes orientent ses actions.
- De s'intégrer dans un groupe puisqu'il partage les mêmes règles de vie que les autres

¹¹² - Sub-culture lui ai parfois préféré pour éviter le contresens entre sous-culture et culture inférieur.

membres du groupe

- De se différencier des membres des autres groupes et donc de se valoriser.

Dans cette veine, la culture peut être assimilée à un moule qui s'impose à la personnalité et dont la souplesse permet des adaptations individuelles dans les limites données car tout franchissement de ces dernières met les individus au banc des marginalisés, il s'avère donc que la culture confère une forme ; une configuration et une physionomie à l'individu, et lui permet de fonctionner au sein d'une société.

I.4.3.3. La culture en littérature: l'interculturel

La littérature, tous genres confondus, et quelle que soit la conscience qu'en ont les écrivains, intègre inmanquablement, d'une manière plus ou moins explicite, ou plus ou moins dense mais toujours mieux que toutes les autres formes du discours, les traits culturels et les ressources symboliques des espaces sociaux où elle se développe, elle transpose dans ces productions diversifiées des thématiques qui portent sur l'organisation de l'espace, le rapport avec le temps, les comportements et les attitudes dans les relations familiales, les rapports de génération, la sexualité, le corps, les objets, etc., qui sont autant d'éléments qui relèvent des manifestations du culturel. De ce point de vue, les textes littéraires se distinguent substantiellement de tous les autres types, G. Mounin déclare dans ce sens que :

*« La littérature reste considérée souvent comme la seule, et toujours la meilleure, ethnographie de la culture d'un pays donné: au sens propre du mot ethnographie presque toutes les images et les idées les plus tenaces et les plus concrètes que nous avons sur les Anglais, les Russes ou les Grecs (...) sont venues (...) des œuvres littéraires »*¹¹³

Si le texte littéraire intègre le culturel, ce n'est pas parce que son langage est transparent ou réel mais parce qu'il en est un élément, il s'agit d'une production qui obéit à des phénomènes complexes de représentations. L'œuvre littéraire demeure polyphonique, polysémique, tout en étant profondément ancrée dans l'Histoire, le texte littéraire n'est pas la réalité mais une médiation, *une écriture*. C'est ce que Gilles Bertrand explicite en pensant que

« Ce que la littérature amène à rechercher n'est pas l'image ou le rendu fidèle d'une improbable quotidienneté : ce sont les représentations que donne de la réalité un texte produit par un individu à un certain moment de

¹¹³ - MOUNIN, George, *linguistique et traduction*, Bruxelles, Edition, Dessart et Margada, 1976, p.153.

L'histoire »¹¹⁴

Par ailleurs, la littérature demeure un carrefour où des langues et des cultures se rencontrent, voire s'affrontent. En tant que monde entier, la littérature transcende les frontières de nationalité, de couleur et de sexe pour se présenter comme l'espace approprié du dialogue interculturel. Ce dernier se définit selon Claude Clanet comme suit :

« Le terme « interculturel », au sens où nous l'employons, introduit donc les notions de réciprocité dans les échanges et de complexité dans les relations entre cultures. Idées dont on se trouve inducteur le préfixe « inter »...inter/entre qui, tantôt traduit la liaison, la réciprocité (inter-pénétration, inter-action, interdisciplinarité...) »¹¹⁵

A la lumière de ces propos, beaucoup de textes littéraires s'intéressent et mettent en exergue le contact entre des milieux, des sociétés et des cultures différentes et deviennent ainsi des tribunes qui déploient des discours sur le métissage, les expériences de la diversité, de l'altérité, des quêtes et des remises en cause identitaires.

Les questions de l'interculturel trouvent écho dans les littératures francophones, par exemple, car apparues dans des contextes plurilingues et pluriculturels. Ces textes permettent de travailler sur la représentation de Soi et de l'Autre ; de mettre en évidence les implicites propre à toute culture et de réfléchir aux modalités et aux entraves dans toute relation avec l'Autre.

¹¹⁴ - BERTRAND, Gilles, « Civilisation et littérature. L'enseignement de la civilisation face au défi de la « représentation », *Lend* 2, 1993, p.53.

¹¹⁵- CLANET, Claude, *L'interculturel, introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*. Toulouse, Presses Universitaires du Murail, 1993, .p.21.

Conclusion

Ce premier chapitre a permis de corroborer dans un premier temps l'hypothèse selon laquelle la littérature algérienne d'expression française en l'occurrence, a fortement été tributaire du contexte socio-politico-culturel qui l'a vu naître. En Algérie des moments cruciaux ont assurément influencé la société et par conséquent l'expression littéraire qui se dresse en arme de combat et de contestation. Les écrivains puisent dans l'histoire de leur communauté la matière nécessaire à l'élaboration de leurs romans, les univers représentés dans leurs textes épousent les contours de leur milieu originel. En outre, les textes de femmes s'érigent comme un corpus important à l'intérieur de la littérature algérienne d'expression française et sa cousine la littérature beure, dont le sentiment d'injustice est le socle de leurs récits, injustice à l'égard du colonisé, à l'égard de la femme dans le couple, et de la femme en général. Le fait féminin influence leur écriture qui exprime les malaises sociaux, l'isolement, la solitude, la violence et en imprègne le système scriptural. Comprendre cette écriture est consubstantiel au contexte social et historique de son émergence. Un rapprochement des écritures de femmes maghrébines est non seulement plausible mais indispensable pour comprendre l'essor de la littérature féminine. Ces auteures s'octroient la responsabilité de peindre, de dénoncer, de remettre en cause et d'affronter les vicissitudes de la vie quotidienne dont souffrent la gente féminine. Les fonctions cathartique, sociale et politique se retrouvent à l'œuvre dans cette sphère artistique. Au demeurant, les écrivains maghrébins hommes et femmes semblent obnubilés par la question de l'identité et leurs personnages sont en perpétuelle quête identitaire, expérimentant des crises et aspirant à la construction d'un modèle à part entière, la raison pour laquelle, nous avons interrogé trois concepts clés à partir desquels se développera notre travail. Le premier est l'identité, le second est la culture et le dernier est l'ambivalence. Ces trois concepts apparaissent, à partir d'une tentative définitionnelle non exhaustive, inextricables, ils tissent des liens imbriqués et s'avèrent

indispensable pour la compréhension et la dissection de notre corpus littéraire.

En effet, la socialisation dans un milieu culturel donné contribue à la constitution de l'identité. L'identité de la personne, par exemple, prend ses racines dans les usages et surtout dans le cadre coutumier culturel. Étant modifiable par le contact de l'autre, elle est en perpétuelle mutation.

Elle pourrait être hybride par le syncrétisme, amalgamant les traits de la culture d'origine et de la culture d'accueil, dans un contexte migratoire en l'occurrence, donnant lieu à une ambivalence permanente, ayant pour origine un va et vient incessant de l'une à l'autre et qui peut changer certaines dimensions de l'identité.

Chapitre II

Identités multiples et processus en métamorphose

Introduction

Dans ce second chapitre qui se veut descriptif, analytique, et qui s'intitule « **Identités multiples et processus en métamorphose** », notre tâche consistera essentiellement à traiter les différentes facettes de l'identité qui transcendent les textes objets d'étude. L'identité, de par son caractère pluriel, peut être approchée de différents angles. Cela a pour corollaire d'offrir divers éléments pour son analyse dans le texte littéraire.

Le personnage féminin, étant la figure qui emblématise la quête de l'identité et tous ses enjeux, sera la ligne de mire de notre analyse, le noyau autour duquel tourne l'univers romanesque de *La Chrysalide* de Aïcha Lemsine et de *Nuit d'encre pour Farah* de Malika Madi. Par conséquent, quatre titres articuleront l'écriture de ce chapitre. Nous aurons à établir, dans un premier titre « **Identité personnelle: autour du personnage** », une analyse onomastique des noms des personnages, étant donné que nous croyons que le choix des noms de ceux-ci n'a pas été fait au hasard, ils contribuent à tisser des réseaux sémantiques dans les romans. Cette étape nous permettrait de décoder certaines clés de ces textes. Il sera question dans le deuxième titre « **Inscription du social dans les romans** » de mettre en lumière ce qui apparaît, dans l'écriture de nos deux écrivaines, comme une tentative de présentation du vécu-réel. Leur réalisme littéraire a rapproché ces œuvres romanesques de la réalité en conférant aux récits une certaine socialité, nous recourons, en l'occurrence, à l'approche sociocritique, néanmoins, comme toute organisation sociale, la société du roman tient sur elle-même des propos que Duchet appelle discours social, que nous tenterons de débusquer dans la société traditionnelle du texte Lemsinien et de la société immigrée du texte Madien. Le troisième intitulé « **Identité féminine : une quête périlleuse** » analyse les procédés par lesquels les personnages féminins de notre corpus s'opposent aux normes sociales pour se forger une identité personnelle différente de l'identité collective dans laquelle l'opinion publique veut les confiner. A l'intérieur de ce cadre, nous ferons particulièrement appel au concept d'agentivité, qui tient compte des importantes contraintes qui s'exercent sur les femmes en société patriarcale, et permet de préciser les formes que peut prendre leur action dans ce contexte. Toujours dans le traitement des facettes de l'identité, nous avons jugé nécessaire de voir aussi comment l'identité narrative se manifeste dans les textes des auteures étudiées et voir comment l'imaginaire dans sa relation avec la mémoire offre

un moyen de s'ancrer, et de suppléer à travers la fonction narrative aux manquements et lacunes du discours dominant. En alliant mémoire et imagination les auteures peuvent contribuer à lier identité-*ipse* et identité-*idem*. En prenant en compte la réalité tout en la transcendant, en revisitant le passé et proposant par là-même de nouvelles possibilités.

II.1. Identité personnelle: autour du personnage

Figure fondamentale et incontournable dans une fiction, le personnage est considéré comme le pivot de l'édifice fictionnel

« On peut difficilement imaginer un récit sans personnage. Comme il est une donnée essentielle, il a été le point central de nombreuses approches du fait littéraire »¹¹⁶.

La création du personnage est souvent vécue par l'écrivain comme le moment-clé de l'écriture romanesque, un personnage fictionnel qui transpose un effet du réel, une incarnation par des traits physiques et psychiques qui lui assignent la vie, des actions et des réactions.

« Les personnages portent habituellement une teinte émotionnelle [...] Attirer les sympathies du lecteur pour certains d'entre eux et sa répulsion pour certains d'autres. Il entraîne inmanquablement sa participation émotionnelle aux événements exposés et son intérêt pour le sort du héros. »¹¹⁷.

Il s'agit d'une alchimie complexe qui allie le romancier à ses personnages et qui, le plus souvent transpose une personne réelle surmontant des expériences vraisemblables, en l'occurrence, les lecteurs peuvent évidemment se reconnaître et s'identifier. Jamais un personnage de roman n'est purement et simplement la transposition d'une personne réelle, il est le produit d'un croisement entre différents traits de personnes distinctes et le romancier s'y trouve lui-même.¹¹⁸

Au demeurant, le personnage accorde à la fiction une vive animation et une forte illusion, ce qui fait de son absence une chose inconcevable. L'écrivain procède après la création de son personnage à sa nomination pour le faire « exister ». Le nom apparaît comme le premier attribut de l'identité personnelle portant en lui plusieurs référents (ethnique, religieux, culturels).

II.1.1. L'onomastique: le nom garant de l'identité du personnage

Les multiples questions qui tournent autour du personnage telles : Comment se définit le personnage du roman ? De quels outils le romancier dispose-t-il pour suggérer un caractère une personnalité ? De quoi est constituée l'identité d'un personnage ? Ces interrogations exigent, de prime abord, l'examen du nom

¹¹⁶ - ACHOUR, Christiane et Bekkat Amina, *Clefs pour la lecture des récits*, Alger, Editions du Tell, 2005p.45.

¹¹⁷ - *Idem*.

¹¹⁸ - Note de lecture.

propre, qui est le domaine de l'onomastique littéraire. Selon le dictionnaire fondamental du français littéraire

« *L'onomastique, nom féminin, études des noms propres, adjectifs relatifs aux noms propres. Étymologie, du grec onomastikos au nom onomastique peut jouer un rôle considérable dans l'imaginaire d'un écrivain et à ce titre, elle peut participer à l'étude d'une œuvre ainsi chez Proust le narrateur ne cesse de rêver sur la signification des noms des personnages qu'il rencontre ou des lieux qu'il découvre. Les noms par la forme et leur sonorité lui révèlent un peu de la vérité des réalités qu'ils désignent* »¹¹⁹.

Les noms des personnages s'avèrent riches de connotations. Barthes avance que : « *Le nom propre est lui aussi un signe, et non bien entendu, un simple indice qui désignerait sans signifier (...) comme signe, le nom propre s'offre à une exploitation, à un déchiffrement...* »¹²⁰. A l'image, donc, des autres paradigmes linguistiques du texte littéraire, le nom propre est porteur de sens car chargé d'un contenu sémantique.

Ainsi, Barthes le définit comme un instrument d'échange : il permet de substituer une unité nominale à une collection de traits en posant un rapport d'équivalence entre le signe et la somme.¹²¹ La critique littéraire distingue les noms des lieux (toponymes), et les noms des personnages (anthroponymes). Ils marquent une interaction constante entre fiction, référence et expérience.

« *Le nom propre est un signe, et non bien entendu, un simple indice qui désignerait, sans signifier [...] Comme signe, le Nom propre s'offre à une exploration, à un déchiffrement : il est parfois un « milieu » (au sens biologique du terme) dans lequel il faut se plonger, baignant indéfiniment dans toutes les rêveries qu'il porte, et un objet précieux, comprime, embaumé, qu'il faut ouvrir comme une fleur. Autrement dit si le Nom (on appellera ainsi désormais le nom propre) est un signe, c'est un signe volumineux, un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens, qu'aucun usage ne vient réduire, aplatir.* »¹²².

En effet, l'onomastique comprend une panoplie de composantes et intéresse les spécialistes de tous domaines confondus, particulièrement les romanciers. Elle se présente comme un moyen d'approche des personnages et vise à décrypter toutes les informations possibles offertes par les noms des personnages dans l'intention de mieux cerner leur psychologie, leur rôle dans le récit.

¹¹⁹ - FOREST, Gérard, *dictionnaire fondamental du français littéraire*, Edition, Maxi-livre. 2004.

¹²⁰ - BARTHES, Roland, *Nouveaux essais critiques*, Paris, Edition du Seuil, p. 125.

¹²¹ - BARTHES, Roland, Noms de personne (dans 20 mots-clefs... interview Magazine Littéraire, février 1975) ; repris dans les Œuvres Complètes t. III p. 321

¹²² - ACHOUR, Christiane et Bekkat, Amina, *Clefs pour la lecture des récits*, Op.cit.p.80.

Notre intérêt se centre, exclusivement, sur l'anthroponymie qui est l'analyse de diverses catégories dénominatives (patronymes, prénoms, surnoms,.....) dans les représentations symboliques et la construction de l'identité. Il nous paraît intéressant de voir comment, à travers l'onomastique littéraire et d'autres indices, nous pouvons parvenir à montrer qu'il existe de la part de l'auteur une claire intentionnalité dans le choix des noms des personnages. Le choix s'avère donc motivé et non arbitraire. Effectivement, derrière chaque nomination se trouvent des repères concernant les principales caractéristiques des personnages, qui permettent aux lecteurs de comprendre le lien qui s'établit entre eux. Au demeurant, chaque société, chaque peuple, chaque pays possède son propre système onomastique. Dans la culture arabo-musulmane, par exemple, André Miquel précise :

« Un nom c'est d'abord le nom : Mohamed, Ali, Ahmed, Ibrahim ; mais précédé d'une indication de paternité (Abû : père de ...) et suivi de celle de la filiation (Ibn : le fils de ...) ; faisait suite à ce bloc, et non nécessaire un surnom, titre ou titulaire, et la mention d'une relation : à un lieu, un événement, une école, un maître. Le nom en son ensemble, en réfère ainsi à l'espace d'une vie et, par la paternité et la filiation, à l'insertion de cette vie dans une histoire [...] de tous les éléments qui composent le nom, le noyau, le noyau dur, c'est le nom véritable unique donné à la naissance : Mohamed, Ali etc. ... Tout le reste n'est là que pour voiler [...] c'est que le nom, à l'exemple de ce qui se passe, dit à la fois l'être et le voile, le protégé. »¹²³

II-1-1-1- Les personnages: noms et portraits dans « la Chrysalide »

Il s'avère de ce qui a précédé que l'attribution d'un nom propre, ou non, n'est pas un acte anodin, visiblement il est dit *acte d'onomatomanie* qui permet de débusquer les caractéristiques, les qualités d'un être. L'acte dénominatif n'est-il pas, en l'occurrence une stratégie discursive révélatrice d'un lieu culturel, géographique et historique ?

Effectivement, l'ambition de Aïcha Lemsine ne semble pas être d'écrire le réel, mais de faire sentir ce réel impalpable, ce malaise qui structure, déstructure, fonde, fracasse l'identité sociale algérienne. Elle construit son roman à la fois sur des éléments réels et sur des événements imaginaires. L'étude des personnages dans *La Chrysalide* passe par une connaissance de l'histoire et de la société algérienne, elle met en exergue des personnages parfois principaux, parfois secondaires, parfois anonymes, porteurs d'idéologies diverses parfois apposées bifurquant sur des

¹²³ - MIQUEL, André cité par Achour, Christiane et Amina, Bekkat. *Clefs pour la lecture des récits, Convergences critiques II*. Blida .Edition. Du Tell, 2002, p.81.

interprétations psychologiques, religieuses, morales, et politiques variées.

Notre romancière fait de ses personnages, des vecteurs d'une vision du monde. A l'échelle individuelle, ses personnages agissent et réagissent selon ou contre des codes et des valeurs qui sont celles d'une époque ou de deux époques correspondant à deux facettes d'une société : coloniale, dans sa première partie et postcoloniale, dans la seconde.

Aïcha lemsine a construit l'histoire de ses personnages dans celle de son pays. La lutte contre les injustices et pour l'émancipation de la femme coïncide avec le combat pour la liberté et la justice. La guerre pour la libération d'un pays réveille d'autres guerres, d'autres résistances. Les personnages féminins représentent les figures de prou dans *la Chrysalide* et Aïcha Lemsine fait partie de ces auteurs de romans qui mettent la projection sur les personnages féminins dont la forte personnalité marque assurément une rupture relative aux codes esthétiques de l'héroïne classique.

Cette réalité est flagrante dans *la Chrysalide* qui assigne à chaque personnage un nom¹²⁴ porteur de toute une symbolique, un créateur de l'identité. Mokrane symbolique du père mythique au statut qui transcende la sphère familiale, Khadîdja dont le nom est porteur de toute une culture, un passé rayonnant et un avenir imposant, Faïza emblème d'une victoire méritée. En cela, il est tout à fait légitime de comparer le nom à une porte : il ouvre symboliquement au lecteur la porte sur la société et ses acteurs.

A travers les noms propres, *La Chrysalide*, témoigne du degré de développement d'une société, de sa conscience religieuse, sociale, politique et nationale se faisant véritablement le miroir des mœurs de son temps. Ce qui est à signaler, c'est que Aïcha Lemsine accorde à ses personnages (majoritairement féminin) un prénom à l'exclusion du nom ou patronyme, une stratégie qu'on ne peut pas passer sous silence parce qu'elle relève d'une pratique militante ayant pour objectif l'imposition d'une identité individuelle c'est ce qu'élucide Farid Mammeri:

¹²⁴ - Je sous-entends par nom, la pratique nominative et non pas la distinction Nom/ Prénom.

« La force du prénom, cette importance du prénom, je l'attribue à ces dix dernières années où à travers une pratique militante et dans le Mouvement des femmes, les femmes ont compris qu'elles n'avaient plus à se définir socialement (famille, profession), que cette définition d'elle-même risquait de mutiler quelque chose. Je me rappelle de femmes que je n'ai jamais connues que par leur prénom. Chacune d'entre nous se retrouvait dans une nomination minimale qui la posait en tant que sujet individuel. Cela rejoint à la fois la pratique de la clandestinité, du secret, très important dans le Mouvement, important symboliquement - une pratique de l'exclusion de l'autre masculin. Création d'une sorte de communauté prénominale qui était une transgression lyrique, poétique... ne se connaître que comme cela »¹²⁵

On déduit ainsi, que les noms fictifs accréditent la fiction, la rend vraisemblable, lui confère systématiquement un ancrage socio-historique, une cohérence textuelle. Il paraît donc évident que les prénoms donnés aux personnages sont des prénoms arabes, à l'exception de quelques figures représentant l'étranger. Ce qui est spécifique aux prénoms arabes c'est la présence d'un sens. Celui-ci peut être immédiat, se référant à un vocable courant, tel un adjectif, un participe, un nom verbal, un substantif désignant une fleur, un animal. Il peut aussi être très vague, rappelant une racine connue mais avec une forme peu commune. L'univers est consubstantiel à la femme, et les prénoms dont elles sont dotées sont chargés de sens.

- Khadîdja, la figure héroïque de *La Chrysalide* dont le prénom est rattaché à un personnage historique illustre dans l'histoire de l'Islam, celui de l'épouse du prophète Mohamed (S.S.L), c'est la première de ses épouses, comme l'est notre héroïne pour son mari Mokrane, elle est de surcroît sa préférée. Le prénom dérive de l'arabe « El Khudj » signifiant l'enfant prématuré mais qui survit. La signification étymologique du prénom semble être sur la même longueur d'onde avec le caractère anticipatif de l'héroïne subversive et révolutionnaire contre un ordre injustement établi à l'encontre des droits élémentaires de la femme. Les valeurs transcendantes de son époque ne semblent pas la satisfaire, elle tente énergiquement de se perpétuer à travers Faïza, qui fut l'incarnation de ses aspirations les plus refoulées. Khadîdja demeure l'emblème de la force de caractère redoutable, de la beauté physique enivrante, et de la subversion significative.

¹²⁵ - Entretien à la chaîne III avec Farid Mammeri, cité par CH. Achour in Diwan d'inquiétude et d'espoir, la littérature féminine algérienne de langue française. Alger, Edition. ENAG, 1999, p.180.

- Faïza, le second personnage adjuvant dans la diégèse, faisant alliance avec Khadîdja et formant, ainsi des héroïnes collectives partageant les mêmes valeurs de l'émancipation de la femme. Son prénom provient de l'arabe et qui signifie, la victorieuse, celle qui triomphe après une lutte vaillante et périlleuse, elle récupère quelques droits accaparés par la gent masculine et œuvre pour un avenir meilleur. Elle impose grâce à un parcours déterminé, respect et admiration par son entourage et les habitants de son village. Faïza, grande admiratrice des livres, héritière du virus de son frère, celui de la science et du savoir. Comme personnage actant, elle a décidé de prendre son destin en main, refusant de pourrir sur les branches de l'ignorance comme un arbre délaissé.
- Akila, la troisième épouse de Mokrane, comme son prénom l'indique, il s'agit d'une femme sage et réservée. Akila est le prototype de l'épouse docile et fidèle au modèle traditionnel, sa résignation est signe de grande sagesse, ni fouguese, ni effacée, elle préfère garder les pieds sur terre et faire preuve de bon raisonnement. Son caractère reflète l'essence même de son prénom qui provient de l'arabe « aakila », intelligente, sensée et raisonnable, Akila subit les épreuves de la vie avec endurance et patience (cruauté de son oncle, mariage arrangé et remariage de Mokrane) ce qui lui vaut une généreuse récompense (soutien infaillible de Khadîdja et bienveillante affection ainsi que la naissance du rejeton mâle tant attendu).
- Malika provient de l'arabe « El Malika », la douée, la reine, il est inspiré du verbe arabe « Malaka » qui signifie « posséder », un personnage qui possède beaucoup de grâce, elle est agile et débordante d'énergie, elle se contente de douces et innocentes rêveries (mariage avec pétards, des chansons, de jolies gandouras en velours brodées d'or, et bien sûr d'un mari et d'enfants à choyer). Or, son insouciance n'exclut pas sa lucidité et la perspicacité de son raisonnement (discours qu'elle teint en faveur des droits des femmes) qui laisse les gens subjugués par sa cohérence.
- Yamina provient de l'arabe « El Yumn » qui signifie la bénédiction, « barka » en arabe qui est antonyme de malédiction. Ce prénom sied parfaitement au personnage. Yamina qui est source de joie et de bonheur pour son entourage (son mari Mouloud et sa sœur Faïza), intelligente et épanouie arrive à tisser une forte amitié avec Faïza, sa belle sœur. Elle a une vivacité de l'esprit,

sens de l'humour et disponibilité généreuse pour les êtres aimés. (Console Mouloud dans sa détresse et soutient Faïza avec zèle et détermination)

Quant aux personnages masculins, ils varient entre opposants et adjuvants aux protagonistes dans leur quête d'émancipation.

Mokrane, nom berbère, il signifie « le grand » le vieux « ameqran ». Évidemment, il est le père de la famille, le gouverneur digne et sage. Un personnage qui échappe par sa tendresse intérieure au spécimen du patriarce cruel et injuste (à travers sa bienveillance vis - a - vis de ses filles, sa clémence envers Faïza, et son empathie à l'égard de Khadîdja).

- Si Tajer : en arabe « Tajer » est l'équivalent de commerçant, Si Tajer était ainsi dans les affaires matrimoniales, c'est un « pourvoyeur d'épouses », il considère ses propositions pour les mariages comme marché conclu. (Il propose sa nièce Akila pour Mokrane). Un notable adroit d'un charme calculateur impérieux.
- Mouloud : l'étymologie du prénom désigne « enfanté, nouveau, né », et ça correspond dans la tradition islamique à « al-mawlid », la naissance du prophète Mohamed (S.S.L), le prophète de l'Islam dont la venue au monde est un événement sublime, d'une importance incommensurable, il a changé le visage du monde. Pour Khadîdja Mouloud était sa lumière, son espoir et le rêve longtemps escompté. Mouloud se distingue de par son physique et son caractère, un passionné de lecture et savoir projetant, en parallèle, l'avènement d'une nouvelle ère pour l'Algérie (mouvement politique algérien PPA qui va préparer le terrain pour le FLN).
- Karim : ce prénom dérive de l'étymon arabe « Karim » se traduisant par « bien né », « noble » ou « généreux » Karim dispose d'un certain magnétisme et parvient à charmer les autres (son oncle Mokrane), par sa modestie et sa gaieté. Les études en ville ne semblaient pas avoir changé Karim qui représente le prototype du garçon serviable et fidèle aux siens, son ultime aspiration et de transmettre les connaissances acquises en ville aux enfants de son village natale « *Oui, en vérité voilà un garçon sage, un vrai fils de nos aïeux...* » (Chrys p.114)
- Kamel est un prénom d'origine arabe qui signifie « perfection », « totalité » ou « plénitude ». Dans la diégèse Kamel est l'ami de Mouloud, et le mari de Malika (Le prince charmant dont elle rêvait). Son honnêteté foncière et son sens du travail ont été derrière son élection à la tête de la mairie. Son sens de la responsabilité et ses talents politiques ont fait de lui la figure de proue de son village

« Kamel ne ratait pas une occasion pour remplir son devoir de militant et de commissaire politique vigilant. Il parla avec ferveur des fils du pays ... » (Chrys, p.192)

- Adil, symbolise la réhabilitation de la justice divine, le signe de la fin du combat national et la victoire tant pour Khadîdja que pour l'Algérie. Son nom signifie, le juste, l'équitable et son arrivée, en 1961 annonce l'établissement de la justice. Adil déploie l'euphorie et l'extase par sa venue et ramène avec lui la quiétude et l'équilibre.

« Adil ! Le juste ! Car il présente pour nous la justice d'Allah, récompensant notre patience et aussi parce qu'il est né dans une période préluant à la véritable justice sur notre terre ! » (Chrys p. 102).

- Fayçal : L'amour unique de Faïza et le père de son fils. Ce prénom tire ses origines étymologiques de l'arabe « El tafcil » ou le « clivage » entre le bien et le mal. Il est « celui qui décide », « le juge » ou l'arbitre. Fayçal était la coqueluche des filles, et le gendre rêvé des mères par ses qualités physiques, éthiques et sa situation économique « *La beauté des traits de cet homme l'étonnait à chaque fois : le nez bien ciselé, le dessin ferme de la bouche et du menton, les cheveux châtain indisciplinés et ses yeux clairs au regard ingénu* » (Chrys, p .180)

La présence de ce personnage est décisive dans la réconciliation entre l'intransigeance et l'indulgence au sein de la famille de Mokrane (Le scandale de l'enfant illégitime de Fayçal et Faïza dans le milieu traditionnel et l'indulgence de son père, en outre du soutien infailible de son frère)

II-1-1-2- Les personnages: noms et portraits dans « Nuit d'encre pour Farah ».

Les noms que Malika Madi attribuent à ses personnages ne sont pas dépourvus de signification, ils connotent simultanément et contradictoirement la « vérité » de la fiction. « *Le nom propres comme tous les éléments du livre remplit un double usage : sur l'un de ses faces il signifie la fiction, sur l'autre il signifie la vérité de la fiction* »¹²⁶

La majorité des noms dans ce récit sont d'origine arabo-berbère, cela s'explique par l'origine même de son auteure vivant à l'étranger. Nous étudierons les noms dont les rôles sont décisifs dans la diégèse. En l'occurrence les noms se définissent comme

¹²⁶ - GRIVEL, Charles, *Production de l'intérêt romanesque*, Paris/ La Haye ; Edition, Mouton, 1973.p.135.

un « *indicateur d'individualité* »¹²⁷.

- Farah l'héroïne, donne son prénom au roman, il provient de l'arabe et signifie « joie, gaieté » Farah est une fille sage est anodine, passionnée de lecture, sa joie connaissait sa plénitude dans les univers fictifs des auteurs classiques, qui représentaient à ses yeux le pont infaillible pour un avenir radieux. « *Farah, petite sœur si forte et si équilibrée, calme et si bizarrement heureuse* » (NEF p36)

« *Les écrits de Balzac ou de Flaubert me faisaient indubitablement pleurer de joie et l'idée quelques mois seulement me séparaient de la fac (...) me rendait la vie infiniment et agréable* » (NEF p.37)

Les récits fictifs emportaient Farah dans un monde féérique et lui procuraient joie et euphorie extrême, alors que l'injustice qui lui a été infligée en réalité a éteint cette lumière qui émane de son cœur. Farah perd sa joie et désormais son prénom devient synonyme de tristesse et rancune, le destin cruel la mutile et l'altère. Un prénom qui trahit son sens et annonce la dualité Joie/Tristesse.

- Latifa : la sœur aînée de Farah, sa source d'attirance et de répugnance. Etymologiquement ce prénom provient de l'arabe et signifie la « délicate », « la bienveillante ». Physiquement Latifa était d'une beauté éclatante, d'un charme exceptionnel « *Belle, Latifa l'était, infiniment. Brune comme le sont les sahariennes de Ghardaïa malgré nos origines Kabyles (...) Beauté charme et autre chose, quelque chose qui lui était propre, qui restait indéfinissable* » (NEF, p 15). Latifa est quelqu'un de méthodique et étonnamment réaliste, en somme elle était le rêve de Farah, et pourtant elle fut la source de sa détresse insurmontable, sa fugue a métamorphosé le destin de Farah et la réduite en une femme dépourvue de toute joie de vivre.

- Lila est un prénom féminin d'origine arabe et qui signifie l'ivresse, le début de l'extase. Lila la deuxième sœur de Farah trouvait son extase sur le guidon d'une moto d'un beau frimeur. Elle représente un personnage égoïste et prêt aux aventures, elle n'a rien de spécial, pourtant, ses prétendants sont nombreux.

« *Elle n'était ni jolie ni moche, mais elle avait ce quelque chose de Kabyle qui la rendait irrésistible auprès des garçons en manque d'exotisme* » (NEF. p18). Lila est le prototype de la fille révoltée, elle demeure dans une ivresse symbolique, refusant de prendre conscience de sa réalité de fille d'immigré. Elle clame liberté, indépendance et émancipation.

¹²⁷ - JOUVE, Vincent , *L'Effet. Personnage dans le roman*, Paris, Edition PUF, 1992.p.111.

Dans la diégèse, les parents sont dépourvus de prénoms, ils sont plutôt désignés par un substantif qui signifie explicitement la relation familiale de chacun avec la narratrice (père, mère). Du point de vue quantitatif, les parents de Farah occupent une place très importante dans la trame du roman, ils représentent fatalement la tournure décisive dans la vie de cette dernière et dans l'intrigue du récit.

La mère de Farah d'origine Kabyle, immigrée en Belgique, portant avec elle toute une tradition, dont elle se réclame la garante, son intransigeance avec ses filles lui a valu désobéissance et révolte. Le fossé culturel et systématiquement sentimental entre les deux générations était profond et c'est Farah qui a assumé, injustement, les torts de ces femmes.

Le père, même après des années d'immigration garde toujours le caractère autoritaire et sévère, fidèle à l'image du chef de famille algérien patriarcal. C'est le personnage présent - absent qui sert d'épouvantail pour ses filles.

La mère jouait le rôle d'élévatrice, conservatrice des traditions algériennes et le père correcteur occasionnel « (...) *il ne donnera jamais d'importance à son rôle de père. Il laissa à ma mère le soin de nous élever comme si elle fût seule. Le peu de temps qui lui restait après son travail à pauses, il le consacrait à son fils. (Nous les filles, nous n'avions droit à rien, sauf peut être la promesse d'une correction dès qu'il rentrait du boulot)* » (NEF p. 97.)

Roland, le professeur de français, son nom vient du nom de personne germanique « Hordaland », composé de hord qui signifie « gloire » et de land qui signifie « territoire ». Il est la personne avec laquelle Farah triomphe, sa seule victoire. Physiquement, Monsieur Roland n'avait rien de spécial, mais son charme et son amour pour la littérature avaient une transcendance inouïe sur Farah. « *Il y avait entre Alain Roland et moi un sentiment très fort, un grand respect et une admiration mutuelle. La confiance qu'il me portait me flattait* » (NEF p.26). La séance de Roland, était par excellence le lieu d'épanouissement de Farah, son admiration pour lui se transforme en amour secret et une complicité inébranlable se tisse entre les deux. « *Garder sur moi ce halo de lumière que pouvait être son regard le plus longtemps possible, voilà au fond le seul plaisir charnel auquel je pouvais me prévaloir à l'aube de mes dix – huit ans* » (NEF p 31)

- Willy, dans la fiction, est le compagnon de Lila, inspiré des termes germanique « Will » et « helm », son nom équivaut à « William » en anglais qui signifie « volonté » et « casque » il est le protecteur résolu. La signification de son nom sied parfaitement à son trait de caractère qui fait qu'il soit le défenseur zélé de Lila, en dépit de tous ses défauts. Il la défend, dans une discussion avec Farah, en pensant que « *Lila est une fille formidable et si tu prenais le temps de relever le nez de tes bouquins, tu l'aurais remarqué. Elle a besoin qu'on la soutienne* » (NEF p. 61.)

Physiquement, Willy est une beauté troublante, qui pour une fois laisse Farah fantasmer

« Ses pupilles d'une couleur indéfinissable étaient d'une profondeur étourdissante. Elles étaient, de plus, mises en valeur par des sourcils plus foncés qui venaient, dans une incroyable régularité se rejoindre sur la glabelle. Ses joues et ses lèvres étaient rouges, mais cela, je l'avais d'ores et déjà attribué au rhum coca qu'il tenait dans les mains » (NEF p. 46.)

- Hassan, le mari non choisi de Farah, son prénom est purement arabe il signifie « beau », « bon », « viril », « fort ou bienfaiteur », il est généralement attribué en référence à Al-Hassan ibn Ali, le premier petit fils de Mohamed (le prophète de l'Islam S.S.L). Dans la diégèse Hassan est le prototype de l'homme résolument calme, sérieux, bienveillant vis-à-vis de Farah, Hassan, un être compatissant et démesurément attaché à Farah, nonobstant son caractère versatile et son tempérament colérique. Il incarne la bonté naturelle, et semble atténuer l'amertume inguérissable de sa compagne. « *J'avais un mari extraordinaire, doux et attentif. Pendant sept ans, il n'a cessé de l'être malgré mon impossibilité de lui donner un enfant. J'étais pourtant très mal : dépressive, instable sur tous les plans* » (NEF p 126)

- Saïda, la belle mère de Farah, son prénom est synonyme de « heureuse », « joyeuse ». Saïda est une personne pieuse, qui traite affectueusement Farah, elle annihile l'image de la belle mère cruelle et jalouse, ne reprochant jamais à sa bru son infécondité. « *Saïda n'était pas très contraignante, elle remettait toujours tout entre les mains de Dieu. Nos relations étaient parfaites* » (NEF p .126). Saïda veuve à dix-sept ans trouve son bonheur dans l'éducation de son unique rejeton et désormais dans l'attente de sa progéniture.

- Rami, le demi-frère de Farah, doit son prénom à l'onomastique arabe signifiant « qui lance », « tireur », souffrant de l'indifférence de sa marâtre, Rami trouve sa délivrance dans l'Islam qu'il épouse sincèrement. L'expression qu'il répète à Farah pour relativiser sa douleur, après la fugue de ses sœurs, et qui avait l'effet d'une flèche est « un examen ça se repasse » (NEF p .106).

II.2. Inscription du social dans les romans

Il sera question, dans ce qui suit, de l'inscription du social dans les deux romans. L'occasion de mettre en exergue ce qui apparaît dans l'écriture des deux romancières comme une tentative de présentation du vécu- réel, dont le dessein est de faire une chronique sociale, de témoigner et de “mettre à nu” des situations aberrantes. Nous nous contenterons d'examiner quelques-uns des aspects sociaux et culturels les plus saillants qui régissent la production romanesque de ces créatrices, souscrivant au préalable, aux propos de Claude Duchet qui pense qu' :

« Il n'est point de fiction qui nait de compte à rendre au réel; pas de roman qui ne renvoie à son dehors, ou lui inscrit. Le social est une forme du réel, plus ou moins prégnante selon la nature des rapports sociaux vécus, et la société est une des modalités du social »¹²⁸.

Décidément, notre analyse consistera à montrer que la saisie du réel est au cœur des préoccupations des romancières, ce qui revient à dire que l'entreprise romanesque apparaît comme une manifestation de critique et de contestation. Malika Madi et Aïcha Lemsine entendent donc saisir ce qui les entoure comme particularité englobant le tout et présenter par le biais de l'écriture des actions qui sont l'expression dialectique de la société qui les a produites. Notre objectif n'est pas de vérifier l'adéquation entre la réalité et les représentations romanesques de la condition des femmes, mais plutôt de déterminer les discours sociaux sur cette condition. La lecture de la condition des femmes dans les sociétés des romans étudiés, selon les discours dominants, sera orientée par les rapports que les personnages principaux féminins, entretiennent avec la famille, la religion et la société.

Dans cette perspective, nous jugeons que la sociocritique demeure l'approche la plus appropriée pour mettre en exergue la société du texte, surtout que les deux textes de notre corpus représentent le projet de reconstitution de la réalité aussi fidèlement

¹²⁸ - DUCHET, Claude “Réflexions sur les rapports du roman et de la société.” Roman et société. Colloque 6 novembre 1971, Paris, Edition Armand Colin, 1973, p. 64.

que possible. Cette approche permettrait de débusquer les discours sur les problèmes de société qu'il transpose en son sein pour faire apparaître les noyaux identitaires - social, culturel, groupal- qui mettent en scène les différents systèmes culturels.

Cette démarche vise, entre autres, à répondre à une question centrale celle de savoir si les écrivaines se servent des discours identitaires pour renforcer le système social ou pour mettre en cause sa cohérence.

II.2.1. La sociocritique: un choix délibéré

Dans un effort de retour chronologique succinct, en vue de cerner l'évolution de cette méthode, nous rencontrons en premier lieu le nom de George Lukacs dont la contribution dans les champs de la critique sociohistorique est inéluctable. Son ouvrage *La théorie du roman* fut une phase cruciale dans la critique littéraire, il constitue une « tentative pour réunir la philosophie de l'histoire de Hegel à la "révolution de l'esprit" de Dostoïevski »¹²⁹ et de surcroît une synthèse de ce qui caractérise, essentiellement le roman. Lukacs préconise que les œuvres littéraires doivent tenir compte des bouleversements révolutionnaires de la société et fournir une cohérence du réel, saisi dans tous ses aspects, fussent-ils conflictuels. Sa théorie du reflet social a incontestablement élargi le champ de la critique moderne, nonobstant, le caractère abstrait de son langage. Le va et vient incessant, la réciprocité flagrante, la complicité inextricable entre la Littérature et la Société, telles sont les préoccupations que Lukas a cristallisé pour la mise en œuvre d'un approche socio-historique.

Dans la même ligne se manifeste un sociologue autrichien nommé Lucien Goldmann dont les travaux vont fortement influencer l'histoire de la sociocritique. Dans sa démarche scientifique il part de la société pour atteindre une meilleure compréhension de la littérature et stipule que l'œuvre littéraire est le champ propice servant à appuyer des analyses sociales, ainsi, il pensa toute réalité dans le cadre d'un matérialisme dialectique¹³⁰. A propos de sa conception de la littérature, il souligne que :

« Notre hypothèse est que le fait esthétique consiste en deux paliers d'équation nécessaire : a)- Celle entre la vision du monde comme réalité vécue et l'univers créé par l'écrivain. b)- Celle entre cet univers et le genre littéraire, le style, la syntaxe, les images, bref les moyens proprement littéraires qu'a employés l'écrivain pour s'exprimer. Or si l'hypothèse est

¹²⁹ - LUCKAS, Georges , *La théorie du roman*, Paris, Editions Denoël, 1968.p.196.

¹³⁰ - GOLDMAN, Lucien. Un article du dictionnaire Encarta, MicroSoft (R) Etudes 2007 [DVD]

justes, toutes les œuvres littéraires sont cohérentes et expérimentent une vision du monde. »¹³¹

Dans cette optique, la « vision du monde » apparaît décisive dans la structure du texte littéraire. C'est justement ce concept qui sert à joindre la forme esthétique et la forme sociale. En d'autres termes, l'inscription « hors-texte » dans le texte pour créer une vision du monde.

Goldmann postule que le rapport entre le texte littéraire et le contexte socio-historique ne peut échapper aux catégories mentales qui ont façonné la conscience d'un groupe social auquel l'auteur appartient. Il perçoit le roman comme « *la transposition sur le plan littéraire de la vie quotidienne dans la société individualiste née de la production pour le marché* »¹³²

Les apports indéniables de Goldmann, ne lui ont pas épargné des critiques quant à la négligence de l'esthétique littéraire et tout l'univers inhérent, ainsi qu'au mutisme qui a touché un élément indéniable, voire le créateur de l'œuvre, son écrivain.

Vers les années soixante, la notion de sociocritique connaît un essor intellectuel incommensurable, grâce aux interventions pertinentes de Claude Duchet, il retourne à la notion de texte et précise ce qui suit

«Le social se déploie dans le texte, y est inscrit et ce, que le texte soit un roman réaliste ou un texte avant gardiste. Cette inscription du social dans le texte prend des formes diverses, contradictoires, ambivalentes et c'est sur ce point que la sociocritique innove en apportant des propositions théoriques et méthodologiques sur la façon dont le social vient au texte. Sociabilité du texte [...] en ce sens que le texte produit un sens nouveau, transforme le sens qu'il croit simplement inscrire, déplace le régime de sens, produit du nouveau à l'insu même de son auteur, tout le non-dit, l'impensé, l'informulé, le refoulé entraînent des dérapages, des ratés, des disjonctions, des contradictions, des blancs à partir desquels un sens nouveau émerge [...]. Ces trois éléments : le roman comme forme clé de la constitution de l'imaginaire social, comme lieu spécifique d'inscription du social et comme production d'un sens nouveau, ont été à la base du questionnement sociocritique à la fin des années soixante »¹³³

L'univers textuel, dont le noyau est le texte, fut la ligne de mire de Duchet, il constitue le reproducteur des discours sociaux lui permettant de circuler à l'intérieur même du texte. Leur lecture exige la prise en compte d'un ensemble de variables afin

¹³¹ GOLDMAN, Lucien. Cité par Jérôme Didier, *La critique littéraire*, Paris, Edition Dunod, 1997.p.66.

¹³² - GOLDMAN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Edition Gallimard, 1964.p.24.

¹³³ - DUCHET, Claude, par Robin , Régine ; « *Le sociogramme en question Le dehors et le dedans du texte* » in « *discours social* », VOL.5, N° 1 – 2, 1993.

d'interroger intérieurement l'objet- texte.

« [...] les trajets de la signifiante, les variations paradigmatiques, les réseaux associatifs, les oppositions de fonctions, les champs de dispersion sémique, le jeu des codes, la modulation des thèmes et leur actualisation en motifs ou leur disposition en figures, l'articulation du récit et du discours, les tensions du signifié, les contradictions entre les niveaux du texte, entre le désigné et le signe, entre les idéologies préexistantes et produites les distorsions provoquées par l'intrusion d'éléments allogènes [...] »¹³⁴.

En mettant en avant la socialité du texte, Duchet entendait appréhender celle-ci, non pas aux alentours de l'écrit, dans ce qu'il est souvent convenu d'appeler le contexte, mais dans la matérialité même du discours. Il la définit comme suit :

« Ce par quoi le roman s'affirme lui-même comme société, et produit en lui-même ses conditions de lisibilité sociale : modes et rapports de production, différenciation et relations hiérarchiques entre les personnages, institution et structure du pouvoir, êtres, positions et rapports de classes, normes de conduites, valeurs explicites et implicites, idéologiques, cohésion des groupes sociaux, intégration des individus, phénomènes de déviance ou d'anomie, mobilité sociale, niveaux de vie, condition d'habitat, moyens de diffusion, opinion publique, mode, rituel et coutumes, et bien sûr manières de table »¹³⁵

La sociocritique n'a pas cessé son élan théorique, et l'intérêt que les spécialistes lui ont porté constitue un prolongement de cette perspective sous diverses formes, celle de la critique génétique de Mitterrand, ainsi que d'autres imminents collaborateurs qui se sont orientés vers les sciences du langage pour lui emprunter des instruments d'analyse. Mitterrand exploite les notions mises en place par Benveniste pour explorer la socialité de l'œuvre.

II.2.2. Discours sociaux dans « La Chrysalide »

La Chrysalide se réfère à des pratiques sociales qui servent justement de modèles et de référents. Il s'agit de la représentation diégétique des pratiques sociales d'une collectivité humaine, c'est ce qui rend le texte plus explicite. Par l'entremise de la narratrice, la société du roman s'exprime sur son propre sujet et c'est ce regard rétrospectif que Duchet a proposé de nommer *discours social* qui colporte dans sa mouvance des dogmes, des connaissances ou des modes de penser. Ainsi, l'analyse du

¹³⁴ - Duchet, Claude. « Pour une sociocritique ou variation sur un incipit » *Littérature*, N°1, février 1971.p.10.

¹³⁵ - Duchet, Claude. « Une écriture de la sociabilité », *Poétique*, N°16, Paris, Edition du Seuil, 1973, p.449.

discours sur la société permet d'identifier certains points d'intérêt communs qui reflètent les préoccupations morales et sociales de l'individu algérien de l'époque.

Le discours social devient ici une construction intellectuelle couronnée d'une dimension historique censée refléter pour ainsi dire la prise de conscience des réalités sociales chez l'écrivaine.

II.2.2.1. Phallocratie et doxa sociale

Ce roman comporte en lui toute une dimension de l'identité, de la culture et la personnalité de l'algérien de l'époque coloniale et postcoloniale. Lemsine a choisi donc une réalité qui se perçoit à travers sa société, son temps, sa culture d'où la connaissance du contexte historique et socioculturel de l'œuvre en facilite beaucoup sa compréhension. Par ailleurs l'on remarque que « *L'œuvre littéraire est une forme de résistance aux dysfonctionnements, aux iniquités, aux carences sociales* »¹³⁶

Ces propos expliquent la fonction essentiellement militante de l'écriture, en particulier chez les écrivaines maghrébines qui s'emparent de la plume pour écrire la femme, prendre sa défense et peindre sa souffrance. C'est ainsi que l'acte d'écrire chez la femme maghrébine s'est vu lier à celui de la revendication féministe.

Ainsi, *la Chrysalide* se présente comme un terrain de la mise en question de la réalité sociale, religieuse, politique sexuelle et familiale. Un véritable travail de critique adressé à la doxa sociale, au sujet de la femme et de son émancipation.

Cette notion de *doxa* est définie par Bourdieu comme « *l'ensemble des croyances ou des pratiques sociales qui sont considérées comme normales, comme allant de soi, ne devant pas faire l'objet de remise en question* »¹³⁷.

Ce récit porte les traces indélébiles d'un combat quotidien pour la valorisation de la femme, un combat qui coïncide avec celui de l'Algérie pour décrocher son indépendance. Libération de l'Algérie du joug colonial et la libération de la femme des chaînes de la société phallocrate. Le marquage social du statut féminin et la hiérarchie sexuelle sont traités dans une optique dénonciatrice d'un système phallocentrique qui spolie le corps féminin, établit une hiérarchie fondée sur la suprématie inconditionnelle de la toute puissance masculine.

¹³⁶ - BOUZAR, Wadi, *Roman et Connaissance sociale*, Alger, Edition O.P.U, 2006, p.133.

¹³⁷ - BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Edition du Seuil, 2002, p.7.

En fait, la phallocratie est un phénomène universel et même une réalité surprenante dans les sociétés matrilineaires. L'idéologie de la supériorité masculine remonte à l'antiquité, d'ailleurs, Aristote considérait la femme comme une « *Ebauche, une production incomplète, vicieuse...* »¹³⁸

Ainsi, dans *L'Enfant du sable*, Tahar Ben Jelloun avance

« *J'ai un comportement d'homme, ou plus exactement on m'a appris à agir et à penser comme un être naturellement supérieur à la femme. Tout me le permettait : la religion, le texte coranique, la société, la tradition, la famille, le pays Et moi même Je suis un homme d'ordre et que, si la femme chez nous est inférieure à l'homme, ce n'est que dieu qui l'a voulu ou que le prophète l'a décidé, mais parce qu'elle accepte ce sort, alors subissez et vivez dans le silence !* »¹³⁹

Dans la culture arabo-musulmane, au nom du père se construit la norme sociale, mais en tant que ce père transcende le fait comme toute contingent de la détermination biologique pour aller bien au-delà, vers le sens et la signification métaphysique de la destinée de l'homme dans le monde, il est considéré comme l'organe sociale de médiation de la loi divine d'ou il tire sa pleine légitimation.

La littérature psychanalytique, a eu raison de parler du primat du phallus pour signifier à l'intérieur des sociétés traditionnelles le processus inconscients qui fonde la prééminence sociale de l'homme sur la femme, faisant de cette dernière un réceptacle à la toute puissance phallique de l'homme. La possession du phallus semble accorder un pouvoir unique à l'homme, comme s'il lui conférait *l'existence même*¹⁴⁰

La Chrysalide met en scène la position subalterne de la femme dans une société phallocrate

« *la femme n'avait pas le droit d'outrepasser certaines règles (...)A cause de son sexe qui faisait qu'on l'abordait comme une moins que rien si elle se promenait seule dans les rues (....) Elle n'avait pas le droit de penser, de crier, de se défendre quand on la bafouait (....) Elle n'était qu'un vagin voué à la seule activité procréatrice* » (*Chrys* .41)

Ainsi, tout comportement d'hommes qui déroge à la norme de la prééminence du masculin n'est pas accepté et perçu d'un mauvais œil. En effet, le caractère calme de Mouloud, l'unique fils de Khadîdja, et sa passion pour les livres étaient considérés comme des traits inadmissibles pour un garçon

¹³⁸ - EIGUER, Alberto, *L'éveil de la conscience féminine*, Paris, Edition Bayard, 2002, p .21.

¹³⁹ - BENJELOUN, Tahar . *L'enfant de sable*. Paris, Edition Club France Loisirs. 1998.

¹⁴⁰ - CORNATON, Michel, *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, Edition L'Harmattan, 1990, p.14.

« Mokrane, sentait son dépit s'accroître en constatant l'évolution de son fils à mesure qu'il grandissait. Il était trop calme pour son âge, trop fin, trop beau aussi, comme une fille avec ses cheveux étonnamment noirs et bouclés, ses grands yeux verts craintifs. Son fils n'aimait que les livres d'images que sa mère lui faisait acheter en ville par Fatima. Oui Mokrane était déçu » (Chrys p.252)

Pour Mokrane, les attitudes de Mouloud ne rimaient pas avec les canons de son milieu, ses centres d'intérêts n'étaient pas de crier haut et fort sa virilité, ni d'arborer sa supériorité sur ses sœurs et sur la gente féminine qui l'entoure, car dans la société traditionnelle, la domination du père est systématiquement substituée par ses rejetons mâles

« Inévitablement, nous considérons la société comme un lieu de conspiration qui engloutit le frère que beaucoup d'entre nous ont des raisons de respecter dans la vie privée, et qui impose à sa place un mâle monstrueux, à la voix tonitruante, au poing dur qui, d'une façon puérile, inscrit dans le sol des signes à la craie, ces lignes de démarcation mystique entre les quelles sont fixées, rigides, séparés, artificiels, les êtres humains. Ces lieux où, paré d'or et de pourpre, décoré de plumes comme un sauvage, il poursuit ses rites mystiques et jouit des plaisirs suspects du pouvoir et de la domination, tandis que nous, « ses » femmes, nous sommes enfermés dans la maison de famille sans qu'il nous soit permis de participer à aucune des nombreuses sociétés dont est composée une société »¹⁴¹

D'ailleurs le triomphe même de l'Être masculin se fait sentir dès le premier jour de sa naissance, et cela par rapport à la venue au monde de la fille qui est vécu comme un désastre

« L'arrivée d'une fille, en Algérie, se fait dans le silence. L'accoucheuse constate le sexe de la fille par des assimilations peu flatteuses : c'est un "navet" à Tlemcen, ou une "citrouille" à Constantine, un "cloporte" à Saïda. Pour les femmes présentes, c'est la consternation [...]. Quant au père qui n'a pas entendu les youyous saluant la naissance attendue d'un garçon, il va le plus souvent se consoler au café »¹⁴²

L'homme reste le maître incontesté, pourvoyeur des biens et défenseur de l'honneur. Aïcha Lemsine décrit une société où la femme se trouve confinée dans les travaux domestiques de subsistance qui vont de la mouture de grains jusqu'à l'apprêtement des plats, et aussi l'accomplissement d'un véritable artisanat familial

¹⁴¹ - WOOLF, Virginia, *Trois guinées*, traduit par Viviane Forrester, Paris, Editons des femmes, 1977, p. 200.

¹⁴² - LACOSTE, Dujardin C, *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, Edition La Découverte, 1985. p.57.

(tissage de vêtements de laine, de tapis, etc.) « *Chaque matin avant le chant du coq, elle se levait pour préparer la galette chaude, mettre le café à bouillir, balayer la cour pour le réveil de toute la maisonnée (...) Khadîdja s'affairait. Accomplissant les travaux les plus ingrats* » (Chrys .p 16)

Les travaux domestiques deviennent. En l'occurrence, l'occasion d'ouvrages artistiques « *Aïcha a déjà préparé la trame qui accueillera ses doigts de fée pour réaliser ses tableaux de couvertures vives, de burnous immaculés et doux ou les tapis chantants de mille voix de femmes* » (Chrys .p 110.)

L'homme reste particulièrement jaloux de son honneur et de l'intimité de sa famille, ainsi, la femme se trouve isolée de l'extérieur par les coutumes et les murs colmatés. « *Car les filles ou épouses de familles connues du village ne sortaient jamais, sinon pour aller au bain maure ou à des commémorations, accompagnées toujours par le mari, une vieille, ou un enfant* » (Chrys p32). Une séparation sexiste bien établie et délibérément programmée, dresse un paysage sociétal segmenté qui s'organise selon un ordre androcentrique, d'où la séparation spatiale et la dialectique de l'espace sexué qui définit le rapport masculin/féminin. L'espace féminin se présente comme un espace hermétique, un lieu d'interdits, de refoulement et d'évitement. Par contre, la mobilité physique, l'accès à l'extérieur est un attribut masculin, et comme l'avait constaté Abdelwahab Bouhdiba

« *On peut dire que dans toutes les sociétés arabo-musulmanes il n'y a pas en fait une, mais deux sociétés et d'ailleurs antagonistes : la société des hommes et la société des femmes. L'équilibre social lui-même est fondé sur ce partage des responsabilités. Il y a une société des hommes frappée au coin sérieux, elle a le monopole de la vie économique, de la propriété elle-même, du pouvoir politique, des institutions officielles juridiques, culturelles ou religieuses. La femme, se trouve confinée dans les zones " inférieures " de la vie domestique. Reine du foyer, de l'inconscient, de la nuit, elle n'apparaît jamais au grand jour. Le règne de la femme, si on le lui reconnaît, n'est qu'un règne souterrain, " Underground ". Toute la société est ainsi structurée en deux. Il y a la société des hommes et la société des femmes qui est le registre inférieur. Cela apparaît à tous les niveaux de la vie quotidienne : le voile, la polygamie, la répudiation, les grossesses multiples, les longues heures passées entre les fourneaux et jusqu'aux manières de marcher, de parler et de se taire... »¹⁴³*

¹⁴³ – BOUHDIBA, Abdelwahab, *Culture et société*, Publications de l'Université de Tunis. 1978. p181.

Ce phallocentrisme maghrébin, héritage patent de la culture arabo- islamique englobe un ensemble institutionnel et rituels et de normes, qui sèment la confusion entre le sacré et le profane, le religieux et le traditionnel. A titre d'exemple, seul le père est reconnu comme tuteur de ses enfants mineurs, cette responsabilité ne revenait à la femme qu'à la mort de son époux. La toute-puissance du père arabo-musulman ressort encore du fait que c'est souvent lui qui choisit l'époux de sa fille, qu'elle ne découvrira très souvent que le jour des noces ; et même après son mariage, la femme demeure sous l'autorité des hommes de sa famille à savoir : le père, l'oncle, le frère. Cependant, ce qui est remarquable dans la société du texte ; c'est le fait d'attribuer, ipso facto, toutes les injustices infligées à la femme, à la seule hégémonie religieuse, chose contestée et révisée par les différents spécialistes.

Pierre Bourdieu dans *Sociologie de l'Algérie* explicite d'un point de vue sociologique les usages et applications diverses, voire contradictoires des dogmes de l'Islam

*« Inversement, ce ne sont pas les conduites les plus formellement prescrites qui sont les plus rigoureusement pratiquées. Rares sont, par exemples, les musulmans algériens qui font les cinq prières quotidiennes, surtout dans le milieu urbain, cependant que des prescriptions secondaires du point de vue du dogme (tabous alimentaires, circoncision, voile, etc.) sont scrupuleusement observées et jouent un rôle important dans la vie de la communauté religieuse »*¹⁴⁴

Dans cette optique, Aïcha Lemsine traite la polygamie comme d'un problème sociologique faisant l'étalage de ses conséquences dévastatrices surtout sur l'équilibre psychologique et affectueux de la première épouse mais surtout à cause de l'atteinte à ses droits moraux. Cela nous pousse à nous interroger sur le discours religieux de l'époque et sur la vie de couple « *Les vieux érudits de la djemââ, riche des préceptes du coran, ne manquaient pas de tancer sévèrement les ignorants pour leurs blasphèmes ... Pourquoi attacher la fatalité aux actes des humains ? Tout n'était-il pas écrit d'avance sur le front ?* » (Chrys p .20)

Cela confirme l'usage sournois et mal sain, que font les hommes de la religion pour satisfaire leur besoin et ligoter la femme par des règles de leur imagination, et qui laisse penser que l'Islam a engendré l'une des civilisations les plus misogynes, alors qu'ils n'ont pas le Coran comme référence mais plutôt l'idéologie d'une doxa sociale.

¹⁴⁴ - BOURDIEU, Pierre, *Sociologie de l'Algérie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, p.98.

Sur l'ignorance des textes religieux et l'usage déformant et erroné qu'en font les hommes Pierre Bourdieu avance :

« La grande majorité des Musulmans d'Algérie n'a pas accès aux textes religieux et ne connaît souvent le message de Mohammed qu'à travers des traditions orales qui le déforment et le caricaturent ; elle ne possède que des bribes de la loi musulmane, souvent réinterprétées et entremêlées de croyances populaires »¹⁴⁵

Pourtant, l'Islam se profile comme une incontestable révolution produisant un renversement prodigieux de la représentation négative et péjorative de la femme ; un annihilationnisme catégorique des pratiques inéquitables ; en l'occurrence ; la polygamie qui est une coutume préislamique qui n'avait aucune limite légale. L'Islam lui apporte des restrictions et définit des conditions strictes de respect et de justice.

Dans le coran, la polygamie est liée directement par une construction grammaticale à un problème social comme celui des orphelins et des orphelines.

« Si vous craignez d'être injustes envers les orphelins, alors épousez les femmes selon vos convenances, deux, trois ou quatre. Mais si vous craignez d'être injustes envers elles, alors n'en épousez qu'une seule » (Sourate 4- verset 3)

Les circonstances de la polygamie sont bien claires et les conditions aussi, cependant, il faut avouer la réalité paradoxale qui s'exprime le plus souvent par un décalage entre le texte coranique et le comportement observable de certains musulmans, ce qui sème la confusion entre Islam et musulmans. Aïcha Lemsine met en relief l'image de l'égoïsme masculin à travers le comportement, éthiquement indécent, du personnage de Si Tahar, un ancien chef de maquis, qui, au lendemain de l'indépendance a connu une ascension professionnelle remarquable grâce à sa témérité fouguese pendant la révolution. Ce dernier avoue à Mouloud sa volonté de se remarier avec Faïza, la fille de 15 ans, l'intellectuelle au caractère redoutable, pour la simple raison que son nouveau poste requiert une femme au profil de celle-là et que la mère de ses enfants n'est pas à la hauteur de ses nouvelles fonctions *« (...) elle n'est qu'une pauvre paysanne illettrée. Mon père m'avait marié alors que je n'étais qu'un gosse de dix-sept ans ! ... je n'ai jamais eu d'attirance pour elle et j'ai le droit de refaire ma vie » (Chrys p.128.)*

¹⁴⁵ - *Idem*

Si Tahar représente, dans la diégèse, un échantillon d'hommes phalocrates, imbu de sa personne, s'attribuant le droit absolu de choisir le meilleur pour lui et de rejeter ce qui lui déplaisait, omettant le rustre et pauvre analphabète qu'il était avant la révolution et les sacrifices présentés par sa femme en l'attendant fidèlement et en veillant sur ses enfants

II.2.2.2. Superstitions et magie

La Chrysalide met en relief la multiplicité et la profondeur des adhésions à des croyances de l'ordre de la magie. Le mécanisme psychologique qui est derrière cette pratique dérive de l'angoisse devant l'avenir, et de la faiblesse face aux événements, ce qui poussent les hommes à prévoir leur destin en inventant des conjonctions déterminantes dans les étoiles, les objets, les chiffres ou autres.

Au demeurant, Aïcha Lemsine met en place des personnages qui ont valeur de témoignage sur l'état et la mise en œuvre de ces pratiques.

Après la mort du beau père de Khadîdja, cet homme bon et juste, qui était son principal rempart de protection. On faisait entendre, à la jeune femme, perfidement, qu'elle était la cause de ce deuil dans la maison. « *Une femme stérile n'apportait que le malheur dans un foyer ! (...) Elle devenait pour tous la figure de malheur !* » (*La Chrys* p.19.)

Cette attitude logiquement absurde relève de la pensée magique et de la superstition qui consiste à interpréter un événement comme étant la cause d'un autre, sans qu'il n'y ait de mécanisme plausible qui puisse expliquer le lien de cause à effet. En effet, la sorcellerie occupe une place prépondérante dans la diégèse Lemsinienne. Comme déjà signalé, l'œuvre se présente comme un document reflétant les mœurs et les pratiques rétrogrades de son époque. Effectivement, la magie et les superstitions sont décrites comme des actions obsolètes qui maintiennent la société dans l'obscurantisme absolu.

Aïcha Lemsine décrit la société algérienne telle qu'elle lui est apparue à la fin des années 60, elle se sert des personnages pour faire passer des idées « modernistes » et surtout pour dénoncer les injustices infligées à la femme, ainsi que les pratiques archaïques qui lui apporte préjudice et fin tragique. L'écrivaine fait de *la Chrysalide* une tribune pour dévoiler les turpitudes de la société et passer, subrepticement, un message qui consiste à dire que ce monde mystérieux et ténébreux n'a pas de rapport non plus avec celui de l'Islam, c'est ce que les prêches ne cessent d'élucider dans la

société du texte« *Les vieux érudits de la djemââ, riches des préceptes du Coran, ne manquaient pas de tancer sévèrement les ignorants pour leurs blasphèmes...Pourquoi attacher la fatalité aux actes des humains ? Tout n'est-il pas écrit d'avance sur le front ? Le Mektoub* » (La Chrys p.20)

En l'occurrence, le rituel de l'accouchement n'échappe pas non plus à une série de pratiques superstitieuses associées généralement à la métaphysique, au surnaturel, au magique. Il s'agit d'un comportement collectif et social. Ainsi toutes les actions accompagnant l'accouchement d'une femme qui espère, dans une société patriarcale, un rejeton masculin, relève du rituel.

*« Les rites sont toujours à considérer comme un ensemble de conduites individuelles ou collectives, ayant un support corporel (verbal, gestuel, postural), à forte charge symbolique pour les acteurs et habituellement pour leurs témoins, fondé sur une adhésion mentale, éventuellement non conscientisée. A des valeurs relatives à des choix sociaux jugés importants, et dont l'efficacité attendue ne relève pas d'une logique purement empiriques qui s'épuiserait dans l'instrumentalité technique du lien cause-effet. »*¹⁴⁶

Ces rites mis en scène par la romancière deviennent des outils romanesques importants pour l'examen de la société, car ils donnent accès aux mécanismes profonds à partir desquels la communauté algérienne fonctionne. En outre dans le milieu traditionnel raconté et décrit par Aïcha Lemsine, l'accouchement était assuré par une vieille matrone, dotée d'un pouvoir magique implacable, un personnage vénéré jouissant d'une valeur symbolique incontournable

« La vieille Garmia qui mit au monde tous les rejetons des familles « bien » du village (...) C'était aussi une faiseuse d'amulettes de tout genre. On disait qu'elle avait la baraka. Pour quelques cheveux de la personne aimée, elle assurait l'amour éternel en les additionnant de poudres et de ses bonnes paroles. Ou à l'aide d'œufs de poule pris moins d'une heure après la ponte...Ces œufs sur lesquels elle psalmodiait de mystérieuses litanies assuraient une obéissance aveugle des époux, amantes ou fils rebelles. » (La Chrys p.52)

La voix de Aïcha Lemsine crie la contestation ; la dénonciation des atrocités infligées à la femme et pratiquées sur son corps. Par la lecture de ces rites et pratiques ancestrales néfastes et dévastateurs, elle dévoile, à l'occasion, la complicité sournoise et malsaine du colonisateur dans l'ancrage et la promotion du fétichisme en Algérie

¹⁴⁶ - PIVIERE, Claude « Structure et contre structures dans les rites profanes » ;in Sergé(dir), mythes, rites et symboles dans la société contemporaine, Paris, Edition L'Harmattan, 1977, p.11

« On racontait qu'elle possédait un certificat d'accoucheuse professionnelle accordé par les autorités administratives du pays » (La Chrys p.53)

Les raisons inhérentes au silence pernicieux de l'administration française et son encouragement gratuit du maraboutisme qui cultive les superstitions, c'est de déformer le sens véritable de l'Islam d'une part, et professer la soumission au régime colonial dont il se fait le complice et l'auxiliaire d'une autre part « *Les tabous et le maraboutisme étaient encouragés avec bienveillance par l'occupant ; les fétichismes n'étaient-ils pas l'opium des peuples ?* » (La Chrys p.59).

II.2.2.3. Le pouvoir subreptice de la mère

A côté de l'opposant officiel de la femme qu'est le patriarcat qui constitue le véritable frein à l'émancipation féminine, s'en trouve un autre non moins important : la gent féminine elle-même. Certaines femmes s'ingénient à perpétuer le cercle vicieux de la domination masculine sur les consœurs en se faisant les thuriféraires d'une idéologie sociale qui s'évertue à maintenir la femme en état de soumission, tout en lui déniait tout droit à la contestation.

Ayant précédemment évoqué la place et le rôle qu'accapare le père et le sexe masculin en général dans la diégèse, ainsi que la structure de la société du texte qui n'attribue aux femmes que le rôle de gardienne des traditions et de procréatrice, il faudrait souligner pour éviter tout manichéisme que même les hommes subissaient la rigidité et l'étroitesse des traditions et des valeurs ancestrales. Ainsi, c'est, en grande partie, aux femmes que revient le choix de l'épouse, en l'occurrence la mère « *Car si marier son fils est un acte à finalité sociale indispensable à la perpétuation, à la puissance éventuelle du patrilignage et relève donc de l'autorité masculine, cela concerne aussi les femmes, la mère.* »¹⁴⁷

Dans la même optique, Souad Khoudja fait allusion au pouvoir latent de la mère dans la société d'apparence patriarcale « *Une structure hybride de l'exercice du pouvoir familial dans une famille à l'apparence patriarcale, mais dont le fonctionnement caché est aussi de type matriarcal* »¹⁴⁸

¹⁴⁷ - LACOSTE-DUJARDIN ; Camille, *Des mères contre les femmes*, Alger, Edition Bouchene ;, 1990. p.120.

¹⁴⁸ - KHODJA, Souad, « Rôle et statut de la mère dans la famille matrico_patriarcale » in *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, Paris, Editions Karthala, 1998. p.74.

La règle générale est que la relation mère-fils est privilégiée, dans la société traditionnelle, au détriment du lien conjugal, comme le rappelle Gilbert Grandguillaume

« La relation mère-fils est fortement valorisée par la culture. La mère est mise en parallèle avec l'épouse et doit lui être préférée : de nombreux proverbes le rappellent, disant que les épouses (possibles) sont innombrables, mais que la mère est unique. Cette attitude, qui minimise le lien conjugal, redoutable, dans le même sens, celle qui ridiculise l'homme qui serait amoureux de sa femme, et ferai preuve ainsi de peu de virilité »¹⁴⁹

Par contre, dans la narration, les liens du mariage entre Khadîdja et Mokrane ont échappé à la règle et ont été scellés par les deux pères rencontrés à la Mecque et unis par une sincère amitié qu'ils voulaient renforcer. Cette décision a engendré, par conséquent, un climat de suspicion et de jalousie à l'égard de Khadîdja, l'étrangère venue du sud

« N'avait-elle pas été choisie en somme par le père et non par la mère ? Car, en règle générale c'était la mère du garçon qui décidait dans le choix de celle qui serait la bru. Une femme pourvue de fils était respectée, crainte, cajolée par toutes les mères à l'affût d'un possible mari pour leur fille » (Chrys p. 17)

La belle mère de Khadîdja n'assimile pas l'idée du mariage de son fils bien aimé sans son consentement *« La belle- mère, pour la première fois de sa vie était exclue des transactions matrimoniales » (Chrys .p.17)*

Par ailleurs, ce mariage imposé aléatoirement au couple Khadîdja et Mokrane a fait leur bonheur et était considéré par Khadîdja comme une aubaine

« Khadîdja adore son mari. Elle remerciait chaque jour le ciel de lui avoir donné cette chance ? Car, avec les mariages qui se concluaient naturellement entre les parents, les intéressés n'avaient pas le droit au choix, ni de se connaître avant la mystérieuse et inquiétante nuit de noces. (...) La chance ne lui avait-elle pas donné un mari jeune et beau ? Avec ses cheveux noirs, ses yeux verts, son teint clair et sa bouche aux lèvres frémissantes sachant si bien l'embrasser et rire avec elle. » (Chrys p.15)

En milieu traditionnel, en dépit des conditions dans lesquelles elle vivait : mariage précoce, nombreuse et éreintante progéniture, interminable travaux domestico-ménagers, la femme savait que sa trajectoire sociale varierait. Elle savait qu'à son tour, elle deviendrait grand-mère respectée et vénérée mais aussi détentrice de pouvoir, Le cycle familial est essentiellement féminin, s'ouvrant sur la jeune fille

¹⁴⁹ - GILBERT, Guillaume « Les relations père-fils et père-fille au Maghreb » in *Etre femme au Maghreb et en méditerrané. Du mythe à la réalité*, Paris, Editions Karthala, 1998, pp 67-68.

effacée chez ses parents, se continuant dans l'oppression de la bru, s'humanisant dans la figure de la mère et finissant dans le triomphe de la belle-mère « *Et Mokrane avait peur ! Sa mère le harcelait pour répudier Khadîdja et se remarier une deuxième fois.* ». (*La Chrys* p. 19)

Cette scène est symbolique car elle met en avant à la fois le pouvoir occulte des femmes, et le statut d'autorité des femmes âgées, en tant que personnages opposants, rejoignant en cela ce que soulignent les travaux de Lacoste - Dujardin dans *Des mères contre les femmes* en désignant les mères comme « *Les apôtres zélés de la domination masculine, les artisans de son inculcation, de sa production* »¹⁵⁰. Elle ajoute dans la même visée que

« *De génération en génération le système se reproduit. Chaque femme en avançant en âge progresse dans la hiérarchie au sein du groupe des femmes en cumulant les rapports d'autorité sur ses filles, puis ses belles-filles et aussi sur ses petites-filles. Chaque femme, pourvu qu'elle soit mère de garçons, gravit ainsi une pyramide au sommet de laquelle prend place la maîtresse d'une maisonnée riche de nombreux fils, avec leurs femmes et leurs enfants, cumulant les fonctions de mère, de belle-mère et de grand-mère* »¹⁵¹

Dans la même lignée ; les femmes s'avèrent complices des mauvais traitements qui leur sont infligées non seulement en les acceptant mais aussi en les perpétuant. La mentalité ségrégationniste de la société est donc aussi transmise et perpétuée par la mère puisque c'est elle qui éduque les enfants et leur enseigne les mécanismes de fonctionnement de la société, la femme mariée agit souvent en mère abusive qui favorise le garçon au détriment de la fille en marquant une nette césure entre les deux.

L'éducation conduit alors vers des agissements profondément sexistes, répressifs pour l'une et hyper permissifs pour l'autre.

« *Contre toute vision stéréotypée qui poserait les femmes comme victimes des hommes machistes, la dureté, la sévérité, le contrôle sont ici l'apanage des femmes : la grand-mère, la mère sont les gardiennes des traditions, et le père n'intervient que lorsque les altercations de plus en plus violentes entre mère et filles le conduisent à prendre parti pour la première.* »¹⁵²

¹⁵⁰ – LACOSTE- DUJARDIN, Camille, *Des mères contre des femmes, Maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, Edition La découverte, 1985, p.9

¹⁵¹ - *Ibid*, p.130

¹⁵² - *Idem*

Dans *Le Fils du pauvre* (1950), Mouloud Feraoun illustre magistralement ce phénomène, tant il est fortement incrusté dans la mentalité arabo-musulmane:

« J'étais l'unique garçon de la maisonnée. J'étais destiné à représenter la force et le courage de la famille. Lourd destin pour le bout d'homme chétif que j'étais ! Je pouvais frapper impunément mes soeurs et quelquefois mes cousines : Il fallait bien m'apprendre à donner des coups ! Je pouvais être grossier avec toutes les grandes personnes de la famille et ne provoquer que des rires de satisfaction. J'avais aussi la facilité d'être voleur, menteur, effronté. C'était le seul moyen de faire de moi un garçon hardi(...) Je devins immédiatement un tyran, pour la plus petite de mes sœurs, mon aînée de deux ans. Je l'appelais Titi. Le nom lui est resté. Elle n'était pas plus grande que moi et me ressemblait autant qu'une petite sœur ressemble à son frère, c'est-à-dire qu'on pouvait la reconnaître grâce à son foulard et à sa natte de cheveux longs. Elle avait un bon naturel qui lui permettait d'essuyer mes coups et d'accepter mes moqueries avec une mansuétude peu imaginable chez un enfant de son âge. Toutefois on ne manqua pas de lui inculquer la croyance que sa docilité était un devoir et mon attitude un droit. »¹⁵³

II.2.3. Photographie d'une famille immigrée «Nuit d'encre pour Farah »

Dans ce qui suit, on va présenter l'image d'une famille immigrée, peinte dans la société du texte, tout en disséquant le discours tenu par les différents protagonistes, en l'occurrence, d'un côté les enfants, tiraillés entre deux idéaux antinomiques, et de l'autre côté les parents s'acharnant à pérenniser une tradition archaïque. Lacoste Dujardin avait déjà constaté que

« Dans le discours de nombre de ces jeunes gens, les mêmes thèmes reviennent avec une remarquable insistance : " décalage ", " écart ", " conflits ", " mur " entre parents et enfants ; ils disent leur impression d' " être partagés, comme ça à la maison, et puis totalement différents à l'extérieur ". Les contradictions ressenties peuvent être telles qu'ils s'estiment contraints à de véritables " acrobaties ". »¹⁵⁴

Parallèlement à cette attitude, s'impose celle des parents, qui va à l'encontre une fois à de plus, des aspirations féminines

« De leurs côtés, les parents, dans cette société étrangère où ils se sont autrefois aventurés non sans périls [...], se sentent aujourd'hui encore responsables du contrôle des valeurs indispensables à la préservation de l'honneur familial. Lorsque le jeu social se trouve modifié dans le changement et à plus forte raison dans les bouleversements, un conservatisme de résistance peut s'imposer ; il se cristallise alors dans le seul espace dont ces parents peuvent garder la maîtrise : le foyer, la sphère domestique,

¹⁵³ - FERAOUN, Mouloud. *Le Fils du pauvre*. Paris, Edition Le Seuil, 1954. p.29.

¹⁵⁴ - LACOSTE-DUJARDIN, Camille. « Renier les parents pour s'intégrer? Le dilemme des enfants de parents immigrés maghrébins en France », *Hérodote*, n° 50/51, , Paris, Edition, La Découverte 1988 ; p.143.

et autour des seuls éléments sur lesquels ils estiment avoir prise : les rôles familiaux, paternel et maternel, dans l'éducation des enfants. D'où le maintien, sinon même le renforcement, de ce qu'ils jugent encore comme la règle, le respect de la hiérarchie entre générations et au sein des générations entre aînés et cadets, le caractère indiscutable de l'autorité paternelle dominante, mais aussi la ségrégation homme/femme, la disparité de traitement garçon/fille, la prééminence du sexe masculin sur le féminin. »¹⁵⁵

II.2.3.1. Le vertige de l'entre deux-deux feux

Les personnages féminins se trouvent confrontés à deux cadres de référence : celui de la culture d'origine et celui de la société d'accueil. Cette situation provoque un tiraillement culturel chez des jeunes filles placées au milieu de deux modèles souvent en désaccord. Cette position est très inconfortable dans la mesure où elles peuvent s'identifier autant à l'un qu'à l'autre de ces modèles. Ce déchirement culturel conduit très souvent à des conflits. À cet égard, la double référence culturelle, souvent mal intégrée, est génératrice de tensions et d'incompréhensions.

« Elevées entre deux nations, deux cultures, deux modes de vie : la France, le pays de leur naissance, et la famille, ancrée dans les traditions du pays d'origine, les personnages féminins, de même que leur créatrices, vivent un profond sentiment d'aliénation, de mal de vivre, car comment être soi-même quand il faut réconcilier ces deux cotés de son être ? »¹⁵⁶

Dans le roman de Malika Madi, l'univers romanesque dans son intégralité s'inscrit dans « l'entre-deux » social, culturel, politique et linguistique. La (re) découverte de soi, l'insécurité identitaire constituent les paramètres d'une nouvelle socialité. Il s'agit d'un récit qui indique un constant va-et-vient d'un espace à l'autre Belgique/Algérie, espace physique et culturel, espace de croisement et de métissages entre identités différentes. Le récit met en exergue, subtilement, deux pôles en conflit représentés par la culture d'origine traditionnelle, et un autre pôle incarné par le système scolaire et le mode sociétal.

Cette confrontation a suscité, chez les protagonistes, un dilemme et a été source de malentendus et d'altercations incessantes, surtout pour Leila, avec la figure maternelle, qui refuse de s'enfermer et donc de s'aliéner dans une identification culturelle qui se mêle à ses origines et *in fine* au socle religieux que défendent et accèdent ses parents. Elle dénonce ce qu'elle ressent comme une assignation à des

¹⁵⁵ - *Ibid*, p. 145.

¹⁵⁶ - PUTAN, Loana-Marina « L'image de la jeune fille dans la littérature féminine de l'immigration » *Représentations de la féminité dans l'espace culturel francophone*, Galti, Communication interculturelle et littérature, NR. 4 (12), Editura Europlus, 2010, p.226.

grilles de lecture traditionnelle, construites et transmises par la parentèle, et dont elle ressent le décalage avec sa vie. Cela nous incite à spéculer le rapport problématique avec les parents, qui s'avèrent comme des sujets autoritaires, imposant un mode de vie obsolète qui s'oppose à celui auquel la progéniture aspire.

Les protagonistes de Malika Madi se retrouvent donc entre deux cultures, l'une réelle et l'autre quotidienne, l'une est le résultat de leur intégration et participation à la société dont ils sont membres, l'autre plus diffuse exprime une sorte de fidélité à des origines familiales. C'est ainsi que tout un discours se construit pour opposer de façon irréductible la « tradition » et l'« l'émancipation », la thématique de la « double culture » devient emblématique, posant les filles comme victimes d'un patriarcat immuable, ayant elles-mêmes « *cultivées dans l'illusion un dilemme inéluctable* »¹⁵⁷

Ce dilemme accru provoque, dans la majorité des cas, des conséquences fâcheuses. Plusieurs auteurs sont d'avis qu'une *crise identitaire*¹⁵⁸ se produit lorsque les jeunes voient leur monde relationnel brusquement transformé et leur existence mise en cause. Le questionnement existentiel qu'accompagne cette crise identitaire débouche, parfois sur une simple remise en question, parfois sur un déchirement profond.

Dans cette perspective, Malika Madi émet un cri de colère, sans violence, qui révèle par là son engagement littéraire à propos des préoccupations inhérentes à la communauté algérienne en Europe, s'intéressant particulièrement aux aberrations subies par les femmes et jeunes filles, une stratégie discursive qui dérange la domination du discours patriarcal en Algérie ou à l'étranger, une sorte de transposition dans la fiction de la difficulté intrinsèque à s'arrimer dans la culture des parents.

Les trois protagonistes qui sont au centre de la diégèse : Farah (l'héroïne), Latifa (la fille aînée) et Lila (la cadette) sont confrontées à des contrôles rigoureux qui sont liés à l'importance de la préservation de l'identité culturelle du groupe d'origine auquel elles appartiennent, elles sont systématiquement en face de deux projets de socialisation, l'un aspiré par elles, l'autre entrepris par les parents, or ces deux projets sont en contradiction. En fait, la première partie du récit se déroule en Belgique, et dans une perspective sociocritique, l'une des valeurs du roman vient du fait qu'il est

¹⁵⁷ – GUENIF, SOUILAMAS Nacira. *Des Beurettes*, Paris, Edition Grasset Fasquelle, 2000, p. 26.

¹⁵⁸ - CAMILLERI, Carmel. *Changements culturels, problèmes de socialisation et construction de l'identité. Annales de Vaucresson Vol. 1, no. 28, 1998. p. 35.*

lié à une réalité sociale, en l'occurrence le roman représente et recrée la réalité, une réalité qui est inéluctablement liée à un espace qui est autant important que les notions de personnages et de temps.

La Belgique, représente pour les protagonistes l'espace de liberté, d'épanouissement, et de réalisation personnelle. Les projets de chacune des personnages étant différent, chacune a sa façon particulière de saisir l'espace.

L'Algérie le pays des origines aliénatrices, le spectre des traditions patriarcales rejetées par la nouvelle génération. Farah héroïne et personnage narrateur est une brillante écolière, passionnée de littérature, celle-là semble être son exutoire, l'univers qui la fait rêver et surtout échapper aux échauffourées de sa mère et ses sœurs. Contrairement à ses sœurs, Farah est un personnage casanier, et l'espace libertin que présente l'extérieur ne l'attire pas autant qu'elles. Sortir n'était pas son activité de prédilection.

Il faut signaler que l'espace se présente comme le lieu de la narration qui engendre une certaine classification des micros-espaces signifiant, à savoir : la cité (maison, rue, voisin) ; les lieux de sortie (cinéma, cafétéria, ...), lieu de scolarisation (lycée). La maison et l'école sont pour Farah les lieux propices pour sa paisibilité et sa gaieté « *L'intimité de ma chambre me convenait plus que les boîtes de nuit ou les cafés branchés* » (NEF p.17)

Le contexte familial comme milieu restreint d'acquisition de la culture algérienne s'opposait à celui plus large dans lequel baignaient les trois jeunes filles, celui du contexte social, occidental avec toutes ses spécificités. Cette confrontation a engendré un conflit de valeurs, qui a mené à une rupture familiale, du moins sur le plan psychologique. Le fait que les valeurs intériorisées au cours du processus de socialisation sont différentes de celles transmises par les parents, a occasionné, systématiquement, un changement d'ordre culturel; qui devient le lot de ces protagonistes et qui se révèle traumatisant pour la formation de leur identité.

Les protagonistes se trouvent devant un enjeu majeur, celui d'allier et de conjuguer culture traditionnelle et les constitutifs de la société moderne, elles déploient délibérément ou non des stratégies pour réussir à s'adapter. Les stratégies sont des mécanismes de défense qui sont utilisés en réaction à l'« Autre », elles visent à changer sa perception de la réalité individuelle ou collective.

« Les stratégies identitaires apparaissent comme le résultat de l'élaboration individuelle et collective et elles apparaissent dans les ajustements opérés en fonction de la variation des situations et des finalités exprimées par les acteurs. Trois éléments sont nécessaires : les acteurs, la situation dans laquelle ils sont impliqués et les finalités poursuivies par les acteurs »¹⁵⁹.

Selon les types de stratégies identitaires relevés par Camilleri, nos protagonistes adoptent chacune, une stratégie différente, comme une voie qui abouti à une fin, selon les besoins. Leila recourt à la stratégie d'assimilation, elle veut ressembler aux jeunes de sa société occidentale et adopte le même mode de vie, les comportements et les idéaux. Elle se trouve dans le conformisme culturel tout en rejetant catégoriquement les pratiques de la culture kabyle dont les parents sont les garants. La conformisation consiste pour un individu « à mettre en place des comportements conforme aux attentes »¹⁶⁰. Leila stigmatise même la tenue kabyle que porte sa sœur Farah en répliquant : « C'est lamentable, regarde-toi, on dirait une fille du bled avec ta robe kabyle ? » (NEF p. 23)

Elle n'adhère donc pas aux valeurs réclamées par ses parents et aspire à vivre selon le rythme de la société moderne « *Lila revendiquait : liberté, indépendance, émancipation* » (NEF. p41). Les injonctions de sa mère fonctionnent comme obstacles à la réalisation de ses ambitions. En revanche, Latifa et Farah semblent adopter des stratégies intermédiaires qui consistent à rechercher des similitudes mais sans renoncer à leur propre différence. Farah absorbée par le monde des livres, n'attirait pas de soucis, elle se pliait, parfaitement, aux critères de la discrétion et de la docilité, ainsi, elle était épargnée des querelles avec sa mère « *Les angoisses, les peurs, les doutes de mes sœurs m'étaient un monde étranger. Je ne vivais aucune crise d'adolescence(...) je n'avais envie de rien, ni d'indépendance, ni d'émancipation, j'allais à l'école, je lisais... C'était tout ce dont j'avais besoin.* » (NEF p.17). Quand à Latifa, personnage si admirable, comme le décrit la narratrice « *Latifa, si belle et si juste, si droite et si logique que sa bataille en était cohérente* » (NEF.p 74).

¹⁵⁹ - CAMILLERI, Carmel. *Stratégies identitaires*, Paris, Edition, PUF. 1990. p.49.

¹⁶⁰ - KASTERZTEIN, Joseph, « Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités » in FRAISSE Paul (s.d), *Stratégies identitaires*, Paris, Edition PUF, 1990, p.32

Elle tentait de concilier ces deux cultures qui l'habitent, de les faire coexister sans heurts, ne rejetant ni l'une, ni l'autre dans l'espoir d'un avenir meilleur « *Elle aspirait à ce que sa vie change, mais en silence et en toute pudeur, avec méthode et intelligence, tirant de ses origines le meilleur parce que c'est un « plus » et quelque chose qui la distingue des autres* » (NEF.p74). Sa position de fille aînée rend sa situation plus délicate vis-à-vis de sa famille et de sa communauté musulmane. Le professeur Boucebcı l'écrivait à propos des aînés algériens :

« Le rang d'aîné dans la fratrie apparaît comme un facteur de haut risque et davantage encore chez le sujet féminin. " Les références traditionnelles - lignage, transmission intergénérationnelle du nom, place de la femme - se heurtent aux mutations socioculturelles actuelles (...) La remise en question de l'ordre ancien et des valeurs affectent d'abord le nœud familial organisé autour du désigné, l'aîné. »¹⁶¹

Néanmoins, le chemin semble jonché d'embûches de part et d'autre et l'entre-deux culturel paraît éprouvant pour sa génération, Latifa déclare à Farah

« Nous sommes la génération sacrifiée. Ils disent tous : la génération charnière, c'est vrai aussi, mais on est quand même sacrifiée pour les générations à venir. Nos filles ne se poseront jamais les mêmes questions que nous (...) Aucune femme n'a vécu avant nous ce que nous vivons aujourd'hui, et aucune d'elles ne le vivra après. C'est nous, et nous seules qui sommes la « transition » ; qui sommes le cordage tiré de part et d'autre au-dessus du vide. Notre génération ne pourra jamais construire quelque chose de fondamental, et si nous le faisons, ce serait contre nos parents, sans ce lien du passé pour approuver et respecter nos choix pour l'avenir. Comment nos parents peuvent-ils à ce point prendre possession de notre vie ? » (NEF p. 73)

Il paraît que Malika Madi se sert aussi de l'ironie, comme outil littéraire, pour exprimer le malaise des protagonistes, elle introduit cette figure de style de façon subtile à travers les énoncés des personnages féminins. Le ton ironique y apparaît à travers la construction de phrases interrogatives et exclamatives comme le précise Suhamy Henri

« L'ironie (...) s'exprime à travers des exclamations, des ininterrogations, ou n'importe quelle autre forme de discours, sans être lié à un vocabulaire ou à des constructions spécifiques. Il s'agit pourtant d'une figure qui implique attitude composée, une énonciation soigneusement codée. »¹⁶²

¹⁶¹ - BOUCEBCI, Mahfoud . *Le risque psychopathologique chez l'aîné de la fratrie : Le syndrome d'Aînéité*, IXe Rencontres Franco-Maghrebines de Psychiatrie, Constantine, Ronéo.[benhur.telug.quebec.ca/SPIP/filigrane/squelettes/docs/no4.../G_mBoucebci.pdf], (Consulté le 3/11/2013)

¹⁶² - SUHAMY, Henri. *Les figures de style*. Paris, Presses universitaires de France, 1981, p.113

Les écrivains optent, généralement, pour l'ironie comme figure de pensée pour déstabiliser des systèmes de valeurs, c'est un recours pour les critiquer et les déconstruire. A travers les personnages, Malika Madi démasque l'utopie de la réalisation d'un dialogue interculturel serein, et met en exergue le tiraillement identitaire que les protagonistes éprouvent, l'impossibilité de l'intégration, et la difficulté à créer des espaces vivables à cause de cette double position d'être à la fois dedans et dehors. Lors d'un appel téléphonique avec une émission radiophonique ayant pour thème « Concilier deux cultures : est-ce possible ? »

Latifa réplique avec des propos ironiques empreints d'amertume

« - Concilier deux cultures ? Vous plaisantez ! Célébrer Noël, puis l'Aïd dans le même état d'esprit, c'est conciliable ? Exiger la virginité jusqu'au mariage, la pudeur du corps et de l'esprit, puis envoyer ses filles à l'école ou la mixité n'est non seulement plus un tabou depuis trente ans, mais même plus un sujet de discussion, c'est conciliable ? Pourquoi est-on si dur avec nous ? Pourquoi personne, jamais, ne nous a comprises ou n'a, tout au moins, essayé de comprendre les difficultés que nous avons de vivre entre deux cultures qui nous lient chacune d'un pied, et nous laissent balancer ensuite entre les deux pôles les plus extrêmes ? » (NEF, p 75)

Cet élan expressif de Latifa montre bien le calvaire de l'entre-deux, la difficulté de la « dualité culturelle » et le déchirement qui frappe de plein fouet ce beur qui se retrouve au milieu de deux mondes qui n'ont pratiquement rien en commun, paumé entre deux systèmes culturels qui le suspendent mentalement dans les airs.

Latifa poursuit sa diatribe, en évoquant un autre phénomène qui, une fois de plus, écarte et marginalise le sexe féminin ou en d'autres termes *les beurettes*, celui de l'image à laquelle elles doivent se conformer pour que la société dominante les accepte en tant que filles dociles, respectueuses des règles du pays d'accueil. Cette passivité fait qu'elles soient exclues du discours médiatique et politique.

Paradoxalement, les garçons attirent l'attention, font tapage par la violence et l'agressivité. Il s'avère que les filles subissent un traitement clivant et un discours genré maintenu par la famille, les médias et les instances politiques

« Faut-il que nous aussi, tout comme les garçons, nous cassions, violentions pour que la société daigne nous regarder ? A moins que la souffrance exprimée vous paraisse plus forte que celle que les filles contiennent ? Les difficultés des banlieues en France et des communes à risque chez nous ne sont-elles pas toujours liées à l'immigration. Bien sur que non ! Et nous, les filles, payons notre passivité par l'indifférence générale. Qui voudrait nous aider ? Ah ! On veut bien aider les garçons, parce qu'on a peur, parce que si on les aide pas, ils vont faire encore plus de mal. » (NEF, p.75.)

II.2.3.2. Figures parentales: abus de l'autorité

Les parents se montrent intransigeants sur les valeurs de leur culture d'origine et sur le maintien de leur identité qui leur est vitale « *L'identité est le refuge de l'âme. A chaque mot elle donne le ton, à chaque pensée elle donne le sens. Fontaine de jouvence des gens égarés par la solitude et le désarroi, elle est le terroir des exilés* »¹⁶³

Les parents de Farah à l'image des parents immigrés en occident, manifestent une attitude de résistance à l'influence sociale. Cette attitude s'explique par des facteurs psychologiques : ainsi, les parents se sentent menacés dans leur identité personnelle, alors, ils résistent à la pression sociale exercée sur eux, par le déclenchement de motivations liées à leurs croyances personnelles, aux sentiments de leur identité à conserver, aux valeurs qu'ils défendent.

Dès lors, subsister dans une culture différente bouleverse les rapports familiaux, la position et les attributs de chacun sont remis en cause, les relations mari-femme-enfant sont réaménagés. Ces métamorphoses affectent particulièrement les rapports parents-filles. Ben Meziane Taalbi ne se trompe sûrement pas lorsqu'il stipule que les représentations en rôles et conduites sociales des individus s'opposent à celles attendues par le groupe qui leur assigne d'autres modèles. Surgit alors le conflit classique qui peut opposer entre deux groupes d'âges ou de générations et qui confronte, en situation de syncrétisme culturel, les désirs modernistes des enfants à ceux, par exemple, traditionnalistes des parents. Cette opposition entre deux systèmes de valeurs antagonistes peut naturellement déboucher sur une cassure des solidarités familiales, afin d'échapper aux conflits interpersonnels quotidiennement vécus, bien des jeunes se rétractent désespérément dans un marginalisme de position passive (dépression) ou actif (fugues)¹⁶⁴

Les parents dans « nuit d'encre pour Farah » jouent un rôle crucial dans l'avenir de leur progéniture, par des comportements ambivalents et un égoïsme patent que la narratrice n'a pas manqué de stigmatiser.

¹⁶³ - KETTANE, Nacer, *Le sourire de Brahim*, Paris , Edition Denoël 1985.p.63.

¹⁶⁴ - TAALbi, Ben Meziane, *L'identité au Maghreb, L'errance*, , Alger, Edition Casbah 1999, p.50.

Le rôle de la mère est quand même essentiel et plus déterminant que celui du père, surtout pour le destin de Farah. La figure maternelle censée être une source d'affection et de réconfort, une référence aux différentes interrogations qui taraudent l'esprit des filles, cette image est galvaudée, car défaillante à son rôle de soutien et de propulseur à l'épanouissement de sa progéniture, elle participe à l'aliénation du personnage féminin. La mère de Farah incarne le rôle de la mère gardienne des traditions, elle s'évertue à transmettre à ses filles toutes les valeurs acquises d'un passé lointain, dans une contingence extrêmement différente, elle tente de perpétuer un mécanisme de fonctionnement d'une société qui n'est pas celle de ses filles tout en leur inculquant l'obligation de la soumission servile au sexe masculin. Un comportement qui s'explique par l'espoir et la quête incessante d'un époux au pays des origines. De ces rites, les mères restent les garantes. Elles participent donc à cette perpétuation, dévalorisant, ainsi les aspirations propres à son sexe :

« Dans les pays méditerranéens, obligation est plus faite aux mères de perpétuer l'honneur à travers l'ordre patriarcal pour pouvoir exister socialement. En se conformant à cette assignation, elles s'arrogent une part non négligeable d'un pouvoir, qui en immigration plus encore qu'en autochtonie, excède l'espace de la domesticité(...). Mais elles le font contre leur filles, au prix d'une solidarité féminine mystificatrice(...) tenues de perpétuer l'assignation, elles reproduisent des rapports aliénants tout en s'improvisant les complices de transgressions et de contournement laissés à l'initiative de leurs filles. Si celles-ci s'enhardissent, elles trouveront peut-être une alliée en leur mère. Si elles s'autolimitent, elles peuvent rencontrer en celle-ci aussi bien une consolatrice qu'une geôlière. La mère sait, parce qu'elle l'a éprouvé dans son expérience, que la transplantation a sapé ou pour le moins affaibli les fondements du patriarcat. Elle sait aussi qu'en réaction aux effets déstabilisants de ce séisme culturel, il peut-être attendu d'elle qu'elle « tiennes » plus qu'avant la fille ou qu'elle contribue à l'assouplissement des cadres de l'interaction familiales »¹⁶⁵

La narratrice rapporte la vision du monde de la mère et sa conception de l'éducation des filles

« Dans l'esprit de notre mère, une fille devait être formée pour le ménage, la cuisine et la couture. Être une femme terriblement féconde et une épouse totalement dévouée à son mari. Elle n'oubliait pas, dans son programme de formation, de montrer fermeté et inflexibilité dans la manière de préparer le couscous ou la galette de semoule » (NEF p.16).

¹⁶⁵ - GUENIF SOUILAMAS, Nacira. *Des Beurettes*, Op.cit., p. 122.

Pour la mère de Farah, sa réussite sociale et sa légitimation de statut de mère est d'assurer à ses filles un mari de bonne famille, de préférence qu'il soit du "bled".

L'objectif étant de préserver l'honneur de la famille et de remédier à la sexualité hors mariage qui est considérée comme illicite. Le mariage a donc pour finalité la procréation et permet d'accroître la famille patrilinéaire.

« Avant, se disait-elle, les filles ne rêvaient que d'un mariage prospère et d'une maternité féconde, nos mère nous préparaient à cette idée dès la puberté et quelquefois bien plus tôt avec une telle allégresse, que pas un instant nous ne mettions en doute le bien – fondé d'une telle destinée » (NEF p. 40)

A travers sa narratrice, Malika Madi, émet un cri de désespoir et d'amertume qui émanent de l'injustice infligée à ces jeunes filles qui n'ont pas choisi ce labyrinthe culturel. Par ailleurs une compassion et un apitoiement pour cette mère intransigeante et ignorante des conséquences psychiques et physiques fâcheuses qui sont le lot de ses filles. La narratrice tente de mettre en avant la situation délicate dont même sa mère en était victime

« Elle arriva dans le " Pays noir " à dix – sept ans (...) Le poids de la solitude et la barrière de la langue en firent une femme encore plus sensible à l'héritage de la tradition. Et puis cette immigration n'était que provisoire, deux ans, trois, tout au plus. Juste le temps de gagner un peu d'argent ... et vingt-quatre ans s'écoulèrent. Ils traversèrent sa vie sans qu'elle prenne conscience que l'éducation qu'elle nous prodiguait ne convenait pas un seul instant à l'univers extérieur. Fallait-il lui jeter la pierre ? Pouvait-on exiger d'elle une autre éducation que celle qu'on lui inculqua ? » (NEF p. 41).

En dépit de toutes les erreurs commises, et des failles de la mère, la narratrice tente de justifier son comportement. Les parents sont aussi victimes quelque part, leur attitude réservée, craintive et exagérée n'est que stratégie d'autoprotection contre un espace, un mode de vie et une moralité qui empiète sur la leur

« Elle aussi était à bout de Lila et de cette société où tout est mis en œuvre pour vous déstabiliser, pour anéantir des siècles de traditions, d'us et de coutumes qui se confondent parfois, mais pas toujours avec cette société déterminée à détruire les fondements et les principes de la famille dans ce qu'elle a de plus noble et de plus ancestral » (NEF p.39).

Lila, le personnage rebelle, dont les altercations avec la mère sont interminables, rejette le modèle traditionnel, souhaite davantage d'autonomie et se retrouve, systématiquement face à un refus catégorique de la part de sa mère qui se montre vigilante et déçue du comportement de sa fille

« Lila va amener la honte sur notre famille. Je sais qu'elle fume et qu'elle monte à moto derrière les garçons. On ne pourra plus sortir, ton père n'osera plus aller à la mosquée. Lila est ma honte, ma honte et malheur, on va me maudire et avec moi, mon père et le père de mon père ... Je vais l'égorger, il n'y a pas d'autre issue pour nettoyer mon âme et celle de mes ancêtres ... Mon Dieu ! Pourquoi ai-je échouer ? Pourquoi ? » (NEF p.42)

La mère culpabilise et se retrouve dans une position inconfortable parce que la responsabilité de l'éducation de ses filles et du déshonneur éventuel qu'elles peuvent abattre sur la famille lui incombe. Comme elle, et à l'instar de l'éducation qu'elle a reçue, la mère voudrait soumettre ses filles aux notions de *aïb*, *hachma*¹⁶⁶

Ces attitudes (ré) clamées par la mère se traduisent en un rejet catégorique des sollicitations de ses filles pour participer, par exemple, à une activité extrascolaire ou une éventuelle sortie. Ce discours sur la honte est inhérent à la perception du corps féminin dont il faudrait oublier qu'il soit un objet de plaisir et de séduction, dans l'objectif de préserver la virginité, seule garantie d'une possibilité d'un mariage endogame, c'est ce qui explique l'anxiété et la stupéfaction de la mère et son opposition à toute tentative d'épanouissement sur la société belge, la mère rappelle à Latifa l'exemple de la fille de Samira qui a transgressé les règles de l'honneur familial

« Je t'ai déjà parlé de cette pauvre Samira ? Cette pauvre femme que le destin a frappée alors qu'elle n'avait que vingt-six ans. Se trouvant veuve et mère de huit enfants dans ce pays où elle n'a que Dieu pour seul allié ... Et voilà qu'aujourd'hui, la première de ses filles, enfin arrivée à un âge où elle peut l'épauler et l'aider dans l'éducation des petits ne trouve rien d'autre à faire que de tomber enceinte d'un roumi ... Quelle honte pour sa famille, quelle honte pour la mémoire de son père que sa mère n'a d'autre choix que de maudire ! » (NEF p .52).

L'une des figures qui corrobore et accentue le dilemme des jeunes filles dans le texte, c'est la figure paternelle, quand bien même quasi-absente, son autorité est incarnée par la mère qui en est l'intermédiaire « *L'enferment de la jeune fille est imposé par les hommes, mais exécuté par les femmes qui relaient et exercent à chaque instant la domination patriarcale sur les jeunes filles* »¹⁶⁷

¹⁶⁶ - Par *hachma*, il faut comprendre discrétion, décence, sauvegarde de l'intimité. Dans un sens plus large c'est la honte, *hachma* s'attacherait à la honte éprouvée devant la faute ou le déshonneur, ce terme se confond avec la notion de « *aïb* » qui renvoie à l'impudence, et l'effronterie.

¹⁶⁷ - LACOSTE- Dujardin, *Des mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb Op.cit .p.70.*

Roland Barthes écrit à propos du père :

« *La mort du père enlèvera à la littérature beaucoup de ses plaisirs. S'il n'y a plus de père, à quoi bon raconter des histoires ? Raconter, n'est-ce pas toujours chercher son origine, dire ses démêlés avec la Loi, entrer dans la dialectique de l'attendrissement et de la haine ?* »¹⁶⁸

Dans le contexte de l'immigration, le père maghrébin est relativement dépossédé de sa sacralité car les codes socio-culturels de la nouvelle société semblent l'affaiblir, les canons de l'idéologie patriarcale (les traditions, la religion ...) ne sont pas sur la même longueur d'onde avec ce nouveau contexte. Malgré cela, il s'accroche à ses lambeaux d'autorité, son spectre est omniprésent, d'ailleurs la représentation que fait Farah de l'autorité de son père va jusqu'à l'angoisse d'être privée de ses études et par conséquent, ruiner son avenir. En échangeant avec sa sœur Lila, elle ne dissimule pas sa crainte d'être coupé de l'école à cause d'un comportement inapproprié « *Ah non ! Moi je ne suis pas aussi folle que toi. D'ailleurs regarde ce que ça t'a apporté. Si quelqu'un me voit entrer dans un café et va prévenir papa ... je peux dire adieu à mes études et je n'aurai pas besoin de toi pour faire mes crêpes* » (NEF p.45)

Ainsi, le père se façonne une réputation d'homme à craindre. Il inspire respect mêlé de peur, Farah semble au début du récit plus adaptée aux rituels familiaux, son comportement de fille sage et responsable sied aux parents et éloigne d'elle l'attention.

La vie des adolescents de son entourage ne l'affecte pas et le rythme de leur quotidien ne l'attire pas non plus. Lorsque Willy, le compagnon de Lila, lui demande de l'accompagner à moto jusqu'à la maison, Farah refuse vivement

- « *Alors je te ramène chez toi ? proposa Willy (...)*
- *Non ça va, je vais marcher (...)*
 - *On a peur de son papa ?*
 - *Oui ! Et j'en ai pas honte, lui dis- je en secouant la main pour dissiper la fumée qu'il venait une nouvelle fois d'expirer* » (NEF p .60).

La conduite vigilante de Farah reflète l'image du père, symbole de valeurs sociales à pérenniser. Il est plus patriarcale que père et son rôle éducatif se réduira à l'exercice d'une autorité à caractère presque tyrannique qui ne laisse que très peu de place à d'autres facettes de la fonction paternelle.

¹⁶⁸ - BARTHES, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Edition du Seuil, 1982, pp.75 - 76.

« Absent et effacé pendant notre enfance – il ne donna jamais d'importance de son rôle de père. Il laissa à ma mère le soin de nous élever comme si elle fut seule. Le peu de temps qui lui restait après son travail à pauses, il le consacrait à son fils. Nous, les filles, nous n'avions le droit à rien, sauf peut-être la promesse d'une correction dès qu'il rentrait du boulot, les jours où nous étions un peu plus difficiles » (NEF p.97).

La narratrice ne cache pas ses moments de faiblesse, et son besoin pressant pour le réconfort et le soutien de son père, surtout après l'avoir sacrifiée au nom des valeurs de l'honneur familial.

« Un mur encore plus haut s'était dressé entre nous. De toute évidence, il n'avait cessé de monter depuis le jour où je suis sortie, fille, du ventre de ma mère. Rien, jamais, n'arriva à changer cet état de fait. Pouvait-il me rassurer ? Pouvait-il me réconforter ? Se doutait-il seulement de mon besoin d'être rassurée et réconfortée ? J'avais accepté de venir passer quelques jours avec eux aussi un peu pour cela, pour qu'il m'avoue combien mes sœurs l'avaient fait souffrir et comment grâce à ce mariage qu'il voulait tant, sa souffrance avait pu s'apaiser un peu. » (NEF. p. 179)

Cependant, aucune empathie n'est visible de la part du père qui paraît au contraire insensible à la douleur de sa fille

« Je n'ai rien eu de tout cela. Il était là, allongé sur le canapé, et aucun remords, aucun regret ne semblait l'habiter. Tout était normal, j'étais mariée complètement, intégralement. J'étais mariée et on ne remettait jamais cela en cause, j'étais mariée et c'était la fin d'un chapitre. » (NEF. p. 179)

Le seul et unique moment où la narratrice ressent la faiblesse du père, c'est le jour de la fugue de ses filles, reçue comme une calamité, une flagellation insupportable qui déchoit le chef de famille de toute force et de toute dignité, Farah découvre pour la première fois un homme abattu et pathétique

« Les yeux de mon père si proches des miens, sa main palpant mon bras, son regard triste et blessé qui plongeait dans le mien, suppliant et paniqué me précipitaient dans un moment d'étrange réalité. Cet homme ne pouvait pas être mon père ! Pas celui-là qui ne montra jamais que froideur et indifférence ! Jamais dans mes souvenirs d'enfant, je ne me rappelle avoir ressenti un peu de son amour. Il se gardait de tout geste affectueux de peur que cela ne ternisse l'image d'autorité que l'on devait perpétuellement avoir de lui. Aimer ses filles, les embrasser, les consoler, faisait partie des mille et un tabous auxquels il fallait être fidèle pour être reconnu bon père de famille » (NEF p.98).

Cet évènement fâcheux au regard des parents, accentue davantage la distance qui existe entre les parents et leurs filles. Ces dernières ont adopté un mode de vie, une langue et des attitudes que les parents n'arrivent pas à intégrer dans leur conscience. Il en découle que le contexte social peut déclencher une crise de la maternité et de la paternité. En dépit de l'affection que les parents vouent à leurs enfants, ils sont perçus comme des étrangers, psychologiquement une distance se crée entre eux.

Au demeurant, la fugue de Latifa et de Leila répond aux besoins fondamentaux de liberté, de valorisation, d'expérimentation, de fuite, de contestation, de recherche d'identité et d'autonomie. Cette évasion n'est pas anodine, elle vient après la décision des parents de marier Latifa, l'aînée, avec un jeune algérien de la région de Kabylie.

Une décision qui est tombée comme une foudre sur les jeunes filles et qui, une fois de plus, élargit le fossé qui existe entre les membres de la petite famille.

« Nous étions tous attablés dans la cuisine, lorsque mon père nous annonça la nouvelle de notre voyage à Bejaïa. L'âge de Latifa, commençant à inquiéter sérieusement mes parents, il leur était devenu subitement essentiel de la ramener en Algérie ; en espérant que là, un membre de la famille viendrait la demander en mariage » (NEF p.83).

Ainsi, se pose, dans la société du texte, la problématique du mariage endogame imposé par la famille, cette endogamie qui est une pratique qui peut être communautaire, familiale ou religieuse ; c'est cette dernière qui semble constituer le garant de l'identité communautaire, le cas du mariage exogame peut être vécu de manière dramatique. Selon Lacoste-Dujardin « *C'est bien en terme d'alternative insupportable que s'exprime le plus souvent cette crainte : ou respecter l'endogamie ou rompre avec ses parents, voire les renier* »¹⁶⁹

Cette pratique sert, en l'occurrence, à marquer une différence entre « *eux et nous* » et dévoile une des constructions identitaires des minorités, qui décidément, les distinguent des pratiques matrimoniales diverses du monde occidental. Dans *Nuit d'encre pour Farah* ce sont les parents qui font valoir leur préférence pour le choix endogame. Lors d'une visite, d'une amie kabyle, la mère de Farah n'a pas cessé de dénombrer les qualités de Latifa l'aînée. Ouardia s'enquête sur les éventuels prétendants de Latifa

¹⁶⁹ - LACOSTE, Dujardin, *Yasmina et les autres de Nanterre et D'ailleurs*, Paris, Edition La Découverte, 1992, p.65.

« Quelqu'un t'as-t-il déjà demandé sa main ?

Oui des gens de Tlemcen, mais son père à refusé, il veut absolument un Kabyle ou mieux encore, quelqu'un de la famille.

C'est vrai ! dit -elle la bouche dégoulinante, dans la famille c'est mieux .Ma mère parut satisfaite de son approbation » (NEF p.67).

Cette vision du mariage n'est pas fondée sur l'amour comme pilier de l'engagement conjugal. S'aimer, s'épanouir dans la vie de couple, n'est pas posé comme étant une condition essentielle

«(...) Je remercie Dieu tous les jours d'avoir apporté un mari à chacune de mes filles.

- Oui mais, sont- elle heureuses ? La questionna ma mère.
- Pourquoi ne le seraient- elle pas ? Elles ont un toit sur la tête, de quoi manger tous les jours et des enfants en bonne santé ». (NEF p.70)

Evidemment, les parents font une projection du système matrimonial dominant en Kabylie, comme le constate Pierre Bourdieu

« Le mariage est l'affaire du groupe et non de l'individu (...) « L'enquête matrimoniale » est donc, très logiquement, l'affaire de la famille, l'union entre deux individus n'étant que l'occasion de réaliser l'union de deux groupes. Les pères recherchent une « bonne famille », se rencontrent, s'accordent, tout cela en dehors des individus concernés »¹⁷⁰

Dans la diégèse, la thématique du mariage jouit d'une place primordiale et la réussite de la mère atteint sa plénitude en mariant ses filles à des garçons de bonnes familles, algériennes en particulier. Ouardia ne dissimule pas sa fierté et son euphorie d'avoir réussi à classer ses filles

« Assise juste en face de ma mère, elle était là, détendue, soulagée, aussi fière d'elle que possible. Elle vivait maintenant au jour le jour, elle faisait le tour des familles algériennes et dépassant même parfois le cadre de notre communauté, elle se rendait chez des amis marocains et leur rappelait à eux aussi, inlassablement : « J'ai eu six filles en Europe, et j'ai quand même réussi à en faire des Algériennes mariées à des algériens » » (NEF p.88)

¹⁷⁰ - BOURDIEU, Pierre, *Sociologie de l'Algérie*, Op.cit.p.15.

II.3. Agentivité: ultime recours pour la construction d'une identité féminine

Pour cette partie, nous avons choisi de privilégier un cadre théorique féministe, le plus à même de faire ressortir les liens entre la condition des femmes de l'époque et les textes étudiés. Il est aussi idéal pour rendre compte de ce qui nous intéresse ici, soit la volonté et la difficulté de s'affirmer comme femme et sujet autonome à l'intérieur d'un projet social et culturel créé et entretenu par des hommes. À l'intérieur de ce cadre, nous ferons particulièrement appel au concept d'agentivité; concept emprunté à la philosophie analytique de l'action. Il constitue un concept de choix pour décrire le processus par lequel les personnages féminins de nos récits arrivent à se distancier de plusieurs normes de l'idéologie traditionnelle, à agir de manière plus autonome et à effectuer certains changements tout en restant entravée par les valeurs dominantes et les limites sociales. Les personnages féminins se lancent dans la poursuite de leur Moi, leur transgression des normes s'inscrit dans une lutte de reconnaissance de leur *identité-femme*, d'individus à part entière au même titre que les autres membres de la société, à savoir les hommes.

Il va sans dire que les parcours de ces femmes ne se font pas sans embuches. La tradition, les limites de la bienfaisance doxale se posent dans la majorité des cas à contre courant des aspirations à la liberté des forcloses du pouvoir des parias de la société que sont les femmes.

II.3.1- Autour d'une théorie

L'origine de la notion d'agentivité provient initialement des sciences sociales

« L'agentivité est un concept emprunté à la philosophie analytique de l'action, dont le terme originale – agency- est de langue anglaise et qui s'est beaucoup développé dans le domaine des études féministes. Il désigne la capacité d'agir d'un sujet, et permet de penser ce dernier non pas comme le simple jouet de forces idéologiques et sociales, mais comme étant à la fois constitué par celles-ci et capable de les remanier »¹⁷¹

Le substantif « agentivité » est donc la traduction française du mot anglais *agency*, ce dernier présente la capacité d'un être ou en d'autres termes d'un agent à agir sur le monde, à s'indigner, contre l'oppression ou la marginalisation. Cette notion s'est développée, principalement, dans le domaine des études féministes, pour désigner la capacité chez une femme de s'autodéterminer, de prendre des décisions en fonction

¹⁷¹ - LORD, Véronique. *Dans les ombres d'Eva Senécal et la chair de Jovette Bernier : l'émergence d'une parole féminine contestataire et autonome au Québec*. Montréal, Edition, UQAM, 2009.p.129.

de ses convictions et ses valeurs, de participer au développement d'une conscience culturelle et sociale. Les différents théoriciens de l'agentivité sont unanimes à affirmer que cette dernière se crée à l'intérieur d'un réseau de relations de pouvoir, le cas échéant, les femmes peuvent contester les rapports de pouvoir et cela en intervenant dans le réseau des normes sociales afin de les redéfinir ou les remodeler. Il s'agit, en récapitulant, d'agir sur la manière dont le réel est régi afin de se distinguer et de se construire en sujet pensant et agissant librement, en dépit des entraves sociales. Butler explicite la puissance d'agir (agency) ainsi

« (...) ne repose pas sur le déni de cette condition de [notre] constitution. Si [nous sommes] pourvu[s] d'un tant soit peu de puissance d'agir, c'est parce que [nous sommes] constitué [s] par un monde que [nous] n' [avons] pas choisi. Que [notre] puissance d'agir soit morcelée par ce paradoxe ne signifie pas qu'elle est impossible. Cela signifie simplement que le paradoxe est sa condition de possibilité »¹⁷².

Dans cette optique, l'agentivité émerge dans un contexte de tensions, où règne un pouvoir dominant, patriarcal en l'occurrence, auquel le personnage agent doit faire face afin d'accéder à la liberté escomptée, d'enfreindre les stéréotypes qui ligotent la femme et la maintient en position subalterne. Une personne est agente lorsqu'elle redéfinit et donc renouvelle le type de relations la liant à sa société au lieu de les reproduire. Il convient donc de dire que l'agentivité est extrêmement liée à la subjectivité qui se définit comme étant construite et constamment transformée par les actions du sujet. L'introduction au *Deuxième Sexe* est une élaboration de cette théorie du sujet

« Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance; il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres liberté... il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert [] Or, ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme c'est que, étant comme tout être humain une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer contre l'Autre: on prétend la figer en objet et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine »¹⁷³.

¹⁷² - BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre*. Pour un féminisme de la subversion. Traduit de l'anglais par Cyntia Kraus. Paris, La Découverte, p.283.

¹⁷³ - BEAUVOIR, Simone. *Le deuxième sexe. Tomes I*. Paris. Edition, Gallimard, 1949 ; p. 31.

Les agents sont, en fait, des sujets qui créent eux-mêmes en s'appropriant et en combinant de façon unique des éléments (discours, connaissances, etc.) du paysage social et culturel¹⁷⁴

Dans la perspective d'une telle approche, la théoricienne Barbara Hovercraft semble être la figure de proue de l'agentivité dans le champ littéraire et elle déclare dans un article qu'il reste

« Un énorme travail à faire dans le champ de l'agentivité littéraire, c'est-à-dire transposer de façon significative et réussie, ces théories de l'agentivité provenant de la philosophie, de la sociologie ou de la théorie politique pour les restituer et les remodeler dans le contexte de l'œuvre littéraire »¹⁷⁵

La littérature possède le pouvoir d'agir sur l'imaginaire, le symbolique, en exposant des représentations du réel, laissant de surcroît, libre cours à la subjectivité. Elle confère à l'écrivain une certaine autorité sur le réel qu'il ne cesse de façonner en fonction de ses expériences personnelles, de sa propre vision du monde, échappant, de ce fait, à la vision officielle au profit de la sienne propre et d'ouvrir par conséquent le champ des possibles, de transformer les présentations culturelles et de contester certains systèmes de pensée.

Au demeurant, les œuvres littéraires s'avèrent le champ propice pour miroiter une réalité féminine tant occultée, obliérée, effacer des mémoires, un lieu idéal pour extérioriser une voix étouffée, briser le silence et se réapproprier la parole monopolisée par l'homme. L'œuvre littéraire se présente comme le site privilégié d'agentivité au féminin, Barbara Havercroft le confirme à travers ce propos :

« Il est évident que la littérature au féminin possède un grand potentiel d'agentivité non seulement parce que l'écriture littéraire est une forme majeure de représentation culturelle, mais aussi parce qu'elle accorde aux écrivaines l'occasion de décrire leurs expériences, de les critiquer ou de les reformuler, en même temps qu'elles se construisent comme sujets dans et par leur écriture »¹⁷⁶

La littérature, au sens large, se transforme, entre les mains des femmes, en arme efficace grâce à laquelle elle s'aventure, se livre à toutes les tentations subversives qui lui permettent de se reconstruire, se révolter contre les effets néfastes d'une

¹⁷⁴- HEKMAN, Susan « Subject and agents: The Questions for Feminism» In *Proving agent: Gender and Agency in Theory and Practice*, Sous la dir. De Judith Kegan Gardiner 1995.p.204 – 205. Urbana: university of Illinois Press.

¹⁷⁵- HAVERCROFT, Barbara « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans Journal pour mémoire de France Théoret ». Dalhousie French Studies. Vol.47, 1999.p521.

¹⁷⁶- Ibid. p.97.

soumission injustifiées et surtout de retrouver son identité mutilée

« [r]éprésentation passive de l'imaginaire qui lui préexiste, [le roman] est aussi un instrument actif de construction de l'identité en tant qu'il propose des objectifs d'identifications ou de différenciation, des modèles ou des anti-modèles de comportement, des situations types, des révolutions fantasmatiques. Il n'est pas seulement un document qui informe – au sens de « renseigner » – sur la structuration de l'imaginaire, mais aussi un outil, qui informe – au sens de donner forme à » – cet imaginaire »¹⁷⁷

Notre analyse de l'agentivité féminine dans les romans étudiés s'inspirera principalement de la pensée d'Helga Druxes et Barbara Havercroft pour lesquelles, l'agentivité dénote « *La capacité d'agir dans sa vie, de réaliser son potentiel malgré les difficultés sociales, familiales et culturelles* »¹⁷⁸

En fait, les deux théoriciennes affirment que l'agentivité se manifeste sur le plan événementiel et cela à travers le regard, la parole et les actions des personnages féminins, celles-ci, se déploient comme des stratégies servant à visibiliser et légitimer une identité, notamment en situation d'oppression.

II.3.2. Agentivité événementielle dans la triade : Regard/ Parole/ Action

Comme son nom l'indique, l'agentivité événementielle concerne les événements et les actions menés par les personnages à l'intérieure de la fiction afin de subvertir l'ordre établi et de se révolter contre les normes qui les asservissent. Pour vérifier la façon dont l'agentivité événementielle se cristallise dans les deux textes, nous nous référons à l'étude de l'écrivaine québécoise Jacinthe Cardinal qui pense l'agentivité à l'intérieur de la triade regard - parole - action ¹⁷⁹

Pour Cardinal l'agentivité représente un pont qui permet à la femme de passer d'un état à un autre, autrement, de l'état d'objet, d'être chosifié à celui d'agent ou de sujet capable de briser le statut quo. Cette agentivité événementielle s'articulera au sein de la triade regard/parole/action, en clair, elle prend forme, préalablement, au moyen du regard : dans des sociétés où le regard permis est celui de l'homme. Ainsi, pour la femme, regarder c'est usurper le pouvoir patriarcal. Baisser les yeux dénote, en revanche, une attitude submissive. Le regard s'avère la première phase dans la prise

¹⁷⁷ HEINICH, Nathalie, *Etats de la femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris. Edition, Gallimard, p.397.

¹⁷⁸ - HAVERCROFT, Barbara « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire de France Théoret* ». *Op.cit.* p.94.

¹⁷⁹ - CARDINAL, Jacinthe « Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes : figures féminines et procédés rhétorique rebelles ». *Mémoire de maîtrise*. Université du Québec A Montréal.2000.p.33.

de conscience de la réalité oppressive séquestrant la femme par le biais d'une idéologie phallogénique. Puis passer à une affirmation, par le biais de la parole, le dire féminin devient un moyen par lequel les héroïnes aspirent à la subversion de l'ordre établi et la proposition de nouvelles significations en passant finalement aux actes.

II.3.2.1. Dans « La Chrysalide »

II.3.2.1.1. Le regard : déclencheur d'une prise de conscience

Dans la société du texte *La chrysalide*, d'Aïcha lemsine, la femme occupe la place d'un objet passif du regard masculin où l'homme accapare le rôle de sujet regardant. Dans ce cas de figure, le regard extérieur posé sur les protagonistes femmes pèsent sur elles, les étouffent et les réduisent à l'état d'objet. John Berger dans *Voir le voir* constate que « [L] es hommes regardent les femmes alors que les femmes s'observent en train d'être regardées ». ¹⁸⁰

Ce propos éclaire la disproportion des rapports de sexe dans les sociétés patriarcales au profit des hommes qui se légitiment le droit de regarder, juger et jauger les femmes. Celles-ci ne font que se juger elles- même également.

Cette attitude influence profondément les femmes et devient consubstantielle à la perception de leur image, dans un souci de conformité aux canons du mâle transcendant. Le personnage féminin devient alors auteur de son propre regard autocontrôlant

« Une femme doit se surveiller sans cesse [...] Elle doit surveiller tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle fait car la façon dont elle apparaît aux autres et en dernière analyse aux hommes, est d'une importance capitale pour ce qu'en règle générale, on considère comme le succès de sa vie. Au sentiment qu'elle éprouve vis- à- vis d'elle-même se substitue le sentiment qu'autrui éprouve à son égard » ¹⁸¹

Dès le plus jeune âge la petite fille se rend compte que son statut familial et social est différent de celui du garçon. En effet, d'une façon directe et rarement subtile, on lui fait saisir la transcendance du genre masculin. Elle doit, dès lors obéir, relativement, à son frère, ne pas réagir aux agressions de ce dernier et enfin, aider sa mère dans les tâches ménagères tandis que le garçon s'amuse indéfiniment. Peu à peu, elle est frustrée et castrée psychologiquement. Dans le regard des femmes, décrites

¹⁸⁰ -BERGER, John. *Voir le voir*. Traduit de l'anglais par Monique Triomphe. Paris, Edition Alain Moreau.19676.P.51.

¹⁸¹ - *Ibid.* p.50.

dans le texte, existe tout un mystère qui subjugué et intrigue. Un regard porteur de mille et une histoires, d'amertume perceptible même dans les yeux des petites fillettes, ainsi décrit Aïcha Lemsine

« Et le regard des femmes ? Ce charme étrange, mystérieux, qui frappait les étrangers quand ils parlaient de leurs yeux, n'était dû au khôl ! La beauté légendaire de leur regard est faite de cette gravité profonde mêlée à une certaine tristesse qu'elles semblent transmettre du fond des siècles. Cette expression bouleversante que l'on retrouve même dans celui des fillettes ? Est-ce parce qu'elles savent déjà le chemin à parcourir ? Ou est-ce le reflet de l'expérience d'une destinée faite de sacrifices et axée seulement sur la possibilité d'être une épouse féconde et une mère courageuse ? On ne savait pas ! Mais ce regard ne s'oubliait jamais, quand on avait su le percevoir même à travers des rites. » (Chrys p.61)

Un regard rétrospectif sur sa condition l'ébranle, l'intrigue et l'interpelle, elle se rend compte que son environnement modèle sa féminité, la façonne et empêche son épanouissement. On attend d'elle qu'elle soit effacée et soumise aux contraintes de la doxa sociale.

La femme est par conséquent la cible passive du regard de l'homme. Assia Djébar conclut que « regarder dehors » est un pas indispensable pour booster la situation de la femme

« Je ne vois pour les femmes arabes qu'un seul moyen de tout débloquent : parler, parler sans cesse d'hier et d'aujourd'hui, parler entre nous, dans tous les gynécées, les traditions et ceux des H.L.M. Parler entre nous et regarder. Regarder dehors, regarder hors des murs et des prisons !... La femme – regard et la femme – voix »¹⁸²

Regarder dehors fut un moment crucial dans la vie de nos protagonistes favorisant l'émergence d'une conscience critique, une remise en question de ce qu'on cherche à leur imposer, ce regard sur leur condition, leur dévoile, décidément, les aberrations et déficiences qui sous-tendent leurs rapports avec les autres et la société, les conduisant ainsi à la manifestation d'une subjectivité donnant forme à une certaine agentivité.

Khadija, l'héroïne de *La Chrysalide* jette un regard rétrospectif sur sa condition de femme soumise aux lois masculines érigées en interdits et formées en chaînes qui la ligotent. Cette plongée en soi et vers soi, lui dévoile les injustices que les femmes de sa société subissent. Elle détourne, par conséquent son regard vers l'extérieur et prend conscience de l'ampleur de l'inégalité régnante, elle se déchaîne contre les abus

¹⁸² - DJEBAR, Assia, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Edition des Femmes, 1980.p.68.

éhontés que les hommes font de la loi cornique afin de jouir des mariages polygames, elle proteste contre les traditions humiliantes et contraignantes à l'épanouissement de la femme. Le regard qu'elle porte à l'extérieur lui fait découvrir d'autres possibles, de nouveaux horizons et cela à travers son fils Mouloud qu'elle s'acharne à le booster vers une destinée différente à celle de ses semblables du village. « *Le regard passionné de Khadîdja découvrira alors le monde. Vibreraient d'autres élans dans l'indépendance de son fils* » (Chrys p.58).

Le regard que pose Khadîdja sur sa condition d'Être atrophié, de femme aliénée suscite en elle une prise de conscience révélatrice d'une volonté irréversible de légitimer son autorité et de réclamer ses droits bafoués au nom de toutes les femmes de son entourage.

II.3.2.1.2. La parole : un pas vers la subversion

La parole consiste en une affirmation de soi, d'un désaccord quant aux croyances imposées par l'idéologie dominante. C'est par ailleurs la deuxième phase menant à l'agentivité et cela par la revendication du droit à l'expression

« [S]i parler permet d'intervenir dans la société, de se prononcer, d'exister, de véhiculer des messages, de revendiquer ou de protester, il est évident que la langue peut devenir un instrument de « libération » »¹⁸³

Dans une société patriarcale, la parole féminine sert à briser le statu quo, à signifier l'oppression afin de revendiquer des droits et de meilleures conditions de vie ce qui conduit inéluctablement à une transformation des relations de pouvoir. La parole permet de prendre position, de s'emparer de l'instrument privilégié de la subjectivité. Dans les théories agentivistes, la subjectivité d'un individu peut dépendre de son accès au langage.

« Parler, ce n'est jamais que se situer dans le monde, réclamer sa part du territoire dans une communauté déjà grouillante de locuteurs, dire je pour faire advenir au langage – et au monde – un tu qui fait de nous, par sa seule présence, quelqu'un. Je parle, bien entendu, pour qu'on me comprenne, pour qu'on m'obéisse, pour qu'on m'aime, mais je parle avant tout pour qu'on m'entende, qu'on m'octroie ma place dans le monde. Aussi me faut-il à tout prix défendre mon accès au langage ; de lui dépend ma survie, ma subjectivité »¹⁸⁴

¹⁸³ - CARDINAL, Jacinthe, « Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles ». *Op.cit.*, p.33.

¹⁸⁴ - JOSEPH, Sandrina, *Objets de mépris, sujets de langage*. Montréal, Les Éditions, XYZ, 2009, p.11.

La prise de parole dans *la Chrysalide* rend bien compte de la réclusion verbale à laquelle sont sujettes les femmes, constatant amèrement que la parole est l'apanage de l'homme, il en le monopole. La femme en revanche, intervient très peu et dans des situations bien déterminées, laconiquement et discrètement.

Toute expression langagière féminine est considérée comme une transgression du code qui régit la conduite féminine étant donné qu'imposer le pouvoir de se faire entendre, c'est réduire les autres au silence. Prendre la parole signifie prendre le pouvoir et l'exercer sur les autres. Le langage est un critère essentiel de l'identité personnelle : car non seulement il permet de se situer par rapport à soi-même, mais aussi au monde qui nous entoure, à autrui. D'après le linguiste Emile Benveniste.

« C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'ego'. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que je deviens tu dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par je »¹⁸⁵

Apriori, la prise de parole par Khadîdja, dans un contexte où la femme est privée même de contestation, est un moyen de résistance à la domination masculine, et une transgression des tabous. Sa réaction présentait une sorte de réappropriation de ce qui était dénié par la société et les traditions patriarcales.

« Si Mokrane ! Et toi Si-El-Hadj ! Je suis venue vous dire que vos projets de mariage ont cessé d'avoir cours dans cette maison ! Tant que serai vivante, jamais plus une autre femme ne mettra les pieds ici ! » (Chrys p.92)

C'est ainsi que la perspective centrale de Aïcha Lemsine semble être le destin des personnages-féminins¹⁸⁶. Elle transpose dans la fiction des situations vécues par de nombreuses femmes mais en bousculant des traditions séculaires, refusant la misogynie qui repose sur l'opposition binaire homme-femme allant jusqu'à priver la femme du droit à la parole.

¹⁸⁵ - BENVENISTE, Emile. *Problèmes de linguistique générale*. Vol 1. Paris, Gallimard, 1974. Print pp.259-260

¹⁸⁶ - SIDI-LARBI-ATTOUCHE, K, 21 *clefs pour comprendre l'écriture féminine en Algérie*, Edition ENAG, rapporte, dans un entretien avec A.Lemsine les propos suivants :

« Les femmes semblent être l'unique sujet de votre démarche littéraire... Pourquoi ?

- Vous croyez ? Eh bien faisons tomber encore un « cliché » à mon égard pour préciser que mes livres sont loin d'être une succession de « harem ». Les hommes sont aussi des protagonistes essentiels dans mon écriture. Si l'accent est mis sur les femmes, c'est parce que « c'est ce qui a été interdit » parce que culturellement, elles ont été reléguées dans l'espace domestique mais aussi parce qu'aucune révolution n'a été jusqu'au bout en faveur de la condition féminine dans ce pays. Et jusqu'à ce jour l'ambiguïté sur ce sujet demeure, en dépit de l'avènement de la démocratie. » pp19-20

Aïcha Lemsine , à travers sa protagoniste , brise le mur de l'enfermement, du silence dans lequel elle est historiquement enfermée , son arme aujourd'hui demeure la parole et l'affrontement verbal. Khadîdja ne veut plus être réduite à un être sans parole, un personnage qui doit subir et accepter avec la docilité d'un animal apprivoisé, une victime résignée « *Je sortirai avec vos cœurs entre mes dents et mes ongles pleins de vos chairs ... je jure que cela restera dans les mémoires de toutes les générations à venir* » (Chrys p. 121)

Par ces paroles, Khadîdja transgresse une des normes les plus sacrées de la société phallocrate, le droit à la parole. Elle a donc dépassé les limites de ses prérogatives, comme le dit Jean Déjeux : « *Lorsque la femme investit l'espace masculin, rampant l'équilibre de la société, dépassant les normes traditionnelles (...)* Des hommes diront qu'elle dépasse la mesure »¹⁸⁷

C'est ce qui explique la position de Si-El-Hadj

« *Ah ! Tu exagère ma fille ! Oublies-tu à qui tu parles ? Tu n'as pas droit à la parole ! Les femmes de bonne race se taisent et s'inclinent... Cet homme veut un fils que vous n'êtes pas capable de lui donner ... la loi lui permet de prendre même quatre épouses ! ... Quand à tuer ! Tu ferais mieux de te taire. On sait comment traiter les impies comme toi !* » (Chrys p.92.)

Contrairement à Khadîdja qui a brisé les murs du silence, Akila, quant elle représente le modèle de la femme résignée aux lois du patriarcat. La paralysie du verbe est totale. Elle croupit dans un silence béant, Mokrane la soumet et jette sur elle son dévolu pour qu'elle annonce à Khadîdja le quatrième mariage et elle devient contre son gré la complice muette d'une injustice « *Akila se résignait d'avance, puisque telle était sa destinée. Elle avait appris à se plier devant les décisions de l'homme* » (Chrys p.88).

Après un long discours émis par Mokrane dans une visée persuasive qui a pour objectif de conférer une certaine légitimité à son projet de mariage, Akila demeure inerte et le silence transcende son état de femme n'ayant pas une autre alternative que de se taire et accepter cruellement une telle décision « *Akila n'était consciente que de sa faiblesse de femme* » (Chrys p.89).

Quant à Faïza, l'âme sœur de Khadîdja et sa fille adoptive, elle s'est emparée de la parole pour la première fois, dans un élan de colère, en réaction à la demande de mariage énoncée par son frère à l'âge de quatorze ans. Mouloud, son frère aîné était

¹⁸⁷ - DEJEUX, Jean, *Femme d'Algérie, Légende, Traditions, Histoire, Littérature*, La boîte à Documents, Paris, 1987, p. 316.

très proche de Faïza qui voyait en lui son espoir, ses rêves et son soutien éternel. Cependant, sa façon de tâter le pouls de sa sœur pour savoir si l'idée du mariage la tente ou non, a profondément contrarié la jeune fille qui n'a pas dissimulé sa déception et son amertume, par le truchement de paroles péremptoires, et un ton caustique

« Il s'aperçut du regard de la jeune fille. Un regard dur et des yeux qui devenaient de minces fentes noires. Elle ressemblait soudain à Mâ Khadîdja quand elle s'apprêtait à cracher le feu. Elle souffla : - Et toi, Tu es prêt à me lâcher déjà, Tu ne m'as jamais prise au sérieux ! Mes rêves n'étaient que divagations de fillettes ... » (Chrys p.131).

Au demeurant, Faïza tient tête à son cousin, militant politique qui parle, avec ferveur, dans une discussion familiale, des fils du pays et de son devoir de commissaire politique vigilant, tout en excluant de son projet politique le rôle de la femme, lui réservant une place de choix au sein de sa maison pour être l'éternelle protectrice des mœurs, et procréatrice des mâles. Cette position n'a pas laissé Faïza passive pour qu'elle s'empare des mots acerbement et devient ainsi porte parole de la gente féminine, elle s'énonce par une stylistique argumentative, et cherche et convainc « autrui » de la légitimité de sa parole

*« Faïza les observait attentivement, une étrange fierté émanait d'elle. Elle souriait mais sans trace de frivolité.
- Je crois au contraire, que les hommes finiront par comprendre qu'il est sot de regarder leurs compagnes à la maison. Je ne tiens pas à offenser votre orgueil masculin, mais je déteste l'oppression sous toutes ses formes » (Chrys p.192)*

De son côté, Malika, la sœur de Faïza et le prototype de la fille de bonne famille se conformant aux canons du modèle patriarcal, à l'image de maintes femmes dont le verbe a connu une paralysie totale depuis bien longtemps. Cette dernière tente son premier acte verbalement subversif lors de ce même débat entre son mari et ses cousins d'un côté et Faïza de l'autre, sous les regards ahuris des femmes de la maison : Khadîdja et Akila

« Malika posa soudain son tricot, ses yeux brillèrent comme si elle pensait à une farce époustouflante et elle dit d'une voix précipitée pleine d'enthousiasme :

— Hé Faïza ! Je viens d'avoir une idée ! Et si on prenait le maquis ! ... Pour une belle guérilla révolutionnaire féminine!

— Kamel la fixa avec des yeux ronds comme s'il découvrait sa femme pour la première fois de sa vie :

— Toi, mine de rien tu sors des bombes de ta bouche ! (...)

Elle croisa les mains sur ses genoux et entreprit de développer son idée guerrière :

Les femmes désertent les foyers, des tracts lanceront des mots d'ordre comme par exemple : LA CUISINE AUX HOMMES ! ... VIVE LE FRONT DE LIBERATION FEMININE! » (Chrys p.197).

Découvrant pour la première fois une Malika aux idées émancipatrices et rebelles, son cousin Karim tente de l'intimider doutant de sa capacité à rétorquer

« Et quelles seront vos revendications, valeureuse guerrière ? demanda Karim (...) Et Mâ Khadîdja l'encourageait par des :

— Allez ma fille, parle ! allez !

— Voilà ! d'abord l'abolition de la polygamie ! Elle ajouta généreusement : pour ne pas être comme les autres pays on instituera la bigamie, mais à condition que la première épouse soit malade incurable, malade mentale ou stérile. L'homme devra prouver cela par des certificats médicaux. Quant au divorce ! Il ne sera demandé par l'une ou l'autre partie qu'au bout de cinq ans de mariage au moins et prononcé après trois années de séparation de corps. Les enfants seront automatiquement confiés à la mère sauf dans des cas particuliers, irresponsabilité mentale. Vie dissolue, etc. La pension alimentaire de la femme et des enfants versée régulièrement, sinon l'homme sera passible de prison et ses biens confisqués. Et bien sûr l'égalité dans le travail et les salaires entre celles qui ont un métier et les hommes. Pour le reste les femmes instruites trouveront bien les autres failles ! » (Chrys p.197).

L'ébahissement du groupe fut à son comble devant le plan de Malika, personne n'aurait jamais cru qu'elle était capable de raisonnement, les deux sœurs s'emparèrent du territoire langagier et s'affirmèrent sujet du discours usant du langage pour livrer un message, extérioriser un ressenti amer et exprimer une idéologie personnelle opposée à celle qui règne dans la doxa sociale.

Cette prise de parole rare et singulière a secoué les esprits masculins dans la famille et l'entourage de Si Mokrane. Par ailleurs, la prise de conscience chez les femmes se développe, se transforme en raisonnement lucide, logique et pragmatique sur les injustices commises, perfidement, au nom de la foi pour répondre à des besoins instinctifs et réprimer la femme.

« Faïza revoyait l'attitude de Malika. Celle-ci, malgré son confort moral, avait senti que sa sœur disait vrai quand elle attaquait les lois établies par l'homme, brandies au nom de la foi pour protéger la femme. Elle savait que la femme n'avait pas le droit d'outrepasser certaines « règles ». A cause de son sexe qui faisait qu'on l'abordait comme une moins –que- rien » (Chrys p.199).

Le discours des femmes dans la chrysalide, est lucide et critique, elles rompent le silence qu'exige leur condition de subordonnées et se plongent dans la critique sociale, leur voix est en soi une marque d'agentivité.

II.3.2.1.3. L'action ou la cristallisation d'une identité féminine

Action ou activité est traditionnellement perçue comme consubstantielle au masculin, passivité ou immobilité est perçue comme trait spécifique du féminin.

En fait, selon cardinal les actions

« sont les manifestations concrètes du passage à l'agentivité. Les actes rebelles ou subversifs d'affirmation et la transgression des prescriptions sociales permettront à la femme de se poser comme sujet agissant et de s'autodéterminer en sortant des conventions et des identités figées »¹⁸⁸

Dans *La Chrysalide*, les prémices d'une agentivité féminine sont entrepris par Khadîdja, la porteuse du flambeau de l'émancipation. Khadîdja devient agente en passant du statut d'objet à celui de sujet, de la passivité et du conformisme à une série d'actions véhiculant une volonté d'agir librement et cela s'effectue en dépit d'un refus farouche au sein d'une société, machiste, or, Khadîdja manifeste une résistance remarquable.

Au début de son mariage, Khadîdja subissait de multiples pressions, surtout de la part de la matrone, pour qu'elle aille voir *un taleb* afin de la traiter de sa stérilité. L'héroïne manifeste une résistance qui symbolise ainsi le combat mené par la première génération des femmes qui adhèrent à l'idée « moderne » du traitement scientifique et tente de se libérer, puis sous le poids des pratiques sociales ancestrales finissent par céder. Marta Segarra note, à propos de la maternité dans la société maghrébine traditionnelle que :

« La maternité est plutôt considérée comme une conséquence attendue mais mon espérée du mariage , ou bien comme une obligation pour les femme mariées; celles-ci ne désirent la grossesse d'abord , que pour faire taire les médisants ou les impatientes (normalement la belle-mère) qui les soupçonnent de stérilité , la pire malédiction pour une femme ; et ensuite procréer un garçon , que celui-ci leur serve « d'assurance de vie » et leur procure le respect dont elles jouiront dans leur âge mur »¹⁸⁹

Khadîdja, épuisée par ce long périple auprès des marabouts, s'anime d'un nouvel espoir, un rêve immense, qui se réalisera par la doctoresse du village qui lui a prescrit un traitement contre la stérilité. La prise de position de Aïcha Lemsine s'avère explicite sur ce point : avec une vision rationaliste qui s'oppose à la magie et aux

¹⁸⁸ - CARDINAL, Jacinthe. *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*. Mémoire de maîtrise en études littéraires Montréal : université du Québec à Montréal.2000.p.33.

¹⁸⁹ - SEGARRA, Marta, *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*, Paris, Edition L'Harmattan. p. 199

pratiques maraboutiques. Cette attitude qui caractérise l'élite moderniste refusant le recours à ces pratiques dégradantes et archaïques promeut le retour vers la science.

La figure de proue, Khadîdja, mène une lutte remarquable et défie la première norme à laquelle sont sujettes les femmes, celle de l'enfermement, elle a voulu se libérer de l'étau carcéral et oppressif de l'espace dans lequel sont confinées les femmes, de surcroît, elle juge sa motivation légitime, celle de chercher de la lumière, la quête d'une nouvelle vie. La doctoresse du village représente un rêve immense, un nouvel espoir en la science et la médecine ; rejetant ainsi et avec dégoût la médecine des matrones à laquelle elle ne croit plus « *Persuadée que seule la roumia doctoresse la sauverait* » (Chrys p.31)

Poursuivre une telle ambition est synonyme, dans une société algérienne réservée, d'enfreindre deux lois sacrées : la séquestration et l'interdiction de consulter un médecin, en particulier, étranger. Sortir de la maison et consulter l'étrangère « la roumia » est pour Mokrane un vrai délire, une aberration insupportable

« Elle était devenu folle cette fois ! La femme du fils de l'honorable Hadj-Cheikh-Mouloud (paix à son âme) ...Aller comme n'importe qui, par les rues du village, frapper à la porte des roumis ? Jamais ! Emporté par une sainte colère, le fils du Cheikh-Mouloud intima l'ordre à son épouse de se taire. » (Chrys p .31)

D'ailleurs, c'est ce qui explique la surprise et l'étonnement de Fatima, femme de ménage devenue aide soignante de Marie la doctoresse, à la vue inattendue de la femme de Si-Mokrane

« Fatima était évidemment surprise de voir l'une des femmes les plus en vue du pays ainsi toute seule hors de sa maison à cette heure du crépuscule. Car les filles ou épouses des familles connues du village ne sortaient jamais, sinon pour aller au bain maure ou à des commémorations, accompagnée toujours par le mari, une vieille ou un enfant » (Chrys p.32)

L'héroïne, par son action, n'a pas seulement commis le délit d'intrusion chez la roumia mais, en outre, une amitié profonde s'est tissée entre les deux, une alliance qui annihile les stéréotypes de l'entente impossible entre colonisé et colonisateur, et permet de lire, en filigrane, un récit qui célèbre la solidarité féminine

« Elles n'avaient de commun que le sexe. Et peut être était cela le secret viscéral de ce qui peut unir ou séparer les femmes. Car, à l'image de cette solidarité spontanée entre ceux qui ont souffert du même mal ancestral, deux femmes pouvaient constituer une force terriblement intelligente par leur entente » (Chrys p.33)

L'union inopinée entre les deux femmes, met Khadîdja face à l'Autre, et

consolide ses projets d'émancipation et de démythification des rites insolites qu'adopte sa société. Le mot « Autre », qui vient étymologiquement du latin *alter*, exprime l'idée de la différence ou de l'étrangeté. Le Petit Robert propose la définition suivante : « *Ce qui n'est pas le même tout en étant très semblable* »¹⁹⁰. Curieusement, Marielle et Khadîdja ont construit des relations harmonieuses, corroborant les propos de Patrick Chamoiseau qui pense que

*« L'Autre me change et je le change. Son contact m'anime et je l'anime. Et ces déboîtements nous offrent des angles de survie, et nous descendent et nous amplifient. Chaque Autre devient une composante de moi tout en restant distinct. Je deviens ce que je suis dans mon appui ouvert sur l'Autre. Et cette relation à l'Autre m'ouvre en cascades d'innombrables relations à tous les Autres, une multiplication qui fonde l'unité et la force de chaque individu [...] chaque Moi contient une part ouverte des Autres, et au bordage de chaque Moi se maintient frissonnante la part impénétrable des Autres. J'avais quitté là, dans un acmé des rêves, l'identité ancienne. »*¹⁹¹

Grâce à sa détermination, l'espoir de Khadîdja naquit entre les mains blanches d'une européenne. Le garçon tant attendu arrive, poussé par la passion fantastique de sa mère qui, une fois de plus, adopte une vision iconoclaste et abandonne les méthodes traditionnelles pour élever son fils selon les conseils révolutionnaires de Marielle.

« Sur les conseils de Marielle, elle éleva son fils sans les emmaillottements traditionnels. Elle laissa le bébé gigoter librement avec ses petites jambes à l'air ; à la place de l'huile d'olive, elle lui met des pommades et du talc sur la peau, ses méthodes révolutionnèrent une fois de plus toutes les superstitions ancestrales » (Chrys p 38)

Sur un autre plan, *la Chrysalide*, dénonce l'usage malsain, injuste et néfaste que font les hommes des préceptes religieux pour satisfaire leurs besoins et maintenir la femme en état de dépendance. Ainsi, Khadîdja est confrontée au problème de la polygamie érigé en norme sacrée du droit à la procréation, Mokrane manifeste son grand souci d'avoir des héritiers, des frères pour son fils aîné, qu'il jugeait ; pas assez rude pour pouvoir entretenir la terre de ses aïeux. Mokrane aborde Khadîdja, maintenant stérile, de sa décision de prendre une deuxième femme, espérant d'elle une aide et un consentement inconditionné. Devant le fait accompli et avec beaucoup de sagesse, et beaucoup d'amertume, Khadîdja accepta un premier mariage, qui s'acheva par la mort de Warda, et un deuxième mariage qu'elle

¹⁹⁰ - Le Petit Robert, *Dictionnaire de français*, Édition, Le Robert, 2009, p.74.

¹⁹¹ - CHAMOISEAU, Patrick, *Écrire en pays dominé*. In Philippe Chanson « Identité et Altérité chez Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, scripteurs visionnaires de la Parole créole » in [<http://www.potomitan.info/chamoiseau/identite.php.ini>] (Consulté le 15/05/2014)

accueillit avec courage.

« Sa condition de femme ne lui permettait pas d'autres combats que ceux de la résignation. Il y avait des règles qu'il fallait accepter et des lois auxquelles il fallait obéir pour ne pas être au moins une mauvaise rivale. Jouer son rôle jusqu'au bout pour ne pas perdre la face dans ce monde clos des femmes. »
(Chrys p.74)

Aïcha Lemsine peint le dépit et la douleur de Khadîdja émanant d'un déséquilibre psychologique profond, à l'idée d'un autre mariage au sein de son propre foyer *« (...) Ce foyer, cet homme qu'elle croyait pour elle seule, elle était condamnée à le partager avec d'autres encore ! Car elle savait bien que la loi musulmane autorisait quatre épouses »* (Chrys p.57.)

Ne supportant plus l'injustice, Khadîdja entretient une révolte solitaire, manifeste une attitude menaçante et un tempérament déterminé, symbolisant le rejet d'une pratique rétrograde et impitoyable engendrant des problèmes sur tous les plans. Une réaction farouche et subversive, à la suite d'une réunion œuvrant à un troisième mariage. Khadîdja passe à l'acte *« Jamais plus ! Dussé-je en mourir ! Que le village entier me marche sur le corps. Aucune autre femme ne mettra plus les pieds dans cette maison »* (Chrys p.90)

Khadîdja demeure un personnage agent, même lorsqu'elle n'effectue pas un acte personnel, mais le promeut et le propulse, cela se concrétise dans le comportement de Faïza, la deuxième héroïne du roman, qui symbolise la continuité du combat, le chemin vers la cristallisation d'une identité féminine. La nymphe, Faïza, personnage féminin au deuxième stade de son évolution représente la métamorphose de la condition féminine, qui va en parallèle avec la lutte pour la libération du pays, symbolique d'une lutte simultanée.

La personnalité de Faïza a été forgée par sa marâtre Khadîdja, qui n'a pas cessé de promouvoir l'épanouissement de la petite fille et son instruction. *« On n'avait pas l'habitude d'instruire les filles dans le village : ce privilège était accordé seulement aux garçons(...) Maintenant ; elle était la meilleure élève de sa classe. »* (Chrys p.73) Aïcha Lemsine, propose, en l'occurrence, l'instruction comme salut à la dérive ontologique de femme algérienne. Le pouvoir des livres est la condition sine qua non pour une participation des femmes dans la vie sociale. Khadîdja était consciente que seule l'instruction et les connaissances peuvent détourner la jeune fille des traditions archaïques et du machisme social et par conséquent de la soumission. Elle ne manque pas une occasion pour la soutenir et la propulser dans sa quête du savoir symbolisant

la quête pour une identité à part entière.

« *Khadîdja était très fière de la jeune fille ; elle intervenait pour faire certains travaux à sa place ou détournait l'attention de Mokrane quand il se fâchait contre la manie de sa fille* » (Chrys p.104)

En outre, Faïza a fait preuve d'une agentivité marquée d'une féroce volonté d'émancipation à travers sa relation avec le charmant Fayçal, un amour romantique qui a des résonances particulières parce qu'il représentait pour elle l'accomplissement identitaire. A travers sa relation avec Fayçal, Faïza transgresse une autre règle de la famille traditionnelle : pas de relation avec un homme avant le mariage, l'amour et encore plus le sexe sont des tabous à ne pas approcher. Faïza vit pleinement ce sentiment exceptionnel qu'elle connaît pour la première fois.

« *Fayçal allait chercher régulièrement la jeune fille à la sortie de l'hôpital. Elle ne se lassait pas de la joie de voir cette grande silhouette se diriger vers elle. La beauté des traits de cet homme l'étonnait à chaque fois : le nez bien ciselé, le dessin ferme de la bouche et du menton, les cheveux châtain indisciplinés et ses yeux clairs au regard ingénu, le regard de quelqu'un qui refuse de voir le mal sur terre... Faïza le trouvait tellement beau qu'elle ! Elle pensait que dans une autre vie Fayçal aurait été un seigneur.* » (Chrys p.180).

La relation des deux jeunes gens a dépassé toutes les limites d'une éducation réservée et Faïza se donne à Fayçal corps et âme, ceci était, dans l'intention d'une future visite au village afin demander la main de la jeune fille.

« *Fayçal sentait la nervosité croissante de Faïza. Plus sage, il lui conseillait de ne rien brusquer* « *Dans un mois, disait-il, je viendrai avec mon frère et Mouloud pour connaître ton père et demander ta main dans les règles de nos traditions* » (Chrys p.180).

Le destin a anéanti les projets lumineux de Faïza et la mort la prive de son bien-aimé dans un accident tragique, qui bascule entièrement sa vie. L'apogée de l'agentivité de Faïza fut lorsqu'elle désirait profondément un enfant de Fayçal, et que ses soupçons pour une éventuelle grossesse soient vrais bafouant ainsi toutes les contraintes de la doxa sociale. « *Oh ! Mon dieu ! Pourvu que ce soit vrai ! Vous m'aviez durement châtiée ! Laissez- moi ce dernier bonheur ! Oh ! Un fils de Fayçal !... Elle ne songeait même pas au scandale d'une telle situation pour une fille comme elle, appartenant à un milieu traditionnel* » (Chrys .p 209).

Faïza se rebelle doublement contre le pouvoir de l'homme : d'abord en accédant à l'instruction en ville, ensuite en entretenant une relation amoureuse hors les liens du mariage.

II.3.2.2. Dans « Nuit d'encre pour Farah »

II.3.2.2.1. Le regard entre lucidité et illusion

Dans *Nuit d'encre pour Farah* le regard féminin contribue non seulement à découvrir l'*Autre* masculin, mais aussi l'*Autre* étranger, celui qui appartient à une autre culture, avec un aspect, une religion, des coutumes différentes, avec qui les protagonistes cohabitent, coexistent et partagent leur quotidien.

En revanche, Farah, le personnage principal, esquive du regard la situation de des sœurs soumises aux règles dictées par une tradition séculaire et que les parents veulent inlassablement, inculquer à leurs filles. Elle focalise son regard et le plonge dans un univers qui lui procure rêve, joie et plaisir incommensurable, il s'agit de l'univers livresque, là où la littérature façonne son quotidien et la laisse s'échapper aux querelles incessantes entre sa mère et ses sœurs. Tandis que Leila et Latifa projettent leur regard vers l'extérieur, vers le monde qui les attire davantage et les séduise.

Au delà des livres, le regard de Farah découvre, pour la première fois, avec admiration et extase l'enseignant de littérature

« Garder sur moi ce halo de lumière que pouvait être son regard le plus longtemps possible, voilà au fond le seul plaisir charnel auquel je pouvais me prévaloir à l'aube de mes dix-huit ans. Il voulait que je parle, eh bien j'allais parler ... J'humectai mes lèvres et plongeai mon regard dans le sien » (NEF p.31).

Il paraît important de signaler que Farah esquivait du regard tout ce qui perturbait son univers idyllique, elle refusait, délibérément de confronter la réalité amère qui tourmentait ses sœurs, croyant ainsi qu'elle était à l'abri des soucis *« Les angoisses, les peurs, les doutes de mes sœurs m'étaient un monde étranger. »* (NEF.p .17)

Le regard impartial et indifférent, que posait Farah sur son entourage lui a valu l'absence de toute prise de conscience, et par conséquent, l'éventualité d'une prochaine agentivité préluée par un regard perspicace et conscient n'était pas envisageable, la narratrice avoue être une spectatrice non concernée

« Quant à moi, je ne trouvais quoi dire ou quoi faire d'autre que la regarder (...) Ses larmes ne me concernaient pas, son chagrin ne m'atteignaient pas, cette femme était ma mère et ses revendications aussi anciennes que notre lien de parenté. Rien ne me touchait ni ses plaintes, ni celles de ses filles. J'étais une spectatrice dans une salle de cinéma qui regardait le film sur l'écran tout en songeant à autre chose, à la différence près que l'on m'imposait le film et que pas un instant il m'arrivait à attirer mon attention... » (NEF p.42)

Ses sœurs, par contre, grâce à un regard judicieux, ont pu dévoiler les perceptions que leurs tuteurs se font pour leur avenir, un regard réaliste et conscient qui était à la base d'une réinterprétation de leur vie conduisant à la parole et à l'action. On pourrait considérer le regard nostalgique qu'a posé Farah sur Rebecca, une fille immigrée qu'elle a rencontré en escaladant la montagne Ima Gouraya, comme le premier regard menant au revirement de la situation de Farah, à sa décision de quitter l'Algérie et rejoindre la Belgique.

« Je l'ai dévisagée, un demi-sourire aux lèvres. Elle ne devait guère dépasser les dix-sept ans. Assez quelconque physiquement, c'était surtout son innocence qui me fascinait. J'avais, moi aussi, eu dix-sept ans et je me sentais alors pleine de maturité, de réflexion et de jugement. J'étais si sûre de moi et de mon avenir que je prenais la vie à bras-le-corps, rien ne m'effrayait et seule la soif de connaissance habitait mes rêves, construisait mon quotidien, jour après jour jusqu'au jour... » (NEF.p.152)

II.3.2.2.2. La parole/silence: les deux revers d'une même médaille

L'atmosphère change dans *Nuit d'encre pour Farah* en dépit du milieu sociale dans lequel vivent les protagonistes, qui se caractérise par la liberté d'expression, la communication entre parents et enfants dans une société libérale fondée sur la liberté inconditionnelle, Farah et ses sœurs issues d'une communauté musulmane régit par des lois et des normes spécifiques, un milieu marqué profondément par les traditions, lesquelles cantonnent les femmes dans le silence et le mutisme imposé.

En effet, en examinant pas mal d'œuvres issues de l'immigration, maghrébine en l'occurrence, nous nous apercevons que la femme est une victime sacrificielle. Les coutumières qui pèsent sur elles réussissent à faire d'elle une femme taciturne qui manque de caractère, au point où elle ne dit mot, consent à tout, même quand cela la contrarie. Il s'avère de fait, que cette attitude oblitère complètement son identité et elle devient une femme dont le silence déconcertant ne lui permet pas de progresser, de faire bousculer le rythme de la vie en sa faveur.

Leila, la cadette, s’empare de la parole pour contredire sa mère et extérioriser son ressenti. Ses mots blessants et ses remarques acerbes n’ont pas changé sa condition, instantanément, nonobstant, c’était le premier pas vers la subversion. En fait, le silence est attribué à la soumission, et la rébellion à la parole. Par ailleurs dans ce roman, le silence est utilisé comme stratégie agentiviste, en d’autres termes une alternative de résistance face à la décision inopinée et injuste tombée comme une foudre sur la tête de Latifa mise devant le fait accompli pour se marier avec un conjoint du *bled* choisi par les parents. Comme le fait remarquer Assia Djébar

*« Dès l’enfance, on apprend à la fillette le culte du silence qui est une des plus grandes puissances de la société arabe. Ce qu’un général français, ami des arabes, appelle puissance, nous le ressentons comme une seconde mutilation. Même le oui qui doit suivre le « fatiha » du mariage et que le père doit demander à sa fille- le Coran lui en faisait obligation- est presque partout (dans l’aire musulmane) ingénieusement étouffé. Le fait que la jeune fille ne puisse être vue à découvert afin de préférer son acquiescement (ou son non acquiescement) l’oblige à passer par le truchement d’un représentant mâle qui parle à sa place. Terrible substitution d’une parole à une autre, et qui, de plus, ouvre la voie à la pratique illégale du mariage forcé. Paroles déflorées, violentées avant que n’intervienne l’autre défloration, l’autre violence. »*¹⁹²

Latifa l’ainée qui est un personnage modéré, qui vit dans le respect de ses parents et de leur culture *« agissait différemment. Elle aspirait à ce que sa vie change, mais en silence et en toute pudeur, avec méthode et intelligence, tirant de ses origines le meilleur parce que c’est un « plus » et quelque chose qui les distingue des autres »* (NEF p.74).

Cette dernière manifeste la même attitude calme et résignée tout en gardant le silence absolu devant l’euphorie de son père et l’étonnement de ses sœurs.

« Incroyable Latifa, époustouflante Latifa, elle ne laissait paraître sur son visage aucune émotion. Je crois que jamais je n’ai plus aimé et respecté ma sœur qu’à cet instant - là. Elle débarrassait ta table avec un tel recul, une telle froideur, une telle maîtrise de ses sentiments. Son avenir se décidait, mais Latifa essuyait les sets de table (...) » (NEF p.84)

Cependant, le silence de Latifa n’était pas fortuit, c’est une stratégie mise en œuvre pour échapper à une vie de subordination. Latifa s’empare du silence afin de pouvoir rompre le cercle vicieux qui réduit la femme issue de la famille maghrébine à un statut de subalterne, décidant sa vie pour elle.

¹⁹² - DJEBAR, Assia, *Femmes d’Alger dans leur appartement* ; Op, cit, p. 38.

Latifa devient « agente » pour transformer sa condition, et celle de sa sœur Leila, d'opprimée lorsqu'elle renverse le discours qui empêche les jeunes filles de leur génération de choisir leurs partenaires.

Le silence de Latifa comme l'a constaté son frère est moqueur du discours de son père, un silence intelligent et rebelle qui prépare pour une action agentiviste visant l'autodétermination

« Latifa était intelligente, beaucoup plus que je ne pourrais jamais l'être, et il est à peu près certain qu'elle avait prémédité chaque réaction, à chaque instant, de chacun de nos parents. Elle avait tellement observé, silencieusement et sans jamais émettre de commentaire, que l'on aurait cru écrit pour elle ce fameux proverbe : « La parole est d'argent et le silence est d'or : si la parole est bonne et utile, le silence peut être plus précieux encore » » (NEF p.101)

II.3.2.2.3. L'action : la fugue ultime résolution

En fait, l'action agente dans *Nuit d'encre pour Farah*, s'opère de manière différente chez les protagonistes Leila et Latifa. Leila imprégnée des valeurs de la société occidentale, rejette les chaînes contraignantes de séquestration que lui impose la doxa de sa communauté arabo-musulmane. Elle aspire à la liberté inconditionnée, elle désire exposer son amour pour son compagnon sans être brimer. Toutefois elle se trouve confrontée aux gardiens fougues des traditions, en l'occurrence la mère avec laquelle elle entretient une relation sulfureuse. Son activité de prédilection était l'évasion aux côtés d'un homme sur le dos d'une moto de luxe

« Elle n'avait jamais ouvert un livre et considérait ceux qui le faisaient, « des emmerdeurs ennuyeux et ennuyants », fin de citation. Seuls les frimeurs l'intéressaient, surtout ceux qui faisaient impression au guidon de leurs motos et le nouveau petit ami serait toujours détrôné par celui qui aura un engin encore plus gros et plus puissant » (NEF p.18).

Quant à Latifa, la fille aînée au tempérament calme et au caractère taciturne, elle tente toujours de se plier aux règles familiales sans contestation, Le mutisme était sa stratégie contre toute injustice infligée aux filles, sa lutte se déroulait en silence avec beaucoup de droiture et de cohérence. *« Latifa agissait différemment. Elle aspirait à ce que sa vie change, mais en silence et en toute pudeur, avec méthode et intelligence, tirant de ses origines le meilleur parce que c'est un « plus » et quelque chose qui la distingue des autres » (NEF p.74).*

Le silence apparent de Latifa n'est qu'un leurre et derrière la résignation fallacieuse, Latifa se pose des questions et constate tous les abus dont sa génération est victime. Elle reçoit la nouvelle de son mariage avec son flegme habituel, elle ne laissait paraître sur son visage aucune émotion. Le mariage forcé a été pour elle un motif décisif pour un acte agent inhabituel et très surprenant de sa part. C'est par le biais de la fugue qu'elle exprime sa révolte, une attitude symptomatique d'une fracture intergénérationnelle incontestable. Les parents prisonniers de leurs traditions, de leurs convictions, tentent, dans l'exil, de reproduire le même schéma. La fugue s'avère pour Latifa et Lila la seule façon de déjouer un contrôle familial strict et étouffant, sa stratégie agente de subversion apparaît comme inévitable et seule alternative dans leur quête identitaire.

En dépit de son caractère résigné, docile et modéré, Latifa prend son destin et celui de sa sœur en main au milieu de la surprise générale « *Je n'arrive pas à croire que Latifa ait pu faire une chose pareille ... De cette peste de Lila, je m'attendais à tout ... Mais Latifa, je ne comprends vraiment pas.* » (NEF p.105).

Au demeurant, la décision abusive des parents pour marier Latifa au pays, a été la goutte qui a débordé le vase, et une solidarité grandissante s'est tissée entre les deux sœurs Latifa et Lila qui ont implicitement instauré des convenances, des règles, des codes qu'elles seules sont capables de déchiffrer pour faire échec au pouvoir des parents.

« Lila vouait une admiration sans fin à Latifa. Le pouvoir de Latifa sur Lila était tel que très souvent ma mère passait par sa fille aînée pour atteindre la cadette (...) Il lui arrivait de se confier à Lila. Parfois elles partageaient un éclat de rire ou se remémoraient une histoire qu'elles avaient vécue ensemble ; alors je les jalousais secrètement » (NEF p. 25).

Le mariage forcé demeure comme l'avait constaté Lacoste Dujardin une pierre d'achoppement dans la famille maghrébine

*« [En effet] l'honneur de la mère de famille responsable, celui du père, celui de toute la famille veulent que l'on ne puisse « donner » une fille à des étrangers au village, à la commune, à la région, à la nation et encore moins à un non-musulman. Toute entorse à cette règle entache l'honneur familial, ainsi dépendant de la virginité des filles jusqu'à leur mariage. Épouser un Français apparaît toujours comme une trahison pour les parents et a valeur de violation de la loi au Maghreb puisque aujourd'hui encore les codes de statut personnel des trois États maghrébins interdisent unanimement à leurs ressortissantes d'épouser des non-musulmans.»*¹⁹³

¹⁹³ - LACOSTE-DUJARDIN, Camille. « Renier les parents pour s'intégrer ? Le dilemme des enfants de parents immigrés maghrébins en France », Hérodote, n° 50/51, Paris, Edition La Découverte, p .145.

Ainsi, la fugue a pour origine l'exclusion et l'oppression, demeure l'unique moyen pour éviter le contrôle familial sévère et suffoquant, elle est synonyme de refus de l'inertie et de la soumission aveugle. Elle demeure un élément essentiel de l'action fictionnelle et de l'accomplissement du personnage. La fugue témoigne de l'important traumatisme des personnages féminins vivant dans un univers en crise où les repères chavirent. Subséquemment Latifa et Leila effectuent une action agentiviste d'une grande ampleur. La fugue dans le texte Madien semble être un crochet incontournable en allant à la quête de l'émancipation.

Dans une tentative d'affirmation identitaire les protagonistes procèdent à l'affranchissement d'un espace, loin de toute autorité. Leila Sebbar affirme, dans l'un de ses essais que :

« La fugue, c'est une forme de désobéissance civile. La fugueuse est une insoumise. Elle part sans autorisation de la mère ou du père. Elle déserte la maison tout d'un coup, comme ça...sur un coup de tête...sans avertir personne, sans dire pourquoi, comme si elle n'avait plus de compte à rendre, comme si elle n'était pas mineure et soumise à l'autorité parentale. »¹⁹⁴

De ce qui précède, il paraît que la fugue comme transgression, symbolise la prise de position face au discours dominant : déconstruction de celui-ci par l'entremise de l'appropriation de l'espace.

Par l'écriture de la fugue, Malika Madi, permet à ces protagonistes de sortir du carcan idéologique dans lequel sont enfermées les filles d'origine maghrébine et de s'écarter de l'aliénation qui est leur lot. C'est un prétexte à la découverte du monde et à l'accomplissement de soi en dehors du foyer familial. Latifa et Lila ont su faire de ce geste transgressif et rebelle un exploit personnel menant à la cristallisation d'une nouvelle identité, à la croisée des frontières, basée sur la déconstruction des oppositions binaires et statiques. La lecture de la fugue apparaît comme une valeur positive, l'acte métaphorique par lequel les protagonistes traversent les frontières géographiques et se lancent dans le monde professionnel et lucratif.

¹⁹⁴ - SEBBAR, Leila. *On tue les petites filles*. Paris: Edition Stock, 1978, p.241.

II.3.2.2.4. La folie de Farah: pathologie de la dissidence

Farah, le personnage-narrateur a connu un parcours exceptionnel par rapport à celui de ses sœurs. Un parcours qui, pour son analyse, nécessite une approche psychologique particulière tenant compte des différentes étapes que la protagoniste a connu et les états d'âme contradictoires qu'elle a expérimentés.

Farah, la plus jeune de ses sœurs était passionnée de lecture, elle excellait à l'école. En fait, la lecture paraît chez Farah comme une échappatoire d'une réalité dure et accablante, un monde qui l'exalte et la comble de bonheur, sa tendance était pour les écrits romantiques et les auteurs classiques

« Je pouvais lire, lire le plus possible. En quelque mois j'avais lu tous les auteurs français que le dix-neuvième siècle pouvait compter, (...) Les écrits de Balzac ou Flaubert me faisais indubitablement pleurer de joie. J'étais libre, je travaillais bien et j'étais la meilleure élève du cours de français. Les angoisses, les peurs, les doutes de mes sœurs m'étaient un monde étranger » (NEF. p17).

Farah crée un monde propre à elle, faisant abstraction de la réalité amère qui l'entoure, l'expérience de la lecture l'implique dans son être tout entier, elle cherche, à travers les œuvres littéraires la construction de son identité. La vie de la narratrice et son être ont plongé dans un monde fictionnel lui procurant du plaisir, capte son attention et stimule ainsi son empathie, son identification, voire sa sympathie. Farah développe pour les personnages des romans qu'elle lisait de l'intérêt, elle partage leurs préoccupations, leurs joies, leurs projets, ils deviennent des « proches fictionnels », la narratrice relate :

« (...) même pendant le weekend lorsque j'étais à la maison, ma mère ne se préoccupait pas de ce que je faisais. J'étais là, à l'étage, en sécurité, et cela lui suffisait ... Et pendant qu'elle s'acharnait sur ses filles aînées, moi, je pleurais du destin tragique d'Emma Bovary ou d'Anna Karenine (...) Je n'étais convaincue et atteinte que par la douleur de ces personnages de fiction, sans songer que les être qui m'entouraient avaient leur part dans la torture morale. Je n'arrivais pas à me détacher de ces victimes romanesques, malgré les cris et les heurts qui opposaient les membres de ma famille, j'étais ailleurs, dans la Russie de Tolstoï ou la province de Flaubert Submergée par leurs phrases, leurs univers, leurs personnages, je n'entendais plus les phrases, ne voyais plus l'univers et ne ressentais plus les êtres de ma propre famille » (NEF pp .76-77).

Cet intérêt excessif pour la littérature éloigne la narratrice, progressivement, de ses sœurs Latifa et Lila et un profond fossé les séparent, car tout ce qu'elles enduraient ne la concernait pas : les angoisses, les peurs, les doutes de ses sœurs lui étaient un monde étranger « (...) je ne posais pas question quant à mon avenir, je n'avais envie

de rien ni l'indépendance, ni d'émancipation. J'allais à l'école, je lisais, je lisais... C'était tout ce dont j'avais besoin. » (NEF p.17).

La raison pour laquelle, la narratrice était écartée de leurs discussions secrètes, de leurs confessions les plus intimes, Farah n'a pas expérimenté les instructions strictes, les normes traditionnelles rigides que sa mère imposait à Latifa et Lila

« (...) Lila et Latifa ne trouvèrent jamais en moi une alliée. Mais qu'aurais-je pu faire ? Nos mondes étaient si extrêmement opposés. Je vivais avec elles mais sans songer un instant que nous n'avions pas la même vie, et puis ma mère les avait réquisitionnées si jeunes, depuis si longtemps déjà elle s'acharnait à faire d'elle des femmes d'un autre temps que, pour moi aussi, tout cela était d'une normalité absolue. C'était ma mère, c'était mes sœurs et c'était ma vie depuis toujours » (NEF p.18).

La relation de la narratrice avec Lila était sulfureuse, et les altercations ne cessaient pas, les deux sœurs ne parlaient décidément pas le même langage et leur relation était empreinte d'une violence flagrante. Lila reproche à sa sœur son insouciance de ce qui les préoccupe et les tourmente, et son intérêt exagéré et naïf pour les livres. Elle lui adresse des remarques caustiques

« Je ne te déteste pas, tu m'énerves c'est tout. Tu es une gamine qui ne veut pas grandir. Comment tu peux imaginer un instant que tous tes bouquins pourront te sauver de ce que Latifa et moi connaissons ici ? Tu es lâche, tu te caches derrière des livres écrits pas des types morts depuis cent ans, tu trouves du plaisir à lire la vie d'hommes et de femmes imaginaires ... Mais quand tu refermes ces saloperies, est ce que tu penses à ta vie à toi ? » (NEF p.23).

La décision des deux jeunes filles de quitter le foyer familiale a été prise en catimini, et sans la connaissance de Farah qui a payé le prix de la fugue des ses sœurs, elle avoue en ces mots *« Latifa c'était mon rêve, c'était la femme que je devais un jour absolument être. Latifa ce fut pourtant le couperet de ma guillotine »* (NEF .p.16).

Tous les rêves, les projets, les espoirs et les aspirations de la narratrice se sont vaporisés à cause de ses sœurs, son cœur se remplit, par conséquent, de rancune et d'amertume, se considérant comme victime d'une vengeance. La narratrice souffre émotionnellement de tristesse, d'anxiété, de réflexions douloureuses substituées graduellement par une rancune et une haine vis- à -vis de ses sœurs perçues comme la cause de son déclin, elles lui ont gâché son avenir, son rêve de devenir un jour enseignante à l'université.

« Je me surpris à penser comme ma mère : qu'elles soient maudites et damnées, que leurs vies soient un cauchemar jusqu'à leur mort. Elles avaient attendu la veille du jour le plus important de ma vie, pour concrétiser le leur ! Soyez maudites, soyez maudites, soyez maudites... » (NEF p.101).

Le malheur de Farah s'accroît par la situation qui occupe une place prééminente dans le texte, celle du mariage arrangé, cette pratique qui a poussé les deux sœurs à fuguer. Quant à Farah, son destin de femme s'est trouvé scellé par une décision calomnieuse de la part des parents, celle de la marier, voire de la sacrifier, à la place de Latifa. Le mariage arrangé imposé à la figure féminine sous l'étendard des traditions patriarcales engendre un état insatisfait, même misérable. La narratrice, contrairement à ses sœurs, assume la décision de ses parents avec une passivité étonnante. Sa position de martyre suscite pour elle une dégradation personnelle et une détérioration psychique qu'elle décrit en ces mots :

« Je n'avais encore que dix-sept ans et, à dix-sept ans, il y a en nous des ressources abondantes et insoupçonnées. Encore faut-il que quelqu'un nous prenne la main, pas avec complaisance et délicatesse, mais avec fermeté et détermination. Moi j'étais seule, je ne voulais pas plonger mais on m'y forçait. En même temps, j'enviais ces filles droguées ou prostituées, anorexique ou boulimiques ou peut-être tout à la fois mais qui parfois avaient une famille pour leur tendre la main » (NEF p.116).

Farah subit un traumatisme psychologique qui entraîne un désordre psychique et a modifié sa personnalité. Freud estime que le traumatisme est conséquent à un événement déroutant qui s'impose de façon répétitive et inattendue à la conscience par des cauchemars¹⁹⁵

Ainsi, le traumatisme s'appréhende par une affliction du psychique après un choc ayant suscité de très vives émotions.

« [I] L y a traumatisme psychique quand un événement imprévu et brutal soulève chez le sujet un orage émotionnel qu'il est incapable de contenir et qui lui donne la sensation d'une catastrophe ...il se sent désarmé et envahi par une énorme quantité d'émotions qu'il ressent comme littéralement destructrices »¹⁹⁶

Ainsi la narratrice éprouve un sentiment d'anéantissement psychique qui altère son jugement, sa mentalité et sa personnalité et la rend sensible au monde extérieur, sa perception de la réalité est altérée. Elle est en proie à un électrochoc psychologique qui la prive de toute sa faculté de raisonnement.

¹⁹⁵ - FREUD, Sigmund *Beyond the Pleasure Principle, in the Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. Traduit de l'allemand par James Strachey en collaboration avec Anna Freud, Alix Strachey et Alan Tyson, 24 volumes, London : Hogarth, 1953 – 74, volume 18, chapitre III.

¹⁹⁶ - ROGER, Perron, *Une Psychanalyse Pourquoi ?* Paris, Edition Dunod, 2013, p. 55.

« La lumière m'était devenue insupportable, non pas à cause de la migraine, mais plutôt parce qu'elle faisait partie d'une réalité que seule la pénombre arrivait à me faire oublier, et puis le noir a ce pouvoir de vous éviter de penser, si vous le désirez, alors que la clarté, elle, ne vous donne aucun choix. Je ne voulais plus avoir la faculté de penser et, seul le noir me permettait d'échapper à la disgracieuse réalité dans laquelle j'étais empêtrée » (NEF p.115).

Après le sevrage tragique que Farah a subi en l'éloignant de son école, donc de son rêve, se retrouvant dans un nouveau monde, une nouvelle vie, toute une culture avec ses us et ses coutumes, avec de nouvelles personnes. Heureusement que le destin lui a réservé un mari affectueux grâce à qui elle a pu supporter, relativement, la tragédie qu'elle a vécu.

« J'avais un mari extraordinaire, doux et attentif. Pondant sept ans, il n'a cessé de l'être malgré mon impossibilité de lui donner un enfant. Lorsque nous nous sommes mariés, il m'a dit : « Je t'épouse parce que je t'aime ... » Hassan aurait dû épouser Latifa, c'est moi qu'il eu à la place il m'avait épousée parce qu'il m'aimait, disait-il. J'étais pourtant très mal : dépressive, colérique, instable sur tous les plans ... Mon père, un peu gêné, m'avait emballée d'un papier brillant et nouée d'une ficelle dorée, s'excusant de ne pouvoir offrir qu'un cadeau de rechange » (NEF p.123).

La narratrice affligée, subi ce nouvel ordre sans réagir, accepte sans protester, c'est ce que le Petit Robert désigne par la résignation, c'est une tendance à se soumettre, à renoncer. Le résigné veut (abandon volontaire), mais cette volonté est affaiblie par un *devoir* (volonté d'une autorité supérieure) qui pèse sur lui. En l'occurrence Farah refuse passivement et pacifiquement son quotidien d'autant qu'elle se croit incapable de vaincre son destin. La résignation de Farah s'avère sa seule issue, une forme nouvelle de supporter la douleur.

En fait, c'est Hassan, son mari, qui a immédiatement constaté que sa compagne n'avait pas un autre combat que celui de la résignation.

« J'ai aimé ton regard, immédiatement. Tes yeux criaient un désespoir que seul un aveugle n'aurait pu voir. Ils étaient encore vivants, purs, naïfs ... J'ai assisté, au fil des temps, à leur métamorphose, aujourd'hui ils ne vivent plus et le seul message qu'ils véhiculent est celui de la résignation ... » (NEF p.124).

Au début de son malheur, Farah a échappé à la folie, elle était sur le seuil du gouffre ; que Hassan le lui a évité, avec son amour inconditionnel, son affection débordante et sa patience. La narratrice en est consciente et rappelle à sa mère l'ampleur de son chagrin

« Alors c'est ce que tu pense ? Tu ne t'es jamais dit que peut-être l'histoire s'est passée dans ma tête, que si ça n'avait pas été Hassan, aujourd'hui tu n'aurais plus de fille du tout. Hassan m'a aidée à ne pas devenir dingue et encore aujourd'hui j'ai l'impression que je suis au bord du gouffre. C'est lui qui me retient, c'est sa main qui rattrape toujours la mienne au bon moment. Mais je te le jure maman, je te jure qu'il ne me suffirait que de penser dix minutes à tout ce que j'ai perdu pour que, ni lui, ni qui que ce soit au monde n'arrive à me sauver. Alors si aujourd'hui tu es heureuse et épanouie parce que « je n'ai pas fait d'histoire » et que tu te dis que maintenant je n'en ferai plus ... je te conseille de ne pas trop te réjouir » (NEF. p.129).

Contrairement à son habitude et à son attitude froide et rigide. La mère de Farah, après une visite à Bejaïa manifeste un comportement calme et posé qui a intrigué la narratrice, étonnée devant ce nouveau profil qu'elle ne reconnaît plus, la décrivant en ces mots

« Qui était cette femme ? J'avais énormément de mal à la reconnaître. Plus mature et posée, quelque chose d'assez indéfinissable se dégageait d'elle. Elle avait souri, du même sourire que Lila (...) un sourire qui avait sa raison d'être, non pas dans l'instant où il était fait, mais qui avait une origine tout autre sans jamais avoir, avant ce moment – là, trouvé une raison de s'exprimer » (NEF. p130).

La narratrice découvre, accidentellement, la raison de cette joie latente. Une découverte qui fait chavirer son existence, déjà bouleversée par la complicité égoïste de sa mère. La blessure était encore neuve et la cicatrice encore mutilée, au moment où Farah découvre que sa mère a des nouvelles de Lila, devenue maman. La narratrice est ébranlée, un malaise étreint son corps, s'immisce en elle, l'équilibre physique et mentale semble être altérée à cause de cette angoisse

« J'avais déjà entendu certains affirmer avoir senti le sang se glacer dans leurs veines, lorsqu'un événement effrayant et tout à fait inattendu survenait dans leur vie jusqu'à cet instant, je crus toujours cette phrase imagée, elle est pourtant d'une véracité qu'il est préférable d'ignorer. Dans la canicule du matin, j'eus soudainement très froid. Des frissons me parcoururent de la tête aux pieds. Mes mains, encore mouillées, me semblaient être gantées de neige. Je les frottais l'une contre l'autre, mais il était impossible de leur rendre un peu de chaleur. Mes jambes se dérobaient. Pour rester debout, je dus m'adosser au mur » (NEF p.133).

La narratrice dans une grande confusion, pense que sa mère l'a trahie, elle déplore quelle ne compatit pas avec elle, ne comprend pas l'ampleur de l'erreur commise à son égard. Dans ce contexte, nous pouvons clairement constater que la jeune fille se sent confinée dans l'ambiguïté de sentiments opposés. La mère de la narratrice devient défaillante, Eliacheff et Heinich définissent ainsi la défaillance :

« Ne plus assurer, de manière permanente ou transitoire les devoirs de la position que l'on est censé occuper, telle, ici, la position maternelle : devoir de présence, de protection, d'éducation, de surveillance, de transmission. [...] Qu'elle soit objective ou subjective, la défaillance est toujours subie par la fille, quelle que soit sa capacité à la repérer »¹⁹⁷

La narratrice se sentait vide, une fois de plus, atteinte du même néant que celui qui la dévasta le jour où elle ne put se rendre à son examen, la douleur devient donc un de ses traits caractéristiques. De surcroît, la douleur se montre aussi large parce qu'elle aiguise la rancune chez Farah qui n'arrive pas à pardonner à ses sœurs et considère toute tentative de réconciliation entre sa mère et ses sœurs comme une trahison pure et simple. Son mari Hassan est resté ahuri devant les insinuations de Farah qu'une éventuelle rencontre lui est insupportable et impardonnable

« Hassan, il se passe quelque chose en Belgique. Je ne sais pas ce que c'est, mais je ne veux pas être la laissée pour compte, ni celle derrière laquelle on manigance. Ma mère a beaucoup changé, je la soupçonne de vouloir renouer avec ses filles.

- C'est incroyable ! Tu veux que ta mère et tes sœurs gardent leur rancœur jusqu'à la mort

- Aussi quoi ? Egoïste ? Vas-y, dis-le .Un beau matin, elles ont prit leurs affaires et elles sont parties vivre leurs vies... Un autre beau matin, mon père a réuni toute sa famille à mon mariage pour prouver qu'il n'avait pas tout à fait échoué ... Mais bien sûr c'est moi l'égoïste ! » (NEF p.139)

Farah cultive des sentiments négatifs, se percevant comme la personne qui a été brimée, blessée et qui est victime. Elle éprouve un profond ressentiment, et exprime clairement, depuis sept ans, son amertume et l'injustice qu'on lui a infligée depuis des années. Dans un élan de colère, Farah réagit, extériorise ses sentiments les plus refoulés, c'est la première fois qu'elle adresse à Hassan des mots blessant, lui rappelant que la vie qu'elle mène auprès de lui n'a jamais été ce qu'elle désirait. La narratrice s'empare de la parole, brise le mur du silence dans lequel elle a été enfermée, cherche la délivrance, en dépit de toutes les conséquences. Ebranlée, Elle tente de prendre sa vie en main, de changer le cours de sa misérable existence, ses rêves resurgissent. L'extériorisation de son malaise lui a procuré un soulagement longtemps escompté.

C'est avec ce discours qu'elle confronte son mari, dans un échange verbal, sur ses sœurs et leur vie de couple

¹⁹⁷ - ELIACHEFF, Caroline, et Heinich, Nathalie, *Mères - filles, une relation à trois*. Paris, Edition Albin Michel, 2002, p 122

« (...) elles ont leur vie et tu as la tienne ! Elles ont leur vie mais je n'ai pas la mienne, elles ont choisi la leur mais on m'a imposée la mienne. Je voulais étudier la littérature, c'était mon rêve, c'était toute ma vie, je ne voyais rien d'autre, je ne vivais pour rien d'autre, j'étais prête à tout pour y arriver. C'était ma route c'était celle- là. Non tu ne comprends pas Hassan, il y a une partie en moi qui est vide, cette partie- là, aujourd'hui devrait être pleine, de savoir et de connaissance ... Je serais peut-être, à l'heure qu'il est, assistante à l'université et en train de rédiger mon doctorat, au lieu de ça, je suis privée d'une vie brillante pour vivre celle médiocre d'une pseudo-citadine en vraie campagnarde » (NEF .p.170)

La narratrice raconte son soulagement après cet échange *« Hassan m'avait vue accoucher devant lui ! Mon sentiment mis au monde, j'étais soulagée. Quant à la douleur c'était lui qui la vivait » (NEF p.171).*

Farah n'a pas jeté son dévolu uniquement sur Hassan, sa mère n'a pas été épargnée de ses diatribes, celle-ci pleine de contradictions inspire à sa fille un sentiment de haine et une attitude d'insensibilité extrême, spécialement au moment où elle évoquait par erreur la fille de Lila rencontrée par hasard dans un supermarché, ce qui provoque la fureur de la narratrice qui se métamorphose en bourreau impitoyable, dictant à sa mère la conduite à suivre, et l'attitude que ses sœurs méritent

« Elle se mit à pleurer et je ne ressentis même pas une once de pitié pour elle.

- Quand Lila est venue vers moi avec la petite, quelle femme j'aurais été si je n'avais même pas passé ma main sur la joue de ma petite-fille ?

Je m'approchai d'elle, le plus près possible, comme si, plus la distance était courte, plus ce que j'avais à lui dire serait retenu. Je la regardai dans les yeux, et les siens, imbibés de larmes, tentèrent d'en faire autant.

- Je ne veux plus jamais que tu les revoies, ni elles ni leurs sales gosses. Et si tu le faisais encore, je dirais tout à ton mari. On verra, si lui comprend que tu dois passer ta main sur la joue des monstres que tes filles ont enfantés » (NEF p .192)

La narratrice décide donc de repartir en Belgique, sous prétexte de traitement médical, ayant l'intention de rattraper le temps perdu, espérant expérimenter sa renaissance. Toutefois, sa visite à sa maison natale, le retour au pays de ses rêves, au lieu qui a vu naître sa passion pour la littérature, au coin dans lequel elle confiait ses projets et ses aspirations pour un avenir radieux et surtout une vie différente de celle de ses sœurs, ce lieu n'a pas ébranlé ses émotions, le sentiment de nostalgie n'est pas au rendez-vous, Farah perd une partie d'elle, elle renonce à ses souvenirs et ce qui a fait autrefois son bonheur

« Lorsque j'ouvris la porte de ma chambre, bizarrement je ne ressentis aucune émotion. Même si ma première vision fut le lit de Lila, Qui était au centre de la pièce, rien ne me traversa l'esprit. Ce lieu m'était comme étranger et le temps d'une seconde, je doutai de la vivacité et de l'intensité des rêves et des espoirs que j'avais eu ici. Sept ans après avoir quitté cette chambre, mon unique sentiment était le néant » (NEF p.196).

Le lendemain de sa visité, à l'aube, la narratrice reproduit les actions qu'elle a effectué chez ses parents sans se rendre compte. Elle imite, dans un geste inconscient, les tâches qu'elle exécutait à Bejaïa : Le nettoyage, le remplissage d'eau, etc. La mère complètement éberluée tente de l'empêcher mais vainement

« Farah! ... Farah! On ne ferme pas les vannes en Belgique. Je refusais de l'écouter et j'achevais mes tâches. C'était cela ma vie ... C'était cela ma vie et je devais continuer ici aussi. Les pieds nus dans l'eau froide, ma djellaba relevée à la taille et maintenus par un cordon de laine tressée, c'était moi depuis le début de ma vie d'adulte et cela devait perdurer jusqu'à ma mort » (NEF p.198).

L'absurdité que démontre Farah dans ce passage est le signe de la décrépitude psychique de la jeune fille qui est en déphasage total avec l'environnement dans lequel elle se retrouve, Farah connaît un moment dépressif intense, ce trouble se révèle par la perte des repères habituels, du moins depuis sept ans, la narratrice reproduit les mêmes gestes de tous les jours, elle décrit en mots forts, la ritournelle quotidienne qui transforme sa vie en véritable enfer.

« Non ! Non ! Je veux veiller sur lui, et tous les jours le retourner, le caresser jusqu'à ce qu'il soit prêt, jusqu'à ce qu'il m'ait usé les yeux à la voir ainsi posé sur son linceul blanc, jusqu'à ce qu'il m'ait écœurée et sonné envie de vomir, jusqu'à ce qu'il m'ait tuée, pour qu'il y ait au moins quelqu'un ou quelque chose qui y parvienne » (NEF p.199).

La protagoniste culminait tous les symptômes d'une dépression psychologique certaine. Les ravages de la détresse se laissent sentir dans les maux physiques qu'elle éprouve. Mais l'évènement qui l'a fait sombrer dans les ténèbres de la folie et de la déraison fut une rencontre funeste avec l'amie de Latifa qui lui révèle joyeusement que ses parents se sont réconciliés avec ses sœurs. La nouvelle est tombée comme une météorite sur la tête de Farah. Un revirement de situation insaisissable. Une trahison impardonnable, une blessure incurable.

La vie de l'héroïne basculait dans un gouffre profond, elle vit un véritable cataclysme qu'elle transpose ainsi :

« Ce qui se passa dans ma tête ? Je serai incapable de pouvoir le décrire avec des mots. Pourtant comment expliquer ? Il paraît qu'une météorite peut à tout instant entrer en collision avec la terre et anéantir tous les êtres vivants de la planète avant de la plonger dans une nuit polaire de plusieurs millions d'années ... Un jour cela arrivera (...) On peut dire que Fatiha a été ma météorite, aujourd'hui ou dans une semaine, mon esprit devait être anéanti et même s'il avait voulu survivre, il n'aurait pu » (NEF p.201).

Farah n'assimile pas cette conciliation et conçoit ses parents comme des traîtres, ils l'ont trompée deux fois : la première en la retirant de l'école et la privant de son rêve d'enfance celui d'exceller et de devenir professeur à l'université ; la seconde fois en renonçant à une valeur fondamentale de l'honneur familiale au nom de la quelle on l'a sacrifiée, la narratrice expose l'absurdité de la situation par ces propos

« Je ne comprenais rien et le comble est que rien n'était à comprendre. Ils leur avaient pardonné, ils construisaient quelque chose ensemble, quelque chose de vrai, de fort et moi je n'étais nulle part. Une erreur de parcours dont on n'était même pas conscient, dont on ne mesurait même pas l'intensité. Quant à mes sœurs, elles avaient fait une erreur elles se sont excusées, et la vie continue... » (NEF p.202).

Noyée dans un océan d'interrogations ambiguës, sans réponses, un labyrinthe interminable, la protagoniste, envahie par une sensation de délire chronique, un mal physique troublant, succombe à la folie. Elle échappe enfin à la réalité amère qu'elle ne supporte plus, signe sa rupture définitive avec elle-même et les autres. Sa folie se traduit par la perte de la logique, de la cohérence puis de la raison. , si nous prenons en compte la définition de la folie énoncée par Jaccard Roland en ces termes :

« La folie n'est pas fondamentalement différente des expériences que presque tous nous avons faites dans notre vie et que – sauf quelques exceptions – aucun de nous ne veut refaire l'expérience du désespoir [...] et de l'angoisse paralysante, la perte de l'usage et des plaisirs du corps, l'expérience de la confusion et de la panique, les cauchemars d'une nuit de fièvre, l'exaltation mensongère de l'ébriété, le piège d'un environnement indéchiffrable et hostile, de pédagogies destructrices, de messages contradictoires ou d'erreurs qui se répètent ; la paralysie, la solitude, le sentiment de mort et d'incapacité à communiquer [...] »¹⁹⁸

Tels des funambules, les lecteurs aussi suivent et vivent la chute imminente de la narratrice, chute dans le précipice de la folie

« Une fois que ces questions posées, une fois ces réponses apportées ; un vide noir, un néant devant moi. Ma mère essoufflée, affolée. Des tremblements dans tout le corps, très froid très chaud en quelques secondes, puis un trou sans fond où la chute semble interminable, je tombe et je crie, j'essaye d'arrêter cette chute mais rien à quoi je puisse me retenir. Il fait si noir, je tombe et là, c'est un froid sibérien, je tombe et plus bas, c'est une véritable fournaise » (NEF p. 204).

¹⁹⁸ - JACCARD, Roland, *La folie*, Paris, Edition, PUF, 1984. p .8.

En fait, l'approche psychanalytique soutenue par Sigmund Freud et ses partisans stipule que la folie est un état de perturbation affectif lié à l'histoire (infantile) du sujet. Le comportement se caractérise par une expression des symptômes propres aux problèmes émotionnels et affectifs de l'individu. Comme l'affirme Pierre Jacereme, la folie est la réponse de l'individu à une situation insupportable¹⁹⁹ elle provoque le plus souvent une réaction d'une révolte qui doit être envisagée comme le désir d'échapper à cette situation.

Il est intéressant d'observer que la narratrice marque, manifestement « une perte d'identité », elle avoue : « *J'oublie qui je suis ...Finalement, ce que j'avais toujours désiré* » (NEF p.204). Mais cette omission pourrait se lire comme le refus catégorique d'une réalité. Sa folie peut être une échappatoire à l'injustice, à l'égoïsme, l'expression d'un malaise. Farah n'est pas folle pour des raisons cliniques, mais pour des raisons sociales et affectives.

La folie dans le monde romanesque, doublé par sa représentation artificielle, beaucoup plus qu'un simple thème littéraire s'avère être, un prétexte, une stratégie littéraire employée par Malika Madi pour mettre en exergue la contestation de la réalité et de l'ordre institué par la communauté maghrébine à l'étranger, exprimer une souffrance ou d'un anti-conformisme conspué par la société, en l'occurrence par les parents, jouant sur le dédoublement et même la multiplication des perspectives, la confusion entre les ordres ontologiques et axiologiques. L'occasion de s'interroger sur le rôle de la folie dans le texte. Pourquoi la narratrice se réfugie-t-elle sur cet « autre versant de la raison » ?

Il s'avère que la folie prendrait un autre sens en littérature, le fou serait celui qui refuse les règles établies, qui les retourne sens dessus-dessous et qui peut choisir de vivre sans leur contraintes. La folie comme le carnaval ou la parodie permet d'accéder à l'autre face des choses. En littérature, il en est de même : la folie permet : « *Le recentrage complet du réel qui n'est plus axé ni sur une raison ni sur une culture, mais sur leurs exactes contraires* »²⁰⁰

La folie ne serait que prétexte de dévoilement de vérité, qu'un sous-entendu trop révélateur de la perte d'identité ainsi que celle d'un moi personnel morcelé, un mécanisme de défense contre la société qui interdit autre chose que la norme, et annihile toute excentricité.

¹⁹⁹ - JACEREM, Pierre, *La folie*, Paris, Edition, Bordas, 1989, p. 31.

²⁰⁰ - BARBERIE, Pierre. *Le prince et le marchand*, Paris, Edition Fayard, 1980, p.317.

II.4. L'identité narrative; essence d'un être narré

Nous avons, précédemment, abordé quelques aspects de l'identité personnelle à travers une analyse onomastique, de l'identité social, à travers les discours sociaux déployés dans la diégèse, de l'identité féminine, à travers la lutte des personnages féminins et leur rébellion. Nous allons, dans ce qui suit, traiter le concept le plus proche du texte littéraire, celui de l'identité narrative. L'identité et la narration sont intimement liées ; sans le recours à la narration, écrit Ricoeur²⁰¹, le problème de l'identité personnelle ne peut pas trouver de solution., elle permet de mieux comprendre et interpréter l'identité que l'on est en tant qu'individu et en tant que collectivité, à travers la mise en récit, il est donc question de se raconter à quelqu'un à propos de soi mais aussi à propos de quelqu'un d'autre ou de quelque chose. L'identité narrative fait donc partie de la personnalité de tous, de l'auteur comme du lecteur, en fait, Ricoeur propose à côté de *l'auteur impliqué* aussi un *lecteur impliqué* avec lequel l'auteur partage une vision du monde, sensibilise sur l'urgence d'une situation. Dans les textes objet d'étude, on découvre un mélange de modes narratifs dans lesquels on trouve une identité narrative commune à des lecteurs, qui peuvent se reconnaître dans l'expérience de vivre l'injustice, la révolte, l'émancipation, l'embarras de entre-deux: deux langues, deux cultures et deux frontières.

II.4.1. Hybridité générique dans « la Chrysalide »

La Chrysalide de Aïcha Lemsine est un récit qui se présente comme contribution à l'Histoire, la romancière évoque le passé et en fait une toile de fond pour une histoire pleine d'émotions et de leçons, un cadre qui sert à dénoncer les pratiques coloniales dévastatrices, et les traditions ancestrales injustes qui freine l'évolution de la femme.

Aïcha Lemsine a tissé les fils d'une histoire qui se greffe à l'Histoire d'un peuple avec ses us, sa spécificité, sa singularité, sa politique, bref un récit qui se présente comme « *une mémoire qu'on interroge* »²⁰²

Dans cette partie nous verrons l'enchevêtrement de l'histoire personnelle et communautaire mettant en scène une double chronologie : celle d'une famille et celle d'une nation et d'une double lutte : celle pour l'indépendance du pays et celle de l'émancipation des femmes. En outre, l'histoire de la transformation du personnage

²⁰¹ - Ricoeur, Paul, *Temps et récit*, Tome III : « Le temps raconté », *Op.cit* , 1985, p. 443.

²⁰² - ESCARPIT, R, *l'écrit et communication*, Paris, Edition PUF, 1975, p.54.

féminin, le parcours de Faiza, ainsi que les épreuves à surmonter sont des traits caractéristiques du roman d'apprentissage ou de formation (Le Bildungsroman)

II.4.1.1. Histoire/Fiction

L'investissement du savoir historique, loin d'être un simple ornement, est partie prenante structurelle du roman de Lemsine, il s'agit d'une contribution à la représentation de l'Histoire de l'Algérie. Le contexte historique fonctionne comme un facteur d'information qui trace ses lignes narratives à travers l'espace textuel. L'écriture de l'Histoire donne à la mémoire une force motrice pour refuser le silence et l'oubli.

Au demeurant, dans *la Chrysalide* de Aïcha lemsine, le rapport entre la fiction et l'Histoire est inextricable. Le texte est ancré dans un contexte, et renferme de nombreuses références historiques: dates, faits historiques et sociaux, évocation d'évènements du passé. Le récit, en l'occurrence, s'avère une source inépuisable de traces historiques, c'est d'ailleurs, ce que plusieurs spécialistes affirment

« L'écriture des histoires est en effet, littéraire, il reste que l'historiographe met en œuvre outre une langue et toute sa culture, une rhétorique. Mais ce n'est pas seulement l'écriture qui fait l'historiographie, c'est aussi l'histoire qui saisit l'écriture et c'est à l'œuvre dans l'actualité du sens que dit la littérature. Si le temps investit l'écriture, l'écriture aussi donne le temps du sens à la pensée et en est le repos. C'est ailleurs, cette profonde expérience de l'historicité de l'écriture et de la littérature qui a donné et donne encore à penser »²⁰³

En d'autres termes, la fiction participe à l'élaboration du sens de l'Histoire. Elle produit des récits qui, sans cesse, alimentent, déjouent, précisent ou remettent en cause le passé reconstitué par l'Histoire. *La Chrysalide* convoque le passé et l'investit comme matériau, il semble être la pierre angulaire de la fiction. Dans cette veine, Ricœur insiste, par ailleurs, sur l'importance de l'entrecroisement de la fiction et de l'Histoire. Ainsi, il s'interroge :

« ... [L]es vies humaines ne deviennent-elles pas plus lisibles lorsqu'elles sont interprétées en fonction des histoires que les gens racontent à leur sujet? Et ces "histoires de vie" ne sont-elles pas à leur tour rendues plus intelligibles lorsque leur sont appliquées des modèles narratifs -les intrigues- empruntés à l'histoire ou à la fiction (drame ou roman)? »²⁰⁴

Les deux paradigmes, fiction et Histoire se rapprochent par la narratologie qui les confond dans le récit et brouille leurs frontières génériques. En d'autres termes

²⁰³ - MICHAUX, Madeleine, *Enseigner l'histoire par le récit, cycle 3*, Paris, Edition Armand Colin, 2003.p.3.

²⁰⁴ - RICOEUR, Paul, *Temps et récit, Tome III : « Le temps raconté », Op, cit, p.295.*

l'historien recourt aux procédés narratifs pour relater les faits historiques, tout comme le romancier, la fiction se révèle, donc, comme un complément à l'historiographie, elle sert à combler les blancs laissés par l'histoire. La sensibilité de l'écrivain enjolive, ravive, accorde un nouveau souffle à l'histoire qui sombre dans la rigidité. Alain Chartier fait remarquer cela

« Aussi remarquez que l'histoire ne se distingue nullement du roman par les actions ni par l'analyse des caractères, mais bien par ce genre de vérité qui dépend des témoignages et qui en conserve toujours la forme. Bref, le confidentiel n'a point de place dans l'histoire ; elle fait revivre, tout au plus, les hommes comme nous les voyons vivre, remontant toujours des actions aux motifs. Or ce qui est romanesque c'est la confiance, qu'aucun témoignage ne peut appuyer, qui ne se prouve point, et qui, au rebours de la méthode historique, donne la réalité aux actions »²⁰⁵

De fait, comme le remarque toujours Chartier, le romancier possède cette vocation de transformer l'histoire, contrairement à l'historien qui est pratiquement ligoté et sa narration est normalisée, voir codifiée.

« Et enfin le roman s'oppose à l'histoire encore plus fortement quand l'historien et le romancier peignent les mêmes personnages et racontent les mêmes actions. Et dans la vie réelle cela n'est jamais. Aussi la question de savoir si un récit est vrai ou non, ou si l'auteur a inventé ou changé peu ou beaucoup, est a fait importune, dès que le roman fait sentir sa beauté ou sa puissance, ce qui est tout un [...] Ainsi c'est l'humain et l'individuel humain qui fonde tout. L'histoire au contraire, par son caractère abstrait, ramène toutes les actions à des causes extérieures. C'est pourquoi l'idée fataliste domine l'histoire, et faute d'un mouvement rythmé assez puissant, l'historien est sujet aux passions tristes. Mais il n'y a point de fatalité dans le roman ; au contraire le sentiment qui y domine est d'une vie ou tout est voulu, même les passions et les crimes, même le malheur. Par là, le vrai roman surmonte les peines, en réveillant le pardon, l'espérance et l'amitié »²⁰⁶

En effet, l'historien est engagé dans une sorte de pacte avec son lecteur, à qui il doit retranscrire une lecture de la vérité. En d'autres termes, il doit faire preuve d'honnêteté et de véracité. Nous pourrions considérer la fiction, selon la perception de Ricoeur, comme l'ensemble des « créations littéraires qui ignorent l'ambition qu'a le récit historique de constitué un récit vrai »²⁰⁷

Cependant, on évoque un genre qui se trouve à la jonction entre ces deux entités que sont le roman et l'Histoire. D'ailleurs la plupart des romans parlent d'Histoire ou, du moins par un ancrage temporel, évoquent une époque. Nous pouvons ainsi dire que

²⁰⁵ - CHARTIER, Emile Alain, *Système des beaux - arts*, Paris, Edition Gallimard, 1920, p.186.

²⁰⁶ - *Ibid.* p.187.

²⁰⁷ - RICOEUR Paul, *Temps et récit*, Tome III : « Le temps raconté », *Op, cit* ; p.272 – 273

la *Chrysalide* pourrait faire figure dans ce sous genre romanesque, qui, en dépit de son caractère fictionnel, énonce des référents réels. Nous nous appuyons dans cette catégorisation sur la position d'André Peyronie

« Comme le roman, l'histoire emprunte à la forme du récit, mais, alors que le récit historique se réfère à des événements qui ont réellement eu lieu, le roman renvoie à quelque chose qui n'est nullement censée s'être produite. Alors que l'histoire est astreinte à un devoir de conformité au réel et à la vérité des faits (avec tous les problèmes que cela implique), le roman est libre de cette contrainte. A l'évidence l'historien a souscrit un pacte de fidélité qui ne concerne pas le romancier. Cependant, à l'intérieur du genre romanesque le roman historique occupe, lui, une position spécifique : il se donne en effet le même référent que l'Histoire, mais en tant que roman, il garde sa liberté d'invention, il n'est pas assujéti au " cahier des charges " qui est celui des historiens »²⁰⁸

En évoquant un passé proche, Aïcha lemsine, fait revivre la mémoire. Celle-ci, individuelle par essence, entretient un rapport avec des mémoires collectives. De fait, l'écrivaine assume un rôle nouveau : ressusciter un passé et par conséquent, (ré) écrire l'Histoire de l'Algérie, en empruntant les chemins de la fiction. Une résurrection de mémoire que Régine Robin nomme « roman mémoriel »

« Par lequel un individu, un groupe ou une société pense son passé en le modifiant, le plaçant, le déformant, s'inventant des souvenirs, un passé glorieux, des ancêtres, des filiations, des généalogies, ou, au contraire, luttant pour l'exactitude factuelle, pour la restitution de l'événement ou sa résurrection »²⁰⁹

D'ailleurs, l'Histoire semble être le socle des productions littéraires de la période post-coloniale, l'exploitation du matériau historique demeure une donnée constitutive et distinctive de cette littérature naissante. Les auteurs tentent ainsi, d'inscrire l'histoire dans une mémoire collective qui constitue le ciment de la légitimation de leur identité historique. Aïcha lemsine, en l'occurrence, remonte le cours du temps, inspecte sur les traces des ancêtres, s'attache à suivre ce fil d'Ariane commun à ses confrères, qu'est la quête identitaire.

Elle veille, de la sorte, à faire parler les silences du passé, elle traque la vérité là où elle se trouve, elle parvient à démocratiser le passé, autrement dit à donner à ses personnages féminins, le pouvoir d'inscrire leur vécu dans la mémoire collective de leur société. Dans cette optique, l'Histoire se révèle comme inspiratrice, voire impératrice

²⁰⁸ - PEYRONIE, André, « Note sur une définition du roman historique », in Peyrache - Leborgne, Dominique, Couégnas, Daniel, *Le roman historique, Récit et Histoire*, Nantes, Pleins Feux, « Horizons -comparatistes », 2000, p.280.

²⁰⁹ - ROBIN, Régine, *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu.*, Montréal, Edition Le préambule, 1989. p.48.

« L'histoire est présente dans le destin des écrivains. Elle est devant l'écrivain comme l'avènement d'une option nécessaire entre plusieurs morales du langage. Elle l'oblige à signifier la littérature selon des possibles dont il n'est pas le maître »²¹⁰

Il est utile, entre autres, de rappeler qu'au titre *La Chrysalide* s'ajoute le sous-titre *Chroniques algériennes*, un choix qui n'est pas anodin car il inscrit la fiction dans l'Histoire, donc dans les faits de culture. Ainsi, l'exhumation du passé se révèle indispensable dans la recherche d'une explication fondée, aux événements du présent.

Aïcha lemsine voulait fictionnaliser, dans une perspective testimoniale, des situations difficiles, causées par la colonisation, en l'occurrence, celle de la femme algérienne, doublement victime, du régime patriarcal et du joug colonial. Son écriture semble être engagée à réécrire l'Histoire, tout en apportant des éléments d'informations pédagogiques dans la construction de cette cohérence de l'histoire. Son récit est en adéquation avec les événements historiques d'une longue période de l'Algérie coloniale et post-coloniale. La chronologie des événements, la citation des dates décisives dans l'Histoire de l'Algérie se présente comme une composante essentielle du fonctionnement du récit. Ce qui participe à l'inscription de la trame romanesque dans un « univers réel ». Yve Reuter précise que « Les indications temporelles peuvent « ancrer » le texte dans le réel lorsqu'elles sont précises et correspondent à nos divisions, à notre calendrier ou à des événements historiques attestés »²¹¹

Dans cette perspective, *La Chrysalide* est jalonnée de références historiques qui tissent une trame fortement ancrée dans les événements de l'Algérie des années 30 jusqu'aux années 70.

1937 : Aïcha Lemsine nous situe dans une ère où le colonisateur a sévi ; où la cohabitation est aussi possible, l'exemple en est, celui de la relation tendre et spéciale entre Khadîdja et Marielle la doctoresse du village. Cette date, renvoie, en outre, au clivage social et à la hiérarchie communautaire établie à cette époque entre les familles des notables et les autres, en matière de comportement féminin et de canons traditionnels.

²¹⁰ - BARTHES, Barthes, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Edition Du Seuil, 1972, p 29.

²¹¹ - REUTER, Yve. *L'analyse du récit*, Paris, Edition Armand Colin, 2005 .p.57.

« Nous étions en 1937. Et dans un village où les notables, c'est-à-dire les anciennes familles, étaient astreints à une étiquette rigide. Leurs femmes ne faisaient pas comme les autres, celles des familles pauvres qui sortaient avec le visage découvert pour aller chercher l'eau de la fontaine, (...) Ces femmes modestes faisaient aussi la queue avec leurs enfants devant les portes du dispensaire (...) Mais jamais une « fille de famille » » (Chrys p.37).

1957 : Date cruciale dans l'Historique de l'Algérie. En pleine révolution, la torpeur, la réticence règnent, mais aussi la frénésie et l'espoir pour une Algérie nouvelle, libre et indépendante.

Aïcha Lemsine nous plonge dans le paysage transcendant cette période où le maquis devient un lieu mythique qui revêt beaucoup de valeurs, lieu de lutte, de bravoure et de sacrifice. L'espace qui passionne les amoureux de la patrie, et aiguillonne le zèle des jeunes et des vieux

« La plupart des hommes jeunes et forts avaient choisi le maquis pour prendre part à l'aventure merveilleuse de la libération du pays. Les vieux murmuraient que c'était une guerre sainte qui allait apporter un ordre nouveau avec la naissance d'une nouvelle voie pour le peuple » (Chrys p.68).

1961 : L'espoir caresse les algériens pour la réalisation d'un rêve tant attendu, qui a valu très précieux à ses enfants. Aïcha Lemsine nous plonge dans l'atmosphère de cette date

« 1961. Partout des rumeurs d'une prochaine libération du pays. Malgré les massacres des musulmans par l'O.A.S, l'espoir se faisait concret, le poignard de la colonisation fléchissait, prêt à tomber et le peuple se ruait vers l'assaut final. C'était la terreur dans les villes, due à la folie des militaires et de certains civils européens. Mais chacun pressentait que c'était l'ultime soubresaut d'une longue maladie » (Chrys p.103).

1965 : Cette date représente aussi un moment historique dans l'Algérie indépendante, il s'agit de ce qu'Aïcha Lemsine nomme le redressement politique. Le président Ben Bella est renversé par un coup d'Etat orchestré par les militaires et remplacé par le ministre de la défense, Houari Boumediene. Une nouvelle phase pour l'Algérie, qui symbolise dans la narration la métamorphose de la chrysalide.

1971 : Aïcha Lemsine évoque cette date qui représente « la révolution agraire » qui avait pour but principal de briser et liquider les distorsions et les injustices créées par cent trente années de colonisation.

Ce tournant historique constitue véritablement un nouveau départ pour les masses paysannes, en réalisant une transformation radicale des conditions de vie et de travail dans les campagnes, car la révolution agraire signifie une remise en cause globale des

structures de la société. Le contexte et la réaction des agriculteurs sont peinte dans la chrysalide ainsi

« *Le temps apportait cette année-là un nouveau sujet : la révolution agraire ! (...) le dixième anniversaire de l'indépendance algérienne apportait dans les campagnes un nouvel espoir. Partout se tenaient des meetings d'explication. La révolution agraire, une des bases de la lutte armée d'alors, venait de sonner le glas de l'absentéisme et du métayage au cinquième. Les agriculteurs auraient de quoi vivre avec leur famille après une juste répartition de la terre. Ceux qui n'exploitaient pas eux-mêmes leur terre seraient nationalisés et indemnisés. Car les exigences de la terre étaient incompatibles avec son morcellement et la grosse propriété. Une promotion d'entraide dans un cadre coopératif suivrait, dirait-on, cette opération de récupération. Les nouveaux décrets ouvraient une nouvelle ère pour le petit fellah et le paysan sans terre* » (*Chrys* p.215).

A la lumière de ces dates et occurrences nous constatons que *la Chrysalide* a comme cadre narratif les périodes coloniales et postcoloniales auxquelles Aïcha Lemsine greffent des personnages de fiction, de sorte que le lecteur a l'impression de s'instruire sans que cela paraisse. Rullier et Theuret jugent que la date précise dans le roman est

« *le signal linguistique que quelque chose commence, équivalent d'une prolepse et d'une promesse d'action, il va se produire un événement remarquable qui mérite d'être raconté, car il est un moment du drame, sans quoi le narrateur ne prendrait pas la peine de le préciser. La date précise inscrit les faits racontés dans un temps fini* »²¹²

En fait, cette fiction historique permet non seulement la compréhension des faits reliés à l'Histoire, mais aussi une occasion pour découvrir et partager par identification, les joies, les souffrances et les entraves qu'ont connues les femmes de ces périodes. La fiction ici augmente, redouble la réalité passée; la reconstruction d'un monde passé constitue son arrachement à l'indifférence et à l'ignorance²¹³

Par le truchement de l'Histoire, *la Chrysalide* reflète une réalité algérienne durant la période coloniale dans un milieu rural rigide, mettant en avant des personnages féminins présentés comme premières victimes de l'injustice coloniale et l'oppression patriarcale. Aïcha Lemsine plaçant ces protagonistes dans un temps historique précis nous décrit leurs choix, leurs initiatives, leurs désirs, leurs décisions et leurs actions comme autant d'éléments déterminants de la narration.

²¹² – RULLIER-THEURET, Françoise, *Approche du roman*, Paris, Edition Hachette, 2001, p.52.

²¹³ - RICOEUR. Paul, *Temps et récit*, Tome III : « Le temps raconté », *Op, cit*, p.149.

Le combat de ces femmes pour l'émancipation et la délivrance va de pair avec celui de l'Algérie pour l'indépendance. Ce qui crée une interaction entre deux mondes, historique et subjectif.

« Scott comme Tolstoï ont créé des êtres dans lesquels le destin personnel et le destin socio-historique sont très étroitement liés de telle sorte que certains aspects importants et généraux du destin du peuple s'expriment directement dans la vie personnelle de ces personnages [...] Par l'expérience personnelle, ces caractères viennent en contact avec tous les grands problèmes de l'époque, se lient organiquement avec eux et se développent nécessairement à partir d'eux, sans perdre leur personnalité, ni le caractère immédiat de cette expérience »²¹⁴

On peut noter que Aïcha Lemsine use d'une description minutieuse, donnant ainsi l'impression d'un voyage envoûtant à travers le passé, en outre des dialogues, monologues narrativisés fournissant immédiatement à la narration la vraisemblabilité dont elle a besoin. Il s'agit de techniques narratives qui répondent aux exigences de la fonction référentielle du roman historique

« L'inclusion de l'élément dramatique dans le roman, la concentration des événements, la plus grande importance du dialogue, c'est-à-dire du débat direct dans la conversation des contraires qui se heurtent, sont intimement liés à la tentative de figurer la réalité historique telle qu'elle était réellement, de sorte qu'elle pût être humainement authentique et pourtant susceptible d'être revécue par le lecteur postérieur »²¹⁵

En effet, des événements et des dates marquants, figurent à l'intérieur de la diégèse, annonçant l'époque coloniale et post-colonial. Ceux-ci, correspondent même à l'ascension des personnages féminins, en l'occurrence. La colonisation miroite l'asservissement des femmes dans milieu misogyne et sectaire, la lutte pour l'indépendance correspond aux efforts acharnés des personnages féminins afin d'arracher le droit à l'autodétermination et à l'émancipation. *La Chrysalide* est le lieu où triomphe la figure féminine, qui n'admet pas que son avenir soit prédestiné. Ces personnages féminins sont présentés comme acteurs et non pas simplement comme observateurs extérieurs et passifs de la réalité. Khadîdja, Faïza et d'autres subissent assurément l'impact des grands événements historiques et du contexte socioculturel mais ne demeurent nullement de simples spectatrices, elles ne fonctionnent pas *« comme sujets d'énoncés, mais comme sujets doués d'autonomie »²¹⁶*

²¹⁴ - LUKACS, Georges, *Le roman historique*, Lausanne, Editions Payot Rivages, 1965.p.325.

²¹⁵ - *Ibid.* p.42

²¹⁶ - HAMBURGER, Käte, *Logique des genres littéraires*, traduit par Pierre Cadiot, Préface de Gérard Genette, Paris, Editions Du Seuil, 1986.p.10.

L'histoire familiale est peinte au sein de l'Histoire nationale pour symboliser la cristallisation d'une « identité féminine » et l'affirmation d'une « identité nationale ». La révolte de Khadîdja contre les traditions ancestrales réductrices et opprimantes, vis-à-vis de la femme coïncide, dans la diégèse, avec la révolte de toute une nation contre les atrocités d'un envahisseur cruel et insatiable. Cette femme emblème d'un courage extrême booste son unique rejeton pour l'épanouissement et le savoir, mais aussi, dans un contexte historique elle se réjouit pour son acte patriotique, fière que son fils réponde présent pour l'appel du devoir, son souffle révolutionnaire atteint son successeur et son ardeur inouïe inspire les esprits fragiles

« Les mères ou les épouses dont les fils étaient partis, ainsi, pleuraient doucement, recevaient le réconfort des gens (...) Elle, était à nouveau combative, la Khadîdja des beaux jours ... Pour ce fils adoré, elle redevenait ironique, répliquant à ceux qui la réconfortaient tel un général après la bataille :

- Mon fils est un homme ! Qui le prenait pour un doux agneau ? Il a choisi le chemin de la dignité. Même s'il meurt, mon cœur ne connaîtra pas de chagrin parce qu'il aura combattu pour la liberté, cette liberté que j'aime par-dessus tout ! Je ne suis pas à plaindre mais à envier ! Allons femmes ! Séchez vos larmes ... Mangez ces gâteaux que mes mains ont préparés... »
(Chrys p.80)

La seconde phase historique qui constitue le tournant marquant dans le destin de la patrie et celui des protagonistes est l'indépendance tant espérée. Cet événement fabuleux est présenté comme une victoire individuelle et collective, un pas vers une nouvelle expérience, un passage de la colonisation à la liberté dans l'Histoire de l'Algérie d'une part, et de l'autre part, un élan vers l'émancipation et la modernité pour la femme algérienne, c'est la métamorphose de *La Chrysalide*, de fait, les héroïnes, entretiennent un rapport étroit avec la notion de temps, dans la constitution de leur identité. Les grands moments de l'Histoire ont façonné leur manière d'être, d'agir et de s'affirmer. Aïcha Lemsine fait du passé individuel et du passé collectif une entité indissociable qui a un impact direct sur le présent et surtout sur les modalités de recherche de l'identité à laquelle les personnages fictifs s'y adonnent afin de définir leur existence et de la comprendre.

Khadîdja, figure de proue, d'une subversion lucide et modérée d'une ère traditionnelle, tente dans un combat solitaire, de démystifier l'image de la femme éternellement soumise, silencieuse et complice de son supplice. Elle symbolise, en fait, la femme algérienne en marche, mais aussi d'un point de vue historique, la transition de tout un pays vers le développement social, économique et politique. Quant à Faïza

dont l'épanouissement correspond dans la diégèse à l'année 1965 qui fut une date décisive dans la cristallisation de l'avenir de la nation et celui de l'affirmation de l'existence de la femme algérienne en tant que member actif et indispensable dans progression de l'Algérie. Cette phase est représentée par Faïza : la glorieuse « *Le succès de Faïza en cette année fut comme un symbole de commencement de la fin* » (Chrys p.179).

Faïza se forge une nouvelle image de la femme adulte et responsable et non plus mineure et sous tutelle. Ces sollicitations continuelles, support à un courant d'idées nouvelles contribuant à développer chez elle de nouvelles aspirations. Faïza s'empare de l'instruction et en fait un solide rempart contre l'ignorance et les préjugés. A l'image de cette femme algérienne qui au lendemain de l'indépendance s'applique à conquérir chaque jour davantage les espaces publics et les espaces créatifs, espaces qui leurs étaient jusqu'ici interdits. Le regard attentif, porté à l'Histoire tourmentée de ce pays, lui a appris à saisir, à travers les mille et une facettes de la vie quotidienne, les signes, tantôt conflictuels, tantôt douloureux mais toujours dynamiques, de mutations multiples et irréversibles dans la vie des femmes de l'Algérie.

A travers sa narration, Aïcha Lemsine affirme son idéologie émancipatrice de la femme, sa volonté de construire un avenir plus radieux et moins tragique pour elle, son récit puise sa dynamique dans un projet de vie, les événements racontés sont sélectionnés en fonction d'anticipation relevant de ce que Sartre appelle le « projet existentiel » de chacun. A travers les intrigues, les personnages, Aïcha Lemsine loue, blâme, approuve ou désapprouve leurs actes, de façon que ses choix éthiques soient aisément reconnaissables. En revanche, il s'avère que le rapport didactique est l'un des axes sémantiques essentiels du roman et cela se manifeste à travers un nombre important de situations diégétiques. La romancière propose un scénario avec des personnages fictifs, mais qui évoluent dans un cadre historique réel, ce qui fournit au lecteur une histoire à la fois informative et divertissante à travers la mise en contexte de la vie quotidienne de personnages à une époque déterminée, permettant de comprendre le contexte social dans lequel ils évoluent, en sus, des conjonctures politiques, sociales et économiques qui ont conduit aux événements relatés.

Lire *la Chrysalide* c'est déceler les traits du passé, saisir les spécificités d'une culture ancestrale, d'un patrimoine étendu et original, mais aussi c'est découvrir, apprendre et éviter les lésions commises par les ancêtres, surtout vis -à -vis des femmes; lesquelles, en dépit de leurs efforts acharnés pour se libérer des chaînes

contraignantes de la société phallocrate, renouent consciencieusement avec les traditions et les lieux d'origine qui font leur identité, et c'est bel et bien l'idéologie que laisse apercevoir l'auteure à travers les énoncés des ses personnages:

« *Ou que l'on aille, si différents et lointains que soient les lieux connus, dans son village on redevient l'enfant du pays sans transition. Aussi grandioses et brillants qu'aient été les horizons, notre enfance nous happe et nous fait tout oublier... je suis heureux à chaque retour dans notre village. Je retrouve mes ruelles, mes amis, mon père, mes mères et les petits. Je redeviens grand à la mesure des miens. J'y puise mes forces pour retourner dans la ville ...* » (Chrys p.192).

Il s'avère, comme l'a déjà mentionné Ricœur, que le récit historique est tout comme le récit fictif *une interprétation narrée*. Les deux modes narratifs, historiques et fictifs dépendent l'un de l'autre et l'identité narrative est le *lieu* où la fusion entre l'histoire et la fiction devient possible.²¹⁷

II.4.1.2. Bildungsroman traditionnel

La chrysalide retrace l'évolution du personnage féminin dans la famille et dans la société à travers les différentes expériences, décisions et épreuves. On peut dire que ce récit s'apparente aussi au « Bildungsroman » en allemand, roman d'apprentissage ou de formation en français. Ce terme est utilisé pour la première fois par le professeur Karl Von Morgenstern pour désigner un récit ayant pour thème le cheminement évolutif d'un héros souvent jeune jusqu'à ce qu'il atteigne l'idéal de l'homme accompli et cultivé. La finalité de ce roman consiste en l'arrivée à maturité du protagoniste du point de vue éducationnel, intellectuel et affectif au fil des épreuves et des obstacles qu'il rencontre. En outre, il faut mentionner que l'apprentissage le *bildung*, fait par le héros se développe de manière à ce que le lecteur soit lui même éduqué.

Tout roman qui traite de l'enfance, des conflits de générations, de la dichotomie province/ ville de l'auto- éducation, de l'aliénation et/ ou de la quête d'identité peut être considéré comme un roman de formation.

En tant que roman de formation, ce texte trace le parcours du personnage de Faïza de l'enfance à l'âge adulte; un parcours jalonné de situations et d'événements qui forge sa personnalité et l'amène à tirer des leçons sur la vie. Dans un premier temps, Faïza, protagoniste jeune et naïve est confrontée à une société machiste et foncièrement injuste vis-à-vis de la femme dont beaucoup de valeurs et de traditions

²¹⁷ - RICOEUR, Paul, Paul, *Temps et récit*, Tome III : « Le temps raconté », *Op, cit* , p .295.

constituent des entraves à son émancipation personnelle. Faïza commence à découvrir dès le jeune âge le regard superstitieux et instigateur de son entourage par rapport à sa passion pour la lecture et son attachement à l'objet livre. Cette phase dans la vie de Faïza correspond à la première partie du roman de formation, car l'« *opposition héro-environnement ou le héros du roman, jeune naïf plein d'idéaux, fait face à un monde hostile et réaliste qui ne correspond nullement à ce qu'il en imaginait* »²¹⁸

Faïza doit donc affronter les membres de sa société qui œuvrent pour le maintien du statu quo, elle déploie tout son savoir faire pour s'imposer et prouver sa présence indispensable et indéniable grâce à l'instruction, la lecture polyvalente et le savoir. Bien évidemment, le soutien de Khadija et Mouloud lui insuffle la force et le courage pour continuer la lutte avec constance et détermination, cela correspond à la deuxième étape du *Bildungsroman* ou nous retrouvons l'« *Appropriation d'expériences concrètes par le héros ou le rapport et l'opposition du héros à son environnement déclenche en lui un processus d'éducation et d'évolution; il fera des expériences concrètes qui le mènent peu à peu à grandir et murir* »²¹⁹

Après un parcours jalonné de situations, d'événements, et d'expériences positives et négatives, la personnalité de Faïza est forgée, sa vision du monde est empreinte de plus de lucidité. Nous retrouvons les signes d'une « *Réconciliation avec le monde. Ce parcours se termine par un harmonieux état d'équilibre avec le monde extérieur.* »²²⁰

Faïza semble retrouver la sérénité, elle renoue avec ses origines, et acquiert la reconnaissance indispensable à sa survie, après le drame de Fayçal, tout rentre dans l'ordre à la fin du roman et toutes les bases sont posées pour qu'il existe désormais une harmonie entre la protagoniste et sa famille, mais aussi entre le monde dans lequel elle évolue et ses aspirations. *La chrysalide* s'achève vraiment comme un *Bidungsroman*

« *Le village s'habitua alors à voir cette grande fille brune marcher lentement se dirigeant chaque vendredi à la même heure(...) elle y allait l'air heureux, dans sa démarche dansante, un livre sous le bras, comme si elle se rendait à un rendez-vous d'amour. Elle s'asseyait près de la tombe de l'étranger.* »
(*Chrys.* p.223.)

Dans *La Chrysalide*, il s'agit aussi d'un *Billingsroman* féminin, qui se distingue du *Bildungsroman* classique caractérisé par son héros exclusivement masculin. On trouve le cheminement d'une héroïne qui, à la fin, réinvente intégralement l'image d'une femme autonome. L'apprentissage la révèle en tant que femme qui s'est

²¹⁸ - JURGENK, Jacobs, *Wilhem Meister et ses frères*, Munich, 1972, p.241.

²¹⁹ - *Ibid*, p.39.

²²⁰ - *Ibid*, p.14.

transformé physiquement, moralement et intellectuellement. Une transformation accompagnée d'une harmonisation avec le monde qu'elle rejetait jusqu'alors.

II.4.2. A la traversée des frontières dans « Nuit d'encre pour Farah »

Le récit de Malika Madi se démarque par le fait qu'il nous raconte une histoire vraisemblable, d'une partie de sa vie, à travers trois aspects thématiques: intellectuel, social et culturel. Malika Madi n'affiche pas clairement l'appartenance de son récit au genre autobiographique mais préfère jouer sur l'ambiguïté du vrai/faux et de l'identité narrative auteur/narrateur/personnage d'où notre volonté de catégoriser son récit, qui présente quelques points communs non négligeable avec l'autobiographie mais que nous ne pouvons classer comme tel. S'agit-il d'un récit autobiographique ou autofictionnel ? ou plutôt d'un roman d'apprentissage?

II.4.2.1. Autofiction ou le nouveau mode d'expression autobiographique

Pour répondre aux interrogations précédentes, Il paraît judicieux de revenir sur l'essence des deux notions, cela nous permettra d'apporter quelques légitimités à notre approche du récit. L'autofiction demeure une notion évolutive aux contours flous, un mot-valise polysémique qui attire l'attention des spécialistes et les intrigue en raison de la charge sémantique qu'il assume et qui fait inéluctablement référence à deux concepts diamétralement opposés, à savoir, l'autobiographique et le fictionnel. Ce fait, lui accorde une ampleur dans son emploi qui ne se dévalide pas. L'autofiction ressemble présentement à un immense fourre-tout dans lequel sont inclus la plupart des écrits en prose qui contiennent un minimum d'éléments biographiques de l'auteur. Larousse (2006) définit l'autofiction comme « *autobiographie empruntant les formes narratives de la fiction : L'enfant de Jules Vallès est une autofiction* ». Le Robert la définit comme étant « *genre réunissant le roman et les mémoires, biographie romancée* ».

Serge Doubrovsky avance dans une interview accordée à Télérama que l'autofiction est : « *une fiction d'événements et de faits strictement réels [.....]. Un récit dont la matière est entièrement autobiographique, la manière entièrement fictionnelle* »²²¹

²²¹ - DOUBROVSKY, Serges « L'autofiction existait avant moi. Simplement, je lui ai donné un nom » [<http://www.telerama.fr/livre/serge-doubrovsky-1-autofiction-existait-avant-moi-simplement-je-lui-ai-donne-un-nom,116115.php>]. Interview accordée à Nathalie Crom, Publié le 26/08/2014. (Consulté le 22/10/2016).

Dobrovsky annonce que la conception de la notion d'autofiction lui est venue à partir de la lecture de Philippe Le jeune et de son *Pacte autobiographique*²²² lors de la rédaction de son premier livre *Fils* que lui est venue l'idée de l'autofiction. Il fait de l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage le principal critère de base pour différencier le roman de l'autobiographie. De fait, l'auteur se manifeste comme la personne réelle qui s'engage par son nom propre, il est, en l'occurrence, le référent ultime du « je ». Lejeune établit une définition de l'autobiographie suivant trois axes essentiels: personnage, narrateur et auteur doivent recouvrir la même identité. Il stipule qu'une autobiographie retracerait l'histoire de la personnalité de la personne réelle.

Pour doter son investigation de crédibilité méthodologique, Lejeune établit un tableau classificatoire là où il a multiplié les critères distinctifs inhérents aux noms du personnage et de l'auteur, laissant vide deux cases dites aveugles. Intrigué par ces cases aveugles, Serge Dobrovsky met en exergue une nouvelle notion baptisée « autofiction » afin de combler ce que Lejeune nomme « contradiction interne »²²³. En fait, Dobrovsky avoue que

*« Ce concept d'autofiction pose, me pose des problèmes. Je l'avais défini: « fiction d'événements et de faits strictement réels ». Il est évident que c'est une contradiction in extremis. Je laisse les débats théoriques autour de cette notion. Ce qui m'intéresse, c'est mon impression à la relecture, comment ce texte sur lequel j'ai tellement travaillé est devenu tout à fait autre pour moi [...]. Ma vie, c'est un livre, un texte, il n'y a rien en dehors de ce texte qui est auto-suffisant. C'est ce que j'appelle personnellement l'autofiction ; on peut l'appeler comme on veut, ce n'est pas le plus important. »*²²⁴

Dobrovsky insiste sur la distance qui existe entre l'autobiographie et l'autofiction, et établit un schisme entre les deux notions:

*« Autobiographie? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réel ; si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel ou nouveau. Rencontre, fils des mots, allitération, assonances, dissonances, écriture d'avant ou d'après, littérature concrète, comme on dit musique, ou encore, autofiction, patiemment onaniste, qui espère faire maintenant partager son plaisir »*²²⁵

²²² - LEJEUNE, Philippe, *le Pacte autobiographique*, Paris, Edition du Seuil, 1996. p.29.

²²³ - *Ibid*, p.31.

²²⁴ - DOUBROVSKY, Serges, *Ecriture de soi et lecture de l'autre*, Dijon ; Editions universitaires de Dijon. 2002, p.206.

²²⁵ - DOUBROVSKY, Serges. *Autobiographiques de Corneille à Sartre*. Paris, Edition PUF, 1992, p.69.

Il revient plus tard pour laisser entendre que l'autofiction est une sorte d'autobiographie consciente, en ce sens qu'elle met en relief la vie de son auteur, qui, une fois mise en mots devient autofiction

« Il s'agit d'une fiction non dans le sens où seraient relatés des événements faux, car je considère que dans mes livres j'ai vraiment raconté ma vie de façon aussi véridique que si j'avais écrit mon autobiographie – et aussi fausse du moment où cela se lit comme une fiction. Pour moi, c'est une fiction par la mise en mots »²²⁶

D'après Douvrosky l'identité homonymique auteur-narrateur-personnage est une condition sine qua non pour déterminer l'écriture autofictionnel.

De notre part, nous estimons que la thèse de Gasparini répond davantage à notre tentative de catégorisation du récit de Malika Madi pour la simple raison que cette identité homonymique se limite au narrateur- personnage, quand bien même d'autres indices flagrants nous pousse à penser, qu'il s'agit bel et bien d'une autofiction car sur ce point, Gasparini avance

« Par contre, le concept d'autofiction peut déboucher sur la définition d'une catégorie générique dépassant le cadre étroit de l'homonymie dans lequel le cantonne Colonna, on élargit son champ d'application aux œuvres de fiction dans lesquelles certains indices onomastiques suggèrent une identité entre le héros et l'auteur »²²⁷.

Quelques années plus tard il publie :

« Pourquoi ne pas admettre qu'il existe, outre les nom et prénom, toute une série d'opérateurs d'identification du héros avec l'auteur : leur âge, leur milieu socio-culturel, leur profession, leurs aspirations, etc., Dans l'autofiction, comme dans le roman autobiographique, ces opérateurs sont utilisés à discrétion par l'auteur pour jouer la disjonction ou la confusion des instances narratives. Et c'est à partir de leur degré de fictionnalité que l'on peut différencier les deux stratégies »²²⁸

Les analyses, déclarations, propos, sur l'essence des deux notions s'accroissent et se diversifient se recoupant par la présence de certains critères comme l'homonymat de l'auteur, narrateur, personnage, l'innovation formelle, l'entremêlement du référentiel et du fictionnel.

Ce bref aperçu nous amène à tenter la catégorisation du récit de Malika Madi, lequel présente quelques points non négligeables avec l'autobiographie, mais que nous ne pouvons classer comme tel parce qu'apparemment le protocole nominal qui désigne

²²⁶ - « Quand je n'écris pas, je ne suis pas écrivain », Entretien entre Serge Doubrovsky et Michel Contat, in *Autobiographie*. Edition Genesis, collec. Jean Michel Place, 2001, p.119.

²²⁷ - GASPARINI, Philippe « *Est-il je ?* » *Roman autobiographique, autofiction* » thèse en deux volumes pour l'obtention du doctorat de littérature générale et comparée, sous la direction de M.Francis Claudon, Université Paris XII Val de Marne, année 2000-2001, p.52.

²²⁸ - *Ibid*, p.25.

l'identité onomastique de l'auteur et du personnage principal n'est pas réalisé, en d'autres termes le nom "autoctorial" (nom de l'auteur) ne correspond pas au nom "actorial" (Nom du personnage). Donc c'est la nécessité de cette superposition de la personne physique qui entreprend le récit, de la voix de la narration et du personnage principal de l'histoire, qui constitue ce que le jeune a appelé « le pacte autobiographique » ; pacte qui, à ses yeux, garantit l'autobiographe d'un récit. La narration de *Nuit d'encre pour Farah* à première vue, ne repose pas sur le pacte décrit par Lejeune.

Nous savons combien il est important que le nom d'auteur et celui de son narrateur concordent pour signer ce fameux « pacte autobiographique » avec toute œuvre romanesque dont parle Philippe Lejeune. Or, celle de notre auteure dans son ensemble, nous interdit tout engagement dans ce genre d'accord, étant donné que tel, me semble-t-il, n'est point son intention comme le démontre, non seulement ce mélange de « témoignage » et de l'imaginaire altérant l'effet de réel que provoque l'unique forme de chronique développée dans son récit, mais aussi le brouillage de l'identité onomastique auquel elle a procédé systématiquement dans son écriture.

Notons tout de même qu'en consultant la biographie de l'auteur, on pourrait relever d'intéressantes similitudes entre la vie de Malika Madi et de celle de l'héroïne de son roman. En l'occurrence, nous parlerions plutôt de pacte autofictionnel, qui scellera « *Un récit intime dont un auteur, narrateur et protagoniste partagent la même identité nominale et dont le texte et/ou le périphrase indiquent qu'il s'agit d'une fiction* »²²⁹

Dans le récit de Malika Madi, même ouvertement fictif, qui présente une narratrice non homonyme, l'auteure paraît, subrepticement, présente. Les glissements répétés de la fiction vers la réalité biographique de l'auteure constituent un trait caractéristique de Malika Madi. Ceci a pour effet de placer le récit sous le signe du déplacement autofictionnel mais aussi de laisser la figure de l'auteur se matérialiser en filigrane dans son récit fictif.

La romancière incarne le rôle de témoin du moment qu'elle rapporte des événements du réel avec une touche littéraire et fictionnelle, en appréhendant la problématique et les difficultés qui assaillent les filles au sein de l'immigration. Un vécu féminin pris en otage par le regard réprobateur de la communauté. Cette attitude de témoigner pour bousculer, participer à renverser un ordre injustement établi; met en

²²⁹ - SICART- ALEXANDRE, Pierre, *Autobiographie, Roman, Autofiction* (thèse de doctorat, 2005) in www.Fr.Wikipedia.org/wiki/Autofiction (Consulté le 3/16/2014)

exergue les liens indissociables entre identité et écriture. L'écriture est une affirmation de soi, un moyen de sortir de l'anonymat et d'assumer son existence. Un acte qui s'avère pour l'auteure un espace de découverte de soi et de l'Autre. Cela nous réfère inéluctablement à Paul Ricoeur qui affirme que la narration est le plus plausible procédé artistique, aussi qu'existential de s'affronter aux différentes manières de compréhension de son propre être. Au demeurant, dans *Nuit d'encre pour Farah*, l'héroïne elle-même narratrice du récit, écrit à la première personne avec une focalisation auto-diégétique. Le récit est dirigé vers le passé. L'écrivaine nous présente une description rétrospective des événements importants de la vie de son héroïne en faisant du *Je*, l'indice d'expérience fondamentale qui ordonne le récit. En outre Malika Madi fait appel à plusieurs signes de référentialité qu'elle partage avec son héroïne.

En dépit de l'insuffisance des éléments biographiques permettant de faire des rapprochements entre l'héroïne et son auteures, nous avons tenté d'exploiter et de fouiner dans le récit fictionnel afin d'établir des liens avec le réel: lieu de naissance (La Belgique pour l'auteur et son héroïne), origine et parcours des parents (kabyles immigrés en Belgique, père travaillant dans les mines), Amour pour la langue française et passion pour la littérature classique (un trait commun entre le personnage et sa créatrice), culture et religion (élevées dans le respect des traditions séculaires et la vénération de la religion musulmane)

Tous ces indices font de la narratrice-héroïne un miroir de l'auteure. Nous dirons, en l'occurrence que l'écriture intime de l'autofiction est inséparable de l'écriture du réel assemblé au témoignage, qui va devenir une mission de combat et de témoignage. Dans cette optique, Charles Bonne dans un article consacré à l'autobiographie maghrébine fait ce constat :

« Dès lors, toute littérature émergente - et ces observations valent sans doute pour la plupart des littératures francophones- aura tendance à privilégier, sinon l'autobiographie au sens plein du terme, du moins le témoignage, présenté comme « authentique ». Et ce témoignage sera d'autant plus « vrai » qu'il niera ostensiblement toute prétention littéraire. »²³⁰.

²³⁰ - BONNE, Charles, « l'autobiographie maghrébine et immigrée entre émergence et maturité littérature, ou l'énigme de la reconnaissance » in *Littérature autobiographique de la francophonie. Actes du Colloque de Bordeaux, 21, 22 et 23 mai 1994*, Paris, Edition L'Harmattan, 1996, p.204

II.4.2.2. Le Bildungsroman beur

Des spécialistes apparentent *Bildungsroman* et *littérature beur* et évoquent une sorte de recyclage de ce genre traditionnel chez les romanciers maghrébins. Dans son livre *Fictions de l'intégration du mot beur à la politique de la mémoire*, Durmelat²³¹ trouve que le but de ce recyclage littéraire serait de diversifier les expériences traditionnelles de l'apprentissage et de l'intégration dans la société et d'ouvrir le champ littéraire aux jeunes d'une France désormais multiculturelle, des protagonistes d'origine maghrébine qui réclament, reconnaissance sociale et aspirent à la réussite personnelle et professionnelle. Le parcours pour réaliser une telle aspiration est jonché d'embûches, de périples. Des situations contraignantes sont à l'affût des protagonistes tout comme dans le cas des *bildungsromans* classiques.

Selon Durmelat « le Bildungsroman beur » serait une occasion pour ces écrivains pour refléter leur trajectoire personnelle et de raconter les différents obstacles rencontrés avant de réaliser l'intégration dans le domaine littéraire entre autres

« les genre du roman d'apprentissage est recyclé par les auteurs d'origine maghrébine pour dire une autre histoire d'intégration celle d'enfants de l'immigration maghrébine issue du prolétariat d'origine (post)colonial et rurale, habitants de la périphérie des villes qui apprennent à lire et à écrire et deviennent auteurs à leur tour pour raconter leur histoire »²³²

Considérer *Nuit d'encre Farah* comme *bildungsroman* repose non seulement sur le critère de la jeunesse des protagonistes mais également sur la quête du bonheur et de l'amour ainsi que le conflit social causé par l'antagonisme des normes culturelles à incorporer. Cependant, le *bildungsroman* classique suppose une assimilation au monde adulte, tandis que la trajectoire narrative des protagonistes beurs implique le développement d'une attitude critique envers le monde et le développement de stratégies alternatives pour l'épanouissement individuel.

Malika Madi projette la lumière sur le vécu des jeunes filles issues de l'immigration maghrébine qui buttent contre la rigidité des normes culturelles de leurs parents créant un fossé émotionnel, affectif et idéologique entre les deux générations. A l'instar du *Bildungsroman*, *Nuit d'encre pour Farah*, met en récit les difficultés d'individualisation du personnage féminin, dans un contexte d'immigration, pour

²³¹ - DURMELAT, Sylvie, *Fictions de l'intégration du mot beur à la politique de la mémoire*. Paris, L'Harmattan .2008 .p 61.

²³² - *Idem*.

construire une identité individuelle et se détacher de son groupe d'appartenance, les protagonistes se voient confronter à diverses barrières et à de nouvelles expériences.

Malika Madi décline la formation des trois protagonistes Farah, Latifa et Lila de manières singulières. Latifa et Lila finissent par fuguer pour vivre librement, loin des contraintes, à la recherche d'autres horizons, en rejetant le contrôle démesuré qu'exerce le patriarcat au sein de la famille maghrébine. Cette fugue peut être aussi considérée comme un critère du roman de formation. Le déplacement des protagonistes surgit comme une errance d'un espace coercitif «la maison parentale » vers un autre espace de liberté et de réussite « le Canada ». A travers le « jeu/je » de l'autofiction, on peut plonger dans la vie des personnages féminins et dans la vision du monde féministe de l'écrivaine qui s'engage à travers les voix narratives dans la lutte contre le sexisme et la misogynie. Opter pour la fugue, fait des protagonistes des rebelles qui refusent le statu quo.

Le processus de *Bildung* de Lila et de Latifa s'annonce quasiment impossible dans le milieu familial. A la place d'une montée de rangs (verticale), les protagonistes se donnent à l'errance (horizontale) qui représente le topos de l'apprentissage et s'incarne en une force créatrice et productrice. Dans le *Bildungsroman* beur, en l'occurrence *Nuit d'encre pour Farah*, l'errance prend la forme de la fugue comme choix à la mobilité et à l'indépendance, introduisant une forme de migration au Canada qui marqua le début d'un réel apprentissage et son corollaire l'épanouissement personnel et professionnel. Cette errance n'est pas stérile puisqu'elle est posée comme une quête apparentée à la « *volonté et le libre choix qui fondent l'intégrité* »²³³ Latifa et Lila réussissent leur combat. L'abandon du carcan familial et leur errance ont été l'occasion pour prouver leur créativité et peaufiner leur talent dans le domaine de la couture. En effet, dans son livre *la théorie du roman*,²³⁴ Lukas explique que c'est à travers l'individualisation que le protagoniste construit son identité individuelle au prix de combats nécessaires, mais difficiles. En outre, la fin du *Bildung* de Latifa et Lila réalise ce que Lukas considère comme condition sine qua non du *Bildungsroman*, à savoir, cette fameuse réconciliation avec le monde extérieur, représenté, dans la diégèse, par les parents et la société dominante

²³³ - REECK, Laura, « De l'échec à la réussite dans le bildungsroman beur » dans *Migration des identités et des textes entre l'Algérie et la France dans les littératures des deux rives*, sous la direction de Charles Bonn, Paris, Edition L'Harmattan ; 2004, p.83

²³⁴ - LUKAS, George , *La théorie du roman*. Paris, Edition Denoel. 1986, p.131.

« (...) c'est formidable! Il paraît qu'elles se font un maximum d'argent avec leur atelier de couture ,Latifa à la production , Lila à la prospection (...) en tous les cas , ta mère m'a dit que l'argent qu'elles envoient tous les mois pourrait bientôt permettre à tes parents d'acheter une autre maison, une villa ou quelque chose comme ça... » (NEF p.201.)

Par ailleurs, le processus de *bildung* de Farah ne propose pas un dénouement heureux à la fin de l'intrigue, une fin qui caractérise, selon Durmelat et Reeck, la particularité du *bildungsroman* beur « il n'est pas rare que les fins des *bildungsroman* beurs préfigurent des commencements, ou plus précisément des recommencements. »²³⁵

Cette fin nous renvoie au commencement de la formation de l'héroïne, effectuée à l'école. Malika Madi valorise dans son roman, l'apprentissage d'origine institutionnelle, Farah comprend très tôt que l'école est son seul rempart pour briser les chaînes culturelles aliénantes et dépasser les obstacles susceptibles de freiner son ascension et son émancipation, son amour pour les classiques de la littérature française forge dans son esprit une image idyllique du monde, que l'espoir et l'optimisme transcende. Le tournant tragique du destin de la protagoniste et son voyage en Algérie, la met en face d'une formation d'un autre genre, celle qui consiste à apprendre la langue, les rituels, le mode de vie de sa belle famille. Après sept ans jalonnés de nouveaux apprentissages extrêmement différents de son rêve initial, Farah ne réalise pas cette intégration spécifique au *Bildungsroman* classique, elle espérait l'établir dès son retour en Belgique.

L'entre -deux géographique, le tiraillement culturel et le supplice émotionnel que subit Farah, expose les failles et les dysfonctionnements des univers sociaux auxquels elle appartient, son parcours est comme dans

« les romans de formation] (...) porteurs d'interrogations les amenant à décrire et à expliquer les fonctionnements d'une société dans laquelle se pose le problème de la transmission du savoir et du pouvoir entre les générations [...] le roman de formation débat alors la société, de ses structures comme des ses fractures »²³⁶

²³⁵ - REECK, Laura « De l'échec à la réussite dans le *bildungsroman* beur », *Op.cit* p.85.

²³⁶ - ARON, Paul, Denis- Jacques et Alain Viala, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presse Universitaire de France, 2002 ; p. 548.

Le retour en Belgique n'a pas été salvateur pour la narratrice et la réconciliation avec son entourage après la trahison s'avère un leurre. En ce sens, la fin du roman est symbolique, puisque Farah cède à la folie, marquant ainsi l'échec de son *bulding*, l'échec à réaliser une ascension professionnelle et sociale revêt une signification particulière et dessinent la faillite d'une classe sociale, l'écoulement d'un système collectif de valeurs, le naufrage d'une vision de l'homme et du monde. Il y a lieu de penser que l'expérience de l'échec de Farah nous invite à esquisser une réflexion sur sa dimension individuelle aussi bien que sociétal et tend à imprimer une plus forte intensité fictionnelle à son histoire. Ainsi, se profile une réécriture de la fin du *bildungsroman* classique dans le but de démontrer l'impossibilité de l'intégration dans le cadre dans lequel Farah évolue elle est inscrite dans une isotopie de la marge incarnant la figure de l' « anti-héros ».

Conclusion

Dans *La Chrysalide* comme dans *Nuit d'encre pour Farah*, il est question de société ou de microsociété qui par leur propre évolution, ou par le contact volontaire ou subi avec les sociétés occidentales, ont vu la déstructuration des modes de production locale, la modification des rapports de pouvoir intra-communautaires, et l'introduction des valeurs dites occidentales.

Ainsi, pour comprendre ces deux productions littéraires, il faut absolument être disposé à sauter sans cesse d'une rive à l'autre de la Méditerranée, en jonglant avec les deux systèmes de référence et avec deux espaces hétérogènes. Il est à noter que la colonisation et l'immigration ont engendré de vraies transformations culturelles, ainsi qu'une oscillation, entre attirance et rejet par rapport à la culture et l'identité de Soi et de l'Autre. Le sujet acculturé est soumis à un enchaînement de contradictions et d'ambivalences qui ont pour effet de parasiter son unité et sa constance identitaires.

Les deux œuvres respectives se tournent vers la recreation du quotidien pour raconter les maux qui affligent la femme au sein de la société. Jetant un regard d'intériorité embrassant tout et présentant des situations banales et aberrantes. Elles pourraient être considérées comme de vivants plaidoyers en faveur de la femme. Ainsi, les discours sociaux qui les traversent reflètent ceux de la société de référence, c'est-à-dire de la société que Aïcha Lemsine et Malika Madi prennent comme modèle.

Les points de convergence s'avèrent multiples, parmi lesquels, la transcendance du système patriarcal dans les deux sociétés du texte, en l'occurrence, la société algérienne du Maghreb et celle de l'immigration. Le modèle familial reste encore de type patriarcal qui peut se définir par la séparation des sexes, l'attribution différente des rôles et des valeurs sociales inégales. Ainsi, la production, la décision et l'autorité définissent l'homme alors que la reproduction, l'exécution et la soumission définissent la femme. Ce chapitre a également montré que les origines de l'aliénation identitaire des personnages féminins de notre corpus sont à rechercher dans l'histoire collective et les cultures sexistes et discriminantes de leurs sociétés. L'écriture de Malika Madi et de Aïcha Lemsine paraissent comme une transcription, une modélisation d'une réalité vécue, différemment, et qui s'oppose donc nécessairement au discours dominant qui tiennent les hommes à l'intérieur de la culture littéraire. Malika Madi traite le problème de la double appartenance culturelle: celle de la culture d'origine, dévalorisée, déracinée de son contexte spatio-temporel, et celle de la société où les personnages féminins sont nés, élevés et où ils vivent. Cela pose donc un problème essentiel de

transmission culturelle, déviée puisque aux messages contradictoires émanant de deux cultures antinomiques, la culture des parents: traditionnelle, communautaire et musulmane, et celle du milieu dans lequel ils baignent: moderne, individuelle et laïque. L'entre-deux culturel apparaît chez Aïcha Lemsine à travers la cohabitation de la culture occidentale, véhiculée par le colonisateur, et la culture native ancrée surtout dans les villages. Des tensions insupportables naissent de cette présence simultanée dont la première victime demeure la femme. Aïcha Lemsine et Malika Madi semblent elles-mêmes à la recherche d'une agentivité littéraire, et cela en mettant en scène des héroïnes s'énonçant comme sujets parlants, agissant et désirant, car dans la société maghrébine d'ici ou d'ailleurs, représenter un tel personnage, c'est clairement contrevenir à une norme à la fois sociale (une femme ne doit pas agir ainsi) et littéraire (une femme ne doit pas écrire cela). Pour ce faire, les écrivaines ont utilisé une variété de stratégies dont plusieurs s'observent à travers la triade regard/parole/action. Nous retenons de ce chapitre que l'identité, de par son caractère pluriel, peut être approchée de différents angles. Cela a pour corollaire d'offrir divers éléments pour son analyse dans le texte littéraire. Aïcha Lemsine et Malika Madi brouillent les pistes du factuel et du fictionnel, *Nuit d'encre pour Farah* s'inscrit dans l'écriture de l'entre-deux qui remet en question la sincérité du pacte autobiographique défini par Philippe Lejeune.

L'écrivaine nous restitue alors une multitude de représentations de son moi afin de nous faire approcher de la vérité intrinsèque de son être. Quant à la mise en discours du passé qu'effectue Aïcha Lemsine, elle permet de combler les blancs de l'Histoire et de démocratiser le passé, c'est-à-dire de donner aux femmes le pouvoir de dire et celui d'inscrire leur vécu dans la mémoire collective de leur société.

Au demeurant, les deux textes peuvent être considérés comme des romans de formation ou d'apprentissage. Ils tracent le parcours de jeunes personnages expérimentant des situations et des événements qui forgent leur personnalité et les amène à tirer des leçons sur la vie.

CHAPITRE III

Expressions culturelles de l'ambivalence

Introduction

Nous voilà parvenu à l'étape finale de notre rédaction, dans ce chapitre intitulé « **Expressions culturelles de l'ambivalence** » nous entendons étudier l'écriture des manifestations de l'ambivalence dans les deux textes, par le truchement des expressions culturelles sous jacentes aux comportements individuels, répartitions sociales des rôles, relations interfamiliales et antinomie spatiale porteuse de mouvements oscillatoires et révélatrice de contradictions profondes.

Le premier titre « **Ambivalence des relations humaines** » se focalisera dans un premier temps sur l'étude de l'ambivalence des relations qu'entretiennent les personnages féminins et masculins à l'intérieur de la diégèse, en outre de l'analyse des rapports problématiques entre les mères et les filles ; nous interrogerons, en l'occurrence, l'impact de la défaillance maternelle sur l'avenir des personnages féminins.

Le deuxième titre « **La représentation de l'ambivalence religieuse : L'Islam au cœur des tribulations** » s'occupera plus particulièrement de la représentation de l'ambivalence vis-à-vis de l'Islam, dans les textes objets d'étude s'explorent les incertitudes, les mises en doute et les contradictions de la figure musulmane, dans ce cas précis, masculine, dans l'interprétation et l'application des préceptes islamiques de manière infailliblement contradictoire.

Dans le dernier titre « **Approche géocritique de l'ambivalence culturelle** », nous exploiterons une approche de type géocritique. Celle-ci contribue à éclairer la question de savoir d'où parle réellement les romans, en considérant les ancrages géoculturels qui peuvent se déduire de la relation entre les univers réels ou fictifs de la diégèse et les actants qui la peuplent, personnages et, le cas échéant narrateur ; relation de connivence, de rejet ou les deux à la fois.

III.1. Ambivalence des relations humaines

Cette partie tend à expliciter le caractère ambivalent, dans la narration, des relations humaines. Ces relations se déclinent sous différentes formes, qui mettent en scène des interactions marquées par la proximité et la distance d'une part et l'intransigeance et l'indulgence d'une autre part. Cette narration est intéressante à plus d'un titre. Tout d'abord, elle éclaire d'un jour nouveau le personnage féminin et est révélatrice de la vision que l'on veut donner au lecteur de son comportement et de la valeur de sa représentativité. Dans un premier temps, l'analyse de la relation homme/femme dévoile les disproportions dans la vie des couples, des comportements contradictoires et l'expression d'une affectivité instable. Dans un second temps, la dissection des rapports mère/fille est révélatrice de beaucoup d'aspects, qui mettent en relief le rôle de l'ambivalence maternelle dans la déchéance du personnage féminin.

III.1.1. Homme/femme: une dynamique interrelationnelle génératrice d'ambivalence

La relation homme/femme, dans notre corpus, produit un type de conflit construit à partir d'une logique binaire: possession de l'autre/dépossession de soi, admiration/abjection, confiance/méfiante. Les figures féminines sont tenaillées par des ambivalences cognitives et affectives qui se renversent dans des interrogations sur des modalités d'être. Des ambivalences affectives et comportementales caractérisent les personnages féminins et masculins, dont le mode de vie contraignant et les aspirations ambitieuses créent des tensions et des mouvements ambulatoires, et surtout des sentiments contradictoires.

III.1.1.1. La Chrysalide: positionnement vacillant

Khadîdja est le personnage féminin qui domine la première partie du roman, présentée comme l'iconoclaste de la société patriarcale, bouleversant toutes les habitudes et faisant apparemment trembler les fondements même de sa communauté. Par ailleurs, le potentiel critique qui semble s'exprimer dans sa confrontation avec les différents aspects oppressifs des rapports entre les sexes ne se réalise pas sur le plan de sa vie sexuelle, une ambivalence comportementale flagrante qui désigne la concurrence insoluble de deux tendances. Ici, tout comme les autres femmes auxquelles elle est supposée s'opposer, Khadîdja demeure l'objet passif et paradoxalement reconnaissant dans sa soumission à l'homme. L'acte sexuel lui-même est conçu par les hommes, comme une forme de domination, d'appropriation et de « possession »

« Si le rapport sexuel apparaît comme un rapport social de domination, c'est qu'il est construit à travers le principe de division fondamental entre le masculin, actif, et le féminin, passif, et que ce principe crée, organise, exprime et dirige le désir masculin comme désir de possession, comme domination érotisée, et le désir féminin comme subordination érotisée, ou même, à la limite reconnaissance érotisée de la domination »²³⁷.

En dépit de son caractère fougueux est révolté, Khadîdja n'échappe pas aux canons de la domination masculine sexuelle :

« Khadîdja exécutait ses besognes, attendant la joie de l'ultime récompense de la fin de la journée : celle que lui apportera la nuit avec les caresses de son mari. Qu'importait la grisaille quotidienne ! Qu'importait l'hostilité de tous, quand son corps flexible et complice se tendait vers Mokrane dans la chaleur de leur couche. Elle était l'argile humide sous les doigts impatients de l'homme, il réinventait tous les gestes de l'amour sur elle ; Khadîdja semblait n'être venue sur terre que pour mieux combler les désirs de Mokrane » (Chrys pp.17-18).

Cette attitude oscillatoire entre transgression et soumission, ne symbolise rien d'autre que le dualisme intrinsèque régissant les rapports homme/femme (Khadîdja/Mokrane). La superposition de deux états de femme, d'une part hiérarchiquement, économiquement et sexuellement liée à un homme et de l'autre part, une femme possédant du caractère, courageuse et capable de perturber l'ordre établi. Nathalia Heinich taxe d'ambivalentes les femmes qui tergiversent entre les deux.

« En effet, le modèle de la femme non liée exclut logiquement le modèle antérieur des états de femme, définit par l'articulation des trois critères : Economiques (mode de subsistance), sexuel (disponibilité sexuelle), hiérarchique (degré de légitimité du lien économique – sexuel). Le modèle nouveau n'annule pas l'ancien, il ne le périmé pas, car il ne se substitue pas mais se superpose à lui : (...) Il y a bien, sur le plan logique, une contradiction entre les deux modèles et, sur le plan pratique, une ambivalence, c'est -à- dire une égale adhésion à l'un ou à l'autre, en dépit de leur incompatibilité. Etre ambivalente, c'est ne pas vouloir ou ne pas pouvoir choisir entre deux objets, parce qu'opter pour l'un serait renoncer à l'autre. Nous sommes donc ambivalentes. »²³⁸

²³⁷ - BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Paris; Edition Seuil, 1998, p.27.

²³⁸ - HEINICH, Nathalie, *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Paris, Edition Albin Michel, 2003. p.12.

Khadîdja ne demeure pas l'unique personnage versatile dans sa relation avec l'autre (Mokrane), son fils unique Mouloud manifeste une oscillation patente dans ses choix, ses comportements et ses convictions. Mouloud le personnage masculin sert de tremplin au développement de sa sœur Faïza, la fille spirituelle en qui la marâtre Khadîdja se reconnaît et voit la matérialisation future de ses projets espérés. Le profil de Mouloud s'oppose à celui des hommes de son village, il marque un écart, facilement perceptible, de part son comportement, ses penchants, sa culture et son niveau d'instruction. Au demeurant, son encouragement et son assistance infaillible pour sa sœur Faïza fut le trait principal qui le distingue de ses semblables ayant une vision très restrictive de la condition féminine.

Mouloud manifeste un soutien inconditionnel pour l'épanouissement de sa sœur, il l'aide à sortir du carcan familial et à étudier à Alger, une telle position éminemment en la faveur de la femme et son émancipation, nous laisse perplexe, au cours de la lecture, devant l'ambivalence du personnage lors du choix de son épouse, Mouloud la décrit ainsi « *Elle avait quitté le lycée pour s'occuper de sa mère malade. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Yamina, si douce et simple, différente de toutes les filles que j'avais connues avant !* » (Chrys p.155), Faïza, éberluée face à une telle déclaration réplique : « *Mouloud et ses idées ! Epouser une fille sans diplôme !* » (Chrys p.156)

La petite sœur était persuadée que son idole choisira une femme nantie de diplômes, brillante et indépendante, cependant cette, image est démythifiée par le frère qui avoue « *Mon idéal de femme ne fut jamais une « crack à diplôme » comme tu le penses.... J'en ai trop connues... Elles me font un peu peur, elles n'ont pas besoin d'être protégées celles-là...* ». (Chrys p. 156)

Cette idée révélatrice d'une ambivalence profonde qui remonte aux valeurs inculquées au sein d'une culture misogyne, débusque la volonté protectrice et le rôle de potentat que Mouloud veut accaparer, Hafid Gafaiti constate l'écart entre les deux discours tenus par le personnage.

« Le schéma est clair : les femmes ayant étudié et acquis une certaine éducation, surtout au niveau supérieur avec les connotations multiples que cela a dans la société algérienne, sont associées à des amazones dont il faut se méfier à défaut de les maîtriser et sont par conséquent inacceptables. L'idéal affirmé est évidemment celui de la femme correspondant aux canons éternels de la société patriarcale qui veut qu'une "vrai" femme soit l'objet de la "protection" de l'homme. L'on est donc loin d'un rapport de réciprocité, d'égalité et d'enrichissement mutuel comme le prétendait au

début le personnage. »²³⁹

Il semblerait que le discours dramatisé (émis par Mouloud) constitue une pure reproduction et un approfondissement du discours général, celui de la primauté de l'homme sur la femme quel que soit sa nature, son statut et ses aspirations, la vision de Mouloud est énoncée de manière telle qu'il s'avère que, quels que soient leurs origines sociales, leurs âges, leurs activités ou leurs qualités personnelles, les femmes ne peuvent se situer et évoluer en dehors d'une perspective et d'un regard masculin. Ainsi, il réitère l'idée de la supériorité absolue des hommes et du statut secondaire des femmes sur lesquels repose le discours patriarcal.

La sociologue algérienne Souad Khodja soulève nombre d'interrogations quant au raisonnement de Mouloud qui coïncide avec celui du milieu bourgeois algérien qui considère qu'être un crack-à-diplôme, demeure un privilège réservé aux seuls hommes. Il s'agit finalement, de ne pas remettre en question les formes de pouvoir établies par l'homme, qui doit rester l'ultime protecteur de sa femme - enfant. Une conception restrictive de l'émancipation de la femme, se révèle chargée de contradictions, étant l'expression d'une attitude ambivalente vis-à-vis de la place de l'homme et de la femme dans la société.

« L'homme y définit son rapport à la femme comme un rapport de protection avec l'acquiescement de cette dernière, et considère que toute femme qui a fait des études n'a plus peur de rien et n'a, par conséquent, pas besoin d'être protégée ... La peur serait donc une conséquence de l'ignorance. Ceci étant, la femme qui a étudié se met à son tour à faire peur à l'homme : serait ce lui, qui serait ignorant, comme la femme qui n'a pas fait des études ? Ceci est possible, car devant une femme qui a fait de longues études, il est difficile de faire semblant de tout savoir et le voile de comédie machiste tombe de lui-même, c'est alors que commence l'humilité et la véritable connaissance de l'autre, démarche si angoissante, mais O combien gratifiante ! Face à une « crack » à diplômes, l'homme ne pouvant plus remplir la fonction de protection, se sent-il menacé dans le noyau constitutif de sa personnalité donc, dans son équilibre ? Si la réponse est positive, peut-on, dès lors, considérer l'émancipation de la femme algérienne comme une remise en question réelle par les deux partenaires de ce rapport de protecteur à protégé, qui oblige la femme à jouer le rôle de l'enfant, le mari étant le substitut du père ? La revendication de l'égalité loin de demeurer dans les apparences, serait elle la revendication par la femme de l'accès à l'âge adulte ? La question demeure posée »²⁴⁰

²³⁹ - CAFAITI, Hafid, *les femmes dans le roman algérien*, Paris, Edition L'Harmattan, 1996. p.138.

²⁴⁰ - KHODJA, Souad, *Les algériennes au quotidien*, Alger, Entreprise nationale du livre 1985, pp, 102-103.

Il paraît, on ne peut plus claire, que l'instruction intellectuelle de Mouloud n'a pas mis cours aux convictions machistes ancrées dans l'inconscient masculin, selon lequel, la femme doit se mettre naturellement et aisément au service de l'homme, en l'occurrence son époux, et par conséquent la seule dimension sociale attribuée à la femme est celle d'épouse et de mère. La confirmation de cette vision est élucidée par le destin qui, était préalablement, proposé à Faïza : celui de retrouver un mari instruit, de s'incliner devant ses caprices et s'accommoder avec son caractère. Mouloud adresse, à sa sœur, le discours de la soumission naturelle au conjoint

« Tu sauras être l'épouse idéal. Tu es de celles qui sont authentiques ! Même savante, tu te mettras naturellement à la portée de celui que tu aimeras si rustre soit-il(...) Tu sauras être modeste et aimante pourvu qu'il t'apporte le rêve, car tu recherches l'intelligence du cœur plus que celle de l'esprit ... »
(Chrys p.192).

Mouloud ne paraît pas en phase avec son rôle d'acteur « progressiste », ses idées semblent combinatoires de perspectives et de principes opposés, oscillant entre la promotion du statut de la femme d'une part et l'acquiescement du principe de l'omnipotence de l'homme et de la soumission à ses désirs d'autre part. Même si le parcours de Mouloud et son combat pour l'émancipation de sa sœur apparaît clairement prometteur, il ne remet pas fondamentalement en question l'attitude et les visées de la majorité des hommes qui demeurent constants et unis en vue de la perpétuation de la domination et de la sempiternelle soumission du sexe féminin. Hafid Gafaïti constate que le personnage reprend le discours de la doxa patriarcale traditionnelle.

« Enrobé de déclarations soporifiques et de propos grandiloquents, le message reste le même en ce sens qu'il correspond au rôle traditionnellement assigné à la femme quels que soient sa conditions et son statut. Si au début, Mouloud était le Pygmalion de l'esprit de Faïza et qu'ensuite il définit sa place dans le rapport à l'homme, il s'avère que le personnage féminin n'a pas de valeur en lui-même »²⁴¹

Dans la même optique, le mariage est conçu comme une porte d'entrée vers la féminité *policée* et par ricochet l'impérative démonstration de sa légitimation à travers l'homme. En d'autres termes ; l'identité féminine ou encore la valeur de la femme ne se construit que dans le mariage, donc à côté d'un l'homme, ce qui fait qu'une femme, quelque soit son statut doit avoir un mari, être sous la tutelle d'un sexe masculin pour pouvoir revendiquer sa valeur sociale.

²⁴¹ - GAFAITI, Hafid, *les femmes dans le roman algérien*, Op.cit. p .141.

Par ailleurs, la protagoniste, Faïza a dérogé à cette norme, en se vouant corps et âme à son amant Fayçal, transgressant ainsi la pierre angulaire sur laquelle se fonde toute l'éducation de la fille à savoir la préservation de sa virginité, de son honneur. En effet, ce qui semble intrigant dans *La Chrysalide*, ce sont les réactions ambivalentes des personnages masculins, modifiant ainsi la nature de leur relation, allant de la domination, l'autorité, l'intransigeance vers la compassion, le pardon et la protection inconditionnelle.

Faïza enceinte d'une relation en dehors du mariage, lien sacré dans la société maghrébine, voit son frère Mouloud, en dépit de son instruction, de son épanouissement et de son amour pour sa sœur fou furieux et fustige avec amertume la frivolité de cette dernière perçut autrefois comme irréprochable. Il devient incontrôlable à l'idée d'une relation sexuelle entre sa sœur et le défunt Fayçal

« Mouloud avait son visage caché dans ses paumes ouvertes, il semblait anéanti. Un désespoir d'homme vulnérable faisait tressaillir ses épaules. Il n'avait plus pleuré depuis le jour lointain où, petit garçon, il avait aperçu son père entrer dans la chambre de sa seconde épouse Ouarda, pendant que sa mère tournait seule dans la cour (...) et aujourd'hui, il connaissait la même impuissance désespérée à l'égard de Faïza » (Chrys .p210).

Mouloud se sent trahi et blessé dans son être, car comme l'a constaté Germain Tillion

« Dans toute la Méditerranée nord et sud, la virginité des filles est une affaire qui- fort étrangement- concerne d'abord leur frère, et plus que les autres frères leur frère aîné. Un petit mâle de sept ans est ainsi déjà dressé à servir de chaperon à une ravissante adolescente dont il sait très exactement à quel genre de péril elle est exposée. Or, ce risque est présenté à l'enfant comme une cause de honte effroyable, qui doit précipiter dans l'abjection la totalité d'une famille pleine d'orgueil, éclaboussant même les glorieux ancêtres dans leurs tombeaux, et il est lui... personnellement comptable vis -à -vis du petit capital fort intime de la belle jeune fille qui est un peu sa servante, un peu sa mère, l'objet de son amour, de sa tyrannie, de sa jalousie... Bref: sa sœur »²⁴²

La réaction de Mouloud, logiquement compréhensible dans son milieu traditionnel, s'est inopinément tergiversée sous le poids du discours fort convainquant et émouvant, qui dans un élan de solidarité féminine remarquable, de sa femme sur le comportement correct de Faïza depuis toute petite, et de sa nature humaine sujette à l'erreur.

²⁴² – GERMANIE, Tillion, *Le harem et les cousins*, Paris, Edition Du Seuil, 1996, p.113.

« Ou est le crime ? C'est maintenant qu'elle a besoin de ton affection et ta force ! Ils se sont aimés, ils allaient se marier ! Toute la famille le sait ! Elle ne fut pas une écervelée coquette, n'a-elle pas fait ses études comme une sainte ? Même pas... Comme un monstre d'orgueil et de lucidité- anormale dans sa détermination farouche ...Avec Fayçal elle devient enfin humaine avec de tendres défauts. Et tu sais Mouloud ? Si ta sœur n'avait pas eu cette douce espérance, elle serait devenue comme une pierre...dure, indifférente et égoïste ! Elle me faisait peur après la mort de Fayçal, elle n'avait pas pleuré, n'était même pas allée se recueillir sur sa tombe...Cet enfant la sauve ! » (Chrys p.211.)

Mouloud, apaisé et serein décide de protéger sa sœur. *« Mouloud se libérait de ses sentiments confus pour Faïza grâce à la sensibilité clairvoyante de Yamina (...) Et il s'est senti plus fort pour faire savoir à sa sœur qu'il la protégerait, envers et contre tous » (Chrys p.212)*

Au demeurant, non seulement Mouloud décide de soutenir sa sœur, mais son père, le patriarche, Si Mokrane accepte l'événement avec sérénité et va même jusqu'à défendre sa fille contre les autres membres de la famille

« Jamais Faïza n'oublierait leur stupéfaction à la vue de son ventre proéminent... et la réaction sublime de son père ! Il l'avait regardée longuement, son visage devint pale, sa barbe trembla légèrement et ses premières paroles furent :

- Tu peux étudier dans état, ma fille ?

Ils restèrent sans voix mais Faïza répondait tranquillement : - Merci père..... ça va mieux pour moi maintenant.....elle qui n'avait pas versé une larme pour Fayçal, se mit à sangloter en baisant les mains de son père. Après de longues années, ils venaient de se comprendre.... » (Chrys p.213).

Mokrane triomphe dans cette séquence narrative par un humanisme qui reflète, probablement, l'idéale de l'écrivaine, par ailleurs son attitude laisse régner l'ambivalence et la contradiction parce qu'il est notoire que de tout temps en Algérie le sort des mères célibataires est particulièrement dramatique et que dans le genre de milieu dans lequel le récit est situé, celles-ci échappent rarement à un châtement sévère et parfois mortel.

III.1.1.2. « Nuit d'encre pour Farah »: entre déni et reconnaissance de l'Autre

L'ambivalence depuis Bleuler était considérée comme une des caractéristiques symptomatiques de la schizophrénie. Il entendait par là, l'incapacité à choisir entre une action et une autre, comme si une tendance quelconque était contrebalancée par une tendance semblable opposée. Farah, l'héroïne du roman de Malika Madi, chavire entre maints sentiments qui vont du rejet et du désintérêt jusqu'à l'admiration et la reconnaissance vis-à-vis de son conjoint. L'ambivalence des rapports homme/femme

dans *Nuit d'encre pour Farah* se cristallise dans l'oscillation sentimentale qu'expérimente Farah dans sa relation avec l'homme et l'ambiguïté qui voile sa conception du couple et de l'amour entre un homme et une femme.

L'enjeu dont nous faisons face, et qui s'impose à nous comme problématique majeure, c'est de débusquer l'origine de cette ambivalence, est-elle naturelle et spontanée se situant dans l'ordre de l'individuel ou est ce qu'elle est le corollaire d'un ensemble de pratiques culturelles et d'un système idéologique inculqué et intériorisé par la protagoniste ?

Pour répondre à ce questionnement, nous devons revenir au parcours du personnage et de disséquer ses réactions vis-à-vis des relations amoureuses, en l'occurrence, celle de sa sœur Lila avec son compagnon Willy. Farah absorbée par ses études et noyée dans l'univers de la littérature se trouve éloignée de la frivolité des jeunes de son âge, aspirant à un avenir radieux. Après une altercation avec sa sœur Lila, la narratrice extériorise ses opinions contrecarrent l'attitude de sa sœur. « *Ils me laisseront étudier, c'est tout ce qui je veux ! Les garçons, les sorties, j'en ai rien à foutre, et si je dois me battre tous les jours comme toi pour avoir droit à ça, alors je suis heureuse de ne pas m'y intéresser* » (NEF p.24).

Ce passage montre bien que l'instruction et les études sont l'unique voie de salut pour Farah, elle s'y concentre et s'y donne pleinement, ayant la certitude que la frénésie de sa sœur et son attachement farfelu à Willy n'est qu'une perte de temps et une cause perdue. Cette position a brusquement connu son point d'inflexion lors d'une rencontre avec Willy, et c'est là que Farah remet en question son comportement et sa vision des choses. A ce moment de la narration, une forme d'ambivalence surgit entre rejet du comportement de Lila et compréhension de sa réaction à l'idée de rompre avec son compagnon. Le physique de Willy laisse Farah envoûtée et son univers idyllique a chaviré d'un coup

« Willy ? Il leva les yeux et je m'effondrai. L'espace d'un instant, je crus avoir fait une erreur. Ses pupilles d'une couleur indéfinissable étaient d'une profondeur étourdissante. Elles étaient, de plus, mises en valeur par des sourcils plus foncés qui venaient, dans une incroyable régularité se rejoindre sur la glabelle. Ses joues et ses lèvres étaient rouges, mais cela, je l'avais d'ores et déjà attribué au rhum coca qu'il tenait dans les mains. C'était donc cela Willy, c'était donc lui la cause des perpétuelles violences que nous vivons à la maison... » (NEF .p47.)

La beauté angélique de Willy et son apparence ensorcelante aiguillonne la réflexion de Farah et ébranle ses convictions.

« Dans quel monde, à quelle époque vivais-je ? Peut être que Lila avait raison, peut être n'étais-je, en effet, qu'une imbécile qui passait à côté de chaque chose d'essentiel. Je la comprenais mieux maintenant. Avoir un tel homme dans sa vie ne pouvait, probablement, qu'engendrer un maximum d'agressivité à l'idée quotidienne de le perdre » (NEF.47.)

Ce soliloque révélateur d'un embarras profond qui taraude la protagoniste, la mène, dans un élan d'imagination, à rompre son amnésie relative à ses relations avec le sexe masculin pour donner libre cours à son illusion, transgressant ainsi les recommandations et les interdits de sa communauté, même dans un rêve conscient

« Les mains sur le guidon, Willy me jeta un dernier coup d'œil avant de partir. Puis, lorsque le bruit ne fut plus qu'un murmure dans le vent, je me pris à rêver d'une autre issue. Debout dans la rue, fixant l'endroit d'où il venait de disparaître, je me vis assise derrière lui, mes bras autour de sa taille, ma joue contre le cuir chaud de son blouson et puis... Le vent balayant dans ma tête et en quelques secondes tout le savoir et la sagesse que j'avais pu acquérir en plusieurs années... Vivre la totale insouciance, mais pas n'importe laquelle, celle de Lila, consciente de l'étendu de son interdit, mais agissant comme s'il était relatif.... » (NEF p.48).

Comme nous avons pu le voir, la protagoniste déambule d'un sentiment, d'une vision à une autre. Or, dans son voyage en Algérie, Malika Madi porte le tragique à son comble, et fait transcender l'ambivalence de Farah qui est doublement présentée, car tout en étant partagée entre deux mondes diamétralement opposés, elle souffre d'une ambivalence affective qui frôle la schizophrénie, et qui demeure inaltérée jusqu'à la fin du récit, l'héroïne est tiraillée, consciemment ou inconsciemment, entre des pôles affectifs contraires qu'elle éprouve vis-à-vis de son mari, l'homme qui lui a été imposé, par ses parents dans un pacte matrimonial mal déroulé. Cependant, la protagoniste échappe à la schizophrénie pathologique parce qu'elle arrive à réaliser un aménagement et un compromis dans sa relation avec Hassan, par ailleurs, ses affects ne sont pas constants, elle le perçoit comme faisant partie de la phase noire de sa vie mais l'apprécie en tant que personne et avoue ses qualités introuvables, avec une insinuation, en filigrane, de sa reconnaissance pour ce don du ciel.

« J'avais un mari extraordinaire, doux et attentif. Pendant sept ans, il n'a cessé de l'être malgré mon impossibilité de lui donner un enfant. Lorsque nous nous sommes mariés, il m'a dit : « Je t'épouse parce que je t'aime... » Hassan aurait dû épouser Latifa (...) Il m'avait épousée parce qu'il m'aimait, disait-il. J'étais pourtant très mal : dépressive, colérique, instable sur tous les plans.... » (NEF p.123).

La narratrice avoue que Hassan est son salvateur, son ange gardien, bref la personne qui fut sa bouée de sauvetage, sans laquelle la chute dans l'abîme était

Certaine. Dans un dialogue avec sa mère, furieusement, Farah fait ses aveux sur l'obligance inconditionnelle de son mari. « (...) *si ça n'avait pas été Hassan, aujourd'hui tu n'aurais plus de fille du tout. Hassan m'a aidée à ne pas devenir dingue et encore aujourd'hui j'ai l'impression que je suis au bord du gouffre. C'est lui qui me retient, c'est sa main qui rattrape toujours la mienne au bon moment* » (NEF .p129).

Cet aveu n'a pas empêché, la protagoniste de baigner dans l'ambivalence et déroger à l'instinct naturelle, chez la femme, d'avoir un bébé de l'homme qui l'a soutenu. Farah est, paradoxalement, satisfaite de ne pas tomber enceinte de Hassan, son infécondité ne l'afflige, nullement. « *En ce qui concerne la maternité, je n'étais pas vraiment triste, c'était mieux comme cela. Je n'étais plus moi-même depuis longtemps, qu'aurais je pu donner à un enfant ? (...) Plusieurs fois je lui avais permis de me quitter et de réaliser son rêve de paternité avec une autre femme* » (NEF p.124).

Il faudrait signaler que la narratrice a tenté de garder son ambivalence, intrinsèque, secrète, elle est arrivée à gérer la juxtaposition oppositionnelle de son affectivité dans un mouvement oscillatoire qui bascule entre reconnaissance, déni et répulsion. Cette ambivalence semble prendre fin lors d'une discussion matinale poignante et complètement bouleversante pour Hassan, qui découvre le désespoir dissimulé de sa compagne, l'occasion d'une extériorisation à effet cathartique pour Farah. Hassan tente, désespérément de persuader Farah que décidément, elle a sa propre vie et ses sœurs les leur et qu'il faut accepter le fait accompli.

Cette tentative de raisonner la narratrice l'a plutôt déchaînée pour divulguer des mots poignants

« (...) Elles ont leur vie, je n'ai pas la mienne. Je voulais étudier la littérature, c'était mon rêve, c'était toute ma vie, je ne voyais rien d'autre, je ne vivais pour rien d'autre, j'étais prête à tout pour y arriver, c'était ma route, c'était celle-là. Non tu me comprends pas Hassan, il y a une partie en moi qui est vide, cette partie là, aujourd'hui, devrait être pleine, pleine de savoir et de connaissance... Je serais peut être, à l'heure qu'il est, assistante à l'université et en train de rédiger mon doctorat, au lieu de ça, je suis privée d'une vie brillante pour vivre celle médiocre d'une pseudo citadine déguisé en vraie campagnarde. » (NEF p.179).

Ces attitudes ambulatoires ne symbolisent rien d'autre que le dualisme intrinsèque de l'héroïne qui paraît happer par un vide existentiel d'une béance considérable.

III.1.2. Ambivalence de la relation mère/fille

Cette partie s'interroge sur les dynamiques contradictoires propres aux relations qu'entretiennent les personnages féminins avec leurs mères, entre dépendance et autonomie, similarité et différence, intimité et distance, solidarité et ignorance, sur l'ambivalence qui caractérise ces rapports.

Dans une perspective psychologique, Michel Benhaim, considère que l'ambivalence maternelle est une nécessité structurante dans les rapports entre mère et enfant dont le manque induirait une pathologie. L'ambivalence maternelle ne serait donc pas quelque chose à supprimer, mais elle devrait s'exercer de façon structurante tant pour la mère que pour l'enfant. Selon Benhaim, le « vrai » amour maternelle pacifié, non ambivalent, serait le mythe de notre temps²⁴³

Selon plusieurs études de cas, la relation mère/fille occasionne des ravages²⁴⁴ dans la psyché de la fille.

Nous tenterons, donc, de montrer l'impact de l'ambivalence des mères, de nos textes, sur la psychologie de leur fille et par conséquent sur leur épanouissement personnelle.

III.1.2.1. « La Chrysalide » : deux mères, deux valeurs

Dans la Chrysalide, Aïcha Lemsine met en exergue deux figures maternelles aux attitudes, en grande partie, antinomiques : Khadîdja et Akila cohabitant ensemble et partageant le même époux, or ; elles ne partagent pas le même caractère, ni la même vision du monde. Elles furent toutes les deux mères de Faïza. Akila, la mère biologique de la jeune fille, Khadîdja sa mère adoptive et son pygmalion. Khadîdja au tempérament déterminé et volontaire, esprit farouchement indépendant, ouverte sur l'Autre (l'étranger), représente dans la diégèse un sérieux adjuvant, l'alliée naturelle de Faïza, elle l'encourage et la booste pour exceller dans ses études, la protège contre toute perturbation.

« Son père était secrètement irrité par le comportement de sa fille. En tous lieux, en toutes circonstances, elle avait un livre ouvert entre les mains ou fermé sous le bras (...) Khadîdja était très fière de la jeune fille ; elle intervenait pour faire certains travaux à sa place ou détournait l'attention de Mokrane quand il se fâchait contre la manie de la jeune fille » (Chrys.p.104)

²⁴³ - BENHAIM, Michel, *L'ambivalence de la mère*. Paris, Edition Erés, 2001, p.11.

²⁴⁴ - Relation qui est la plus ambivalente, la plus passionnelle si l'on en croit la psychanalyste Marie-Mageleine Lessana et son ouvrage : *Entre Mère et fille Ravage*, Paris, Hachette, 2002.

Akila, modèle typiquement traditionnel, femme résignée au tempérament calme, vraie conservatrice des valeurs patriarcales, s'inscrit dans la catégorie actantielle des opposants, elle est plus hostile aux penchants de Faïza. La narratrice nous révèle le fond de pensée de Akila

« Quant à la mère elle était purement méfiante contre la personnalité naissante de sa fille. Dans sa logique naïve Akila était persuadée que la jeune fille s'empoisonnait l'esprit avec les balivernes noircies dans les pages que Faïza tournait, tournait, oubliant de manger et de boire. Sa mère avait peur de la magie des livres, devinant leur pouvoir... Elle rêvait simplement de marier sa fille aimée avec un garçon honnête du pays (...) Akila se disait que cette fille finirait par trouver les garçons du village inférieurs à elle parce qu'ils n'en sauraient pas autant que ses livres ! (...) Au lieu d'apprendre à rouler convenablement le couscous, à pétrir la pâte et tisser la laine » (Chrys. p.104)

Khadîdja et Akila représentent deux figures maternelles ambivalentes, Akila aimerait que sa fille soit soumise aux prérogatives culturelles propres à son sexe, elle souhaiterait, en effet, qu'elle soit élevée comme elle le fut, dans l'obéissance et l'ordre. Obnubilée par les tâches ménagères, elle voudrait que sa fille sache faire la cuisine et tenir sa maison. Khadîdja œuvre pour que Faïza ait une autre destinée, différente de celle des filles du village, elle l'encourage à la lecture, ayant la conviction qu'elle trouvera sa délivrance dans cette pratique *« Elle sentait que le salut de Faïza était au contraire dans les livres (...) Faïza ne pourrait pas sur les branches de l'ignorance comme un fruit délaissé » (Chrys p.105.)*

L'ambivalence apparaît, entre autres, lorsque Faïza obéit à Khadîdja et exécute ses directives, paradoxalement, c'est plus compliqué avec sa mère biologique, preuve que Khadîdja a une transcendance mystérieuse sur la jeune fille

« (...) c'était le jour de touiza chez tante Aïcha pour préparer la laine qui servirait à tisser les burnous et les couvertures(...) A cette occasion toutes les femmes disponibles venaient l'aider chez elle et c'était comme un jour de fête (...) Pour l'instant Faïza se faisait tirer un peu l'oreille car elle voulait rester à la maison (...) Akila insistait :

- Il est temps que cette enfant mette un peu la main à la pâte, ainsi elle apprendra le travail des femmes. Ici, je sais ! Elle va se plonger dans ses livres. Non ! Elle ira ! Khadîdja, pour apaiser tout le monde, intervient : Allons, Faïza, obéis à ta mère ! (...) La jeune fille soupira d'un air malheureux. Khadîdja avec Faïza et Malika se mirent en route » (Chrys .p109.)

Le texte laisse sous-entendre que Akila comme mère respectueuse des valeurs sociales environnantes, n'aurait pas soutenu Faïza dans ses aspirations, mais que celle-ci est prise en charge par Khadîdja, en premier lieu, et son frère Mouloud en deuxième

lieu. Cependant, il serait faux de prétendre que Faïza serait dépourvue d'affection et d'encouragements modérés de la part de sa mère biologique Akila, or, elle tissait des liens plus forts avec sa belle mère, une complicité unissant les deux protagonistes sur le plan moral et étrangement physique. « *La nature semblait avoir réuni à plaisir trop de chaque trait de caractère ou de physionomie chez la jeune fille. Ressemblant étrangement à Khadîdja, elle paraissait davantage être sa fille que celle de sa mère* » (Chrys p .133.)

Devant le silence de Akila quant au départ de sa fille à Alger pour continuer ses études, Khadîdja défend obstinément ce choix et s'évertue à persuader Mokrane pour accorder une chance à Faïza. Une ambivalence manifestement explicite entre les deux attitudes : une mère conservatrice, et une seconde émancipatrice.

« Et la bombe d'un nouvel appel éclata dans la famille de Si Mokrane (...) Voilà que Mouloud voulait prendre avec lui en ville Faïza pour étudier ! Qu'allaient penser les gens ! (...) Si Mokrane refuse énergiquement. Mais Khadîdja se senti l'âme d'un général de bataille. Elle contournait, soupesait, développer sa stratégie autour des réfractaires pour foncer enfin dans la bagarre (...) Akila silencieuse et le visage appuyé sur la paume de sa main (...) l'autorisation fut enfin arraché » (Chrys p109)

A en croire Kristeva, le détachement de la mère et la condition sine qua none pour que l'enfant devienne autonome, que la « *notion d'expulsion, de détachement est essentielle* »²⁴⁵ pour son développement. Faïza vole de ses propres ailes, expérimente la voie de la liberté et échappe, progressivement, à l'étau carcéral du village, elle retourne pendant les vacances et assiste au mariage de sa sœur Malika, manifestement elle se distingue des filles de sa famille, Khadîdja éprouve pour elle beaucoup d'affection et la traite avec une grande déférence. Akila par contre, la perçoit superstitieusement et spéculé sur ses attitudes étranges. La narratrice nous brosse une image « *Quant à Khadîdja, elle la houspillait affectueusement comme avant ; pour elle Faïza redevenait la petite fille de toujours. Akila silencieuse et distante considérait sa fille comme une espèce de malade, un être que l'on savait atteint gravement et à qui on crachait son mal avec des gestes d'indifférence* » (Chrys .p.148).

Lancée dans une aventure amoureuse dont l'ultime dessein était le mariage, le destin joue des tours à la narratrice, son bien aimé Fayçal perd la vie dans un accident de la route, pour laisser derrière lui, Faïza dépourvue de toute joie de vivre, mais

²⁴⁵ - KRISTEVA, Julia *La passion maternelle et son sens aujourd'hui*, Paris, Editions de l'Aube, 2007, p.170.

germant dans ses entrailles la trace indélébile de leur enfreinte, le bébé de Fayçal. Paradoxalement la réaction de tout le monde, en occurrence le père était notoirement indulgent et compréhensif, cependant, celle de sa vraie mère Akila semblait plus dramatique « *Akila s'arrachait la figure en se lamentant : Allah ! Quel scandale ! Un bâtard dans la famille !* » (Chrys. p.213)

L'ambivalence de la figure maternelle surgit encore une fois, dans une autre situation, et flagamment lorsque Mouloud, l'unique fils de Khadîdja et sa femme Yamina, lui demandèrent de rester auprès d'eux pour élever leurs enfants, surtout que Faïza avait décidé de retourner au village.

Khadîdja dans un moment de spéculation profonde, prend une décision imprévisible qui laisse paraître une grande contradiction ; devant la déception de son fils. Elle opte pour Faïza et renonce à son rêve d'élever les enfants de son fils unique Mouloud. Dans son oscillation entre Mouloud et Faïza, c'est l'être de ses rêves qui triomphe.

« Yamina s'approche de sa belle mère en s'agenouillant devant elle, elle dit doucement :_ Mâ ! Si tu veux bien... nous désirons que tu restes avec nous pour toujours ! (...) Mouloud fixant sa mère avec attention (...) Khadîdja parut enfin sortir de sa profond méditation. Elle paraissait illuminée, son ancienne flamme de jeunesse intacte. Elle eut un élan vers Faïza comme pour l'associer à quelque joie mystérieuse (...) Mes enfants, je suis touchée par votre offre ! Vouloir me garder toujours avec vous ! Par Allah ! Mes vieux jours ne pouvaient pas être mieux récompensés (...) Mais je ne puis choisir, car je l'ai fait depuis longtemps dans mon cœur : vivre avec Faïza ! Des bras frémissants de tendresse vinrent s'enrouler autour du cou de Mâ Khadîdja. La voix de Faïza murmurait ; « Petite mère ! Petite mère terrible ! » (Chrys .p.213)

La narration laisse lire une complicité exceptionnelle entre Khadîdja et Faïza qui mène le lecteur à s'interroger sur la vraisemblance d'un rapport pareil dans ce contexte précis.

III.1.2.2. « Nuit d'encre pour Farah » : figure de la mère, persécutrice aimante

Malika Madi, nous présente une image défailante de la mère protectrice des valeurs ancestrales, elle peint des personnages féminins aux prises avec une souffrance viscérale, liée de près aux relations troubles avec la mère. Le roman « Nuit d'encre pour Farah » est bouleversant car il fait entendre une vive souffrance prenant source en partie, dans une carence affective maternelle, puisque c'est par le contact avec la mère que tout être humain vit sa première relation fusionnelle, un contact teinté d'ambivalence des sentiments, des comportements voire même des destins.

Freud s'est focalisé sur le rapport intense et passionné du rapport mère-fille. Il explique que la petite fille se détache de sa mère en lui reprochant de l'avoir privé d'un pénis, et donc de la dévaloriser. Ce point de vue a été remis en question par les théoriciennes féministes qui accordent une explication plutôt sociale, en insistant sur l'ambivalence de la relation mère-fille qui oscille entre l'amour et la haine « *Une mère et une fille, quel terrible mélange de sentiments, de désarroi et de destruction. Tout est possible au nom de l'amour et de l'affection* »²⁴⁶

La narratrice décrit une mère traditionnelle aux valeurs archaïques, aux yeux de ses filles. Son rôle se limite à la préservation des coutumes et à l'éducation stricte et rigide de sa progéniture féminine ; un mode de vie source de conflit et de sentiments ambivalents. C'est dans la logique du strict apartheid sexuel, à partir de huit ou dix ans, que les filles issues des communautés arabo-musulmanes sont élevées en majorité, emprisonnées physiquement aussi bien que psychologiquement afin d'assurer la chasteté et de maîtriser leur sexualité naissante. Elles sont prises dans une toile d'interdits : « *On apprend à la fille à se retenir, à étouffer ses pulsions, à les considérer comme honteuses, anormales et source de péchés. On lui apprend à préserver son corps à "protéger ses parties génitales plus que ses yeux", et on la met en garde contre l'homme* »²⁴⁷

C'est dans cet atmosphère que vivaient Latifa, Lila et Farah, entourées d'injonctions et de contraintes et entretenant une relation tendue avec une mère qui veut les astreindre à un rythme infernal « *puis ma mère les réquisitionnées si jeunes, depuis si longtemps déjà elle s'acharnait à faire d'elles des femmes d'un autre temps* » (NEF p.18)

Ces filles censées être proches de la mère, en raison de leur féminité commune, le lien intime censé les unir devient source de perturbation et de rejet amer, les réactions violentes et les mots poignants que Leila adresse à sa mère montrent bien la défaillance de la relation mère-fille « *Je te déteste et j'en ai marre, marre - puis une dernière fois encore en claquant la porte de notre chambre- marre d'elle et de vous tous !* » (NEF .p.19)

Lila semble confrontée à une crise identitaire, Adrienne Rich exprime l'attitude colérique et la crise identitaire que surmonte la fille en ces termes :

²⁴⁶ - ELIACHEFE, Caroline et HEINICH, Nathalie. *Mère- fille, une relation à trois*. Paris, Edition Albin Michel, 2002, p.101.

²⁴⁷ - CUESSOUS, Soumya Naamane, *Au delà de toute pudeur, la sexualité féminine au Maroc*, Casablanca, Edition EDDIF, 1991, p .23.

« Nombre des filles nourrissent une colère à l'égard de leurs mères parce qu'elles ont trop volontiers et trop passivement accepté tout ce qui arrive, que la mère joue le rôle de victime non seulement humiliée, mais encore mutilée la fille qui l'observe en essayant de découvrir les indices qui lui signaleront ce que c'est qu'être une femme »²⁴⁸

L'attitude de Lila s'inscrit dans la tradition matrophobique, en ce sens qu'elle refuse le destin maternelle, elle développe la phobie de s'assimiler à sa mère. Autrement dit la peur de la fille de devenir le portrait de sa génitrice. Lila rejette la reproduction de l'image qui leur a fatalement transmis les limitations et l'avilissement de la condition féminine. Adriane Rich explique, dans cette même veine que :

« La matrophobie peut être considérée comme un éclatement des femmes, dans leur désir d'échapper une fois à la tutelle de leurs mères, de devenir des individualités libres. La mère, nous la tenons pour la victime pour la femme non libre, pour la martyre. Nos personnalités se mêlent et se surimpressionnent à celles de nos mères, et notre effort désespéré pour savoir ou finit la mère et ou commence la fille nous livrer à un acte chirurgical radical. »²⁴⁹

Contrairement au portrait hargneux et emporté de Lila, Latifa, l'aînée, manifeste une attitude résignée et consentante vis-à-vis des instructions de sa mère, la narratrice relate *« Ma sœur aînée et ma mère ne se disputaient jamais. Haïssant les conflits, Latifa comprit très tôt que le seul moyen de les éviter était pour elle, de se plier aux quatre volontés de mes parents »* (NEF .p.25)

Latifa souffre subrepticement et enfouie l'amertume de sa condition de fille maghrébine devant une mère défaillante, qui n'a pour souci que de pérenniser le statu quo *« Latifa ne répondait pas, se recroquevilla, puis se mit à pleurer... mais en silence »* (NEF p.25)

Les jeunes filles recevront, en fait l' *« appel à une double dépendance, l'une fondée sur un fait de nature : l'attachement à la mère comme objet originaire, l'autre fondée sur un fait de culture : le poids et l'impact des modèles féminins »* (NEF.p.25)

La mère apparaît comme présente physiquement, mais parcimonieuse en ce qui concerne les manifestations de tendresse envers ses filles, elle apparaît comme un agent du déséquilibre affectif de sa progéniture : elle les pousse vers un état généralisé de déception. Le comportement de la mère est exempt de toute

²⁴⁸ - RICH, Adrienne. *Naître d'une femme, la maternité en tant qu'expérience et institution*, traduit de l'américain par Jeanne Faure Cousin, Paris, Edition Denoel/Gonthier, 1976, p.245.

²⁴⁹ - *Ibid*, p. 234.

manifestation d'affection, d'amour et d'attention, elle est, en effet, présentée comme personne inadéquate, qui correspond à la typologie de la mère « inférieure »²⁵⁰, telle que définie par Nathalie Heinich et Caroline Eliacheff empêchant toute identification positive, un fait ayant comme conséquence un blocage identificatoire qui met en péril toute construction psychique qui mène à l'individualisation.

C'est ce qui explique, éventuellement, le comportement de Lila qui est en quête d'estime, de regard et d'attention qu'elle cherche auprès des partenaires masculins, comme si ces contacts allaient lui donner la sensation d'être enveloppée l'espace d'un instant, d'exister au sens fort dans le regard d'un autre. En effet, maintes études ont prouvé que le toucher est l'une des variables fondamentales pour déterminer les liens affectifs dans la dyade mère / enfant.

Il s'avère qu'un enfant d'une mère chaleureuse développe un sentiment de confiance envers la mère, il manifeste également un réconfort lorsqu'il est en contact étroit avec elle. Par contre, l'enfant qu'une mère touche peu et qui a des attitudes de rejet, d'ambivalence ou d'évitement de contact, montre de l'insécurité, voire de la méfiance envers sa génitrice. L'absence de communication physique ou verbale altère la relation. La mère ne fournit en aucun cas l'effort d'expliquer sagement le pourquoi de tout ce cumul d'interdits, elle ne procède, en l'occurrence, qu'au bannissement de toute demande, légitime soit elle. La narratrice rapporte un souvenir d'enfance qui concerne sa sœur Latifa et la réaction acariâtre de sa mère.

« Nous ôtâmes nos manteaux et lorsque nous voulûmes appeler Latifa, nous entendîmes résonner la voix haute et forte de notre mère.

- Quelle honte ! quelle honte ! quelle honte ! Une classe de neige ! Mais tout le monde va nous montrer du doigt, on va être la honte du quartier. Comment oses-tu me demander une chose comme celle-là ? Des filles et des garçons mélangés!

- Mais non maman, suppliait Latifa, on ne sera pas mélangés, et puis il y aura toujours des professeurs et des moniteurs avec nous (...) Latifa pleurait, dépassée» (NEF, pp. 51.52)

²⁵⁰ - ELIACHEFF, Caroline, HEINICH Nathalie, *Mère-fille : une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002, p.174. Les deux auteures brossent une typologie des relations mère/fille et exposent les difficultés relationnelles dans ce couple, en décrivant les processus de transmission des rôles et de construction identitaires. Leur analyse s'adosse sur des exemples puisés de la fiction.

Le tournant décisif et l'évènement catalyseur qui fut la toile de fond à tout le récit est le mariage forcé, imposé, sans négociation à Latifa, et reçu joyeusement de la part de la mère, insoucieuse de l'opinion de sa fille. Devant la surprise paralysante, Leila demande à sa sœur de dire quelque chose autrement dit, de réagir en refusant cette injustice, la mère intervient pour couper court à toute contestation. « *Latifa ! Tu ne dis rien ? Hurla- t- elle. Elle n'a rien dire et toi non plus, alors lève-toi et aide-la à débarrasser ! lui répondit ma mère, avec une joie que je ne lui connus jamais plus.* » (NEF. p.84).

L'ultime issue pour narguer la tyrannie de la mère, défier les intempérances du despotisme marital physique et moral, c'était la fugue comme solution optimale à leur supplice quotidien qui atteint l'apogée avec cette décision intempestive. Quand la relation est trop douloureuse, la prise de distance devient cruciale, les filles décident de couper une seconde fois le cordon ombilical avec leur génitrice. Cette décision apocalyptique pour les parents, la mère en l'occurrence, fut un alibi majeur pour déverser toute la haine et la rancœur maternelle sur Farah, elle même victime du complot :

« Chaque secousse qu'elle m'infligeait faisait aller et venir en moi un liquide que j'avais énormément de mal à retenir. Des coups lancinants frappaient dans ma tête et lorsque finalement j'arrivai à ouvrir les yeux, je vis d'abord le visage de ma mère : livide, ravagé par les larmes, le regard abominablement meurtri. Elle ne me secouait plus pour tenter de me réveiller, mais plutôt pour extérioriser toute la haine et la rancœur qu'elle avait en elle » (NEF .p.93)

Farah qui était à l'abri des préoccupations de sa mère, devient décidément la ligne de mire, elle est accusée de tous les péchés. Dans sa crise de colère, la mère, omet qu'il s'agit de sa petite fille taciturne et casanière bien éloignée des complots de ses sœurs. Elle la menace de payer le prix de la trahison en vociférant des propos durs.

« Ce n'est qu'une menteuse, une fille du péché... Nous sommes rentrés à dix heures du soir elles n'ont pas pu partir après... Allez parle, parle avant que je t'étrangle, fille du diable et du péché... Mon Dieu ! Quelle honte vient de frapper ma famille... Je te jure que tu vas payer pour elle ... Parle, parle ou je te tue tout de suite.... » (NEF.p.95)

Pour sauver l'honneur de la famille, la mère sacrifie sa fille au viol matrimonial. Elle la prive aussi de son rêve le plus précieux dans une action vengeresse. Interdite d'aller à l'école pour passer son examen final. Farah est dans le gouffre.

« On va chercher tes sœurs, tout de suite, dans toute la ville s'il faut, mais on les retrouvera.

- C'est d'accord, mais après, maintenant il faut absolument que je parte pour l'école, une petite heure, une heure et je reviens.

- Ne l'écoute pas, lui conseille ma mère, elle va aller les prévenir qu'on les cherche ou pire, les rejoindre pour ne plus revenir » (NEF p.96)

La mère de Farah apparaît comme une mère patriarcale ²⁵¹, celle qui inflige à sa fille le pire des châtiments, brise ses aspirations et toutes velléités d'indépendance. Devant le fait accompli, dans la résignation et la soumission, Farah est sous l'emprise maternelle ²⁵², elle est accusée par procuration, d'un pêché impardonnable qu'elle doit en assumer les conséquences. Pour Françoise Couchard

« Les spectacles du malheur que cet adulte, plus souvent la mère lui impose [...] la fille demeure, dans toutes les cultures, celle qui dans la vie quotidienne est la plus proche de la mère qu'elle seconde, prenant sur elle une part de son fardeau : semblable à la mère, elle endossera plus que quiconque, la responsabilité et la culpabilité des malheurs maternels »²⁵³

Sept ans après le mariage de Farah, l'attitude de la mère commence à changer et une ambivalence comportementale semble flagrante, vacillant de la cruauté et de l'incompréhension à l'attention qui frôle l'affection, un revirement d'attitude révélateur d'une nouvelle phase. Après un dialogue, inhabituellement serein, entre Farah et sa mère, cette dernière lui propose de l'aider pour un traitement en Belgique. La narratrice intriguée, constate le changement

« Je ne sus quoi répondre, elle avait énormément changé et je ne comprenais pas pourquoi. Elle souriait avec aisance, ses mouvements paraissaient plus légers et elle avait même pris du poids par rapport à l'an dernier. Elle avait refait sa garde robe. Apparemment, quelque chose avait changé dans sa vie » (NEF p.129).

La narratrice découvre avec stupeur l'origine de cette métamorphose inopinée, preuve d'une ambivalence impardonnable. La mère devient une véritable tortionnaire pour sa fille qui dévoile le secret d'un tel changement en gardant les soupçons enfouies au plus profond d'elle connaissant ainsi un vrai ravage intérieur, Farah doute que sa mère ait pardonné à ses sœurs leur transgression inexcusable. La nouvelle de

²⁵¹ - Terme utilisé par Nicole Brossard. L'Amèr, Montréal. Quinze, 1977

²⁵² - Couchard précise que la notion d'emprise renvoie dans son acception commune à l'idée de domination, de mainmise sur l'autre ; elle sous-entend une hiérarchie : celle d'un fort sur un faible

²⁵³ - COUCHARD, Françoise, *Emprise et violence maternelles. Étude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Édition Dunod, 2005, p.126.

l'accouchement de sa sœur Lila l'a foudroyée, annonçant les prémices d'une trahison maternelle insupportable.

« Tout me semblait évident à présent : elle avait revu Lila ; était tombée sous le charme de son enfant, s'était réconciliée avec elle et voulait maintenant se racheter une conduite en m'offrant de m'avancer l'argent pour le traitement....Mon Dieu, pouvait-on être plus hypocrite que cette femme ? » (NEF. p.133)

Nonobstant l'effort dissimulatoire fourni par la mère pour convaincre Farah de l'inexactitude de ses doutes, celle-là demeure persuadée que sa mère ne fait que mentir. Un mur encore plus haut s'était dressé entre les deux. Elle cherchait assurance, réconfort et surtout reconnaissance de la part de ses parents, en l'occurrence de sa mère, pour le sacrifice éprouvant qu'elle a fait pour sauver l'honneur de la famille, souillé par ses sœurs, avec soumission, dans le silence et l'amertume. La narratrice résume le comportement de sa mère en une formule : *« Ah ma mère ! Elle aura joué faux jusqu'au bout » (NEF p. 200.)*

Un sentiment de haine s'installe chez la narratrice, voire « Un ravage » dans les liens entre les deux. Marie-Magdeleine Lessana précise que *« le ravage entre fille et mère n'est pas un duel, ni le partage d'un bien, c'est l'expérience qui consiste à donner corps à la haine torturante, sourde, présente dans l'amour expulsif entre elle, par l'expression d'une agressivité directe »*²⁵⁴

Impuissante devant tant de mensonges, ravagée par un sentiment d'injustice, acculée au fond de l'impasse, la narratrice se sent exclue, oubliée et anéanti par ses parents

« Je ne comprenais rien et le comble est que rien n'était à comprendre. Ils leur avaient pardonné, ils construisaient quelque chose ensemble, quelque chose de vrai, de fort et moi je n'étais nulle part, une erreur de parcours dont on n'était pas conscient dont on ne mesurait même pas l'intensité. Quant à mes sœurs, elles avaient fait une erreur, elles se sont excusées, et la vie continue (...) Mes parents m'avaient trahie deux fois dans ma vie, deux fois leurs trahisons déchiquetèrent mon esprit... » (NEF.pp203-204)

L'ambivalence de la mère était insupportable et inexplicable pour la narratrice, qui n'a plus d'autre alternative que de se donner à la folie, pour échapper à sa douleur incommensurable.

²⁵⁴ - LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille, un ravage*. Paris, Edition Hachette, 2000, p.12.

III.2. La représentation de l'ambivalence religieuse : L'Islam au cœur des tribulations

Dans nos deux romans, objets d'étude, comme dans diverses productions littéraires issues du Maghreb et d'ailleurs, les auteurs mettent en relief, consciemment ou inconsciemment, des personnages problématiques ou schizophrènes qui, face à un même phénomène religieux, adoptent des attitudes différentes, voire contradictoires, révélant, selon l'expression d'Albert Memmi « une être de carence »²⁵⁵. Un être qui s'accroche à une religion à peine comprise, souvent instrumentalisée. L'homme maghrébin, représenté, se permet de nombreux abus et se réserve tous les droits ; humilié par le colonialisme et les dictatures de l'indépendance au Maghreb, effacé par la société dominante et l'idéologie laïque en terre d'immigration, il impose son autorité sur les faibles : la femme et les enfants et il se réfugie dans la religion et les croyances qui lui accordent un statut privilégié. Dans ce qui suit, nous tenterons de relever les interprétations, les comportements ambivalents des différents protagonistes dans leurs rapports avec l'Islam.

III.2.1. « La Chrysalide » : interprétation erronée et transgression des normes religieuses.

Dans la société du texte de Aïcha Lemsine, la pratique de la religion au sein de la communauté musulmane s'avère comme un besoin vital, un bouclier contre l'incertitude chronique que développe le mode de vie moderne promulgué par la colonisation, la religion, en l'occurrence, possède et revêt une fonction salvatrice ainsi que cathartique, aux yeux des fidèles. Dans ce sens Durkheim évoque la fonction manifeste de la pratique religieuse :

*« Ils sentent, en effet, que la vraie fonction de la religion n'est pas de nous faire penser, d'enrichir notre connaissance, d'ajouter aux représentations que nous devons à la science des représentations d'une autre origine et d'un autre caractère, mais de nous faire agir, de nous aider à vivre. Le fidèle qui a communiqué avec son dieu n'est pas seulement un homme qui voit des vérités nouvelles que l'incroyant ignore ; c'est un homme qui peut davantage. Il sent en lui plus de force soit pour supporter les difficultés de l'existence soit pour les vaincre. Il est comme élevé au dessus de sa condition d'homme, il se croit sauvé du mal, sous quelque forme, d'ailleurs, qu'il conçoive le mal »*²⁵⁶

²⁵⁵ - MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Paris, Edition Gallimard, 2002, p.129.

²⁵⁶ - DURKHEIM, Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, Edition CNRS, 2014, p.595

Par ailleurs, cette même religion est exploitée hypocritement, dans la société du texte, et cette hypocrisie apparaît, majoritairement, dans les relations conjugales. La polygamie et la répudiation autorisées l'une et l'autre par le Coran, s'avèrent, dans le texte étudié, parmi les abus dont souffre la musulmane. En tant que représentation textuelle d'une pratique sociale, la polygamie apparaît comme un des lieux de stratégies discursives particulièrement contradictoires, lieu où s'affrontent les antagonismes sociaux. Dans *la Chrysalide*, la polygamie semble être le tempo tragique du roman ; autour de cette pratique s'organisent les relations du couple dans la société et la famille. Le choix de la narratrice est exhibé dès l'ouverture, par ce tableau de révolte et de désespoir de Khadîdja refusant un nouveau mariage. On nous convie ensuite à un retour en arrière sur la vie intime bi et tri-conjugale de Mokrane, mari de Khadîdja. Cette dernière n'admettait pas le partage, et n'acceptait pas l'idée du remariage de son époux mais après la nouvelle foudroyante de sa stérilité, elle accepte le fait accompli et se soumet à cette pratique socialo-religieuse.

Mokrane avance comme prétexte, son besoin d'une progéniture nombreuse, un fait qui paraissait légitime et qui pousse Khadîdja à se soumettre à loi divine. Cependant, des comportements ambivalents et qui vont à l'encontre des préceptes de l'Islam et des restrictions imposées quant à cette pratique, se manifestent dans le texte comme injustes et aberrantes vis-à-vis de la première épouse, en l'occurrence Khadîdja.

« Cette derrière trouvait malheureusement ses tâches quadruplées avec l'arrivée d'une personne de plus dans la maison. Et Ouarda n'avait pas l'intention de faire le moindre effort » La deuxième épouse est décrite comme un être indifférent et d'un égoïsme patent « Ouarda avait pris possession des lieux avec un naturel gracieux, comme un dû. Une reine changeant de royaume ! Elle trouvait naturel d'être servie par Khadîdja, et n'en finissait plus de se prélasser dans ses soieries » (Chrys p.40)

De ce fait, apparaît une première inégalité infligée à Khadîdja, dans l'absentéisme de Mokrane qui devrait au nom de cette même parole divine, rétablir l'équité prescrite dans le Coran. Toutefois, en tolérant la polygamie, le Coran exigea l'égalité absolue entre les épouses dans l'entretien, le respect et les égards. Exigeant du mari le maximum d'équité. Le Coran a reconnu d'avance l'impossibilité de cette équité et recommanda la monogamie. Le passage coranique qui se rapporte à ce sujet est le suivant :

« Si vous craignez d'être injuste envers elles, alors n'en épousez qu'une seule » Un autre verset dans la même sourate, met en garde contre l'extrême difficulté d'être juste « Vous ne pourriez être équitable envers les femmes, même si vous y teniez Alors n'abusez pas de votre penchant » (Coran 3/IV).²⁵⁷

Pour plus d'éclaircissements sur l'essence, le contexte et les restrictions inhérentes à cette pratique, Moustapha Elhalougi, Professeur à l'université Al Azhar (Egypte) avance :

« L'étude contextuelle et grammaticale du verset coranique qui est le seul à évoquer la question de la polygamie peut nous aider à comprendre la position de l'islam face à ce problème social. L'islam autorise-t-il la polygamie ? La réponse nécessite tout d'abord la lecture non seulement du verset en question, mais aussi des versets précédents et suivants et même d'autres versets qui concernent le même sujet. Tout d'abord le verset qui a fait couler beaucoup d'encre à propos de la polygamie est le suivant : « **Si vous craignez d'être injustes pour les orphelins, épousez des femmes qui vous plaisent. Ayez-en deux, trois ou quatre, mais si vous craignez d'être injustes, une seule....** » Le lecteur remarquera que ce verset est une phrase conjuguée au conditionnel. Tous les éléments de cette phrase constituent une finalité bien précise. On ne peut donc isoler un élément ou une partie de cette phrase. Se donner le droit de le faire n'est autre qu'une trahison du texte et du verset coranique. De plus la notion de justice est répétée à trois reprises au début, au milieu et à la fin du verset. Cela doit nous interpeller. Le verbe « **craignez** » précède la première et la deuxième notion « **injuste** ». Ce qui informe du degré de l'injustice commise. »²⁵⁸

Soumise, donc, à un conditionnement sévère, codifiée par une réglementation stricte et rigoureuse, restreinte à des conditions morales et matérielles, elle a été entourée de nombreuses précautions qui rendent sa pratique quasiment impossible. Par ailleurs, les circonstances qui ont entraîné le prophète à appliquer la polygamie, largement postérieure à son premier veuvage, ont obéi à des nécessités politiques, stratégiques et religieuses. Afin d'attirer la confiance des tribus et de les rallier à sa cause, le prophète accepta de s'unir à leurs filles.

Khadîdja ne s'est pas révoltée contre la polygamie, mais contre ses excès, condamnés par le Coran car après un troisième mariage avec Akila, son époux réclamait toujours un garçon, contestant la volonté divine qui lui a réservé trois filles « Il lui fallait un autre fils ! Son cœur se tordait à la pensée d'une telle injustice du sort. Oh ! Pourquoi ?... » (Chrys p.64)

²⁵⁷ - Le mariage forcé est-il valide en islam?

[<http://www.islametmusulmans.com/fatwas/le-mariage-force-est-il-valide-en-islam.html>], (Consulté le 12/03/2014)

²⁵⁸ - ELHALOUGUI, Moustapha, *L'islam autorise-t-il la polygamie?*

[<https://oumma.com/lislam-autorise-t-il-la-polygamie/>] (Site Consulté le 12 /07/2016)

La naissance d'une fille s'annonce comme une honte et une calamité, et là aussi un autre type d'ambivalence du personnage masculin qui justifie son comportement par des interprétations religieuses, oubliant que Dieu condamne cette attitude dans ce verset coranique « *Lorsque l'un d'eux apprend la naissance d'une fille, son visage s'assombrit et il reste consterné. Il se cache du public à cause du malheur qui lui a été annoncé. Doit-il le conserver dans la honte, ou doit-il le dissimuler sous terre. Ah, comme leur jugement est mauvais.* » (Coran 58-59/XVI) ²⁵⁹

Omettant aussi les paroles du prophète (QSSL) auxquelles les personnages masculins se réfèrent pour justifier leur comportements abusifs surtout vis-à-vis des femmes. Alors que le prophète n'a cessé d'être le meilleur mari et le meilleur père. C'est bien qui a dit : « *Quiconque a une fille à qui il donne une bonne éducation, une bonne instruction, et une large part des biens qu'Allah lui a octroyés, elle lui servira de rideau et de protection le mettant à l'abri du feu* » (Boukhari et Mouslim)²⁶⁰.

L'Islam, contrairement aux attitudes de ces quelques musulmans, paraît le pionnier de cette ampleur accordée à la fille sur le plan de la personnalité, de la dignité et de la responsabilité, il lui acquiert cette ample dimension humaine longtemps bafouée par l'homme afin d'établir un équilibre et complémentarité entre les deux parties de l'Homme.

Il existe aussi dans le roman d'autres pratiques qui proviennent de croyances pré-islamiques et qui se contredisent avec les préceptes de la religion (l'idolâtrie, l'invocation des marabouts, la sorcellerie). Ce sont davantage des pratiques de musulmans que des pratiques instituées par l'Islam. Attacher la fatalité aux actes des humains, oublier que tout est destiné au préalable et faire recours à des forces surnaturelles, un fait, aucunement, cautionné par le Coran.

Les personnages y font recours, pourtant ils savent pertinemment que c'est strictement interdit par l'Islam à cause du tort profond qu'elle peut causer aux individus, aux familles et à la société en général.

²⁵⁹ - La religion d'Allah est l'Islam,

[<https://sites.google.com/site/lareligiondallahestislam/home/les-moeurs-de-l-islam>],
(Consulté le 17/08/2016)

²⁶⁰ - EN ISLAM LA FEMME ET L'HOMME SONT-ILS ÉGAUX.

[<https://ghouraba.wordpress.com/2016/04/03/en-islam-la-femme-et-lhomme-sont-ils-egaux/>],
(Consulté le 20/08/2016)

Le discours véhiculé, dans la diégèse, par les savants des mosquées, sensibilise et flagelle les fidèles sur les dangers de ce phénomène « *Les vieux érudits de la djemâa, riches des préceptes du Coran, ne manquaient pas de tancer sévèrement les ignorants pour leur blasphèmes* » (Chrys .p.20).

Devant l'insistance de sa mère, Mokrane a renoncé à ses croyances, expérimentant ainsi un sentiment de déchirement allant jusqu'à l'ambivalence des convictions religieuses « *Sa mère le harcelait pour répudier Khadîdja et se remarier une deuxième fois ou bien... accepter de soumettre la jeune femme au taleb, qui saura extraire le démon de son âme(...) Sa mère devant lui, finissait par lui troubler l'esprit avec de solides arguments.* » (Chrys p.20)

Khadîdja est soumise aux pratiques insolites du taleb

« Le taleb approche le kanoun de Khadîdja. Il se mit à psalmodier d'une voix gutturale, impressionnante dans le silence de la chambre. Une fumée épaisse se dégageait du brasier (...) Soudain, la voix se fit terrible et dit distinctement cette fois : « D'où encornes-tu ? » D'où encornes-tu ? Ses longues mains diaphanes étaient appliquées sur la poitrine de Khadîdja. Celle-ci semblait étouffer sous le poids de ces mains » (Chrys p.23)

Les pratiques magiques et divinatoires jouent le rôle d'exutoire à la tension exercée par le groupe sur l'individu. Elles constituent aussi une arme efficace pour lutter contre les angoisses personnelles, une sorte de compensation psychique des désirs, des besoins réels non assouvis. Face au silence du destin, Mokrane se tourne vers le marabout ou le sorcier. Lorsque ses prières n'aboutissent pas, il enfreint la loi religieuse et consulte le féticheur, s'affaiblissant devant une pratique diabolique, qui ne peut être accomplie qu'en adorant d'autres divinités que Dieu. Mokrane, le personnage pieux tombe dans l'ambivalence et oublie les paroles divines : « *Et ils apprenaient ainsi ce qui leur causait du tort et ne leur profitait point, tout en sachant très bien que ceux qui se procurent ce pouvoir n'auront aucune part dans l'au-delà. Qu'il est méprisable, le prix pour lequel ils ont vendu leur âme. Si seulement ils avaient su !* » (Coran sourate 2 : 102) ²⁶¹

La sorcellerie séduit hommes et femmes. Or, en Islam le sorcier est considéré comme un adepte de Satan qui tente de percer le mystère du royaume de Dieu. Le sorcier promet tout : unir un homme et une femme ou les séparer, assujettir un

²⁶¹ - STASEY, Aisha, La sorcellerie en islam (partie 1 de 2): De graves péchés qui mettent en péril le sort d'une personne dans l'au-delà.
<https://www.islamreligion.com/fr/articles/5248/viewall/la-sorcellerie-en-islam-partie-2-de-2/>,
 (Consulté le 23/01/2016)

conjoint, guérir la stérilité, apporter la chance, ruiner un ennemi, et par l'entremise du *Djinn* pour réaliser les missions les plus difficiles. Cette description extravagante des pouvoirs du marabout souligne la contradiction entre les croyances maghrébines - le marabout a des pouvoirs quasi divins- et l'enseignement coranique- seul Allah peut décider de la vie. Mais les personnages mettent sur le même pied, religion, science, maraboutage et sorcellerie, souvent à cause de la pauvreté et l'ignorance. Ainsi, de nombreux musulmans défendent, ces pratiques, comme intégrales à leur foi et auxquelles ils s'accrochent comme marques identitaires. Cependant, aucune n'est prescrite et beaucoup sont condamnées par le coran et la Sunna.

III.2.2. « Nuit d'encre pour Farah » : pratiques défaillantes au nom de l'Islam

En terre d'immigration. L'Islam s'est retrouvé dépourvu de ses « réalisations communautaires actives »²⁶². En d'autres termes, loin de son milieu naturel, en l'occurrence, les sociétés musulmanes, il demeure un Islam d'immigrés sans légitimité, ni territoire, ni expression publique. De plus, la situation migratoire a souvent privé les parents de leurs propres repères, les familles maghrébines sont alors caractérisées par leur fragilité sociale qui ne leur facilite pas la construction de leur histoire, à savoir de la penser comme identité familiale, source de repère et de modèles pour leurs enfants²⁶³.

Malgré les efforts acharnés des parents pour transmettre un héritage culturel spécifique, cela reste un processus délicat et complexe, qui se déploie généralement dans la sphère familiale, Chaïb rajoute, dans cette optique, les propos suivants « *Que peut transmettre un "pauvre" démuné socialement et culturellement tel qu'un immigré, si ce n'est un héritage impossible, une culture d'origine et des valeurs inadaptées au monde dans lequel lui-même et ses enfants vivent...* »²⁶⁴.

Les migrants, en l'occurrence, ceux de la première génération, s'évertuent à mettre en place tout un arsenal de mécanismes de défense pour résister à l'hégémonie de la culture du pays d'accueil. Ils restent attachés à certaines valeurs jugées fondamentales, véritables « Bastions de l'identité »²⁶⁵ qu'ils continuent à inculquer à leurs enfants. Pour Camilleri, « *L'élément ainsi choisi se charge d'une valeur*

²⁶² - SAYAD Abdelmalek « L'immigration en France le choc des cultures » Actes du colloque « problèmes de culture posés en France par phénomène des migrations récentes », 1984, p.2.

²⁶³ - CHAIB, Sabah, « Les familles immigrées, terrain de recherche ».in : Informations sociales n° 89 2001. p.54.

²⁶⁴ - *Ibid*, p.56.

²⁶⁵ - BERQUE Jaques , *L'islam au défi*, Paris, Edition Gallimard, p.36.

symbolique et devient signe identitaire qui mobilise l'énergie défensive et même offensive des sujets »²⁶⁶

Au sein des familles d'origine maghrébine, la religion et le respect des aînés sont les deux grandes dimensions privilégiées par les parents dans l'éducation de leur progéniture. L'Islam s'avère le pilier sur le quel les parents orientent l'éducation de leurs enfants et notamment les filles. « Depuis l'enfance, la religion fait partie de l'univers familial des jeunes filles. Les parents se disent uniformément musulmans et nombre d'entre eux ont tiré argument de l'idéologie religieuse pour renforcer en les sacralisant, leur principes éducatifs »²⁶⁷

Or, pour les jeunes générations issues de l'immigration, l'Islam représente plutôt un élément identitaire qu'une inscription religieuse

« Le détachement d'une partie des immigrés d'origine musulmane de la religion de leur lignée est donc vraisemblable et finalement guère surprenant [...] pour ceux qui se réclament de l'islam dans les enquêtes, quelle est la signification de cette affiliation ? Faut-il y voir un phénomène pleinement religieux ? Ou bien l'appartenance à l'islam en France ainsi obtenue n'est-elle pas simplement culturelle ? Il serait dans cette hypothèse désormais acceptable de se déclarer musulman dans les enquêtes, mais il s'agirait alors de désigner une culture d'origine, un marqueur identitaire, plus qu'une foi et des pratiques religieuses »²⁶⁸

Maladroitement et au nom de cette même religion, les parents infligent à leur filles des injustices aberrantes, Dans *Nuit d'encre pour Farah*; Malika Madi dénonce, à travers son récit, le mariage forcé imposé à ses héroïnes. Un thème récurrent chez les écrivaines beures, et qui entrave le processus d'émancipation de l'être féminin. Il est défini par Zapfl. Helbling comme suit : « est forcé un mariage où au moins une des parties ne consent pas au mariage et où la contrainte est employée »²⁶⁹

Les parents de Farah lui imposent un mariage qu'elle n'a jamais envisagé et auquel elle n'avait jamais songé, bafouant ainsi les principes mêmes de l'Islam concernant cette union sacrée, car cette religion ne prescrit pas de contraintes dans le

²⁶⁶ - CAMILLERI Carmel. « Réflexion d'ensemble » in : Actes au colloque de l'ARIC socialisations et cultures, Toulouse, PEM col. Interculturel. 1989, p. 38.

²⁶⁷ - DUJARDIN, Camille Lacoste, *Yasmina et les autres de Nanterre et d'ailleurs*, Paris, Edition La Découverte, 1992. p.65.

²⁶⁸ - DARGENT, Claude, « Langues et espaces vécues dans la migration: quelques réflexions », *Langages et société*, 2007, n°121-122, p.249.

²⁶⁹ - HELBLING, Zapfl « Mariages forcés et mariage d'enfants ». Schéma de rapport, commission sur l'égalité des chances pour les femmes et les hommes, A S/Ega, 2004. [<https://assembly.coe.int/nw/xml/XRef/X2H-Xref-ViewHTML.asp?FileID=10969&lang=fr>], (Consulté le : 12/03/2014).

choix du conjoint ou dans le mariage. Bien au contraire, la liberté et la dignité ont été deux grands droits accordés la femme et acquis grâce à l'avènement de l'Islam, incluant, entre autres, le droit essentiel de choisir son époux, contrairement à la période anté-islamique où la fille se vendait comme une marchandise. *Le fiqh* ou la jurisprudence islamique a parfois donné autorité au père pour prendre la décision ou l'initiative de marier une jeune fille mineure, dans le souci supposé de protéger ses intérêts. Or, même dans ces conditions, l'assentiment de l'intéressée est requis. Des interprétations abusives du droit, ont parfois escamoté la décision de la fille. Cela est en contradiction avec l'esprit de la loi et relève de l'ignorance de certaines traditions patriarcales. « *Si la plupart des parents concernés viennent de pays musulmans, cette pratique n'est pas liée à l'Islam mais à des coutumes traditionnelles que les familles font perdurer* »²⁷⁰

Il paraît, par conséquent, clair que la responsabilité n'incombe pas à la religion musulmane mais à un abus d'autorité parental ou d'autres dérives traditionnelles.

Dans le récit, les parents prétendent s'inspirer de la religion pour justifier des comportements et des attitudes abusives et injustes vis-à-vis des filles, omettant que le mariage en Islam est établi sur le consentement sans équivoque, le respect mutuel et l'amour sincère aboutissant à la bonté. Le coran l'indique clairement dans ce verset : « *Parmi ses signes, Il a créé de vous, des épouses pour que vous viviez en tranquillité avec elles et Il a mis entre vous de l'affection et de la bonté* » (Sourate 30, verset 21)²⁷¹

Notons, en outre, ce que dit la tradition prophétique selon un Hadith authentique rapporté par El Boukhari « Selon Abou Houreira, le prophète (QSSL) a dit : « *Le mariage de la veuve ne peut se conclure avant son consentement et la jeune fille ne peut être mariée sans avoir exprimé son avis* ». Décidément, les textes religieux privilégient l'intérêt des époux, en l'occurrence la femme, et mettent en évidence l'interdiction des mariages forcés en Islam.

²⁷⁰ - JAMA, Christine, « La fréquence des mariages forcés pose la question de la pénalisation », le monde, 24 Avril 2005. [<https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2009-2-page-97.htm>], (Consulté le 20/04/2014)

²⁷¹ - **Le mariage forcé est-il valide en islam?** [http://www.islametmusulmans.com/fatwas/le-mariage-force-est-il-valide-en-islam.html], (Consulté le 12/03/2014)

III.3. Approche géocritique de l'ambivalence culturelle

Réfléchir la notion de l'espace, nous met face à une interrogation majeure, celle de la représentation de l'espace dans l'univers fictionnel. Ce qui nous renvoie, ipso facto, à la Géocritique de Bertrand Westphal ²⁷² selon qui, la représentation de l'espace dans la littérature ne serait pas moins pertinente que celle qui prévaut dans la géographie, du moment que les deux disciplines recourent au langage accompagné d'une interprétation. Le texte littéraire est assimilé à une carte géographique, et se voit attribué le mérite d'accorder un regard complémentaire sur l'espace auquel il se rattache.

Géographie et littérature apparaissent dans un rapport d'inclusion réciproque. Il y a de la littérature et de l'histoire culturelle dans la géographie, reconnue par les institutions universitaires. Réciproquement, la littérature comprend une dimension géographique liée à sa vocation représentationnelle, et à sa prédilection de transporter les lecteurs à travers divers espaces et lui faire vivre les plus vives émotions dans des voyages éblouissants

« Par la géocritique, on prétendra scruter, sans l'entraver, la foncière mobilité des espaces humains et des identités culturelles qu'ils véhiculent. Par ses affinités avec certains pans de la philosophie, de la psychanalyse, de la géographie humaine, de l'anthropologie, de la sociologie et des sciences politiques(en particulier de la géopolitique), la géocritique est interdisciplinaire »²⁷³

Sur le plan de la narration, l'omniprésence de la notion d'espace nous suggère une représentation nuancée des sociétés dépeintes, il est, de surcroît, un facteur déterminant des comportements sociaux des personnages, il s'agit, de fait, d'un processus de création fondé sur la relation que l'être humain entretient avec son environnement. Ainsi, la question de l'espace en littérature fait l'objet de plusieurs approches théoriques tant sur le plan de l'évolution des personnages que sur le plan de la narration. Il s'avère viscéralement lié aux techniques narratives dont use l'écrivain, qui en fait un miroir de l'être intime du personnage. C'est la raison pour la quelle nous allons tenter d'approcher les différents espaces présents dans les récits, afin de mettre en exergue les significations ambivalentes que recouvrent ces espaces.

²⁷² - WETSPHAL, Bertrand « Pour une approche géocritique des textes. Esquisse. » Dans Bertrand Westphal (dir). *La Géocritique mode d'emploi*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2000. 9 - 39 ; Bertrand Westphal. *La géocritique : réel, fiction espace*. Paris, Edition Minuit, 2007.

²⁷³ - *Ibid.* p.18.

III.3.1. Dans « La Chrysalide »

III.3.1.1. Le village: la dichotomie d'un espace

La société s'avère un produit spatial, à savoir que l'espace est impliqué dans la production de l'histoire et véhicule des valeurs culturelles et politiques. A ce sujet, le géographe Edwar Soja affirme, même que :

« [L] 'espace et la géographie pourraient déplacer la primauté du temps et de l'histoire en tant que dimension signifiante d'interprétation de la contemporaine, car ils rendent " lisibles " les relations sociales, les idéologies dominantes, les conditions économiques et politiques, les relations de pouvoir »

A ce compte là, nous trouvons, dans ce roman, les indices qui nous autorise à identifier chez Aïcha Lemsine le souci de la mise en scène d'un territoire national, Algérien, en l'occurrence. Les espaces représentés dans *La Chrysalide* de lemsine sont vraisemblables, d'ailleurs à l'instar de tous les espaces fictifs pouvant exister ou non, ils s'organisent sur le mode de l'opposition, la grande disjonction spatiale à l'œuvre est celle du dedans et du dehors signifiant espace femme (privée)/espace homme (public), ainsi que la dichotomie ville/ campagne (village).

L'investissement fictionnel de l'espace s'élabore dans une entreprise descriptive d'une authenticité remarquable, alliant ainsi poétique et symbolique. La poétique d'un espace idyllique avec toute sa spécificité et ce qui fait son originalité. Du coup surgit le village conformément à ce que Mikhaïl Bakhtine avance dans *Esthétique et théorie du roman*

« L'adhésion organique, l'attachement d'une existence et des événements à un lieu [...] avec tous ces coins, ses montagnes, vallées prairies, rivières et forêts natales, la maison natale. La vie idyllique et ses péripéties sont indétectables de ce « coin » concrètement situé dans l'espace, où vécurent pères et ancêtres, où vivront enfants et petits-enfants. Ce micromonde limité dans l'espace se suffit à lui-même ; il n'est pas lié à d'autres lieux, au reste de l'univers »²⁷⁴

Le roman s'ouvre, justement sur la description du village, lieu où se déroule la quasi - totalité du récit

« Un espace vert ... Profond, sur lequel s'étendait un petit village blanc. Son étrange architecture témoignait de la fantaisie naïve de l'homme maçon. Une œuvre fragile et grandiose à la fois capable de défier le temps et son modernisme froidement fonctionnel ... Là, régnaient le bois, la pierre et la

²⁷⁴ - BAKHTINE, Mikhaïl., *Esthétique et théorie du roman*, traduit en français par Daria Olivier, Paris, Edition Gallimard, 1978.pp.367-368.

terre. Un village, un assemblage d'efforts âpres de l'homme sans moyens pour avoir un toit ... Et des taches d'ombres accroupies çà et là, frôlant les maisons adossées les unes contre les autres, tassées par les souvenirs des ans ... La grande rue était le tronc et le cœur palpitant du village, de laquelle se ramifiaient des impasses. Ces voies sans issue furent inventées par l'homme jaloux afin que l'honneur de sa maison soit sauvegardé » (Chrys p. 2)

Par opposition à la ville, le village est considéré, dans le discours narratif, comme un espace clos et coercitif aux valeurs archaïques et rigides « *Les cancans dans le village faisaient et défaisaient les familles. La peur ancestrale du qu'en dira-t-on façonnait les gens dans une armure rigide d'hypocrisie. Les tabous tuaient tout élan...* » (Chrys p. 58)

Généralement conçu sur le pouvoir de l'homme qui exerce sa prééminence et son hégémonie sur la femme, l'espace traditionnel apparaît *à priori* pour celle-ci comme un lieu où elle n'évolue que par rapport à un certain nombre de contraintes érigées en règles auxquelles la femme est obligée de se soumettre. Il apparaît, dès lors, que l'espace traditionnel est un lieu où la conduite de la femme est surveillée et contrôlée de très près.

Pour les personnages féminins, c'est leur lieu de claustration et de négation. Au village ; le seul espace imparti aux femmes est celui de la maison natale, après c'est le foyer conjugal. Comme l'avait bien constaté Bourdieu, en Algérie, plus précisément en Kabylie, la maison est définie globalement comme l'espace des femmes, opposé au monde extérieur, l'espace des hommes, du point de vue masculin

« Considérée, dans son rapport avec le monde proprement masculin de la vie publique et des travaux des champs, la maison, univers de la femme est h'aram, c'est-à-dire à la fois sacrée et illicite pour tout homme qui n'en fait pas partie (de là l'expression usitée dans les prestations de serment : Que ma femme-ou ma maison-me devienne illicite, h'aram, si ...) »²⁷⁵

Cette distinction sexuée des espaces intérieur et extérieur fait que le statut de la femme n'est jamais égal au statut de l'homme ; ni dans la maison, ni hors de la maison. A cet égard, la maison semble perçue comme l'espace naturel/ féminin par opposition au monde public, l'espace culturel/ masculin.

C'est justement une référence à l'histoire de la domination masculine, la distinction des espaces masculin et féminin est l'une des structures à travers lesquelles se reproduit la hiérarchisation entre hommes et femmes dans les sociétés androcentriques. A ce propos Bourdieu écrit :

²⁷⁵ - BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980.p.448.

« La domination masculine, qui constitue les femmes en objets symboliques, dont l'être (esse) est être-perçu (percipi), a pour effet de les placer dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elles existent d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'objets accueillants, attrayants, disponibles. On attend d'elles qu'elles soient « féminines », c'est-à-dire souriantes, sympathiques, attentionnées, soumises, discrètes, retenues, voire effacées »²⁷⁶

Il s'avère par conséquent que les rapports sociaux inégaux entre les sexes suscitent la construction d'espaces sexués, en attribuant aux femmes et aux hommes certaines activités, règles de comportement (sexuées), ce qui participe à consolider les identités sexuées.

Dans *La chrysalide* la maison recèle diverses significations et se présente comme le lieu des émotions contradictoires. Elle est pour Khadîdja l'héroïne l'espace de privation, de rejet, d'hostilité de la part de la belle mère et de ses brus avec lesquelles elle partage la cour de la maison « Ces femmes, vivant continuellement entre elles, dans des cours fermées, (...) Khadîdja, plus qu'une autre ne pouvait échapper à ce climat de suspicion et de jalousie... » (Chrys .p17).

C'est à elle que revenait les tâches les plus ardues et c'est elle qui exécutait ses besognes sous le fouet des sarcasmes féminins

« Chaque matin, avant le chant du coq, elle se levait pour préparer la galette chaude, mettre le café à bouillir, balayer la cour pour le réveil de toute la maisonnée(...) Accomplissant les travaux les plus ingrats, elle était « l'étrangère » » (Chrys p.16).

La maison de Khadîdja demeure un espace d'épuisement physique, même après l'arrivée de la nouvelle épouse Ouarda, les responsabilités de Khadîdja augmentent, et les tâches ménagères s'accroissent

« Cette dernière trouvait malheureusement ses tâches quadruplées avec l'arrivée d'une personne de plus dans la maison. Et Ouarda n'avait pas l'intention de faire le moindre effort. Tous les jours la famille de la jeune mariée venait en visite. Et naturellement, Khadîdja préparait le café, garnissait les meïda de pâtisseries, bien souvent il fallait garder tout le monde à diner. Elle espérait que cela finirait bien par passer » (Chrys p.50).

Paradoxalement, et dans ce même espace épuisant et contraignant existe un petit coin qui est pour Khadîdja le refuge, l'espace de repos et de toutes les aventures corporelles, il s'agit de la chambre conjugale, espace de l'intime, c'est le lieu idéal de la communion du corps avec l'autre « Khadîdja exécutait ses besognes, attendant la

²⁷⁶ - Ibid, p.94.

joie de l'ultime récompense de la fin de la journée : celle que lui apportera la nuit» (Chrys p.18).

Par ailleurs, il existe un autre espace réservé aux femmes, présenté comme un espace de jouissance féminine, d'échanges et de commérages, il s'agit du hammam, un espace sexué par excellence, c'est d'ailleurs ce qu'Albert Memmi confirme :

« Il est possible que la séparation des femmes, leur exclusion, ait agi sur moi comme un élément étrange et en même temps extrêmement attirant. C'est là un motif fréquent dans mes livres : c'est le thème du hammam, en somme. C'est un monde extraordinaire, différent, que j'ai côtoyé, vécu très tôt, depuis l'âge de deux ou trois ans. Un jour, au hammam où j'allais avec ma mère régulièrement, les femmes ont commencé à dire : "Ce n'est plus un petit garçon, c'est un adolescent, il nous regarde." J'ai été exclu de cet univers – là. Je pense que le hammam est une expérience généralisable, même là où il n'y a pas de hammam. C'est une métaphore, en ce sens que le monde féminin est un monde dans lequel nous pénétrons peu (plaisanterie et grivoiseries, et même hostilité, sont symptomatiques : on ironise sur ce qu'on ne peut pas atteindre), qui hors de notre portée »²⁷⁷

Ce lieu imparti aux femmes remplit une fonction sociétale importance d'échanges et de communication

« Les femmes se fréquentaient entre elles au hammam où souvent elles tenaient « salon » dans la pièce froide attenante à la selle chaude. Entre le rassoul et la pose du henné, elles se racontaient leurs soucis et leurs joies, faisant l'éloge ou la critique. Les plus commères se spécialisent dans la destruction d'une réputation avec inévitablement des renseignements mystérieusement authentiques ... Elles se retrouvaient tout comme les hommes avec des journées bien remplies » (Chrys p.60).

En revanche, l'un des lieux du dehors et qui constitue l'espace du masculin, par excellence, est la mosquée, qui revêt dans un contexte de colonisation un repère culturel central et un trait identitaire primordial dans le village, c'est le lieu des prêches, là ou on prend les décisions concernant le quotidien des villageois, c'est le lieu dans lequel le croyant retrouve sérénité et béatitude. La mosquée, dans la culture musulmane, vise plusieurs objectifs : le rassemblement des musulmanes pour accomplir les prières, faire connaissance, l'enseignement et l'apprentissage de la religion, du coran et l'éducation de la communauté. Il est, typiquement, l'espace du sacré par apposition à l'espace du profane. L'historien, philosophe MIRCEA, Eliade, juge que

²⁷⁷ - Propos recueillis par Mireille Calle-Gruber, « émergence d'une littérature maghrébine d'expression française : la génération de 1954 », [<https://www.erudit.org/en/journals/etudlitt/2001-v33-n3-etudlitt2270/501303ar.pdf>], (consulté le 23/03/2014)

« L'espace n'est pas homogène ; il présente des ruptures, des cassures : il y a des portions d'espace qualitativement différentes des autres [...] il y a donc un espace sacré « fort », significatif, il y a d'autres espaces, non-consacrés et partant sans structure ni consistance, pour tout dire amorphes. Plus encore [...] cette non-homogénéité spatiale se traduit par l'expérience d'une opposition entre l'espace sacré [...] et tout le reste, l'étendue informe qui l'entoure [...] pour l'expérience de l'espace profane, l'espace homogène et neutre : aucune rupture le différencie qualitativement des différentes parties de la masse »²⁷⁸

La mosquée est pour Mokrane un refuge, elle joue un rôle décisif dans l'apaisement de sa douleur, l'atténuation de sa mélancolie, elle remplit une fonction thérapeutique, obnubilé par son envie d'avoir des héritiers mâles, il s'oriente vers la mosquée pour implorer le divin et confesser sa faiblesse et sa peine accentuées par les regards et l'attitude de son entourage, faisant de lui un être pathétique, en dépit de sa richesse et son statut

« Allah avait été clément pour ses biens et non pour le ventre de ses femmes. Il s'effritait sous sa soif de fils. Il avait de plus en plus l'impression que les gens le regardaient avec pitié. Peut-être était-ce à cause de son visage ? Dans lequel on sentait un je-ne-sais-quoi de désordonné. On le sentait dévoré par une furieuse envie de réussir un miracle. Il était plus riche d'argent, mais ses épaules étaient voutées et son regard plus farouche. En dépit de l'ennui que lui inspiraient maintenant les réunions de la djemââ, il se forçait à une grande assiduité comme pour mieux se faire flageller de la foi sereine en la justice d'Allah chantée par les vieux taleb» (Chrys p.65).

Il s'avère que la mosquée n'est pas le seul espace où Mokrane met ses sentiments à nu, le cimetière fut aussi un exutoire là où il se retire, pour invoquer l'aide de son père et d'exprimer son amertume et son ressentiment le plus enfoui

« Le soleil balayait le cimetière qui paraissait un grand jardin « O père ! J'ai toujours été un fils aimant et respectueux ! Tu m'as sans cesse béni dans tes prières, père ! Mère ! Venez à mon secours ! Je veux un fils ! Un autre fils pour la vie de notre nom ! » L'homme demeura ainsi, psalmodiant sa soif, son obsession » (Chrys p.64)

Au demeurant, Aïcha lemsine présente le cimetière comme un lieu édénique, se situant à l'entrée du village « Avec le ruisseau à ses pieds, il paraissait un vaste jardin verdoyant avec les tombes telles de multiples banquettes blanches » (Chrys P202).

Ce lieu, qui communément rappelle le chagrin de perdre un proche, un lieu de deuil, constitue un lieu de recueillement et de rencontre, un pur rendez-vous d'amour pour Faïza, le cimetière devient le lieu de contact entre les vivants et les morts, entre

²⁷⁸ - MIRCEA, Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Edition Gallimard, 1965, pp.25- 26.

ce monde et l'autre, un lieu chargé émotionnellement et affectivement. La journée du vendredi, au cimetière du village, Faïza s'accoutume à rendre visite à son défunt Fiancé, lisant des vers de Paul Eluard

« Le village s'habitua à voir cette grande fille brune marcher lentement, se dirigeant chaque vendredi à la même heure, qu'il pleuve ou qu'il vente, vers le cimetière. Elle y allait, l'air heureux, de sa démarche dansante, un livre sous le bras comme si elle se rendait à un rendez-vous d'amour » (Chrys p. 223)

Cet espace semble chargé de significations ambivalentes, amalgamant chagrin de la perte et joie des retrouvailles. Un lieu dramatique et poétique en même temps.

III.3.1.2. Alger ou l'euphorie de la découverte

Décidément dans *La Chrysalide* le traitement de l'espace se perçoit à travers l'opposition entre le village et la ville, deux espaces porteurs de valeurs distinctes, voire opposées. D'ailleurs, la colonisation donne une nouvelle configuration à l'environnement. En effet, la ville représente le nouveau pôle d'attraction, elle constitue un monde à part, bien différent du village. Pour Mouloud et Faïza, Alger est un espace adjuvant à leur évolution. La capitale devient le symbole de l'épanouissement, de l'émancipation et de la liberté. Elle est représentée comme un espace euphorique, là où on remarque une isotopie de la positivité dans l'écriture de la ville.

Pour Faïza, la ville, contrairement au village, représente l'espace de la liberté de circuler, de voir et d'être vue, de conquérir un espace longtemps réservé aux hommes, d'accéder à l'éducation, d'aspirer à l'excellence et de concrétiser un rêve, qui était, dans l'espace carcéral du village impossible. C'est avec un extase et euphorie incomparables que Faïza et Khadîdja découvrent, pour la première fois, le paysage urbain splendide que représentait pour elles, la ville d'Alger, avec tous les détails hallucinants à leurs yeux.

« Oh ! Quelle ville immense ! Faïza comme Khadîdja avait le vertige de la découverte ... Comme il devait être facile d'être heureux dans un univers pareil pensaient-elles avec la douce illusion du rêve. Comme les gens marchaient vite ! Ils paraissaient tous pressés d'atteindre quelque vérité mystérieuse (...) Les deux femmes se faisaient part de toutes ces impressions sous les rires des deux hommes » (Chrys p 135).

Alger postcoloniale est peinte comme une ville, contenant une société qui a changé après un temps historique, subissant une transition sociale remarquable. Cela signifie, à notre avis, que les phases de la transition de la société sont particulièrement brèves, et rapides, les changements de toutes sortes intervenus en Algérie depuis 1954 sont particulièrement accélérés. L'espace urbain qui était fermé au colonisateur, est désormais ouvert aux couches populaires provenant des campagnes. La lisibilité de la ville se manifeste par le biais de cette contraction entre les « nouvelles » et les « anciennes » valeurs, même le style de vie et la culture quotidienne change d'un paysage à l'autre. Alger, comme peinte dans le roman, a connu un écart social, culturel, idéologique et religieux considérable par rapport au village de Faïza. Cette dernière qui n'a jamais quitté les frontières de son village était ahurie devant la splendeur d'un espace.

Le récit est jalonné de segments descriptifs de la ville à travers le regard des protagonistes, leurs impressions fortement indicielles se traduisent à travers : l'étonnement, le vertige de la découverte, et l'euphorie de la liberté. La description, en l'occurrence, est entièrement subordonnée à la subjectivité, aux paroles des personnages, pour rompre, ainsi avec la conception traditionnelle de la description en tant que pause ou effet d'esthétique, et se présente comme un discours qui met en relief, l'opposition systématique et la dualité ville/ village.

La description de l'espace de la ville se veut une accumulation effrénée de détails qui le rend prolix grâce aux relatives explicatives, les adjectifs qualificatifs, les compléments du nom. Les protagonistes Khadîdja et Faïza abasourdies devant l'architecture et l'aménagement de l'appartement de Mouloud s'aperçoivent de l'écart grandiose existant entre le village et la ville.

« Quant à l'appartement de Mouloud ! Avant d'y arriver ce fut d'abord la surprise effrayé des deux femmes : « Enfermés dans une cage diabolique, étouffante, on s'élève dans les airs ! » Faïza dans l'ascenseur dominait les battements de son cœur, (...) Puis ce fut l'émerveillement de ce logis nouveau de Mouloud. Le salon plein de chaises et de tables de toutes les formes. Une grande table là-bas plus petite semblable à la meïda de la maison, mais entourée de siège ventrus ; des étagères partout contre les murs, chargées de livres (...) Mouloud ouvrait le frigidaire, expliquait son fonctionnement (...) Oh ! Et les lits ! Avec leurs draps fins, si blancs, si frais ... » (Chrys. pp135-136).

A l'image d'un peintre qui brosse un paysage, Aïcha lemsine tente, à travers le regard scrupuleux des protagonistes de présenter ce qui compose l'espace urbain, comme le constate Roland Barthes « *Toute description littéraire est une vue. On dirait que l'énonciateur, avant de décrire, se poste à la fenêtre, non tellement pour bien voir, mais pour fonder ce qu'il voit par son cadre même : l'embrasure fait le spectacle.* »²⁷⁹

Cette présentation du logement de Mouloud, reflète un aspect de sa personnalité. Dès lors, voir l'intérieur d'un appartement revient à s'immiscer dans l'intimité de l'habitant. Selon Bachelard, l'observation des intérieurs permet d'identifier la manière dont ils sont habités : « *Il y a un sens à dire qu'on "lit une maison", qu'on "lit une chambre" puisque chambre et maison sont des diagrammes de psychologie qui guident les écrivains et les poètes dans l'analyse de l'intimité* »²⁸⁰

Cet espace confortable et moderne dans lequel Mouloud s'y plait, et s'habitue est la preuve de son adaptation à la ville. Et de son appropriation de l'espace privé. Grace aux détails donnés, le texte transmet au lecteur les choses visibles de la ville, ce qui lui permet de créer un environnement mental, il devient un promeneur qui, au fur et à mesure de son avancée, ouvre sa perspective en découvrant de nouveaux paysages.

Ainsi, à travers la contemplation de Faïza, de cette ville séduisante, accorde une atmosphère particulière au décor

« Faïza sortit sur le vaste balcon du salon. Elle contemplait la ville s'étalant sous ses pieds. La mer bleue au fond, qu'elle voyait pour la première fois, comme une immense tache détachée du ciel pour embrasser la ville. Alger offrait toute sa splendeur aux yeux éblouis de la jeune fille comme si la ville coquette déployait tous ses charmes pour mieux la conquérir : -regarde-moi ! Semblait-elle lui murmurer, mes jardins verdoyants, mes maisons blanches de toutes les tailles, capricieuses et fières, mes collines amoureuses se dressent pour me regarder des jaloux et ma mer couleur d'espoir. Dieu a réuni en moi toutes les beautés de l'univers » (Chrysp136).

Au delà de la description de l'étendue spatiale de la ville, Faïza la perçoit comme une personne qui lui murmure à l'oreille, cette métaphore personnifie la ville et lui confère une identité humaine. La narratrice adresse des paroles à cet espace, donnant à voir une scène fusionnelle des retrouvailles, tant escomptés.

²⁷⁹ - BARTHES, Roland. *La chambre claire : Note sur la photographie*, Paris, Edition Du Seuil, 1980.p.61.

²⁸⁰ - BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Troisième édition. Presses Universitaires de France, 1961, p.51.

« Oui ! Oui ! Je te sens. Je savais, j'étais née pour toi ! Et ton vacarme, ta pierre, ton acier, le grondement de tes moteurs de voiture, le scintillement de tes lumières, tes trottoirs pavés, tes chassées de macadam m'appelaient depuis si longtemps déjà. Me voici, je suis à toi » (Chrys p .136)

La ville apparaît, entre autres, comme l'espace ou la chrysalide a subi sa métamorphose éblouissante, Faïza, le personnage phare, a réussi à franchir les barrières contraignantes du village, pour se lancer dans un univers, éminemment, différent, remarquablement ouvert et étrangement acculturé.

Le même espace géographique, qu'est l'Algérie indépendante, est flagrement scindé, dans la diégèse, en deux univers ambivalents opposant tradition à modernité et imposant à Faïza une oscillation permanente entre deux rythmes, deux modes de vie contradictoires, des espaces de l'ambivalence culturelle du personnage. Le premier changement s'effectue sur le plan vestimentaire, Faïza abandonne l'apparence de la villageoise décentement vêtue pour imiter celle de la fille de la ville, sous le regard sceptique de son père

« Faïza réussit son examen. Son frère lui acheta un trousseau évoquant aux yeux de la jeune fille celui d'une reine. Elle se rendait pas compte de la sobriété de sa nouvelle garde-robe. Les chemisiers blancs, les drôles de choses qu'étaient les culottes firent rire les deux femmes, deux jupes plissées bleu marine de longueur pourtant décente pour une future lycéenne firent froncer les sourcils du père, il les trouva trop courtes. Mais il s'amadoua quand il observa les autres femmes dans la ville dont on voyait la moitié des cuisses. Les jupes de sa fille paraissaient presque des gandouras à côté des autres. » (Chrys p .134)

Le second changement se lit à travers le mode de vie et les habitudes nouvellement adoptées, révélant une émancipation remarquable de la jeune fille, s'éloignant peu à peu des valeurs traditionnelles et rompant avec sa solitude volontaire. Ses nouvelles fréquentations lui ouvrent la porte sur un monde, autrefois, ignoré. Sa belle sœur et son milieu lui sont des éléments adjuvants pour l'épanouissement et découverte de l'indépendance

« Elle prenait part à la plupart des sorties du couple, allant au cinéma, au restaurant avec eux. Yamina s'était mise en tête de faire fléchir la carapace de l'irréductible Faïza. Multipliant les rencontres avec des jeunes gens, amis de Mouloud et de Fouad(...) Quelque fois quand il faisait beau, ils s'en allaient le dimanche à la plage, dans le cabanon de Fouad. Ils passaient la journée à se baigner ou à jouer aux cartes avec les nombreux amis du couple. » (Chrys p .140).

De retour au village, pour des vacances, Faïza reprend le rythme habituel entre les murs de la maison familiale, elle semble jouer sur deux cordes harmonieusement, s'accoutumant avec l'ambivalence des systèmes qui l'entourent ; et des espaces qu'elle fréquente tout en aspirant à une, éventuelle, égalité homme/femme.

« A travers ces faisceaux de contradictions, la jeune fille se forgeait sa conception personnelle de l'art de vivre...Elle était consciente d'un fait certain en elle : son refus d'être considérée physiquement ou intellectuellement comme inférieur à l'homme...la femme ayant désormais un rôle aussi important que celui de l'homme dans la vie du pays. Et grâce, pensait-elle, à la constance et à la conduite de toutes les femmes, l'indépendance du sexe dit faible se démocratisera dans tous les domaines. (Chrys p.170)

La fin du récit semble obéir au paradoxe, car la ville qui devait libérer la jeune fille du carcan du village faisait peser sur elle, devient bientôt un lieu de solitude et de misère. Elle décide de revenir au village pour y exercer sa profession de médecin. Ce retour inopiné qui a pour prétexte la mort de Fayçal, l'amant de Faïza, accentue l'ambivalence du projet narratif de son auteure. Encourageant, d'une part, le personnage féminin dans sa quête émancipatrice et établissant, d'une autre part, un retour au point initial. Le dernier mot est donné à la puissance de la tradition. Hafid Gafaïti fait ce constat :

« L'arrivée de Faïza au village et sa décision d'y rester correspondent en fait à la mort de son amant Fayçal. Ainsi, une fois que celui-ci disparaît, l'édifice que la jeune fille avait construit se désagrège aussi. Contrairement à Anne-Marie Nisbet qui y voit une fonction symbolique correspondant à un retour aux sources et au début d'une nouvelle vie indiquant les transformations réalisées par la femme dans la société, la rentrée au village natal ressemble plutôt à une résignation. »²⁸¹

En effet, le village apparaît comme un espace qui exerce un pouvoir magique ; cette fois-ci, étrangement, des propos émis par le taleb, en tant que représentant du pouvoir maraboutique, et en tant qu'autorité simultanément moral et occulte dans la société maghrébine, et arabe en général, insinuant la force aliénatrice du village et par conséquent de la tradition : *« Les lieux de son village ou peut-être le sourire du vieux sorcier lui chuchotaient : « Ta as voulu fuir ! Mais nous te reprenons à jamais ! Tu voulais trop de choses d'un seul coup ! La liberté...des études...Un amour absolu !... Cet amour restera dans la terre du village et tu reviendras pour toujours ! » (Chrys p. 256).*

²⁸¹ - GAFAITI, Hafid, *les femmes dans le roman algérien*, Paris, Edition L'Harmattan, 1996, p.146.

III.3.2. Dans « Nuit d'encre pour Farah »

III.3.2.1. Belgique: hétéroclisme d'un espace uniforme

Dans *Nuit d'encre pour Farah* le déploiement de l'espace ne s'érige par seulement comme décor du récit ou toile de fond de la narration, il est en outre l'espace de décadence et d'évolution des personnages, de construction et de quête identitaire. Le récit, met en confrontation, non seulement deux cultures, mais de surcroît, deux espaces qui représentent, par leur rencontre funeste, tous les maux des jeunes protagonistes, et qui rend la construction d'une identité équilibrée et en harmonie avec l'espace et avec les autres, un processus périlleux.

Les actions du récit se déploient dans deux espaces distincts, voire opposés, la première partie se déroule principalement en Belgique, la seconde en Algérie et le récit prend fin avec le retour traumatisant en Belgique. Les deux espaces constituent une atmosphère dans laquelle évoluent les personnages ; ils participent à la mise en tension du texte et à l'exacerbation psychologique de l'héroïne.

Dans un premier temps, la Belgique en tant qu'espace géographique reflétant l'immigration, est représentée par l'écrivaine comme scindée en deux sphères antinomiques pour les personnages féminins, à savoir l'intérieur et l'extérieur, la maison qui représente le modèle traditionnel avec un arsenal de valeurs typiquement algériennes et l'extérieur chargé de principes oxymoriques par rapport au premier espace. Entre, d'un côté, un modèle réclamant décence, claustration, honneur et chasteté et de l'autre, un second qui appelle à la liberté, l'épanouissement et l'émancipation féminine, une ambivalence flagrante fragmente le même espace géographique fonctionnant tantôt comme opposant tantôt comme adjuvant à la quête du personnage féminin.

Pour nos personnages féminins, mis à part Farah, l'intérieur est générateur de souffrance, de crises d'angoisse, d'invectives réciproques, de tension insupportable et de privation. Paradoxalement, l'extérieur est soulagement, amnésie temporaire, échappatoire d'un enfer certain. Pour Farah, son unique refuge était l'école avec tout l'univers littéraire féerique dans lequel elle planait.

En effet, l'école s'avère le premier lieu de socialisation où ces jeunes filles sont confrontées à la différence culturelle, le lieu de découverte et d'épanouissement sur de nouvelles valeurs, contraires aux principes familiaux. Cette institution constitue le

premier lieu de rupture entre la fille et ses parents. Pour Farah, l'école est un exutoire, son lieu d'épanouissement et d'expression, loin des cris tapageurs au sein de la maison, ce n'est pas seulement un lieu d'enculturation de l'enfant aux multiples valeurs de la rationalité universelles, mais aussi un espace institutionnel de l'apprentissage des caractères nationaux, de l'identité collective, un lieu d'initiation aux particularismes culturels et communautaires du groupe d'appartenance.

Soumise à toute une série d'interdits et d'obligations à respecter, éduquée dans l'objectif de ne jamais perdre de vue que tout jugement négatif porté sur sa personne par la communauté d'origine rejaillira sur sa famille, la narratrice va très vite être confrontée à la culture belge qui relève d'un modèle de socialisation différent de celui de son groupe d'origine. L'accès à l'école va l'ouvrir à d'autres valeurs, d'autres normes, d'autres façons de vivre où l'autonomie individuelle, l'épanouissement personnel sont privilégiés, contrairement à son milieu familial où tout écart dans sa conduite sera sanctionné car mettant en jeu la réputation de ses parents. A la personne communautaire s'oppose la personne individuelle²⁸².

C'est justement ce sentiment d'appartenance partielle et relative qui crée un déséquilibre chez les protagonistes sommées entre deux univers contradictoires. L'espace, en l'occurrence, n'est pas seulement le site où se déploie l'intrigue mais s'impose comme enjeu diégétique et substance génératrice de récit même. Il est, entre autres, espace de réflexion, de remise en cause, d'interrogations incessantes, de vision du monde inhérente à sa créatrice, Malika Madi.

La romancière procure des indices géographiques qui mènent le lecteur à des navigations systématiques des lieux exposés, ses personnages sont placés dans des lieux vraisemblables et les actions situées dans divers espaces qui contribuent certainement à l'aboutissement du décor du roman, ainsi qu'à son inscription dans le vraisemblable.

Tout un inventaire de toponymes qu'on trouve au sein du roman : Belgique, le bar « Les amis de Jérémie », Marseille, Bougie, la petite Kabylie, Algérie, Tichy, La Méditerranée, Ima Gouraya, El Khemis, Sidi abd El kader, Aéroport Grosselies/Charleroi, Louvain, Bruxelles. Ces noms sont d'ailleurs porteurs de signification grâce à laquelle les personnages sont mieux appréhendés. Cet espace réel sert l'auteure de

²⁸² - COHEN-EMRIQUE, M. : « Pluralité des notions de personne. L'opposition entre le modèle individualiste et le modèle communautaire », Migrants Formation « Les relations interethniques », 1990, p.80.

cadre dans l'espace littéraire. Nous nous intéressons davantage à la manière dont elle transmet la vision d'un pays, d'une ville, d'un quartier, en l'occurrence la représentation de cet espace *réel*.

Au demeurant, la constitution des espaces dans *Nuit d'encre pour Farah* se base, le plus souvent, sur le principe d'« hétérotopie », autrement dit, l'espace s'organise sur le mode de l'opposition, l'espace belge se définit par rapport à l'espace algérien dont il apparaît comme l'inverse.

III.3.2.2. Algérie: Bougie ou l'espace polymorphe

Le roman, comme déjà signalé, est réparti en deux chapitres symbolisant deux espaces, deux vies, une identité déjà fragile et fragmentée qui se perd et se dissout dans un déplacement imposé, un exil coercitif.

Le retour en Algérie fut pour Farah, l'évènement le plus marquant de sa vie, le fait qui a renversé son existence, la flagellation qui à ébranlé ses interrogations existentielles et remis en cause, l'essence de son identité. Au demeurant, Malika Madi fait de Bougie l'espace essentiel pour raconter les déboires de son héroïne, c'est un espace-clé à la fois complexe et polymorphe parce qu'il est chargé de plusieurs significations. C'est une ville aux nombreuses résonances à la fois historiques, culturelles et mythiques. A travers les sites et les monuments évoqués dans le texte, l'auteur y rend « lisibles », par une stratégie descriptive et connotative, des lieux réels.

Dans son ouvrage *La Géocritique* Bertrand Westphal consacre, justement un chapitre intitulé « La lisibilité » qu'il attribue aux lieux, là où il démontre l'interaction qui s'établit entre le texte et l'espace qu'il construit, lançant ainsi une nouvelle théorie qui stipule que le texte est le nouvel créateur de l'espace et l'écrivain devient, en l'occurrence, « l'auteur de sa ville ».

La lisibilité de la ville de Bejaïa se cristallise dans un mouvement de va et vient intéressant reliant le passé au présent et créant, de la sorte, une nuance, voire une opposition entre ce qu'était et ce qui est devenue Bejaïa à travers le regard de Farah.

« Ma première image de Bougie, me rappela une phase de Maupassant : « De loin, de très loin, avant de contourner le grand bassin où dort l'eau pacifique, on aperçoit Bougie. Elle est bâtie sur les flancs rapides d'un mont très élevé et couronné par des bois. C'est une tache blanche dans cette pente verte, on dirait l'écume d'une cascade tombant à la mer ... » (NEF p.123).

A travers, la description de la narratrice, nous déduisons que cette ville est déjà connue, par le truchement, des lectures antérieures. Or, la représentation fictive inspirée du réel et reproduite par Maupassant ne vient pas corroborer l'image qu'avait Farah sur cette dernière, tout bonnement, car le passé n'est plus en adéquation avec le présent de Farah.

« Aujourd'hui, Bejaïa était légèrement différente : désormais le bois vert était remplacé par des habitations anarchiques, la tache blanche virait vers le gris, et la fameuse pente verte était devenue poussiéreuse, voire boueuse les jours de pluie. Oui ! Bougie devait être magnifique aux dix-neuvième siècle ... » (NEF p.123).

Avec une grande déception, Farah découvre une ville démythifiée, dont la beauté a flétri à travers les âges, nonobstant l'écart existant, Farah remarque la constance de quelques phénomènes déjà évoqués par Maupassant

« Maupassant disait aussi " les deux supplices de cette terre : le manque d'eau et le manque de femmes ... ". Des femmes, je suis incapable de vous dire s'il y en a plus qu'au siècle dernier, par contre l'eau reste une denrée de luxe, surtout à la saison chaude. » (NEF p.122).

Atterrissant dans la maison conjugale, Farah subit une véritable métamorphose culturelle, ce nouvel espace est vécu comme un espace de privation, de pénurie et de grandes découvertes ahurissantes, du pays des parents. Sur le plan de l'espace intérieur, un changement de décor met la protagoniste face à l'autre visage du monde

« Pendant sept ans, j'ai dû me lever avec l'aube et remplir d'eau tout ce qui pouvait l'être, avant la fermeture des vannes vers neuf heures du matin. Seaux, pots, jerricanes, bidons ... Tout y passait. La plupart du temps, nous n'utilisons que la moitié de l'eau récoltée, et le lendemain nous déversons le reste et préparions nos attirails pour nous réapprovisionner. Cette attitude ne nous était pas propre, tous les habitants de Bougie, et probablement de l'Algérie agissent ainsi. » (NEF p.122).

La transplantation de Farah de la Belgique à Béjaïa est, en effet, autant un déplacement géographique qu'un déracinement culturel comme l'explique A. Degiovanni et al

« La psychopathologie spécifique de la transplantation apparaît complexe et difficilement comparable aux grandes catégories nosographiques, car les troubles sont à la fois modelés par les traits communs à toute expérience morbide de dépaysement et diversifiés par les facteurs culturels spécifiques de la collectivité d'origine »²⁸³

²⁸³ - DEGIOVANNI, et al, *Psychopathologie et identité*, Rapport de psychiatrie, Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de langue française, LX XVème session, Reims, 1980, Masson, p. 132.

L'espace incarnant l'aisance et le mode de vie douillet reste viscéralement ancré dans sa mémoire, et le rapprochement entre un espace/ passé, espace/ présent est inéluctable « *Beaucoup de femmes dans le monde sont réveillées le matin par une musique douce émergeant d'une radio- réveil, nous ici, nous l'étions par le bruit épouvantable de l'eau qui arrive dans les canalisations* » (NEF p.123). L'espace dans lequel Farah exécute ses tâches ménagères, machinalement et de manière routinière, délimite son comportement et lui confère une attitude moralement léthargique, comme sombrée dans une amnésie partielle dont le leitmotiv est de fuir un passé idyllique

« S'il m'arrivait parfois de penser à la Belgique, ce n'était qu'à ce genre de chose. J'avais acquis pendant une période scolaire un grand pouvoir de concentration et je pouvais, si je le voulais, ne songer à rien d'autre qu'à mon quotidien. Pendant sept ans, je n'ai plus pensé à ma vie d'avant, à mes ambitions, à mes sœurs, à mes parents ... A rien, rien d'autre que ma vie de tous les jours : l'eau le matin, les poivrons à frire vers dix heures (...) » (NEF p.125).

Cet espace restreint qu'occupe Farah avec son conjoint et sa mère, autrement dit, la maison ou l'espace de vie familiale, n'est pas l'espace où elle se repose et jouit pleinement de sa solitude. Comme beaucoup de femmes algériennes, Farah est reléguée à la maison et le lieu propice à son intimité demeure la cuisine. Manifestement, elle n'expose aucune opposition à l'ordre établi. Elle devient comme l'explique Kristeva, une étrangère qui n'appartient à aucun lieu

« (...) l'étranger n'a pas de soi. Tout juste une assurance vie, sans valeur, qui axe ses possibilités d'être constamment autre, au gré des autres et des circonstances. Je fais ce qu'on veut, mais ce n'est pas " moi " - " moi " est ailleurs, " moi " n'appartient à personne, moi n'appartient pas à " moi ", ... " moi " existe-t-il ? »²⁸⁴

La présence de Farah à Bejaïa, dans la demeure de Hassan fait partie de ce que Augé appelle le « non- lieu » « [L] espace du non-lieu ne crée ni identité singulière, ni relation, mais solitude et similitude »²⁸⁵

Ce non-lieu reflète une réalité sociale atypique, dans le sens où le lieu habité par Farah ne constitue pas un espace d'échange et de partage, mais plutôt, un espace de transit qui ne fait qu'accentuer son identité entre-deux, Farah, en dépit de sa vie paisible, aux côtés de son mari et de sa belle-mère, éprouve un sentiment de dysharmonie avec ce nouveau lieu. Effectivement, l'héroïne se trouve éjectée dans un

²⁸⁴ - KRISTEVA, Julia, *Etrangers à nous- même*, Paris, Edition Gallimard, 1988.p.19.

²⁸⁵ - AUGÉ, Marc., *Non - lieux : Introduction à une anthropologie de la sur modernité*. Paris, Edition Du Seuil, 1992, p.130.

monde dont les valeurs sont éculées et n'étant pas en adéquation avec celles de la société occidentale, belge, en l'occurrence. Basculant d'un espace de liberté et de rêves qu'incarnaient l'école et la littérature, Farah, dans un changement de décor brusque et inattendu subit une immersion dans un espace coercitif qui lui confère une existence quasi - fantomatique, presque inutile.

Farah, résignée et soumise se plie aux us et aux coutumes de ce nouvel espace, elle s'adapte systématiquement au nouveau rythme, enfile l'apparence de la femme kabyle bienveillante avec son mari, répondant présente quand le devoir l'exige, elle fait abstraction de ses ambitions, enterre ses rêves et ses projets, mène une nouvelle vie, incarne une nouvelle personne d'autant plus que la maison conjugale se transforme en un lieu d'apprentissage, d'acquisition de nouveaux savoir-faire. Tout ce qu'elle ignorait auparavant, devient dès lors des activités quotidiennes.

« J'appris donc avec elle à cuisiner la galette de semoule, que l'on faisait pratiquement tous les jours sauf lorsque l'on préparait un couscous ou des boulettes de semoule (...) J'appris à faire frire le poivron sans le brûler mais suffisamment pour que la peau puisse se détacher (...) Le mois du ramadan fut aussi pour moi une période riche en apprentissage. On cuisine durant un mois, l'équivalent de deux. C'est pendant cette période sacrée que j'appris le plus (...) » (NEF p.144).

Désormais, nous rebondissons sur la notion de *lisibilité* pour rappeler que c'est le texte qui donne naissance à l'espace et non le contraire, dans cette optique Malika Madi « devient l'auteure de sa ville ». Elle fait référence, en l'occurrence, à une topographie ancienne qui a marqué, à travers les siècles, l'Histoire et la mémoire de Bejaïa et à une autre, moderne qui peint la beauté féerique de la ville à travers les mouvements et les déplacements de son personnage principal.

Farah, trouve refuge dans l'espace naturel, c'est là où elle s'évade pour omettre momentanément, sa tristesse et remettre en question le présent de sa situation. La mer et la montagne aiguïsent sa réflexion. Par sa mouvance la mer la secoue et l'ébranle, par sa résistance au temps et à sa cruauté, elle perçoit la montagne comme synonyme de libération, face au figement spatial et temporel de la réclusion physique ou psychologique. Ces deux espaces avec lesquels elle vit en symbiose deviennent lieux de méditation, d'interrogations et de confrontation de ses sentiments les plus intimes.

Dans les moments de détresse, Farah demande à son mari de la conduire à Tichy pour changer les idées « *Tichy est une magnifique station balnéaire à dix-sept kilomètres de Bougie, elle possède la plus belle place de sable fin de toute cette partie de la Kabylie* » (NEF p.137).

Après une altercation avec sa mère, Farah préfère se tourner vers la mer, cherchant de ce fait, un autre espace protecteur, de substitution, car toutes les caractéristiques naturelles de la mère sont attribuées à l'étendue de l'eau, comme le précise Bachelard « *L'eau nous porte. L'eau nous berce. L'eau nous endort. L'eau nous rend notre mère* »²⁸⁶

Dans la même optique, Gaston Bachelard compare la mère dans sa tendresse, sa générosité et tous ses atouts à la mer « nourricière », la mer généreuse qui assure nourriture, apaisement et réconfort à sa progéniture. A cet égard, il faut souligner, que la mer ne suscite aucun sentiment maternel chez Farah, c'est plutôt une échappatoire, un lieu de repos et de détente « *La méditerranée était, vue d'ici, extrêmement reposante. Sa juxtaposition de couleur était d'un réconfort surprenant pour les yeux et l'esprit (...) la douceur du soir était si agréable que nous restâmes longtemps silencieux, le regard perdu vers l'horizon* » (NEF p.138).

Ce qui est frappant dans cette scène où la narratrice fuit la maison, cet espace restreint qui devient répulsif avec le temps, c'est l'ambivalence du même espace géographique qui englobe le dedans et le dehors. Pour la protagoniste le domicile familial, parental en l'occurrence, demeure le lieu des tensions et altercations fréquentes. Paradoxalement le dehors, la nature, et ses phénomènes éblouissants, devient lieu de liberté et d'évasion.

La narratrice fonctionne ici en focalisation interne pour donner une vision tantôt globale tantôt détaillée du paysage kabyle, et des lieux fréquentés, toutes les descriptions, la perception de l'espace sont déterminées par le regard de Farah. C'est par rapport à elle que s'organisent les premiers plans et les arrière-fonds ; de même, la progression temporelle est orientée à partir de son arrivée en Algérie, et sur la terre de la Kabyle.

Le décor majestueux de la montagne, par l'exercice de la contemplation, sublime Farah et la transporte au fond de son être, par un élan vers les sommets, ceux de la spéculation intellectuelle sur des questions philosophiques et existentielles. Par ailleurs, cette splendeur réveille en elle un sentiment de petitesse et d'écrasement.

D'un point de vue symbolique, la montagne est le lieu de la rencontre avec le sacré. Le mouvement ascensionnel véhicule l'idée d'un détachement par rapport aux contingences matérielles pour parvenir à l'élévation spirituelle. La montagne a

²⁸⁶ - BACHELARD, Gaston, *l'eau et les rêves*, Paris, Edition J. Corti, 1968.p.198.

provoqué chez Farah une quantité de sentiments contradictoires

« La montagne où sont gravés falaises, caps ou promontoires nous donne une dimension tout autre de la vie et finalement de l'impuissance de l'homme face aux beautés majestueuses de la nature. Que sommes-nous dans cette immensité ? Que sommes-nous dans l'infini ? Prisonnières du hasard, nos vies se tracent comme les entrelacs de l'art arabe ; tantôt à gauche, tantôt à droite ... Ne pouvons-nous pas vivre éternellement aux pieds des montagnes, pour que chaque jour au réveil, être plus conscients encore que de notre insignifiance ? (...) Les questions existentielles me hantaient depuis si longtemps, et la frustration de ne pouvoir y répondre est en partie responsable de ma déchéance » (NEF p.138).

La montagne demeure au centre du tableau, encore une fois, l'escalade du mont de Yemma Gouraya fut pour Farah une station décisive, le tournant de l'histoire. A ce moment de la narration, l'écrivaine ne manque pas de faire la photographie des lieux, mêlant de sorte, géographie, littérature et Histoire.

« Ima Gouraya était une femme marabout au pouvoir immense. Son tombeau est situé dans un fort construit par les espagnols au début du seizième siècle sur le djebel Gouraya qui domine Bougie. Il leur fut reprit, ainsi que la ville toute entière d'ailleurs, par les Turcs au milieu de ce même siècle » (NEF p.145).

Yamma Gouraya, un site qui continu à intriguer les curieux donne naissance à un imaginaire développé. Un mythe autour d'elle se crée au fil des siècles *« Yamma Gouraya veille sur chaque habitant de Bejaïa et peut répondre à quiconque porte son regard vers elle. Ici tout le monde est un jour ou l'autre monté jusqu'à elle si ce n'est pour allumer un cierge. » (NEF p.145).*

Lala Gouraya, ce personnage légendaire, vécut pendant la première moitié du XVI^e siècle. D'une famille de marabouts dont l'influence s'étendait sur toute la Kabylie, elle fut considérée comme le soldat infatigable qui veille sur leur ville et la protège grâce à la bénédiction divine qu'elle aurait reçue. Farah, après une nuit cauchemardesque, prise de panique et de désespoir aperçoit le fort de Yemma Gouraya, majestueux et lumineux, alors elle décide de le surmonter. Ce rêve était pour elle un appel de celle qui veille. L'ascension au Mont Gouraya pourrait se lire comme une tentative de la part de Farah pour affronter, enfin, sans crainte et sans souci, ses déboires et ses peurs.

Ce déplacement fut pour la narratrice le moment d'une prise de conscience déterminante, désormais elle voit plus claire, veut prendre sa vie en main, bref rattraper le temps perdu. Cette résolution extrême comme ultime emplâtre à son mal-

être, semble, telle une panacée, l'unique salut possible entrevu par l'héroïne pour mettre fin à son désarroi.

« - Ima Gouraya, est-il possible de n'avoir aucun vœu ? Du moins, aucun vœu avouable ? Ce n'est pas « une chose » que je veux apporter ou modifier dans ma vie, c'est toute ma vie que je veux changer, et cela est- ce en ton pouvoir ? Ou est- ce seulement dans le pouvoir de Dieu ? » (NEF p.156).

Farah, plongée dans une sorte d'extase quasi-mystique se trouve en symbiose avec les lieux, une fois en haut la protagoniste monte en puissance, commence à rêver, monter des scénarios sur l'histoire, le passé de ce fort, un tas de spéculations. Farah retrouve, à ce point et à ce moment précis, son imagination déferlante, sa sensibilité littéraire. Le mont de Yamma Gouraya est investi dans la fiction pour être, non seulement un espace géographique, mais, en outre, un espace thérapeutique, une catharsis pour Farah qui en trouve la voie de la délivrance et du salut.

« Je n'arrivais pas à bouger, je voulais comme me fondre dans la pierre et unir mon histoire à la sienne, cette ville immense, d'ici en miniature, ces montagnes si hautes, d'ici si accessibles, je voulais les prendre, les prendre dans mes bras et prouver que je n'étais plus humaine mais extra- terrestre - Redescendre ?chaque pas effectué ferait de moi de plus en plus une fille, une belle- fille, une épouse. D'ici le monde m'appartenait. Anachronique, rêveuse, insouciant... pour la première fois depuis huit ans, je retrouvais mes dix -sept ans ... » (NEF p.166).

Conclusion

Notre analyse de ce dernier chapitre a montré que dans les récits, objets d'étude, l'ambivalence se manifeste comme l'expérience individuelle ou collective d'une oscillation temporaire ou durable entre des opposés polaires, en ce qui concerne le ressenti, la pensée, la volonté, les convictions ou l'action. Cette oscillation ressort en large partie de la structuration du contexte social propre aux personnages. La notion d'ambivalence met le doigt sur le fait que des attitudes, des comportements, des pratiques, à la fois conflictuelles et solidaires, structurent les relations sociales: le soutien émotionnel et le conflit, l'autonomie et la dépendance à autrui, le besoin de proximité et la prise de distance pour n'en mentionner que quelques-unes.

Le travail sur l'identité féminine nous a dévoilé un nombre de contradictions, entre autres, celles qui caractérisent les rapports entre les personnages féminins/personnages masculins. En fait, les femmes revendiquent l'émancipation, la subversion et l'échappement à l'étau carcéral qui leur est imposé et paradoxalement se résignent devant ce même bourreau et acceptent des comportements aberrants. Si d'un côté les hommes sont à l'origine d'une tradition discriminatoire envers les femmes, d'un autre côté, elles se font elles-mêmes complices des mauvais traitements qui leur sont infligés non seulement en les acceptant mais aussi en les perpétuant.

Nous pouvons avancer, dans la même veine, que la figure maternelle occupe une place prépondérante dans les deux récits, son rôle s'avère, tout bonnement, décisif dans la construction de l'identité féminine et par ricochet dans l'émancipation du personnage féminin, ou au contraire constitue sa pierre d'achoppement. Nous avons pu relever la discorde qui s'établit entre le monde traditionnel auquel la figure maternelle appartient, et le monde moderne auquel aspirent les filles, suscitant des tensions, des altercations, des émotions tergiversant entre l'amour maternel instinctif et le rôle culturellement oppressif de gardienne des traditions qui l'inscrit le plus souvent dans des dynamiques contradictoires.

Le destin attribué aux personnages féminins principaux dans les deux textes objets d'étude, est révélateur de l'impact inéluctable et le poids incontestable de la mère dans la construction de l'avenir de la fille ou dans sa déchéance.

En effet, l'ambivalence de la mère dans *Nuit d'encre pour Farah* est à l'origine du mal être et de la chute de la narratrice. Par ailleurs, dans *La chrysalide* nous avons pu déceler et mettre en exergue le rôle de deux figures maternelles, l'une par sa fonction biologique, l'autre adoptive, la première représentant l'image négative de la mère

aliénée qui ne croit pas en les idées libératrices de sa fille et œuvre à sa soumission aux lois ancestrales, la seconde s'élève en bouclier contre les entraves qui confrontent la narratrice et agit en tremplin qui la booste dans sa quête d'une identité féminine indépendante.

Ainsi, l'analyse de l'ambivalence, d'un point de vue général, à l'égard de la religion suggère que le marasme des sociétés musulmanes n'est pas causé uniquement pas des facteurs politiques ou économiques, mais aussi culturels et religieux. Nous constatons au départ qu'il y a dans la société musulmane une grande diversité d'opinions et de comportements, révélant des positions ambivalentes, voire contradictoires: Il y a d'une part une catégorie qui défend l'ordre établi, exécutant la parole divine telle qu'ils la comprennent à travers les textes coraniques, les hadiths et écoles juridiques traditionnelles. Ils corroborent leur théorie du conservatisme absolue et du maintien du statu quo, par les périls qui guettent leur société, de la part d'un Occident mutilateur. Cette catégorie omet les nouvelles exigences imposées à la société musulmane et trahit justement l'esprit de l'Islam qui promeut l'émancipation pour la l'homme au masculin, mais de même pour la femme, sa partenaire. De l'autre part, une catégorie qui épouse le mode de vie et pensée occidentale, marquant ainsi un détachement avec la culture d'origine, un rejet catégorique des valeurs de la société traditionnelle en projetant une image altérée de l'Islam, présentée comme la religion de la polygamie, de la répudiation, des harems clos, de la tyrannie et du fanatisme. Entre les deux catégories, existe une troisième plus modérée qui ne se situe pas dans ces deux extrémismes et qui tente de concilier entre ce qu'il y a de respectable et de noble dans la société traditionnelle avec ce qu'il y a de bon et d'universel à acquérir dans la civilisation moderne.

Les créatrices des romans choisis, mettent en exergue sciemment ou inconsciemment une société ou microsociété écartelée par l'énorme hiatus qui existe entre son idéal religieux, le sens donné à l'existence, et à la pratique quotidienne des rapports sociaux. La place qu'occupe la femme au sein de ses sociétés demeure subsidiaire, là où règne la suprématie de l'homme et des traditions souvent anté-islamiques. Les personnages aimeraient copier l'Autre, mais sans toucher aux constantes comme la religion et les traditions. Tirillés entre les valeurs archaïques et les valeurs occidentales mal assimilées, les personnages adoptent des comportements contradictoires. Ils se réfugient dans des pratiques séculaires qui prédatent l'Islam et le coran, qu'ils interprètent, de manière erronée, pour justifier une attitude et aussi son

contraire.

Au demeurant, le déploiement de l'espace ne s'érige par seulement comme décor du récit ou toile de fond de la narration, il est en outre l'espace de l'évolution des personnages, de construction, de quête identitaire. Les espaces dans les deux romans sont présentés sous la forme d'une opposition dichotomique confrontant les personnages féminins à l'embarras de l'ambivalence culturelle. L'espace, en l'occurrence, n'est pas seulement le site où se déploie l'intrigue mais s'impose comme enjeu diégétique et substance génératrice de récit même.

Conclusion générale

Peut-on conclure quand on sait que plusieurs pistes restent ouvertes ?

Noyés dans l'univers de ces deux romans, dans un acte d'empathie extrême, vis-à-vis de la souffrance humaine, féminine en l'occurrence, qui sème la confusion entre la réalité et la fiction, nous sommes arrivés à un premier constat selon lequel, même dans un travail scientifique exigeant rigueur et impartialité, notre sensibilité transcende. Analyser un roman est un exercice passionnant mais de surcroît éprouvant, non seulement pour les facultés de l'analyse mais aussi pour les penchants du cœur, le domptement des émotions. Histoire de conclure que nous tergiversons dans notre errance, entre le oui et le non ; l'amour et la haine, l'acquiescement et le rejet.

L'ambivalence semble être consubstantielle à notre existence. Par ailleurs, l'ambiguïté commence à se dissiper progressivement lorsque nous commençons à placer cette modeste recherche dans un cadre scientifique, fouinons, interpellons, quémandons les travaux des spécialistes et chercheurs des différentes disciplines pour en faire des rails, des balises, des torches qui nous orientent et nous guident.

Ainsi, au terme de cette entreprise scientifique, nous précisons qu'il serait prétentieux d'affirmer que ce travail a atteint à quelque chose de l'ordre de l'exhaustivité. Nous voulons modestement affirmer qu'à travers cette tentative heuristique, nous aspirions étendre des ponts entre deux écritures féminines, manifestement, éloignées tout en projetant la lumière sur une notion peu traitée, peu exploitée dans les recherches littéraires, celle d'ambivalence, ambitionnant, par conséquent à l'originalité, mais surtout à un apport qui pourrait aiguillonner d'autres réflexions, ouvrir le champ pour de nouvelles perspectives.

Il convient de rappeler l'objet de notre recherche et d'en dégager les principales articulations. Intitulé **Identité et Expressions Culturelles de l'ambivalence. Les Cas de « *Nuit d'encre pour Farah* » de Malika Madi et la « *Chrysalide* » de Aïcha Lemsin**, ce travail s'articule autour d'un rapprochement effectué entre deux œuvres appartenant à deux écrivaines algériennes, Aïcha lemsine dont l'écriture s'inscrit dans le champ de la littérature maghrébine d'expression française et Malika Madi dont les productions sont classées dans la catégorie de la littérature de l'immigration, en l'occurrence la littérature *beure*. L'objectif étant de tenter de découvrir les fils qui pourraient ou seraient susceptibles de relier ces deux textes, d'explorer leur univers romanesque et de découvrir leur façon de construire et d'écrire l'identité féminine ainsi que leur capacité de mise en scène des personnages féminins à travers leurs itinéraires, leurs positions et quelquefois surtout leur prise de position. De découvrir

les stratégies discursives déployées par ces créatrices pour faire face à une ambivalence intrinsèquement sentimentale, sociétale et culturelle. En plus de la dissection des comportements et des attitudes oscillatoires et les tiraillements psychologiques ancrés dans les sociétés des textes.

Trois grandes inflexions ont été dégagées dans cette étude. Dans la première, ayant pour titre « **Kaléidoscope historique et élucidation terminologique** » une approche historico-littéraire nous a permis une meilleure compréhension de l'évolution et des métamorphoses expérimentées par les productions littéraires dans les deux rives, subséquemment il s'avère que ces littératures sont amplement tributaires des contextes historiques, politiques, sociales qui leur ont été, le champ adéquat pour l'expression d'une oppression, d'un malaise, et de diverses aspirations, bref, toutes les deux se veulent revendicatives. Nous avons mis de surcroît en exergue l'éclosion tardive mais spectaculaire et admirable de la création littéraire des femmes algériennes dans les deux rives de la méditerranée, une occasion pour situer l'écriture des écrivaines de notre corpus. Il paraît que l'écriture se révèle chez ces femmes comme un exercice d'affirmation de soi, le champ propice permettant toutes les aventures, en l'occurrence celle de déployer une parole, une voix longtemps étouffée, une expression artistique à vocation cathartique.

Travailler dans une seconde inflexion sur les « **Identités multiples et processus en métamorphose** », en jetant la lumière sur l'identité onomastique des personnages, nous a permis de décoder certaines clés de ces textes. En outre, l'analyse selon une approche sociocritique des deux textes de notre corpus à aider de débusquer le discours sur les problèmes de société, ayant pour point nodal la femme, pour faire apparaître les noyaux identitaires - social, culturel, groupal- qui mettent en scène les conflits de groupes, ainsi que les différents systèmes culturels. Cette station de la recherche confirme notre hypothèse qui prétend que le système patriarcal, fortement imprégné par la culture et la religion arabo-musulmane, et un premier indicateur, d'une convergence patente entre les deux textes, d'une identité féminine confuse et en crise, vacillant entre désir et peur du changement, novation et conservatisme culturels. Cette partie a également montré que les origines de l'aliénation identitaire des personnages féminins de notre corpus sont à rechercher dans l'histoire collective et les cultures sexistes et discriminantes de leurs sociétés.

Les deux écrivaines abordent les discriminations sexuelles, les injustices infligées au sexe faible, elles font une critique de certaines pratiques culturelles

notamment dans le traitement des rapports homme/femme, débusquant et invalidant, au passages les logiques qui se drapent sous maintes situations. La polygamie, la soumission inconditionnelle au patriarcat masculin, les pratiques culturelles absurdes exécutées sur le corps de la femme, sont des problématiques soulevées dans *la Chrysalide* de Aïcha Lemsine. L'intérêt particulier de *Nuit d'encre pour Farah* est en ce qu'il ne raconte pas seulement « l'origine du mal » et les premiers déboires d'une fille issue d'une famille algérienne, mais les premières prises de conscience aussi d'une singularité dont l'association des qualificatifs d'immigrée, arabe et musulmane, belge de nationalité, ne favorisent point le développement normal des jeunes filles vouées à la déchirure et à la crise. Malika Madi peint le quotidien d'une famille d'origine algérienne dont les parents ont transporté par leur mémoire la tradition kabyle, en conservant des schémas ancestraux de type androcentriste fondés sur la séparation des sexes et la domination masculine, en harmonie avec celle du cosmo. Ce n'est pas par hasard si l'analyse de l'équilibre sociale par Pierre Bourdieu, composé de l'opposition du haut-masculin/bas-féminin révèle que « *les différences sexuelles restent immergées dans l'ensemble des oppositions qui organisent tout le cosmos ; les attributs et les actes sexuels sont surchargés de détermination anthropologiques et cosmologiques* »²⁸⁷

De surcroît, Aïcha Lemsine et Malika Madi semblent être, respectivement, à la recherche d'une agentivité littéraire, et cela en mettant en scène des héroïnes s'énonçant comme sujets parlants, qui agissent, qui désirent se distinguer par une identité féminine propre, car dans la société maghrébine d'ici ou d'ailleurs, représenter un tel personnage, c'est clairement contrevenir à une norme à la fois sociale (une femme ne doit pas agir ainsi) et littéraire (une femme ne doit pas écrire cela). Pour cela, les écrivaines ont utilisé une variété de stratégies dont plusieurs s'observent à travers la triade regard/parole/action. Quant aux modes de narration, les procédés diffèrent d'un récit à l'autre, la visée didactique prédomine dans *La Chrysalide* et la mise en scène autofictionnelle transcende *Nuit d'encre pour Farah*.

L'analyse de cette partie a permis de poser les jalons de la troisième, car une discussion sur les questions identitaires touche d'une manière naturelle les dimensions de l'ambivalence, en d'autres termes, nous avons procédé dans notre travail, à disséquer les différentes facettes de l'identité, dans les deux textes objets d'étude, cette

²⁸⁷ - BOURDIEU Pierre. *La domination masculine*, Paris, Edition du Seuil, 2002, pp. 19-20

étape a eu pour corollaire de déceler un nombre d'ambivalences. Il est expédient de rappeler que les deux notions d'identité et d'ambivalence s'avèrent inextricables

« Les deux notions comportent des aspects semblables : la définition de l'ambivalence met en avant soit une opposition soit une dualité sans opposition. La notion d'identité comporte un recoupement d'une autre nature : la distinction entre l'identité comprise au sens d'un même (idem) et l'identité prise au sens d'un soi-même (ipse), où la première représente une identité substantielle ou formelle, la seconde une identité narrative, pouvant inclure le changement et la mutabilité dans la cohésion d'une vie. »²⁸⁸

La notion d'ambivalence a fait l'objet de la troisième partie de notre travail, intitulée « **Expressions culturelles de l'ambivalence** » où nous avons étudié les manifestations de l'ambivalence dans les deux textes, par le truchement des expressions culturelles sous jacentes aux comportements individuels, répartitions sociales des rôles, relations interfamiliales et antinomie spatiale porteuse de mouvements oscillatoires et révélatrice de contradictions profondes, cette partie a démontré que dans les deux récits, l'ambivalence se manifeste comme l'expérience individuelle ou collective d'une oscillation temporaire ou durable entre des opposés polaires, en ce qui concerne le ressenti, la pensée, la volonté, les convictions ou l'action. Nous nous sommes focalisés sur l'ambivalence des relations humaines, les représentations ambivalentes de l'Islam, et enfin, une approche géocritique de l'ambivalence culturelle qui met en confrontation deux espaces, présentés sous la forme d'une opposition dichotomique, confrontant les personnages féminins à l'embarras de l'ambivalence culturelle.

Dans cette partie, nous avons pu retrouver les véritables fondements de notre thème, il s'agit de relever divers visages de l'ambivalence, celui qui dans la relation homme/femme produit un type de conflit construit à partir d'une logique binaire: possession de l'autre/dépossession de soi, admiration/abjection, confiance/méfiante. La situation de la femme clivée, contradictoire qui se fait elle-même, dans maintes situations, complice de son supplice.

Nous avons constaté, dans la même veine, que la figure maternelle occupe une place prépondérante dans les deux récits, son rôle s'avère, tout bonnement, décisif dans la construction de l'identité féminine et par ricochet dans l'émancipation du personnage féminin, ou au contraire constitué sa pierre d'achoppement. Selon le

²⁸⁸ - PANISSE, Mia. *L'ambivalence de la femme dans l'œuvre de Marie Susini*. Finland , Edition Åbo Akademis förlag. 2011, pp. 28-29.

discours psychanalytique ²⁸⁹ la relation mère/fille occasionne des ravages dans la psyché de la fille.

Au demeurant deux schémas antagonistes, mis en évidence par la psychanalyste Hélène Deutch, se dégagent :

« - Tantôt **un mimétisme fusionnel** lie la mère et la fille, peu propice à l'épanouissement mutuel et notamment à l'individualité de la fille dont certaines, « en mal de mer(e) ».

- Tantôt **une opposition plus ou moins destructrice**, génératrice de conflits incessants et menant tout droit à la haine. » ²⁹⁰

En effet, le premier schéma, est partiellement, applicable au cas de Faïza, l'héroïne de *La Chrysalide*, qui se lie avec sa marâtre, dans un rapport fusionnel qui participe, plutôt, à son épanouissement, contrairement à sa mère biologique dont les rapports demeurent ambivalents et distanciés. On peut apparenter le second schéma au cas de Farah l'héroïne de *Nuit d'encre pour Farah*, pour qui la mère était le couperet de sa guillotine, la défaillance de leur relation et son ambivalence semble, décidément, à l'origine de la déchéance de la jeune fille. L'ambivalence maternelle, dans les deux cas de figures, est foncièrement définie à partir de paramètres sociaux et culturels car le fossé qui existe entre le monde traditionnel auquel la figure maternelle appartient, et le monde moderne auquel aspirent les filles, suscite des tensions, des altercations, des émotions tergiversant entre l'amour maternel instinctif et le rôle culturellement oppressif de gardienne des traditions qui s'inscrivent dans des dynamiques contradictoires.

Sur un autre plan, l'ambivalence se manifeste, dans les deux romans et de manière disproportionnée, en mettant en exergue des êtres schizophrènes et problématiques qui, face à un même phénomène, adoptent des attitudes différentes et contradictoires. La place qu'occupe la femme au sein de ses sociétés demeure subsidiaire, là où règne la suprématie de l'homme et des traditions souvent anté-islamiques. Les personnages aimeraient copier l'Autre, mais sans toucher aux constantes comme la religion et les traditions. Tirillés entre les valeurs archaïques et les valeurs occidentales mal assimilées, les personnages adoptent des comportements contradictoires. Ils se réfugient dans des pratiques séculaires qui prédatent l'Islam et Le Coran qu'ils interprètent mal pour justifier une attitude et aussi son contraire.

²⁸⁹ - Relation qui est de loin la plus complexe, la plus ambivalente, la plus passionnelle si l'on en croit la psychanalyste Marie-Magdeleine Lessana et son ouvrage : *Entre Mère et Fille, un Ravage*, Paris, Edition Hachette Littérature, 2002.

²⁹⁰ - DEUTCH, Hélène, *Psychologie des femmes?* Paris, Edition PUF-Quadrillage, 1997.

La polygamie, la répudiation, le mariage forcé, l'accablement de la femme et son cantonnement dans des rôles bien précis, et d'autres abus sont exercés sur elle, en arborant, continuellement, l'étendard de la religion infaillible et ses principes irrévocables. Nous avons tenté d'exposer ces ambivalences en les étayant, par le truchement de versets coraniques, de paroles et de comportements prophétiques qui les neutralisent et les contrecarrent, car, à l'instar de Ahmed Aroua.

« Nous partons du principe maintes fois affirmé dans le Coran, selon lequel l'homme et la femme sont le même être créé par Dieu avec la même dignité humaine, la même finalité existentielle, la même responsabilité morale et spirituelle. Si la différenciation biologique des sexes joue un rôle fondamental dans la pérennité et la multiplication de l'espèce, si elle s'exprime dans les liens psycho-affectif sur lesquels repose la vie du couple et de la famille, elle n'implique pas un statut moral et spirituel discriminatoire et encore moins l'inégalité dans le droit. Si elle impose des contraintes et des aptitudes différentes, l'égalité reste totale entre les sexes, pris en tant que citoyens ou que croyants. La nature des devoirs et des droits peut être nuancée en fonction des rôles socio-biologiques, sans perdre leur équivalence. »²⁹¹

L'accent est mis, en dernier lieu, dans une approche géocritique de l'ambivalence culturelle, sur la fonction et le déploiement de l'espace qui ne s'érige par seulement comme décor du récit ou toile de fond de la narration, il est, en outre, espace d'évolution des personnages, de construction et de quête identitaire, l'espace de décadence. Dans les deux romans, les espaces, sont présentés sous la forme d'une opposition dichotomique confrontant les personnages féminins à l'embarras de l'ambivalence spatiale et son corollaire, l'ambivalence culturelle. Dans *La Chrysalide* l'opposition village/ville n'est que l'extrapolation de la dualité tradition/modernité, Une dichotomie génératrice de dilemme et d'ambivalence comme le constate Mostefa Boutefnouchet, dans la société algérienne.

« Les jeunes vivent au centre des transformations sociales, dans un espace fait de culture traditionnelle et de culture moderne. La juxtaposition de deux cultures différentes créées des situations culturelles et sociales dynamiques, du fait des exigences d'ouverture de l'une et de la pesanteur historique de l'autre. La pesanteur sociale se heurte à la pesanteur de la tradition (...) les contradictions et les conflits générés par ce rapport opposition-attirance placent les jeunes dans une situation critique, accentuant la crise de passage de l'adolescence à l'âge adulte. »²⁹²

²⁹¹ - AHMED, Aroua, *L'Islam et la morale des sexes*,. Alger, Office des publications universitaires 1998, p13.

²⁹² - BOUTEFNOUCHET, Mostafa, *La Société Algérienne en Transition*, Alger, Office des publications Universitaires, 2004, p. 32.

Nuit d'encre pour Farah met en confrontation, non seulement deux espaces qui représentent, par leur rencontre funeste, tous les maux des jeunes filles immigrées mais, de surcroît deux systèmes culturels sous-jacents qui suscitent justement un sentiment d'appartenance partielle et relative qui crée un déséquilibre chez les protagonistes sommées entre deux univers contradictoires. Le paradoxe se traduit dans un schéma géographique binaire (là-bas/ici) (Algérie/Belgique) (ancestral/moderne) et se reporte également dans le temps, sous la forme d'une opposition interne au groupe migrant, entre première et seconde génération. Cette ambivalence spatiale reflète la souffrance de cette génération tiraillée entre les règles d'intégration et les coutumes ancestrales.

Sur ce, la dissection des relations humaines, du discours religieux et de l'espace géographique révèlent un nombre d'ambivalences flagrantes.

Somme toute, notre dernière hypothèse prétend qu'à travers la trame narrative se manifesterait une ambivalence, voire un dysfonctionnement entre, d'une part le discours global et d'une autre part, le récit et la dramatisation textuelle. La confirmation ou l'infirmité d'une telle hypothèse ne peut être établie qu'à la fin d'un exercice de lecture et de dissection des textes dans leur intégralité et c'est justement dans l'attachement à ce fil d'Ariane que nous attestons, consciencieusement, qu'il existe ambivalence. *La Chrysalide* de Aïcha, révèle bien ce genre d'ambivalence qui se manifeste à la fin du récit, car s'achevant sur une scène invraisemblable, celle du pardon du père pour le péché de sa fille et sa réintégration immédiate dans le village aux valeurs rigides, qui semble être une aspiration de la romancière, cela révèle bien l'ambivalence entre un projet réaliste, *chroniques algériennes*, et l'occultation de cette même réalité, car comme l'a bien constaté Hafid Gafaïti

*« Il est notoire que de tout temps en Algérie le sort des mères célibataires est particulièrement dramatique et que dans le genre de milieu dans lequel le récit est situé elles échappent rarement à un châtement sévère et parfois mortel(...). En effet, comment se peut-il que les mêmes gens qui critiquent violemment Khadîdja pour sa stérilité et veulent la faire répudier acceptent, apparemment sans aucun sens de la contradiction, Faïza mère célibataire ? »*²⁹³

Au demeurant, *La Chrysalide* se présente comme un récit pour l'émancipation de la femme, la lutte menée par le biais de Khadîdja pour transgresser les normes contraignantes, ainsi que le parcours brillant de Faïza sont là pour répondre à un tel projet, cependant une contradiction sonne le glas, en raison du destin final accordé à

²⁹³ - GAFAITTI, Hafid, *les femmes dans le roman algérien*, Op.cit. p. 147.

Faïza, qui après une lutte âpre et déterminée pour être médecin et postuler à Alger la ville de ses rêves, se voit revenir, dans une forme de punition symbolique, au village. Une fin qui laisse déduire que la femme ne peut jamais s'écarter des chemins tracés. Ceci a été corroboré par les propos du marabout de son village.

Nous pouvons ainsi lire, une tentative d'une harmonisation de deux modèles sociaux et culturels, réconciliant tradition et modernité, dans « un juste milieu » inspiré du Coran.

Quant à *Nuit d'encre pour Farah*, l'ambivalence entre le discours général qui se veut dénonciation des principes et des normes injustes infligées aux filles de l'immigration, mise en cause et contestation des comportements parentaux imposant un modèle archaïque et antinomique avec celui aspiré par la nouvelle génération. Cette entreprise s'achève sur une fin ambiguë, qui fait que ce même système dénoncé, par Malika Madi, et incarné par les parents, soit indulgent, autrement, Farah découvre que son sacrifice était vain et que ses parents ont béni les deux filles fugueuses, installées en Amérique du Nord, en leur rendant visite, et surtout en se pliant aux nouvelles exigences du monde occidentale.

Décidément, un des traits saillants des figures féminines des deux textes, c'est que leur parcours pour la construction d'une identité féminine, se voit s'inscrire dans un l'entre-deux parsemé d'ambivalences, Elles sont tiraillées entre une liberté d'action et une prison subjective les rendant à la passivité réceptive d'une volonté autre que la leur propre.

Au final, nous espérons que ce modeste travail ouvrirait le champ sur d'autres perspectives consubstantielles à la représentation socio-culturelle de la femme dans les sociétés maghrébines d'ici et d'ailleurs, et son évolution à travers le temps, à l'ambivalence de l'écriture féminine et à l'écriture de l'ambivalence, à la perception de l'identité féminine à travers les écrits d'hommes et les éventuelles ambivalences inhérentes à leurs productions.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus de base

- 1- LEMSINE. Aïcha, *La Chrysalide, Chroniques algériennes*, Paris, Edition des femmes, 1976.
- 2- MADI, Malika, *Nuit d'encre pour Farah*, Belgique, Edition du Cerisier, 2000.

Bibliographie prospective consultée

- 3- BEY, Maïssa, *L'une et l'autre*, Alger, Edition Barzakh, 2010.
- 4- BOUKHEDENNA, Sakinna, *Journal ; « Nationalité : immigré(e) »*, Paris, Edition L'Harmattan, 1987.
- 5- BOURAOUI, Nina. *Garçon manqué*, Paris, Edition Stock, 2000.
- 6- BOURAOUI, Nina, *La voyeuse interdite*, Paris, Edition Gallimard, 1991.
- 7- DJABALI, Hawa, *Agave*, Paris, Edition Publisud, 1983.
- 8- DJEBAR Assia. *Femmes dans leur appartement*, Edition des femmes, 1980.
- 9- DJEBAR, Assia, *L'amour, la fantasia*, Edition Le livre de poche, 2001.
- 10- HOUARI, Leïla. *Zeïda de nulle part*. Paris, Edition L'Harmattan. 1985.
- 11- Le Noble Coran
- 12- LEMSINE. Aïcha, *Ciel de Porphyre*, Edition. J.C. SIMOEN, 1978.
- 13- LEMSINE. Aïcha, *L'Ordealie des voix : les femmes arabes parlent*, Paris Edition, ENCRE, 1984.
- 14- MADI, Malika, *Chamsa, fille du soleil*, Paris, [Éditions du Cygne](#), 2010.
- 15- MADI, Malika, *Les Silences de Médéa*, Charleroi, Éditions Labor , 2003.
- 16- NINI, Soraya. *Ils disent que je suis une beurette*, Paris, Edition Fixot, 1993.
- 17- SEBBAR, Leïla. *Parle mon fils, parle à ta mère*. Paris, Edition Thierry Magnier, 2005.
- 18- TAJER, Akli, *Le porteur du cartable*, Paris, Edition du Seuil.1984.

Ouvrages sur la littérature beure

- 19- AISSOU, Abdel, *Les beurs, l'école et la France*, Paris L'Harmattan, 1987.
- 20- BEGAG, Azouz, Chaouite, Abdellatif. *Ecarts d'identité*. Paris, Edition Seuil, 1990.
- 21- BEGAG, Azouz. *Espace et exclusion. Mobilité dans les quartiers périphériques d'Avignon*. Paris, Edition L'Harmattan, 1995.

- 22- BEGAG, Azouz. *La ville des autres. La famille immigrée et l'espace urbain*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1991.
- 23- BENARAB, Abdelkader. *Les voix de l'exil*. Paris, Edition L'Harmattan, 1994.
- 24- ELGALAI, Fatiha. *L'identité en suspens à propos de la littérature beur*, Paris, Editions l'Harmattan, 2005.
- 25- LARONDE, Michel,. *Autour du roman beur. Immigration et identité*. Paris, Edition L'Harmattan, 1993.
- 26- LARONDE, Michel. *L'écriture décentrée. Le langage de l'Autre dans le roman contemporain*. Paris, Edition L'Harmattan, 1996.
- 27- REDOUANE, Nadjib et Yvette Bénayoun-Szmidt, *Qu'en est-il de la littérature "beure" au féminin?*, Paris , Edition L'Harmattan, 2012.

Articles sur la littérature beure

- 28- DELVAUX, Martine. «L'ironie du sort : le tiers espace de la littérature beure». *The French Review*, Vol.68, No. 4, 1995.
- 29- HARGREAVES, Alec G. *Immigration, 'Race' and Ethnicity in Contemporary France*. London, New York : Routledge, 1995.
- 30- LARONDE, Michel, « Stratégies rhétoriques du discours décentré » in *Littératures des immigrations 2 : Exils croisés*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- 31- LAROUCI, Farid. « France-Maghreb: L'Orientalisme dans tous ses états », in *LittéRéalité. Accent sur le Maghreb*, Volume XII, N° 2, 2000.
- 32- LEBRUN, Marcel et COLLES, Luc, *La littérature migrante dans l'espace francophone : Belgique- France- Québec- Suisse- Belgique*, EME. Intercommunication, 2007.
- 33- MARX-SCOURAS, Danielle. « Thé au Harem d'Archimède : un peu de couleur dans la grisaille », *LittéRéalité. Voix et littératures maghrébines*, Volume XII, N° 1, 2000.
- 34- PINCONNAT, Crystel. « La langue de l'autre dans le roman beur », *The French Review*, Volume 76, N° 5, 2003.
- 35- ROSELLO, Mireille. « Frontières invisibles autour des Banlieues : des "déroutés" aux "soldats perdus de l'Islam"», *Contemporary French and Francophone Studies*, Volume 8, N° 2, 2000

Ouvrages sur l'ambivalence

- 36- BENHIM Michèle, *L'ambivalence de la mère, étude psychanalytique sur la position maternelle*, Paris, Edition, Erès, 2001.
- CHAZAUD, Jacques, *La notion d'ambivalence. Etude critique, valeur sémiologique*, Paris, Edition L'Harmattan, 2004.
- 37- El FARRI, Abdeslam, *La représentation de l'ambivalence vis-à-vis de l'Islam*, Edition Saarbrucken, 2008.
- 38- EMMANUELLI, Michèle, Menahem Ruth, Nayrou Félicie , *Ambivalence. L'amour, la haine, l'indifférence*, Paris, Edition, P.U.F, 2005.
- 39- FAVEZ-BOUTONIER, Juliette, *La notion d'ambivalence, étude critique, valeur sémiologique*, Paris, Edition L'Harmattan, 2004.
- 40- HEINICH, Nathalie, *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Paris, Edition Albin Michel, 2003.
- 41- KAMEL, François, *Ambivalence à l'adolescence*, Paris, Edition P.U.F., 2005.
- 42- PANISSE, Mia, *L'ambivalence de la femme dans l'œuvre de Marie Susini*, Finland, Åbo Akademi, 2011.
- 43- ZIMA, Pierre, *L'Ambivalence Romanesque. Proust, Kafka, Musil*. Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Edition L'Harmattan, 2002.

Articles sur l'ambivalence

- 44- ATHANASSIOU-POPESCO Cléopâtre, « Etude du concept d'ambivalence à partir de Mélanie Klein », in Barande Ilse, « Introduction au texte de Karl Abraham », in *Ambivalence. L'amour, la haine, l'indifférence*, Michèle Emmanuelli et alii (éd.), Paris, P.U.F., 2005.
- 45- LEADER Darian, « Sur l'ambivalence maternelle », [en ligne]. Disponible sur : [http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=SC_001_0043],

Ouvrages sur l'Agentivité

- 46- BERGER, John., *Voir le voir*. Traduit de l'anglais par Monique Triomphe. Paris, Edition Alain Moreau, 1976.

- 47- Boisclair, Isabelle. *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*. Québec, 2004.
- 48- BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*. (Traduction.) Cynthia Kraus. Paris, Edition La Découverte, 2005.
- 49- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*. Tome 1. Paris, Edition Gallimard , 2007.

Articles et mémoires sur l'Agentivité

- 50- CARDINAL, Jacinthe. « Suzanne Jacob et la résistance aux fictions dominantes : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles ». Thèse de maîtrise. UQAM, 2000.
- 51- HEKMAN, Susan. « Subjects and Agents : The Question for Feminism ». *Provoking agents : Gender and Agency*. Judith Kegan Gardiner (dir.). Chicago: University of Illinois Press, 1995.
- 52- HAVERCROFT, Barbara. « Quand écrire c'est agir: stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret ». *Dalhousie French Studies*, 1999.
- 53- HAVERCROFT, Barbara, « Intertextualité sexuée et recherche d'identité au féminin dans *Les images* de Louise Bouchard ». In *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, sous la direction de Bernard Andrès et Zilà Bernd,. Québec: Edition Nota bene 1999.
- 54- HAVERCROFT, Barbara, « Autobiographie et agentivité au féminin dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* d'Annie Ernaux ». In *La francophonie sans frontière. Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, sous la direction de Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis,.Paris; Montréal: L'Harmattan. 2001.
- 55- HAVERCROFT, Barbara. « Espace autofictif, sexuation et deuil chez Denise Desautels et Paul Chanel Malenfant ». In *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, sous la direction de Louise Dupré, Jaap Lintvelt et Janet M. Paterson, . Québec: Éditions Nota bene. 2002.
- 56- HAVERCROFT, Barbara, « Subjectivité féminine et conscience féministe dans *L'Événement* ». In *Annie Ernaux: une œuvre de l'entre-deux*, sous la direction de Fabrice Thumere1. Arras, France: Artois Presses Université. 2004.

- 57- HAVERCROFT, Barbara, « Pour une rhétorique de l'agentivité: anorexie et autofiction dans *Petite* de Geneviève Brisac ». In *La rhétorique au féminin*, sous la direction de Annette Hayward,. Québec: Éditions Nota bene. 2006.
- 58- LORD, Véronique. « Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans *Dans les ombres* d'Éva Senécal ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec À Montréal, 2009.

Ouvrages théoriques généraux

- 59- ABDELKEBIR, Khatibi, *Maghreb pluriel*, Paris, Edition Denoël, 1983
- 60- ABDELWAHAB, Bouhdiba, *Culture et société*, Publications de l'Université de Tunis. 1978.
- 61- ACHOUR, Christiane, *Du roman rose au roman exotique*, Alger, Edition ENAG, 1978.
- 62- ACHOUR, Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Paris, Edition Bordas, 1990.
- 63- ACHOUR, Christiane, *La littérature féminine algérienne de langue française*, Diwan d'inquiétude et d'espoir, Alger, Edition ENAG, 1991.
- 64- ACHOUR, Christiane, BEKKAT, Amina, *Clefs pour la lecture des récits*, Blida, Editions du Tell ,2002.
- 65- ACHOUR-CHAULET, Christiane, *Noun, Algériennes dans l'écriture*, Editions Séguier, Collection Les colonnes d'Hercule, 1999.
- 66- ADAM, Jean-Michel et Françoise, REVAZ, *L'analyse des récits*, Paris, Seuil, 1996.
- 67- AGERON. CH. ROBERT, *Histoire le l'Algérie contemporaine*, Paris, Edition PUF, 1977.
- 68- ALLEG, Henri. *La guerre d'Algérie*. L'Humanité. Tome 2. Paris, Éditions MESSIDOR, 1986.
- 69- AUGE, Marc, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la sur modernité*. Paris, Seuil, 1992.
- 70- BACHELARD, Gaston. *La Poétique de l'espace*. Paris ; Troisième édition. Presses Universitaires de France, 1961
- 71- , BACHELARD, Gaston, *La psychanalyse du feu*, Paris, Edition Gallimard, 1937.

- 72- BACHELARD, Gaston, *L'Eau et les Rêves*, Paris, Edition Corti, 1948.
- 73- BAKHTINE, Mikhaïl. *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- 74- BARTHES, Roland, *La chambre claire : Note sur la photographie*, Paris, Seuil, 1980.
- 75- BARTHES Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Edition du Seuil, 1953 et 1972.
- 76- BELLOULA, Nassira. *De la pensée vers le papier, soixante ans d'écriture féminine algérienne*. ENAG, 2009.
- 77- BEN JELLOUN, Tahar. *Hospitalité française*, Paris, Edition du Seuil, 1984.
- 78- BENSLAMA, Fethi, *La Psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*, Paris, Edition Aubier, 2002.
- 79- BERQUE, Jacques, *La Dépossession du Monde*, Paris, Edition Seuil, 1964.
- 80- BHABHA, Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, (traduit de l'anglais par Françoise Bouillot), Paris, Edition Payot, 2012.
- 81- BONN, Charles, *Le roman algérien de langue française. Vers un espace de communication littéraire décolonisé?*, Paris, Edition L'Harmattan, 1985.
- 82- BONN, Charles, *Migrations des identités et des textes entre l'Algérie et la France dans les littératures des deux rives*, Paris, Edition L'Harmattan, 2004.
- 83- BONN, Charles, *Littératures des immigrations 2 : Exils croisés*, Paris, Edition L'Harmattan, 1995.
- 84- BONN Charles, GARNIER Xavier et LECARME Jacques, *Littérature francophone. I. Le roman*, Paris, Edition Hatier, 1997.
- 85- BOURDIEU, Pierre., *Sociologie de l'Algérie*, Paris, Edition PUF, 2001.
- 86- BOURDIEU, Pierre., *La Domination masculine*, Paris, Edition du Seuil, 1998.
- 87- BOUSTANI, C., JOUVE, E. (dir.), *Des femmes et de l'écriture, Le bassin méditerranéen*, Paris, Edition Karthala, 2006.
- 88- BOUZID, Kara, *La Marche, traversée de la France profonde*, Edition Sindbad, 1984.
- 90- BRUNEL, Pierre . *Qu'est-ce que Littérature comparée ?*, Paris, Edition Armand Colin, 1983.
- 91- BUTOR Michel, *Essai sur le roman*, Paris, Edition Gallimard, 1960
- 92- CAMILLERI, Carmel, *Stratégies identitaires*, Paris, Edition PUF. 1990.

- 93- CAZENAVE, Odile, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, Edition L'Harmattan, 1996.
- 94- CHARTIER, Emile (Alain), *Système des beaux- arts*, Paris, Edition Gallimard, 1920
- 95- CHIKHI, Beida, *Littérature algérienne « désir d'histoire et esthétique »*, Paris, Edition L'Harmattan, 1997.
- 96- CHIKHI, Beida, *Maghreb en textes, "Ecriture, histoire, savoirs et symboliques"*, Paris, Edition L'Harmattan, 1996.
- 97- COLLES, Luc ; Lebrun, Monique. *La littérature migrante dans l'espace francophone. Bruxelles-Fernelmon, Edition, EME, 2007.*
- 98- COUCHARD, Françoise, *Emprise et violence maternelles. Étude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Edition Dunod, 2005.
- 99- DEJEUX, Jean, *La Littérature maghrébine d'expression française*, Paris ; Edition PUF, 1992.
- 100- DEGIOVANNI, A et Al, *Psychopathologie et identité*, Rapport de psychiatrie, Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de langue française, LX XVème session, Reims, 1980
- 101- DENYS, Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociale ;* Alger, Edition Casbah, 1998
- 102- DESCHAMPS, J.-C. ; Moliner, P, *L'identité en psychologie sociale. Des processus identitaires aux représentations sociales*, Paris, Edition Armand Colin.2008.
- 103- DEVREUX, Georges, *Essai d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Edition Gallimard, 1970.
- 104- DORE-AUDIBERT Andrée et KHODJA Souad (Dir.), *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, Paris, Edition Karthala, 1998.
- 105- DURKHEIM, Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, Edition, CNRS, 1925.
- 106- EIGUER, Alberto. *L'éveil de la conscience féminine*, Paris, Edition Bayard, 2002.
- 107- ELGALAI, Fatiha. *L'identité en suspens à propos de la littérature beur*, Paris, Edition l'Harmattan, 2005.
- 108- ELIACHEFE, Caroline et HEINICH, Nathalie. *Mère filles, une relation à trois*. Paris, Edition Albin Michel, 2002.

- 109- FAYOLL, Roger, *Quelle sociocritique pour quelle littérature ?*, Paris, Edition Nathan, 1979.
- 110- FREUD, Sigmund. *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*. Paris, Edition Gallimard, 1985
- 111- GAFAITI, Hafid, *les femmes dans le roman algérien*, Paris, Edition L'Harmattan, 1996.
- 112- GERMANIE Tillion, *Le harem et les cousins*, Paris, Edition du Seuil, 1996.
- 113- GOLDMAN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Edition Gallimard, 1964.
- 114- GUENIF SOUILAMAS, Nacira. *Des Beurettes*, Paris, Edition Grasset Fasquelle, 2000.
- 115- GUESSOUS, Soumya Naamane, *Au delà de toute pudeur, la sexualité féminine au Maroc*, Casablanca, Edition EDDIF, 1991.
- 116- HAMBURGER, Käte, *Logique des genres littéraires*, traduit par Pierre Cadiot, Préface de Gérard Genette, Paris, Editions du Seuil, 1986
- 117- JOUVE, Vincent, *L'Effet Personnage dans le roman*, Paris, Edition PUF, 1992.
- 118- KAUFMANN, J-C., *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Edition Armand Colin, 2004.
- 119- KHODJA Souad, *Les algériennes au quotidien*, Entreprise nationale du livre, Alger, 1985.
- 120- KRISTEVA , Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris, Edition Fayard . 1988.
- 121- KRISTEVA, Julia , *Seul une femme*, Paris, Edition de l'aube, 2007.
- 122- KRISTEVA Julia , *recherche pour une sémanalyse*, Paris, Edition du Seuil, 1978.
- 123- LACAN, Jacques. *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris. Edition du Seuil, 2001.
- 124- LACOSTE, Dujardin C, *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, Edition La Découverte, 1985.
- 125- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre*, Paris, Edition du Seuil, (Poétique), 1980.
- 126- LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille, un ravage*. Paris, Edition Hachette, 2000.
- 127- LEVI-STRAUSS, Claude., *L'identité. Séminaire au Collège de France*, PUF, Edition .Quadrige. 1977
- 128- LUCKAS, C, *La théorie du roman*, Paris, Edition Denoël, 1968.

- 129- MAALOUF, Amin, *Les Identités meurtrières*, Paris, Edition Bernard Grasset, 1998.
- 130- MILIANI, H., *Une littérature en sursis? Le champ littéraire de langue française en Algérie*. Paris, Edition L'Harmattan, 2002.
- 131- MIRCEA, Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Edition Gallimard, 1965.
- 132- MOURA, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris, Edition PUF, 1999.
- 133- MORIN, Édgar : *La méthode. 5. L'humanité de l'humanité. L'identité humaine*, Éd. du Seuil, Paris, 2001.
- 134- MORIN, Edgar ., *La méthode 2. La vie de la vie*, Paris, Le Seuil.1980.
- 135- MUCCHIELLI, Alex, *L'identité*, Paris, Édition du Seuil, Collection « Que sais-je ? », 1986
- 136- MURACCIOLE, Luc. *L'Émigration algérienne: aspects économiques, sociaux et juridiques*. Alger, Edition Ferraris, 1950.
- 137- NOIRAY, Jacques. *Littératures francophones. Vol.1 Le Maghreb*. Paris, Edition Belin, 1996.
- 138- RAIMOND, Michel, *Le Roman*, Paris, Armand Colin/ HER, 2011.
- 139- REDOUANE Nadjib et BENAYOUN-SMIDT Yvette t, *Écritures féminines au Maroc, Continuité et évolution*. Paris, Édition l'Harmattan, 2006.
- 140- RICH, Adrienne. *Naitre d'une femme, la maternité en tant qu'expérience et institution*, traduit de l'américain par Jeanne Faure. Cousin, Paris, Édition Denoel/Gonthier, 1976
- 141- RIVET, Daniel, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris, Edition Hachette Littérature, 2002.
- 142- ROBIN, *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*. Montréal, Le préambule, 1989
- 143- STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale*. Paris, Edition La Découverte, 1994.
- 144- STRAUSS-Lévi, Claude., *L'identité*, Paris, Edition PUF, 1977.
- 145- TALHIT, Moodley, Anissa. *Problématique identitaire et discours de l'exil*., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.
- 146- TAP, Pierre, *Masculin et féminin chez l'enfant*, Québec, Edition Privat Edisem, 1985.

147- TOUALBI Nouredine *L'identité au Maghreb. L'errance* Alger, Edition Casbah, 2000.

148- WESTPHAL, Bertrand. *Géocritique. Reel, fiction, espace*. Paris, Edition Minuit.2005.

Articles généraux

149- BASFAO Kacem, *Production et réception du roman : l'image dans le miroir*, in : -BONN Charles, « *Le roman maghrébin* », *Horizons Maghrébins*, No. 6, 1986.

150- BONN, Charles. "*Acculturation, différence et écart: trois lectures du roman maghrébin.*" Carrefour de cultures. Mélanges offerts à Jacqueline Leiner. Ed. Régis Antoine. Tübingen: Gunter Narra Verlag, 1993.

151- COHEN-EMRIQUE, M. : « Pluralité des notions de personne. L'opposition entre le modèle individualiste et le modèle communautaire », *Migrants Formation « Les relations interethniques*», 1990.

152- FORCERIE, F « Scolarisation des enfants d'immigrés, état des lieux et état des questions en France », *Printemps*, n°14, 1995.

153- FRANÇOIS, Cyrille, « *Ecriture au féminin et modernité littéraire dans le Maghreb post-colonial* » in *Le féminin des Ecrivaines Suds et Périphéries*, Paris, Edition Encrage, 2010.

154- GADANT, Monique. « La permission de dire Je », *Réflexions sur les femmes et l'écriture, femmes et pouvoirs, Peuples méditerranéens*, n°. 48-49, juillet-décembre, 1989.

155- HELBLING, Zapfl « *Mariages forcés et mariage d'enfants* ». Schéma de rapport, commission sur l'égalité des chances pour les femmes et les hommes, A S/Ega, 2004

156- KASTERZTEIN Joseph, « Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités » in FRAISSE Paul (s.d), *Stratégies identitaires*, Paris, Puf, 1990.

157- LACOSTE-DUJARDIN, C. « Renier les parents pour s'intégrer ? Le dilemme des enfants de parents immigrés maghrébins en France », *Hérodote*, n° 50/51, La Découverte, Paris,1988

158- LAROUCSI, Foued, *Écrire dans la langue de l'autre?" Quelques réflexions sur la littérature francophone du Maghreb*, Glottopol, *Revus sociolinguistique en ligne*, N° 3, Janvier 2004.

- 159-** GRANDGUILLAUME, Gilbert, « Les relations père-fils et père-fille au Maghreb » in *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, Paris, Editions Karthala, 1998
- 160-** LOCK, John : *Identité et différence. An essai concerning Human Understanding* Ixxvii, *Of Identity and diversity, L'invention de la conscience*, Présenté, traduit et commenté par Etienne Balibar, Edition du Seuil, « Point Essais », N° 367, Paris, 1998.
- 161-** PEYRONIE, André, « Note sur une définition du roman historique », in Peyrache Leborgne, Dominique, Couégnas, Dniel, *Le roman historique, Récit et Histoire*, Nantes, Pleins Feux, « Horizons – comparatistes »,2000.
- 162-** PIVIERE, Claude « *Structure et contre structures dans les rites profanes* » ;in Sergé(dir), *mythes, rites et symboles dans la société contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1977
- 163-** RICHELLE . M-, *Aspects psychologiques de l'acculturation. Recherche sur les motivations de la stabilisation au Kantonga*. Centre d'étude des problèmes sociaux indigènes, Elisabethe ville, 1960.
- 164-** PUTAN, Loana-Marina « L'image de la jeune fille dans la littérature féminine de l'immigration » *Représentations de la féminité dans l'espace culturel francophone*, Galti, Communication interculturelle et littérature, NR. 4 (12), Editura Europlus, 2010
- 165-** SAYAD Abdelmalek « L'immigration en France le choc des cultures » Actes du colloque « problèmes de culture posés en France par phénomène des migrations récentes », 1984
- 166-** TABOADA-DEONETTI, Isabelle : «Stratégies identitaires et minorités: le point de vue du sociologue» dans *Stratégies identitaires*, Camilleri Carmel Kastersztein Joseph, Lipiansky Édmond Marc, Malewska-Peyre Hanna, Taboada-Leonetti, , P.U.F., Paris, 1990.
- 167-** CHEBEL, Malek, « Mères, sexualité et violence » in *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, Paris, Editions Karthala, 1998.
- 168-** WESTPHAL, Bertrand. « Pour une approche géocritique des textes. Esquisse. », in *La Géocritique mode d'emploi*, PULIM ,2000

Dictionnaires

- 169- ARON, Paul, SAIN-JAQUES, Denis et VIALA, Alain, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002.
- 170- CHEBEL, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, Albin Michel, 1995
- 171- *Dictionnaire de psychologie*. Roland Doron et Françoise Parot (sous la direction de). Paris: PUF, 2007.
- 172- FOREST, Gérard, *dictionnaire fondamental du français littéraire*, édition, Maxi-livre. 2004
- 173- *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2007*, Paris, Millésime, 2007.
- 174- *Le Nouveau Petit Robert de langue française*, Paris, Millésime, 2008.
- 175- *Le Petit Robert*, Paris, Nouvelle Edition Millésime, 2014.
- 176- Roudinesco Elisabeth et Plon Michel. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Edition. Fayard, 1997.
- 177- REY, Alain (dir.) *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, Tome I, 1989.
- 178- *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, DUCROT Oswald, SCHAEFFER Jean-Marie, Paris, Edition du Seuil, (1972), 1995.

Sitographie

- 179- BHABHA, Homi. Interview donnée , Jonathan Rutherford, mis en ligne le 20 septembre 2007 sur le site de la revue *Multitudes*:
[<http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article2676>], (Consulté le 26/04/2014)
- 180- DUGAS, Guy, « De l'invisibilité au visible : Dire la Musulmane pour qu'elle, enfin, se dise » in *Lire les femmes écrivains et les littératures africaines*. [<http://aflit.arts.uwa.edu.au/dugas09.html>], (Consulté le 15/3/2015)
- 181- EN ISLAM LA FEMME ET L'HOMME SONT-ILS ÉGAUX.
[<https://ghouraba.wordpress.com/2016/04/03/en-islam-la-femme-et-lhomme-sont-ils-egaux/>], (Consulté le 20/08/2016)
- 182- GALESNE Nathalie, « Écrire dans la langue de l'autre, un débat encore ouvert? »
[<http://www.babelmed.net/litteratura/38-mediterraneo/1349-ecrire-dans-la-langue-de-lautre-un-debat-encore-ouvert.html>], (Consulté le 8/3/2015)

- 183-** HELBLING, Zapfl « Mariages forcés et mariage d'enfants ». Schéma de rapport, commission sur l'égalité des chances pour les femmes et les hommes, A S/Ega, 2004. [<https://assembly.coe.int/nw/xml/XRef/X2H-Xref-ViewHTML.asp?FileID=10969&lang=fr>], (Consulté le : 12/03/2014).
- 184-** JACCOMARD, Hélène. « Bons et mauvais *beurs*: Momo contre Ali ».in *Essays in French Literature* 43, July 2006, p. 79-98 [<http://www.european.uwa.edu.au/data/page/49723/JacomardEFL43.pdf>], (Consulté le 6/3/2015)
- 185-** JAMA, Christine, « La fréquence des mariages forcés pose la question de la pénalisation », le monde, 24 Avril 2005. [<https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2009-2-page-97.htm>], (Consulté le 20/04/2014)
- 186-** La différence entre "moi" et "je" chez Lacan, [<https://www.transehypnose.com/sujet/la-difference-entre-moi-et-je-de-lac.4948/>] (Consulté le 15/6/2015)
- 187-** La religion d'Allah est l'Islam [<https://sites.google.com/site/lareligiondallahestlislam/home/les-moeurs-de-l-islam>], (Consulté le 17/08/2016)
- 188-** Le mariage forcé est-il valide en islam? [<http://www.islametmusulmans.com/fatwas/le-mariage-force-est-il-valide-en-islam.html>], (Consulté le 12/03/2014)
- 189-** SAYADE, Abdemalek, *La Double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré.* Paris, Seuil, 1999, [<http://www.soninkara.com/societe/emigration/note-de-lecture-abdelmalek-sayad-la-double-absence.-des-illusions-aux-souffrances-de-limmigre.htm>], (Consulté le 20/3/2016)
- 190-** STASEY, Aisha, La sorcellerie en islam (partie 1 de 2): De graves péchés qui mettent en péril le sort d'une personne dans l'au-delà. [<https://www.islamreligion.com/fr/articles/5248/viewall/la-sorcellerie-en-islam-partie-2-de-2/>], (Consulté le 23/01/2016)

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS

DEDICACES

SOMMAIRE	01
LISTE DES ABRÉVIATIONS	02
INTRODUCTION GENERALE	03
CHAPITRE I : Kaléidoscope historique et élucidation terminologique	20
Introduction	21
I.1.Le paysage littéraire en Algérie coloniale et postcoloniale: vue d'ensemble	22
I.1.1. L'ère coloniale.....	23
I.1.2. L'ère postcoloniale	28
I.2.Littérature de l'immigration algérienne	32
I.2.1. Contexte migratoire et mouvance littéraire	32
I.2.2. Autour de la littérature beure.....	36
I.3.Voix de femmes algériennes entre création esthétique et expression cathartique	42
I.3.1. Ecrire en Algérie.....	43
I.3.2. Ecrire en terre d'immigration	49
I.4. Elucidation terminologique	52
I.4.1.Taxinomie de l'identité.....	52
I.4.1.1. Identité personnelle	53
I.4.1.2. Identité sociale	55
I.4.1.3. Identité culturelle	58
I.4.1.4. Identité narrative	59
I.4.2. L'ambivalence au prisme des disciplines	61
I.4.2.1. L'ambivalence en psychanalyse et en psychologie.....	61
I.4.2.2. L'ambivalence en sociologie	64
I.4.2.3. L'ambivalence en littérature	65

I.4.3. La culture : Le triomphe d'un concept	65
I.4.3.1. La culture en anthropologie	66
I.4.3.2. La culture en sociologie	69
I.4.3.3. La culture en littérature: l'interculturel	71
Conclusion	73
CHAPITRE II : Identités multiples et processus en métamorphose.....	75
Introduction	76
II.1. Identité personnelle: autour du personnage.....	78
II.1.1. L'onomastique: le nom garant de l'identité du personnage	78
II.1.1.1. Les personnages: noms et portraits dans « la Chrysalide »	80
II.1.1.2. Les personnages: noms et portraits dans « Nuit d'encre pour Farah »	85
II.2. Inscription du social dans les romans.....	89
II.2.1. La sociocritique: un choix délibéré	90
II.2.2. Discours sociaux dans «La Chrysalide»	92
II.2.2.1. Phallocratie et doxa sociale	93
II.2.2.2. Superstitions et magie.....	99
II.2.2.3. Le pouvoir subreptice de la mère.....	101
II.2.3. Photographie d'une famille immigrée «Nuit d'encre pour Farah»	104
II.2.3.1. Le vertige de l'entre-deux feux.....	105
II.2.3.2. Figures parentales: abus de l'autorité	111
II.3. Agentivité: ultime recours pour la construction d'une identité féminine	119
II.3.1. Autour d'une théorie	119
II.3.2. Agentivité événementielle dans la triade : Regard/ Parole/ Action	122
II.3.2.1. Dans « La Chrysalide ».....	123
II.3.2.1.1. Le regard : déclencheur d'une prise de conscience.....	123
II.3.2.1.2. La parole : un pas vers la subversion	125

II.3.2.1.3. L'action ou la cristallisation d'une identité féminine.....	130
II.3.2.2. Dans « Nuit d'encre pour Farah ».....	135
II.3.2.2.1. Le regard entre lucidité et illusion.....	135
II.3.2.2.2. La parole/silence: les deux revers d'une même médaille.....	136
II.3.2.2.3. L'action: la fugue ultime résolution	138
II.3.2.2.4. La folie de Farah: pathologie de la dissidence	141
II.4. L'identité narrative; essence d'un être narré	151
II.4.1. Hybridité générique dans « la Chrysalide»	156
II.4.1.1. Histoire/Fiction	152
II.4.1.2. Bildungsroman traditionnel	161
II.4.2. A la traversée des frontières dans « Nuit d'encre pour Farah»	163
II.4.2.1. Autofiction ou le nouveau mode d'expression autobiographique	163
II.4.2.2. Bildungsroman beur.....	168
Conclusion	172
CHAPITRE III : Expressions culturelles de l'ambivalence.....	174
Introduction	175
III.1. Ambivalence des relations humaines	176
III.1.1. Homme/femme: une dynamique interrelationnelle génératrice d'ambivalence	176
III.1.1.1. « La Chrysalide»: positionnement vacillant.....	176
III.1.1.2. « Nuit d'encre pour Farah»: entre déni et reconnaissance de l'autre	182
III.1.2. Ambivalence de la relation mère/fille.....	186
III.1.2.1. « La Chrysalide»: deux mères, deux valeurs.....	186
III.1.2.2. « Nuit d'encre pour Farah»: figure de la mère, persécutrice aimante	189
III.2. La représentation de l'ambivalence religieuse: l'Islam au cœur des tribulations ...	196
III.2.1. « La Chrysalide» : interprétation erronée et transgression des normes religieuses	196
III.2.2. « Nuit d'encre pour Farah» : pratiques défaillantes au nom de l'Islam.....	201

III.3. Approche géocritique de l’ambivalence culturelle.....	204
III.3.1. Dans « La Chrysalide».....	205
III.3.1.1. Le village: la dichotomie d’un espace	205
III.3.1.2. Alger ou l’euphorie de la découverte	210
III.3.2. Dans « Nuit d’encre pour Farah».....	215
III.3.2.1. Belgique: hétéroclisme d’un espace uniforme	215
III.3.2.2. Algérie: Bougie ou l’espace polymorphe.....	217
Conclusion	224
Conclusion générale.....	227
Bibliographie.....	236
Table des matières	250
Annexe	255

ANNEXE

Extrait d'un entretien avec Malika Madi adressé au Centre d'information et de documentation pour jeunes (dossier pédagogique du C.I.D.J : Racisme et discrimination.) Juin 2006

C.I.D.J. Dans *Nuit d'encre pour Farah* (1), vous montrez combien la confrontation entre deux cultures est source de rupture et de souffrance...

Malika Madi C'est vrai que, dans mon roman, je parle de la difficulté d'être jeune fille issue de l'immigration et de concilier deux cultures. Mais l'adolescence de Farah est très différente de celle que les jeunes d'origine maghrébine vivent aujourd'hui : à son époque - qui correspond à mon adolescence -, il fallait se prouver qu'on pouvait être comme les autres, et il était difficile d'être entre deux mondes. Dans *Nuit d'encre pour Farah*, je dis que nous, immigrés, sommes le pont. Mais, en fait, le chemin est à terminer : aujourd'hui, les jeunes filles sont confrontées à la société et aux préjugés sur le voile. Depuis que le mur de Berlin est tombé, on a voulu se trouver un nouvel ennemi : le monde arabo-musulman. Face à ça, les jeunes musulmans sont démunis, ils n'ont pas de réponse à donner. Ils ne sont pas aptes à expliquer ce qui se passe dans le monde.

C.I.D.J. Cette confrontation n'est-elle pas aussi source de richesse ?

M.M. Si, mais quand on est adolescent, on est en train de se construire. Adulte, on peut alors trouver ce qu'il y a de riche dans l'une et l'autre culture, voir ce que cet ailleurs a apporté dans la construction identitaire. Certains autour de moi ont fait abstraction de leur origine. Ils se cherchent toujours. Oublier ses origines, c'est s'oublier. L'autre jour, mon voisin me faisait remarquer que les racines du saule qui pousse dans mon jardin vont jusqu'à son jardin. Au fond, l'arbre, c'est mon origine, c'est l'Algérie. Mais j'ai aussi des racines ici, en Belgique... Et le tout, c'est moi.

C.I.D.J. Dans *Les silences de Médée*, votre nouveau roman, on voit que l'immigration maghrébine est multiple...

M.M. Oui, on oublie trop souvent les différences culturelles, linguistiques ou philosophiques, à l'intérieur du Maghreb. Par exemple, je suis d'origine algérienne et berbère à la fois. Il n'y a pas une femme algérienne, mais des femmes algériennes. Dans mon second roman, Zohra, jeune institutrice algérienne, est amenée à émigrer. Arrivée en Belgique, elle continue à porter le voile. Mais sa belle-fille, Anna, vit à l'occidentale, ...

C.I.D.J. Selon vous, quelle attitude adopter face aux différences culturelles ? Faut-il y être indifférent, comme le dit Ariane Chebel d'Appollonia ?

M.M. On est quand même construit à partir de notre culture. Comment passer outre ? La société occidentale est aussi basée sur le culturel et le traditionnel. Les Wallons, par exemple, tiennent à revendiquer leur culture et leur langue.

C.I.D.J. Pourtant, le racisme n'est-il pas dû à une volonté de cloisonnement culturel ?

M.M. Bien sûr. On assiste aujourd'hui à un repli identitaire, ce qui n'était pas le cas avant. Aujourd'hui, le choix de s'ouvrir au monde est difficile, car le monde renvoie au jeune musulman l'image d'un terroriste. L'adolescent va donc choisir de se refermer sur lui-même, sur un clan, et le racisme envers le Belge naît, car on a besoin de se sentir en position de force. Il y a un côté communautaire qu'il ne faut pas nier. L'adulte, lui, relativise les choses : on se positionne mieux quand on construit sa vie. Mes voisins sont belges. On s'invite régulièrement. Maintenant, ils savent qu'on ne boit pas d'alcool, qu'on ne mange pas de porc, etc. Et ça ne pose pas de problème. Quand on apprend à se connaître, les barrières tombent, mais il faut le temps de l'apprentissage.

C.I.D.J. Que faire, alors, pour lutter contre le racisme ?

M.M. L'école a un rôle énorme à jouer. Il y manque un cours de civisme ou de philosophie. Un cours où on parle des religions, où on les étudie tous ensemble, pour comprendre les similitudes ; ça enrayerait le sectarisme. Et puis, il faut s'organiser pour enseigner aux jeunes aussi des choses qui correspondent à l'actualité, leur donner des clés. La famille est un lieu où les préjugés peuvent être entretenus. C'est à l'école d'être neutre. Par exemple, on se rend compte que le conflit israélo-palestinien est reporté ici, en Belgique. Des synagogues sont attaquées, un rabbin a été agressé, et de l'autre côté, j'ai vu dans une école juive d'Anvers une photo d'Arafat couverte d'injures ! Ces enfants grandissent dans la haine de l'autre. D'un côté, il y a une haine très forte du Juif en Europe de la part de ceux qui se sentent concernés par le problème, de l'autre côté, il y a une focalisation sur le monde musulman, à travers Bush et "l'axe du Mal", et à travers le port du voile en France, qui menacerait la laïcité et la démocratie.

En fait, tout passe par le dialogue. Les politiques doivent cesser d'utiliser une langue de bois et doivent reconnaître davantage les immigrés, mettre sous les projecteurs les gens qui réussissent, artistes, auteurs, gérants de société, et pas uniquement en parler de manière négative, même s'il ne faut pas censurer les faits divers ni ignorer la délinquance.

Les médias ont un rôle encore plus important, ils influencent les gens, jusque dans les campagnes. Après les élections françaises, une équipe d'Envoyé Spécial (2) était allée faire un reportage dans un petit village où on avait voté massivement pour Le Pen, alors qu'il n'y avait aucun problème lié à l'immigration. Les habitants expliquaient qu'ils avaient été influencés non par ce qu'ils vivaient, mais par ce qu'ils avaient vu à la télévision !

C.I.D.J. Dans *Boumkoeur*, Rachid Djaïdani lance un appel : "Faites l'effort de nous rendre visite. Dans nos cités, c'est la France de demain qui est mise hors-jeu. Elle te demande une poussette, une courte échelle, une aide autre que l'inauguration d'un panier de basket" (3). Lanceriez-vous le même appel en Belgique?

M.M. C'est beau ! Oui, il existe des oubliés. Quand les immigrés sont arrivés en Belgique, dans les années '60, il s'agissait d'une immigration provisoire. Quand elle est devenue définitive, il nous a manqué un visionnaire. Aujourd'hui, il y a des ghettos, des écoles-poubelles. On n'a pas pensé que les enfants qui naissaient grandiraient. Ils ont grandi, oui, mais entre eux, alors qu'ils sont en Belgique. On n'a pas pensé qu'il fallait ouvrir ces jeunes au monde. Ils restent entre eux, chez eux, regardent la télévision de leur pays d'origine. Les salles de sport, c'est bien, mais il faudrait changer leur quotidien, c'est-à-dire l'enseignement : comment est-il possible que des étrangers se retrouvent à 90% dans une école ? En les laissant entre eux, on favorise cette haine de l'autre. Il faut aussi les valoriser. J'ai fait avec une classe d'enfants défavorisés un atelier d'écriture, pour dédramatiser le passage à l'écrit. Ils ont vu qu'on leur consacrait du temps et de l'argent (même l'achat des stylos était financé) et j'ai été surprise par leur formidable motivation. Ils ont pu s'exprimer par écrit, et ça a débouché sur une publication (4).

C.I.D.J. Vous vous rendez souvent dans les écoles...

M.M. Oui. J'adore parler avec les jeunes. Ils sont francs, les rencontres sont toujours positives, enrichissantes. Je vais autant dans les écoles huppées que dans les écoles à discrimination positive. Dans les écoles huppées, les Belges sont souvent entre eux. Ils ne croisent jamais d'immigrés. Ils ne connaissent rien sur l'immigration. Il faudrait intégrer, en histoire, un cours sur l'immigration, pour qu'ils n'ignorent plus cette réalité. Parfois, dans d'autres écoles, des jeunes filles d'origine maghrébine sont remontées contre moi : "Pourquoi ne pas nous représenter positivement, plutôt que de décrire le côté négatif ? "Elles ont tendance à cacher les problèmes qu'elles peuvent vivre,

à les nier, à cause du regard des autres. *Nuit d'encre pour Farah* est une fiction, c'est vrai, mais c'est un puzzle à partir des choses que j'ai pu observer, dont j'ai été témoin. Après l'école, je voulais quitter le monde de l'adolescence en posant un projecteur sur ma génération, sur la difficulté de se construire avec le poids des traditions. Les adolescents d'alors entraient en conflit avec les parents et leur héritage de l'Algérie : valeurs, traditions, coutumes...

C.I.D.J. Quelles difficultés les jeunes d'aujourd'hui issus de l'immigration vivent-ils ?

M.M. Aujourd'hui, il y a encore parfois un rattachement très important, exclusif et donc dangereux, à la culture maghrébine, mais ce n'est plus généralisé comme avant. Par rapport à *Nuit d'Encre pour Farah*, les jeunes filles d'origine maghrébine ne veulent pas forcément de ce miroir, de cette intrusion dans leur vie. Et ça, parce qu'elles ne se sentent pas reconnues, surtout depuis ce débat autour du voile. On croit que le voile, c'est le signe de l'oppression des femmes, ou un signe culturel distinctif. Bien sûr que ça peut être ça. Mais le plus souvent, une fille porte le voile parce qu'elle a la foi : le voile est un précepte religieux, c'est comme la kippa, chez les Juifs. Le porter ou ne pas le porter, c'est un choix très personnel, aucun homme ne peut imposer à une femme de le porter. A l'inverse, faire passer une loi qui l'interdit, c'est anti-démocratique.

C.I.D.J. Vos romans, et la littérature en général, peuvent-ils contribuer à la lutte contre le racisme ?

M.M. Oui, bien sûr. La littérature est un moyen de découvrir l'autre de l'intérieur, de mieux le connaître. Dans *Nuit d'encre pour Farah*, on peut voir quelles difficultés les filles de ma génération ont pu connaître. On se rend compte aussi que les parents de Farah aiment leur fille, et qu'ils agissent avec elle en fonction de leur héritage. Moi, j'ai découvert l'univers des mines à travers *La rue des Italiens*, de Santocono, où on voit que les immigrés italiens ont troqué leur misère initiale pour une misère noire. La littérature ouvre aussi l'esprit des gens. Je ne voyais les Brésiliennes que sur la plage, à moitié nues. En lisant Amado, j'ai découvert que le Brésil, c'est aussi la misère. La littérature nous donne une autre vision du monde...

C.I.D.J. Quelle est la discrimination qui vous préoccupe le plus ?

M.M. Pour moi, la plus grave, c'est celle qui atteint à l'intégrité physique des individus. Quand on pose une bombe, quand on brûle un homosexuel, comme c'est arrivé hier dans le

Nord de la France (5). Bref, quand on passe à l'acte. Il faut s'interroger sur cette société, où ces actes dévoilent une haine tellement profonde... La catégorie de gens la plus discriminée, pour moi, ce sont les musulmans. Ils sont la cible de toute méfiance. On confond Islam avec terrorisme et extrémisme religieux. On oublie qu'il existe aussi un terrorisme d'Etat. Les Tchétchènes posent des bombes, mais on ne dit pas quels massacres ni quels viols ils subissent...

Résumé

Intitulé « **Identité et Expressions Culturelles de l'Ambivalence. Cas de la " Chrysalide" de Aïcha Lemsine et " Nuit d'encre pour Farah" de Malika Madi** » notre travail de recherche s'articule autour d'un rapprochement effectué entre deux œuvres appartenant à deux écrivaines algériennes, Aïcha lemsine dont l'écriture s'inscrit dans le champ de la littérature maghrébine d'expression française et Malika Madi dont les productions sont classées dans la catégorie de la littérature de l'immigration, en l'occurrence la littérature *beure*. L'objectif étant de tenter de découvrir les fils qui pourraient ou seraient susceptibles de relier ces deux textes, d'explorer leurs univers romanesques et de montrer les stratégies discursives déployées par ces créatrices afin de construire et d'écrire l'identité féminine. Au demeurant, il s'agit de disséquer les comportements et les attitudes oscillatoires, les prises de position contradictoires et les tiraillements psychologiques ancrés dans les sociétés des textes à la confluence de deux cultures qui s'opposent et se fascinent à la fois, l'occasion de mettre en exergue une ambivalence intrinsèquement sentimentale, sociétale et culturelle.

Dans un exercice méthodologique d'exploitation pluridisciplinaire, nous nous sommes adossés sur diverses approches pour procéder à l'analyse de notre corpus qui s'organise selon trois inflexions principales. La première nous a permis une meilleure compréhension de l'évolution et des métamorphoses expérimentées par les productions littéraires dans les deux rives. La seconde verra l'exploration et la dissection des différentes facettes de l'identité qui transcendent les textes objets d'étude, par le truchement des approches sociocritique et agentiviste. Une troisième inflexion, dans une perspective psychologique/psychanalytique a permis d'étudier les manifestations de l'ambivalence dans les deux textes, à travers les expressions culturelles sous jacentes aux comportements individuels, répartitions sociales des rôles, relations interfamiliales et antinomie spatiale porteuse de mouvements oscillatoires et révélatrice de contradictions profondes.

Mots-clés

Ecriture féminine- Identité - Culture - Ambivalence - Femme - Quête - Agentivité- Entre-deux.

ملخص

تحت عنوان " الهوية و التعبيرات الثقافية للازدواجية . حالة "الشرنقة" لعائشة لمسين و " ليلة حبر لفرح " لمليكة ماضي " يدور بحثنا حول التقريب بين عمليتين لكاتبتين جزائريتين. عائشة لمسين التي ترتبط كتاباتها بالأدب المغربي بالتعبير الفرنسي و مليكة ماضي التي تصنف إنتاجاتها ضمن أدب الهجرة . و الهدف من هذا هو محاولة إكتشاف الخيوط التي يمكن أو من المرجح أن تربط هاذين النصين لتسليط الضوء على عوالمهم الروائية و الاستراتيجيات الخطابية المعتمدة لبناء و كتابة الهوية الأنثوية . علاوة عن ذلك فقد أتيت لنا تحليل السلوكيات التذبذبية و المواقف المتضاربة و التوترات النفسية المتأصلة في مجتمعات النصين عند إلتقاء ثقافتين تتنافر وتتجادب في نفس الوقت .

ومن خلال دراسة منهجية متعددة التخصصات ، إستعنا بنهج مختلفة للشروع في تحليل النصين من خلال ثلاث محاور الأول سمح لنا بفهم أفضل للتحويلات التي شهدتها الإنتاج الأدبي للضفتين . المحور الثاني قام على استكشاف و تحليل مختلف جوانب الهوية التي تطغى على النصين و ذلك على ضوء مقاربة النقد الاجتماعي و الفعالية الشخصية . المحور الثالث سمح لنا بدراسة مظاهر الازدواجية ، في النصين ، من منظور نفسي / تحليل نفسي و ذلك على أساس التعبيرات الثقافية المتعلقة بالتصرافات الفردية و التوزيع الاجتماعي للأدوار، العلاقات العائلية و المفارقات المكانية الحاملة لتحركات تأرجحية كاشفة عن ازدواجية عميقة.

الكلمات المفتاحية:

الكتابة النسوية – الهوية – الثقافة – الازدواجية – المرأة – رحلة بحث – الفاعلية الشخصية .